



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

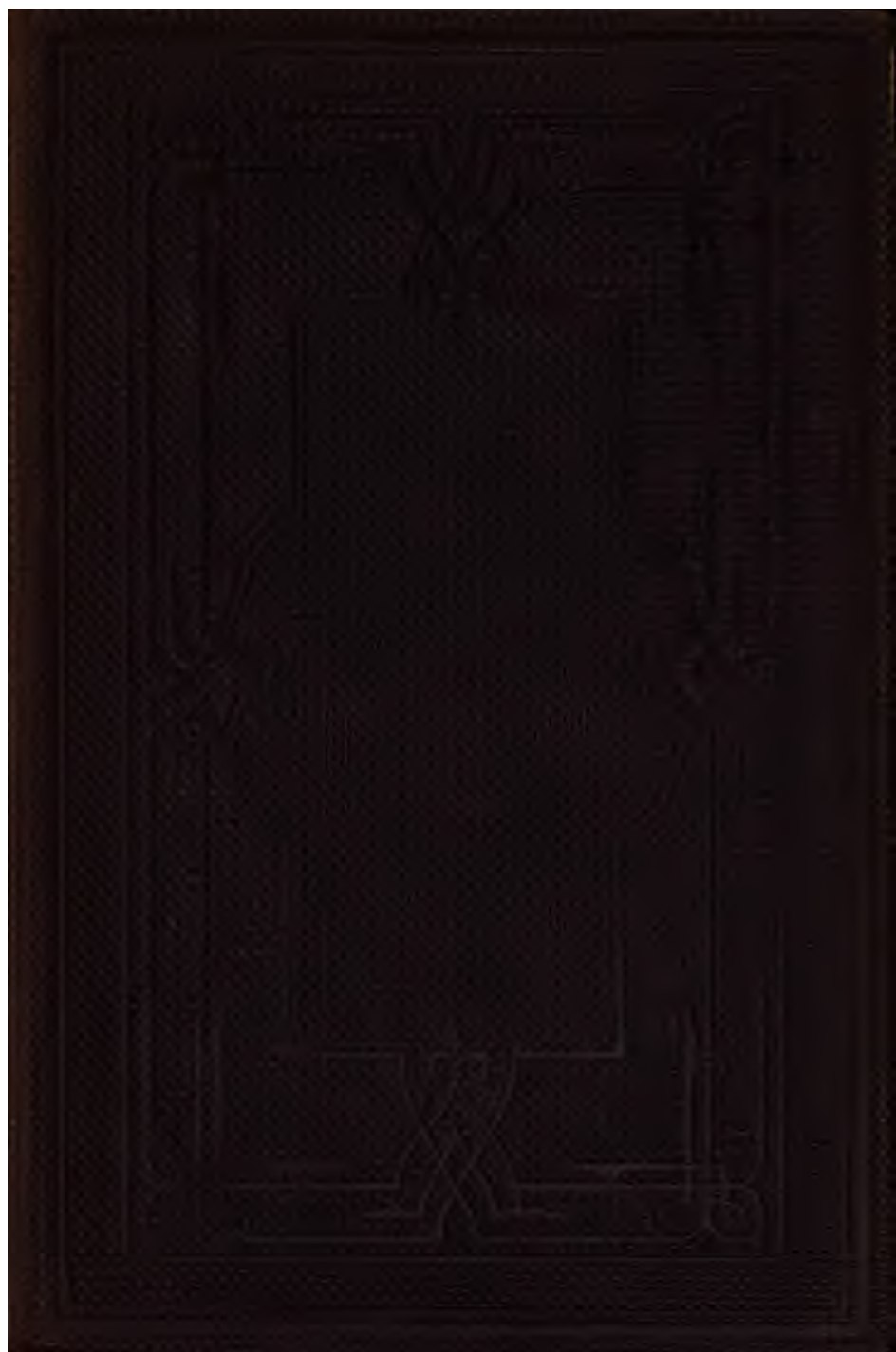
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

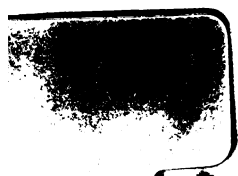
About Google Book Search

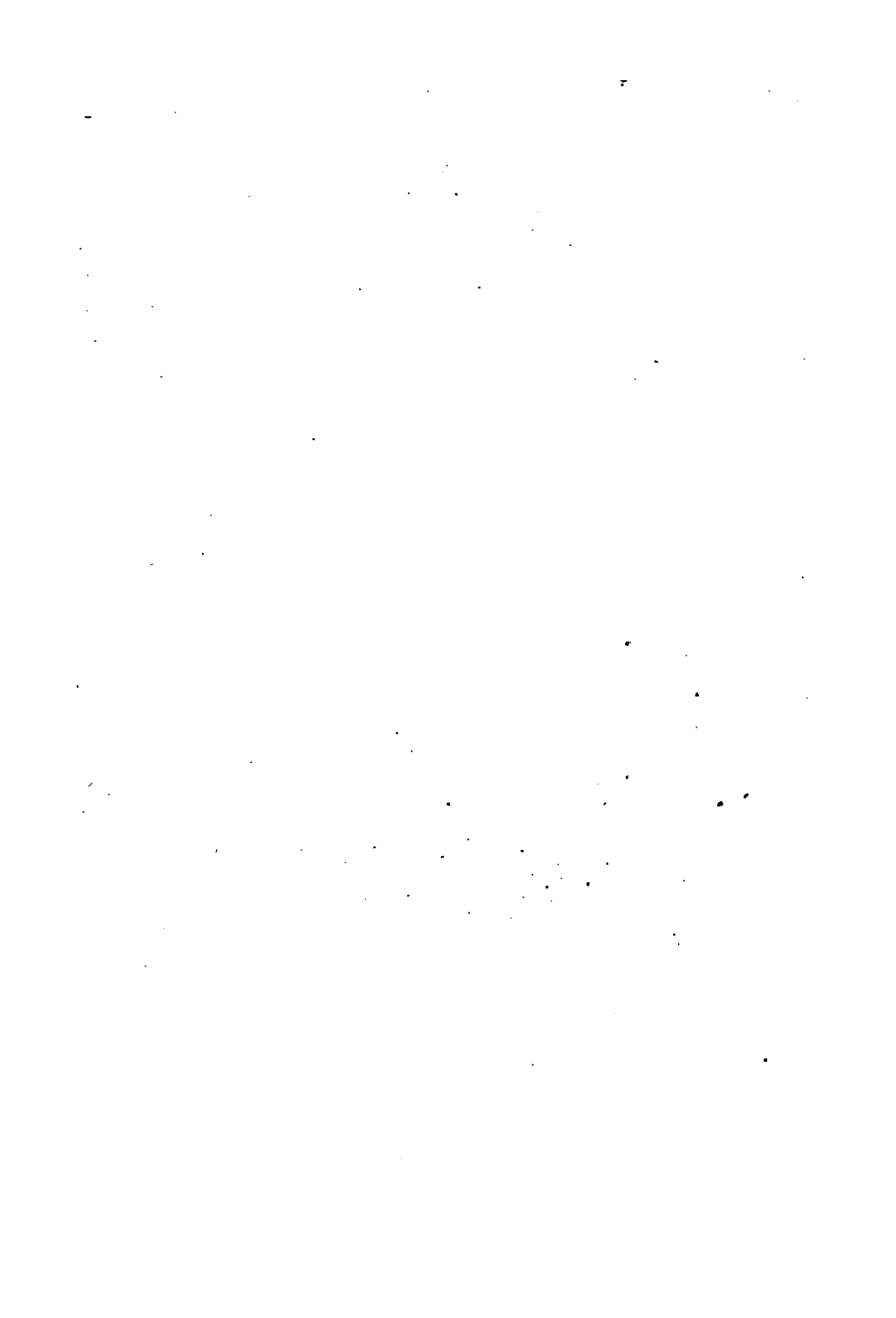
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





600082219S





LE CONTEUR

OR

THE STORY-TELLER.

LONDON
PRINTED BY SPOTTISWOODE AND CO.
NEW-STREET SQUARE

LE CONTEUR

OR

THE STORY-TELLER.

FRENCH READING-BOOK.

A SELECTION OF TALES AND PLAYS

INTERSPERSED WITH A FEW

PAGES OF CORRESPONDENCE.

FOR THE USE OF LEARNERS.

COLLECTED FROM THE WORKS OF CONTEMPORARY FRENCH AUTHORS.

BY H. TARVER

ETON COLLEGE.

LONDON

LONGMAN, BROWN, GREEN, LONGMANS, & ROBERTS.

1858

275. C. 56.



PREFACE.

THIS selection of stories and plays is intended chiefly for the use of learners of French, who, in the course of one or two years' study, have gone through the grammar, and have become familiar with the order of words in composition, by reading and analysing such short passages and extracts from French authors as the ordinary run of class-books contain. At this stage the most natural wish is to read through some complete work; and this collection affords the means of so doing without much labour, as the stories and plays contained in it are all complete, and the reader is helped through a great many of the hard passages by the notes. Still, the gratifying opportunity of reading stories in a foreign language is not to be considered as the main advantage to be derived from the book. Its purpose is, through the medium of a few amusing tales, collected from contemporaneous authors, to point out to the reader the peculiar idioms of the French language, to make him understand their use, and put them at his disposal, and by

constantly directing his attention to French constructions differing from the English, with suitable explanations and remarks, to enrich his memory with a stock of phrases that he will find useful in composition, and the understanding of which will assist his progress subsequently in the reading of a higher class of works.

CONTENTS.

| | PAGE |
|---|------|
| ISMAEL-ER-RASCHYDI | 1 |
| CROISILLES | 44 |
| CORRESPONDANCE PARISIENNE | 76 |
| UNE VENGEANCE EN MINIATURE | 84 |
| LE TÊTE-À-TÊTE, OU TRENTÉ LIEUES EN POSTE | 126 |
| CORRESPONDANCE PARISIENNE | 171 |
| LE COIFFEUR ET LE PERRUQUIER | 185 |
| CORRESPONDANCE PARISIENNE | 219 |
| BARBERINE | 226 |
| CORRESPONDANCE PARISIENNE | 289 |
| LE BUSTE | 306 |

LE CONTEUR.

ISMAEL ER-RASCHYDI.¹

¹ of Rosetta.

RÉCIT DES BORDS DU NIL.

I.—LE FELLAH.^a

Aux environs de *Rosette*^b, sur les bords du Nil, vivait un vieux fellah, pauvre comme ils le sont tous. En Égypte, le paysan *ne profite guère de*² la prodigieuse fertilité du sol qu'il laboure et arrose avec tant de fatigue : ^{very} ce qu'il gagne, le *fisc*³ le lui enlève. De plus, la guerre ^{little out} avait privé cet homme de ses enfants, qui étaient allés ^{of,} porter les armes en Arabie. Il restait seul avec sa femme, ^{the} trop âgée pour travailler à la terre ; leur vie se passait dans la misère et la tristesse. Moins heureux que les vieux époux bénis des dieux dont parle La Fontaine, ^{revenue.}

“ Qui surent labourer, sans se voir assistés,
Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés,”

ils *avaient dû*⁴ prendre à leur service un orphelin du voisinage nommé Ismaël. Tous les trois ils habitaient une ^{had been forced.} de ces cabanes à moitié enfouies sous le sol et bâties avec le limon du Nil, qui ressemblent plus à la tanière d'une bête fauve qu'à la demeure d'un être humain. Sur la

^a Fellah, an Egyptian farmer, a labourer. It also means an attendant to a mameluk.

^b Rosetta, an Egyptian seaport on the Mediterranean.

toit, formé de roseaux et de feuilles sèches, et crevé en maints endroits, dormaient des chiens maigres, qui, au moindre bruit, se dressaient sur les pattes en poussant des hurlements féroces. Qu'avaient à garder ces animaux si vigilants ? Un rouet piqué des vers, une demi-douzaine de cruches fêlées ; quant à de l'argent, si le fellah en possédait quelque peu, il le cachait prudemment dans le fond de sa bouche, comme le singe dépose dans ses abajoues le fruit qu'il vient de cueillir. De cette hutte obscure sortait une fumée noire et tourbeuse qui semblait salir l'azur du ciel. A l'ombre des quelques dattiers qui l'abritaient se tenait blotti un gros chat, auquel les souris fournissaient une pâture abondante, aussi était-ce le seul hôte de ce logis qui mangeât son content et ne souffrit point de la pauvreté de ses maîtres.

Deux ou trois arpents de terre, — divisés en carrés réguliers et environnés de canaux propres à conduire l'eau dans les sillons, — composaient la ferme du fellah. A l'époque du labourage, il attelait à sa charrue un chameau et un buffle, animaux d'aptitudes diverses, que Dieu n'a point créés pour travailler ensemble. L'un tirait lentement et d'un pas égal, flairant le sol, la tête basse ; l'autre, dressant le cou, jetant par soubresauts, en avant et de côté, ses jambes grêles. Ismaël, armé d'un fouet, marchait devant et traînait après lui cet atelage boiteux ; il frappait avec impartialité tantôt les côtes pelées du chameau, tantôt le dos rugueux du buffle. Le sillon se traçait ainsi tant bien que mal, à la grande fatigue des deux bêtes, qui se nuisaient mutuellement par l'inégalité de leur allure. Le travail était pénible aussi pour Ismaël, qui foulait sous ses pieds nus un terrain brûlant ; le vieux paysan se courbait haletant sur sa charrue. Pas un nuage ne tempérerait la chaleur du jour ; le soleil dardait ses rayons impitoyables sur la face ridée du *fellah à barbe grise*¹, comme sur la nuque rasée du jeune garçon. Aux instants de repos, ils s'asseyaient à l'ombre d'une touffe de tamarisques pour ronger en silence un oignon et une galette d'orge. Parfois une brise bienfaisante

¹ grey-bearded fellah.

que leur envoyait le Nil les rafraîchissait au passage en agitant leurs *sayons*^a de toile bleue troués par de longs services, et puis ils se remettaient au labour avec résignation. Quand les semailles étaient finies, *il s'agissait d'arroser*^b les terres. Assis de chaque côté d'un fossé, Ismaël et son maître prenaient en main les extrémités d'un grand cuir qu'ils plongeaient dans l'eau d'un mouvement rapide; ils l'en relevaient tout plein et le vidaient par-dessus le talus d'une digue dans les rigoles communiquant aux sillons. Cette besogne machinale disloquait les épaules du petit Ismaël; ses larmes se mêlaient à la sueur qui coulait de son front. Il eût demandé grâce, s'il l'eût osé; mais son maître secouait rudement le cuir, et l'enfant, relancé par cette *saccade*¹, *travaillait de plus belle*², comme l'âne harassé reprend son trot sous le bâton pointu qui lui pique les flancs. Le soir, quand il rentrait à la ferme, la femme du fellah envoyait Ismaël à la fontaine. Elle le malmenait et *s'en prenait à lui de ce que son fil s'embrouillait*^c sur le dévidoir. Si les chiens affamés plongeaient leur museau dans le chaudron où cuisait le *dourrah*^d, le vieux paysan accusait Ismaël d'avoir prélevé double part sur le souper. L'âge et la pauvreté faisaient de ce couple souffrant des maîtres peu charitables. Trop craintif pour braver les paroles amères et les réprimandes qu'il n'avait pas méritées, Ismaël dévorait à la porte sa maigre pitance. Ces splendides soirées d'Égypte où l'on voit les étoiles s'allumer tout à coup sur la voûte sereine du firmament, le pauvre enfant les passa souvent à pleurer, assis contre les parois de la cabane, et en vérité il eût été difficile de rencontrer plus de misère sous un ciel enchanté.

Dès que les champs commençaient à se couvrir de

^a A tunic, a sort of loose coat or frock.

^b The land had to be watered (lit.: the matter was to water the land).

^c Took him to task if her thread got entangled (lit.: came

upon him for that her thread entangled itself). *S'en prendre à quelqu'un de*, to charge any one with.

^d Espèce de mil cultivé en Égypte et dans l'Inde.

moissons, Ismaël était chargé de les garder. On lui remettait une fronde avec un sac rempli de cailloux, et, ainsi équipé, il allait se placer, pour faire sentinelle, sur un tertre qui dominait la campagne. Les oiseaux s'abattaient-ils en troupes sur les épis jaunissants, il frappait dans ses mains, poussait des cris et faisait siffler sa fronde. *C'étaient là*¹ ses instants de bonheur! Heureux de sa liberté, il promenait sur les plaines verdoyantes un regard épanoui. Le gazouillement des volatiles qu'il effrayait avec ses pierres le ravissait; le croassement des corneilles lui semblait un doux chant comparé aux gronderies éternelles de la vieille femme qu'il avait laissée au logis. Que lui importait ce soleil de feu tombant d'aplomb sur ses épaules? Mille pensées que la privation et la contrainte avaient refoulées au fond de son cœur s'éveillaient tout à coup et agitaient sa jeune tête. Cloué sur l'étroit espace où il était réduit, pour tout mouvement, à tourner sur lui-même, il se dressait sur la pointe des pieds pour découvrir au-delà de son horizon de chaque jour. Du côté de la plaine passaient des chameaux chargés qui se déroulaient en longues caravanes, ne montrant que leurs têtes au-dessus d'un nuage de poussière. Du côté du fleuve, par-dessus la ligne de saules et de roseaux qui marque la rive, glissaient au loin les voiles des barques. Sur le ciel volaient en tourbillonnant les oiseaux pillards attirés par les moissons; *le long des*² fossés pleins d'eau couraient les bécassines et *s'abattaient les cigognes*.³ Autour de lui, tout marchait et se mouvait librement. Qui donc l'enchaînait sur ce tertre, comme un mannequin planté au bout d'un bâton pour faire peur aux corbeaux? Et, tout en rêvant, il écoutait la brise murmurer dans les blés.

¹ These were.

² along the.

³ the storks alighted.

Quand il revenait le soir, après ces journées passées au grand air dans une indépendance complète, combien lui paraissait plus triste encore cette cabane obscure, enfumée, au fond de laquelle il n'apercevait que les figures mornes et revêches du vieux paysan et de sa femme! Peu à peu, l'idée de fuir s'empara de lui plus vivement.

Le besoin de l'inconnu, qui peut tourmenter l'esprit d'un petit fellah comme l'âme d'un poète, le sollicitait nuit et jour à s'élancer au-delà de cette sphère, où rien ne soulevait à sa jeunesse. Il hésita d'abord entre la terre et l'eau, entre le désert et le Nil. *On sait*¹ que les caravanes, se montrant tout à coup à l'horizon comme le navire sur la mer, au retour d'expéditions lointaines et mystérieuses, exercent d'ordinaire sur l'imagination de l'Africain un attrait irrésistible; mais, pour l'Égyptien, le Nil est la route sacrée qui mène aux lieux où le soleil se lève. Ce fut donc le fleuve qui l'emporta; déposant à ses pieds la fronde et le sac plein de cailloux, Ismaël se mit à courir droit au rivage.

Que savait-il de la vie nouvelle qui l'attendait à bord de ces barques dont il avait entrevu les voiles? Rien; cependant il bondissait comme un chevreau, satisfait d'avoir brisé sa chaîne et de tourner le dos à la cabane inhospitalière de ses vieux maîtres.

II. — LE MOUSSE.

La première fois qu'Ismaël se vit emporté par une brise fraîche sur les eaux du Nil, il se crut ravi au troisième ciel. Les voiles triangulaires frémissaient sur les vergues; la *canja*^a, inclinée sous la pression du vent, glissait en se balançant avec légèreté autour des grèves, rasait les îles couvertes d'une végétation abondante, et dépassait, dans sa marche rapide, les villages cachés sous les dattiers. — *Que le monde est vaste, qu'il est beau!*^b pensait Ismaël; labourez vos champs... moi, je navigue! — Et, couché au pied du mât, le petit mousse se laissait nonchalamment emporter à travers l'espace. Les femmes qui marchaient le long des digues une cruche sur la tête, les pâtres qui conduisaient les buffles dans les hautes

^a Barque du Nil.

^b How vast is the world, and how beautiful! (Observe the

order, how the world is vast, and how it is . . . !)

herbes, les barques à l'ancre devant les hameaux, les maisons des paysans perdues dans la campagne, tout cela passait devant ses yeux comme une vision. Il respirait à pleins poumons l'air vivifiant du fleuve et se sentait renaître. Malheureusement, au plus fort de son extase, un coup de corde, vigoureusement appliqué sur ses épaules par la main du patron, vint lui apprendre qu'un mousse n'est pas embarqué pour *se croiser les bras*^a et regarder couler l'eau. La canja avait touché sur une grève¹, l'équipage se jetait par-dessus le bord, et chaque matelot, en poussant avec son dos, cherchait à la remettre au milieu du courant. Plus petit que ses compagnons, Ismaël plongeait dans les flots jusqu'à la bouche. Ses pieds glissaient sur le sable; déjà il regrettait le tertre sur lequel il faisait naguère tourner sa fronde en terre ferme. Comme il allait perdre pied, le patron, l'attrapant par les oreilles, le ramena vivement sur le pont, et l'envoya, pour se sécher, carguer les voiles qui battaient le long des mâts.

¹ a shallow.

Tel fut le début d'Ismaël dans la carrière de marin. Avait-il gagné *au change*? je ne sais; *toujours est-il*² ne se découragea point pour si peu. La Providence, qui prend en pitié les enfants, a donné aux mousses la faculté d'oublier bien vite les corrections qu'ils reçoivent; ils les acceptent sans se plaindre, comme ils se soumettent aux alternatives d'orage et de beau temps. Tout *en se frottant l'épaule*³, Ismaël se sentait moins humilié d'avoir été battu par un homme *auquel obéissaient de grands et robustes matelots*^b qu'il ne l'était^c auparavant, quand ses vieux maîtres le grondaient sans raison. Et puis la vie errante sur le Nil lui plaisait; orphelin et délaissé, il trouvait dans sa barque une patrie, dans ses compagnons une famille. En dépit des inconvénients du métier, il navigua.

² but at all events he.

³ rubbing his shoulders.

^a To cross his arms (the arms to himself).

^b The nominative after the verb : whom tall and strong

sailors obeyed. Ex. : *Faites comme font les autres*, do as others do.

^c Was (lit. : was so).

Un jour, la canja qu'il montait prit terre à *Fouah*^a, ville fort ancienne, située sur la rive droite du Nil, à peu près en face du point où débouche le canal Mahmoudiéh, qui vient d'Alexandrie. Les voyageurs s'y arrêtent pour rechercher dans la campagne environnante l'emplacement du port de Naukratia, "seule ville," dit Hérodote, "où, du temps des Pharaons, les vaisseaux grecs pouvaient aborder," et pour visiter ce qui reste des ruines de Saïs. Les mariniers qui font le commerce entre Rosette et le Caire y abordent aussi, parce que ses bazars sont abondamment pourvus de volailles et de fruits de toute espèce; ils y trouvent en outre à acheter^b les cordages dont ils ont besoin pour leurs bateaux. Fouah est une des villes de la Basse-Égypte les plus florissantes. A certaines époques de l'année, à l'automne surtout, des centaines de barques encombrèrent les quais. A peine distingue-t-on, à travers les antennes et les mâts, le cours majestueux du Nil, si large en cet endroit qu'on le prendrait pour un lac, et tout parsemé d'îles riantes qui sortent du milieu des grèves comme des oasis. Une foule de minarets s'élancent au-dessus des coupoles et des maisons à^c toits plats; les uns sont anguleux et pointus comme des *flèches romanes*¹, les autres, arrondis en tourelles, se terminent par un *bourrelet*² en forme de turban. Des bananiers et des figuiers, qui laissent pendre sur les murs leurs larges feuilles et leurs branches épaisses, font ressortir encore la couleur éclatante des édifices rangés le long du fleuve. En somme, c'est une ville d'un effet pittoresque, tout orientale, digne de se mirer dans les flots du Nil.

Au moment où la barque d'Ismaël relâchait³ à Fouah, une brume assez intense voilait l'horizon. Le soleil se levait à peine; il s'en fallait d'une heure que la brise du

^a A town in the north of Egypt, near the mouth of the Nile.

^b There also are purchasable (they also find to purchase there).

^c Flat-roofed houses. A is

used in describing peculiarities. *L'homme au manteau*, the man with the cloak. *Une salle à manger*, a dining-room.

¹ It was an hour from the time when the breeze, &c., was wont to scatter these fogs (lit. : there

¹ Romanesque spires.

² a cap.

³ put up at.

nord, sur laquelle les marins comptent toujours pour remonter le Nil, *ne dissipât*^a ces vapeurs. En attendant l'instant de se remettre en route, l'équipage sauta à terre, ne laissant à bord que le mousse Ismaël. La barque était amarrée devant une petite place dont un groupe de dattiers marque le centre. Le côté qui fait face au fleuve est occupé par une vieille mosquée bâtie en briques, ainsi que le minaret à deux étages qui la surmonte. A droite et à gauche s'étendent de chétives boutiques et des échoppes de barbiers. On y voit aussi des cafés, tentes légères soutenues par des piquets. A cette heure matinale, les marchands turcs et égyptiens, mêlés aux marins arabes, y buvaient le moka dans des tasses microscopiques, en fumant leur fin tabac de Syrie dans des pipes longues comme des lances. Devant les maisons, des femmes de fellahs, vêtues de *saiès*^b bleues à larges manches et le visage couvert d'un voile, offraient aux acheteurs des oranges et des dattes dont elles *écartaient les mouches à coups d'éventail*.¹ Les milans affamés piaulaient en volant autour de la mosquée, les tourterelles roucoulaient sur les balcons, et les chiens fauves, moitié loups et moitié renards, se faufilaient dans les jambes des passants. Ni l'âne patient trottant dans la poussière, ni le dromadaire qui se repose en allongeant son cou sur le sable, ne manquaient à ce tableau, *que complétait la présence d'un aïta*.^c On appelle ainsi, en Orient, les soldats irréguliers connus en Occident sous le nom d'Arnautes et d'Albanais. Cette race de *pandours*^d, qui fait la joie des pein-

¹ fanned
away
the flies.

was wanting of it by an hour that the breeze . . . should dispel). Ex. : *Il s'en faut d'une heure*, not for an hour. *Il s'en faut bien*, far from it.

^a Scattered, subjunctive imp. Ex. : *Il s'en faut de deux que nous ne soyons au complet*, we want two more to make up the number.

^b Frocks, or wrappers (sayon, sagum).

^c Completed by the presence, &c. Nom. after the verb, as is generally the case when the accusative is a relative pronoun, or when the verb is preceded by où.

^d Marauders. A sort of independent and predatory soldiery, electing their own commanders and generally doing service in Hungary and Servia.

tres par l'éclat de *son*¹ costume et l'extravagance de *son*¹ their équipement, cause la terreur des populations asiatiques ^(lit. : its) par ses déportements et ses violences. Rien ne représente mieux la force brutale que ces gens hargneux et féroces qui portent sur eux tout un arsenal de pistolets, de couteaux et de yatagans; ils sont, à vrai dire, la monnaie d'un pacha.

Celui qui venait de faire son apparition sur la petite *place*² de Fouah s'y promenait *en* vainqueur, d'un pas ^{square.} ferme et solennel; chacun se rangeait et laissait l'espace libre autour de lui. Ses vastes pantalons, *chamarrés*³ de ^{bedizened.} broderies, s'engouffraient dans une paire de bottes turques. Comme il faisait chaud, il ne portait pas de veste; ses bras longs et nerveux flottaient dans des manches de toile d'une ampleur démesurée, que le temps avait usées en maints endroits. Tantôt il rejetait ses mains derrière son dos en levant la tête, tantôt il les reposait sur deux pistolets qui sortaient de sa lourde ceinture et *lui* monnaient jusqu'*au* menton; souvent aussi il bâillait. Dans toute sa personne, il y avait quelque chose de terrible et de grotesque, qui *tenait du*⁴ bourreau et du matamore.

Pendant Ismaël, *resté seul*⁵ dans sa barque, chantait gaïement. C'est un si beau moment pour un mousse *que* celui où l'équipage, quittant le bord, le laisse maître absolu dans l'étroit espace où il a coutume d'être l'esclave de chacun. Ismaël allait et venait sur le pont, de la prone à la poupe, furetant partout. La pipe du patron lui tomba sous la main, et il se mit à fumer. L'heure du déjeuner approchant, il attisa le feu sous la chaudière et fit cuire les pains d'orge sous la cendre. D'une voix insouciante, il jasaït avec les jeunes marins, qui, chargés eux aussi de garder leurs bateaux, *se livraient à de bruyants ébats*.⁶ La brise qui commençait à déchirer le voile de vapeurs étendu sur le Nil et paraissait ranimer la nature endormie excitait encore sa joyeuse humeur.

¹ Being left alone. (*Rester* used in the sense of staying or means to stay, like *demeurer*. being left. So *assis*, sitting; The past participle of both is *couché*, lying.)

⁴ belonging to, or characteristic of the murderer and the bully.

⁶ were indulging in noisy play.

Bientôt le soleil parut; une forte chaleur, mêlée à une vive clarté, se répandit instantanément sur la ville, sur la campagne et sur les eaux. Au même moment, l'aïta, fatigué d'*arpenter*¹ le terrain avec la régularité d'un balancier d'horloge, s'assit au pied d'un des dattiers plantés au milieu de la place. Il goûtait déjà les douceurs du sommeil, quand une corneille qui becquetait à la cime de l'arbre une grappe de fruits mûrs lui en fit choir sans façon une demi-douzaine sur la face. Brusquement réveillé, l'aïta se frotte le nez et se lève; il promène sa vue autour de lui, et ses regards furieux rencontrent ceux du mousse, qui éclatait de rire... L'enfant chercha à cacher l'expression de son visage, mais il était trop tard; l'aïta l'avait vu. La preuve, c'est qu'il le tenait déjà au bout d'un de ses longs pistolets. *La détente partit*²... et *le coup rata*.³

¹ of bestriding.
² back went the trigger . . .
³ but the gun misfired.

Ismaël avait tourné derrière le mât comme l'écureuil se cache derrière la branche pour éviter le fusil du chasseur; il épiait les mouvements de son ennemi, dont la colère allait croissant. Les marchands assis à la porte des cafés allongeaient la tête et regardaient en tenant à la main leurs pipes allumées... L'aïta se précipitait vers la barque; il tira de sa ceinture son second pistolet et fit feu. Cette fois le coup partit; la balle coupa le cordage qui soutenait la voile, la vergue pesante tomba sur le pont avec fracas, et dans sa chute elle renversa la chaudière où cuisait le déjeuner de l'équipage. A ce moment-là, le patron de la barque, suivi de ses matelots, arrivait sur la place; quant au mousse Ismaël, prompt comme l'éclair, il avait fait un bond par-dessus le bord.

⁴ must have perished.

La pensée que l'enfant avait dû périr⁴ dans les eaux du fleuve consola sans doute l'aïta de ne l'avoir pas tué. Il replaça majestueusement ses armes dans sa ceinture, après les avoir rechargées; puis, comme un homme qui vient d'accomplir une action héroïque, il lança sur la foule un regard dédaigneux, rejeta en arrière son bonnet rouge à houppes bleues, et reprit sa promenade solitaire.

"Retournerai-je à bord?" pensait Ismaël, qui se tenait

tapi dans une barque voisine. Mais l'aïta ne s'éloignait pas, et le mousse n'osait se montrer. A la vue du dégât que la balle venait de causer dans sa canja, le patron, qui ne savait pas au juste ce qui s'était passé, entra en fureur contre Ismaël. Courant sur le pont, il le cherchait et l'appelait avec des paroles si peu rassurantes, que le pauvre enfant, loin de venir vers son maître, enjamba par-dessus le bord d'une seconde barque, puis d'une troisième. Enfin, il gagna le quai et *se mit à fuir à toutes jambes*.^a La brise soufflait, le Nil se couvrait de tant de voiles qu'on eût dit une troupe de goélards qui déployait ses ailes. Pauvre mousse ! lui qui espérait aborder au Caire dans trois jours et voir la grande ville, le voilà à pied, comme un mendiant, sans asile, ne possédant pour toute fortune qu'une demi-douzaine de piastres^b, nouées dans un pan de sa tunique.

III. — LE PÂTRE.

A quelques lieues au-dessus de Fouah, sur la rive droite du Nil, s'avance une pointe escarpée *que ronge le courant*.^c Quand les eaux sont basses, les barques la côtoient de très-près, afin d'éviter les grèves, qui en cet endroit barrent presque entièrement le lit du fleuve. Sur cette langue de terre, fertilisée par l'inondation, s'épanouit une végétation puissante. Les champs de coton et de maïs s'étendent dans le voisinage, coupés par des canaux profonds, sur le bord desquels se promènent gravement le héron et la cigogne. Ça et là, on distingue des espaces plus maigres où poussent les dattiers épineux, et des clairières semées de buissons *aux*¹ branches noires et tortues, où le fellah conduit ses troupeaux de buffles. Dans les parties de la campagne les plus sablonneuses, on voit surgir la bosse de quelque chameau solitaire ; tandis

^a Set off running at full speed (lit. : put himself to run).

^b La piastre turque est une petite monnaie qui ne vaut plus

aujourd'hui que 35 centimes environ.

^c Eaten away by the stream (nominative after the verb).

¹ Nom.
after the
verb.

qu'il broute, l'ibis blanc se pose sur son dos dans l'attitude mystérieuse *que lui donnent les hiéroglyphes*.¹ Non loin de là, une chétive mosquée annonce la présence d'un hameau. Les maisons en sont si basses, qu'on ne les aperçoit pas du rivage; seulement, on découvre une foule de petits édifices en forme de ruches et assez élevés, que l'on reconnaît pour des colombiers à la multitude de pigeons qui volent alentour. Ce fut dans ce hameau qu'Ismaël vint chercher un refuge à la suite de la catastrophe qui lui fit abandonner sa barque. Poussé par la faim, ne sachant *que devenir*², il erra quelque temps autour des habitations; le souvenir de la ferme où il avait passé quelques années dans la misère l'empêchait de frapper à aucune porte; enfin, il *en*³ trouva une ouverte et entra. Le maître de la maison, riche laboureur, lui offrit de garder ses buffles. C'était au moins vivre dehors, au grand air: Ismaël accepta.

² what
was to
become
of him.

Le lendemain, il partit avec son troupeau: les buffles, attirés par la fraîcheur des eaux, l'entraînèrent du côté du Nil, et il les suivit tristement. Bien des voiles se croisaient sur les flots légèrement soulevés par la brise. Des canjas remontaient dans la direction du Caire pour y déposer des pèlerins qui se rendaient à la Mecque; d'autres barques, plus grandes, portant le pavillon rouge semé de trois croissants, descendaient vers Alexandrie avec un chargement d'esclaves pris dans les hautes régions du Nil. Une foule de têtes noires et crêpues se pressaient aux étroites lucarnes de l'entre-pont pour humer l'air et regarder les interminables rives de ce fleuve si long à parcourir. En voyant ces Nubiens arrachés à leur pays et voués à l'esclavage, Ismaël se sentit moins malheureux. "Il y a sur terre des gens plus à *plaindre*^b que moi," pensa-t-il. Et ses regards inoccupés se portèrent sur une canja qui s'approchait du rivage pour

^a Observe the use of *en* to complete the sentence: he found one open.

^b To be pitied (lit.: to pity).

doubler le promontoire dont nous avons parlé. C'était celle qu'il avait désertée^a la veille. Il distinguait la figure sévère du *reis*^b, coiffé de son turban de mousseline blanche; les matelots, assis en cercle à la proue, se reposaient en racontant quelque'une de ces fantastiques légendes qui l'avaient tant de fois charmé.¹ Hélas! sa vie aventureuse était-elle finie? Condamné à suivre le pas lent de ses buffles, ne devait-il plus voguer sur le grand fleuve?

"Si je hélais la barque?" se dit-il à lui-même. "Tout est réparé à bord... On me battra, je reprendrai mon poste, et je jure de ne plus jamais rire à la face d'un aïta."

Il faisait un pas en avant, puis en arrière, hésitant encore à prendre un parti, quand il vit une jeune fille sortir de dessous les arbres, prêter l'oreille au sillage de la barque et courir en chantant. Le *reis*, sans rien répondre, lui lança quelques pièces de monnaie enveloppées dans un chiffon, et la voile disparut. La mendicante s'était arrêtée² au bruit qu'avait fait l'aumône³ du mari-² had stopped.
nier en tombant à terre; mais, bien qu'elle remuât les³ which
touffes d'herbes et soulevât^c les branches d'arbres inclinées the gift,
sur le sol, Ismaël remarqua qu'elle ne trouvait rien. Il⁴ made.
lui parut tout simple de l'aider; mais celle-ci⁴, dès qu'il⁴ she.
approcha, porta ses mains à son visage pour se cacher; puis, comme il avançait toujours, elle se tapit sous un buisson.

Cependant le soleil montait. Sur l'autre bord du Nil, les sables des grèves, se confondant avec ceux du désert, commençaient à miroiter comme une plaque de fer rougie au feu. Les buffles essoufflés, se frayant un passage parmi les joncs, s'allongeaient dans les flots et s'y baignaient

^a The one he had deserted (*désertée*, the participle, agrees with the accusative *que*, referring to *celle*).

^b Patron de barque. Ce mot arabe a passé, avec beaucoup

d'autres, dans la langue portugaise. On l'emploie sur le Tage comme sur le Nil.

^c Stirred ... and raised (subjunctive past after *bien que*).

comme des caïmans ; ils ne laissaient voir que leurs cornes noires et leur museau épaté. C'était le moment où les pâtres s'abritent sous les saules pour dormir. Ismaël, étendu à l'ombre, fermait *les yeux*, lorsque la petite mendicante, quittant sa retraite, marcha doucement de son côté.

"As-tu trouvé la pièce de monnaie?" lui demanda-t-il sans se déranger. La jeune fille tressaillit, s'arrêta court et fit un pas en arrière.

¹ Do I
frighten
you?

"*Est-ce que je te fais peur?*"¹ reprit le pâtre en se levant. "Tu ne me vois donc pas?" Et, comme elle répondait par un signe négatif: "Pauvre petite!" lui dit-il, "tu es aveugle! Comment oses-tu courir si près du bord de l'eau?"

² quiet-
ed.

"Oh!" répliqua-t-elle un peu *rassurée*², "je connais cette pointe et les environs à cent pas à la ronde, et je peux suivre seule le chemin qui mène d'ici chez ma mère à l'entrée du village."

"*Veux-tu que je te conduise*³ à l'ombre?" ajouta Ismaël; "ne reste pas là où tu es, le sable brûle les pieds! viens..."

"Non, non; quand il fait bien chaud, j'entrevois du côté du soleil une lueur qui me réjouit. Et puis il faut que je guette les barques, c'est par ici que je vais au-devant de celles qui remontent à la voile. J'entends le bruit du courant qu'elles refoulent, et je demande l'aumône aux reis. Ce qu'ils me jettent tombe souvent dans les épines; je passe bien du temps à chercher, je *m'écorce les mains et les pieds*: mais enfin Dieu est grand, et, à force de patience, je trouve..."

³ I ap-
proach-
ed you.

"Pourquoi t'es-tu cachée quand *je me suis approché de toi*³ ce matin?"

"J'ai cru que quelque méchant pâtre des environs venait pour me voler," répondit-elle; "les autres mendiants sont jaloux de moi, parce que cette place est bonne. Il y a aussi des enfants qui me jouent de mauvais tours; ils

* Shall I guide you? (Subjunctive: wish you that I take you?)

lancent de petites pierres dans l'herbe, et me crient : 'Cherche, Fatimah ! cherche !...' Et, quand ils m'ont fait chercher pendant une demi-heure, ils se sauvent en se moquant de moi."

"Je te défendrai," dit Ismaël. Et il la fit asseoir près de lui.

Chaque jour, ils se retrouvaient ainsi à la même place. Entre ces deux enfants que la Providence semblait avoir oubliés¹, il s'établit^a bientôt une intimité facile à com-^{1 agrees with que.}prendre. La petite mendiante Fatimah, à qui ces jours sans lumière, passés dans la solitude, paraissaient bien longs, avait trouvé une voix compatissante qui répondait à la sienne. Avant elle, qui avait aimé Ismaël ? Personne ; le jeune pâtre s'attachait donc au seul être qui ne le repoussât pas dans son délaissement. Le hasard lui avait fait rencontrer une créature plus faible que lui et qu'il protégeait. De plus, il prêtait à la petite fille aveugle le secours de ses yeux ; du plus loin qu'il découvrait des barques, il les lui signalait, de sorte que, certaine de ne pas les manquer, celle-ci pouvait dormir en paix sous le buisson où elle s'était fait² un gîte. Quand les marinières lui lançaient quelque aumône, elle se plaisait à la ramasser elle-même. "Laisse-moi chercher," disait-elle à Ismaël. "C'est ma joie, mon travail à moi ! N'est-ce pas la seule chose au monde que je puisse faire ?" Pendant la chaleur du jour, elle venait parfois poser sa tête sur les genoux du pâtre, et elle s'écriait avec ravissement : "Je te vois, Ismaël !... Tiens, place-toi devant le soleil ; oh ! je vois une ombre, c'est toi, c'est toi !" Le soir, lorsque la fraîcheur du Nil se répandait sur les rives et que les oiseaux chantaient, elle appelait le jeune pâtre, et lui mettait la main sur l'épaule^b en lui disant : "Courons, courons ! mène-moi loin, bien loin, ... plus loin que je n'ai jamais été !"

Et tous deux ils couraient d'un pas leste à travers la

^a Set up (lit. : there established itself. Impersonal).

^b Put her hand upon his

shoulder (lit. : the hand upon the shoulder to him).

lande où le latanier pousse parmi les sables. Peu à peu la petite aveugle, *qui avait vécu cachée*^a sous un buisson dans de continuelles alarmes, devint moins craintive; sa figure, jusque-là morne et contractée, s'illumina d'un rayon de jeunesse, comme s'épanouit au fond d'une cour humide la fleur languissante *que le soleil a touchée*¹ en passant.

¹ agrees with the accusative *que*.

Ainsi s'écoulaient leurs jours, qui, *pour se ressembler tous*, n'en étaient peut-être pas moins heureux.^b Un matin qu'il avait plu beaucoup et que le Nil commençait à croître, Fatimah se tenait *en vigie*² à sa place accoutumée, cachée jusqu'aux épaules dans les herbes humides. Une barque s'approchait; la petite aveugle crut distinguer des voix qui parlaient une langue étrangère, et elle s'en réjouit; le voyageur qui s'aventure en pays lointain est assez porté à semer des aumônes sur son passage. "Béni soit Dieu, qui m'envoie des *Franquis* (Européens)!" dit Fatimah. Et *le cœur lui battait*³ bien fort. Elle courut vite en chantant sa chanson; la barque voguait rapidement, car la brise la poussait en poupe, et bientôt l'aveugle entendit le bruit de plusieurs pièces de cuivre enveloppées ensemble qui tombaient entre les arbres.

² on the watch.

³ her heart beat.

"Prends garde!" lui cria le reis, comme elle avançait à travers les broussailles, "prends garde à toi!..."

La pluie du matin avait détrempé la terre; sous les pas de Fatimah s'ouvrait un trou profond qu'elle ne connaissait pas encore et dans lequel elle roula. Étourdie de sa chute, elle resta sur la grève, sans mouvement; ses mains *crispées*⁴ s'enfonçaient dans le sable, comme si elle eût *craint d'être entraînée*^c par les eaux du Nil, qui murmuraient à son oreille. Elle appela Ismaël, mais le jeune

⁴ strained.

^a Who had lived concealed. (*Vécu* is invariable, having no accusative preceding it to agree with. *Cachée* agrees with *la petite aveugle*, being independent of auxiliaries, and having the properties of an adjective.)

^b Were none the less happy for being like, all alike. (Observe the use of the infinitive after *pour*, and the pronoun *en*.)

^c *Craint* invariable. *Entraînée* has *être* for auxiliary, and agrees with *elle*.

pâtre était allé cueillir des joncs qui lui servaient à tresser des corbeilles; à peine si on eût pu entendre du rivage le mugissement de ses buffles, qui paissaient épars dans la campagne.

Cependant les passagers de la barque *faisaient serrer les voiles*^a et tourner la proue vers la terre. Quand ils abordèrent, Fatimah, un peu remise de sa chute, s'efforçait de retrouver son chemin. Ce bruit de pas derrière elle l'inquiétait, et elle avait honte *d'être tombée*, elle *qui avait passé* tant de journées à fouler en tous sens, pour apprendre à le mieux connaître, l'espace borné qui formait tout son univers! Tremblante d'impatience et de crainte, elle tâtait le rivage abrupt qui se dressait au-dessus de sa tête, lorsque le patron du bateau, mécontent de cette relâche imprévue qui le retardait, dit à l'un des voyageurs européens :

"*Ehim bouzourg* (médecin vénérable), vous voyez bien *qu'elle ne s'est pas fait de mal*.¹ Partons avant que la brise cesse, et demain nous serons *au Caire*², s'il plaît à Dieu !"

¹ she has not hurt herself.

² to Cairo. (Observe the article.)

Sans rien répliquer, le médecin à qui s'adressait cette allocution prit la petite aveugle par la main, et la regardant avec attention: "Ne crains rien," lui dit-il, "et réponds-moi. Quel âge as-tu ?"

"Quatorze ans," répliqua Fatimah tout émue.

"Tes yeux ont-ils toujours été fermés ?"

"Non; mais il y a si longtemps qu'ils sont malades, que je n'ai pas souvenir d'avoir vu."

"Veux-tu me suivre *au Caire*, et peut-être... je te guérirai ?"

A ce moment-là, Ismaël, surpris de voir une barque à l'ancre devant la pointe, s'approchait furtivement le long du rivage, et écartait les roseaux en regardant avec inquiétude. Les étrangers avaient aidé la petite aveugle à remonter, et, tandis qu'ils s'acheminaient vers le village,

^a Had the sails furled (caused the sails to be, &c.). *Faire faire une chose*, to have a thing done.

celle-ci marchait du côté de la campagne, prêtant l'oreille, se penchant à droite et à gauche. Au bruit que fit Ismaël en sortant de sa cachette, elle se précipita à sa rencontre; elle avait reconnu son pas, et *lui saisit vivement les deux mains*. Sa physionomie portait les traces d'une si forte émotion, que le pâtre restait immobile sans oser l'interroger.

"Ismaël," lui dit-elle après un instant de silence, "tu vois ces *Français*? Ils veulent m'emmener... *pour*..."

"Pourquoi?" demanda brusquement le jeune pâtre.

"Pour me guérir, pour m'ouvrir les yeux!... Ils sont allés chercher ma mère, qui me suivra... Tu ne réponds rien, Ismaël? Moi qui suis si heureuse!... Je verrai aussi, moi, je verrai," répétait-elle avec exaltation, "et je reviendrai ici te rejoindre."

"Quand tes yeux seront ouverts, tu n'auras plus besoin de moi," dit le pâtre, "et tu m'oublieras."

Fatimah pleurait de joie, et Ismaël de chagrin. Le lendemain, de bonne heure, les matelots arabes montaient à la pointe des vergues pour déferler les voiles, tandis, que le reis, debout au gouvernail, regardait du côté de la terre. Bientôt Fatimah parut, accompagnée de sa mère, qui portait un petit paquet fort léger: c'étaient leurs effets, tout ce qu'elles possédaient à *elles deux*.¹

On eût dit que l'enfant avait déjà recouvré la vue, tant elle marchait vite. A peine appuyait-elle sur le sol le bâton recourbé qui lui servait d'ordinaire à guider ses pas mal assurés. Aucun de ses mouvements n'échappait à Ismaël; il l'attendait sur la route, immobile et le cœur gros. Quand deux amis se séparent, celui qui reste est si à plaindre! Comme Fatimah passait près de lui, il fit de son côté un pas qu'elle entendit; ses yeux fermés se tournèrent vers le pâtre; puis, comme si elle eût craint d'attirer l'attention de sa mère, elle continua d'avancer. D'ailleurs, derrière elle venaient les passagers de la barque,

¹ between them.

² he (the latter), or who. *Celui-ci*² remarqua bien qu'Ismaël observait

tout ce qui se passait; il lui adressa quelques questions, mais le pâtre ne répondit rien.

"Ce conducteur de buffles," dit le médecin à ses compagnons, "m'a tout l'air de *nous faire la mine*¹ parce que nous emmenons cette petite infirme!" Et s'adressant à Ismaël qui semblait l'écouter: "Tiens, mon garçon, prends ce *bakchich*^a pour te consoler."

Le pâtre secoua la tête d'un air qui signifiait: "Je ne suis pas un mendiant."

"Diable!" reprit le médecin; "un fellah qui refuse l'argent qu'on lui offre!... *Cela ne s'est jamais vu!*^b Comment t'appelle-t-on?"

"Ismaël."

Tout à coup la brise rida la surface du Nil; on la voyait arriver de loin, soulevant la poussière des plaines, courbant les saules et les roseaux, animant de son murmure le paysage endormi. Quand le premier souffle atteignit le bout des voiles, la barque s'inclina, prit son élan comme un cheval qui sent l'éperon, puis partit, laissant derrière elle un sillon d'écume. Fatimah cherchait à se reconnaître sur cet élément nouveau; surprise par le balancement inattendu de la canja, elle s'accrochait aux cordages; cependant son visage se penchait vers la rive avec une certaine obstination, et Ismaël, *qui la suivait du regard*², comprit qu'elle lui disait adieu. *A mesure que la barque s'éloignait*^c, il approchait plus près du bord de l'eau, au point que son pied touchait déjà le sable humide. Là, sous une touffe de joncs, il découvrit le bâton recourbé que l'aveugle y avait laissé comme un souvenir. Il le ramassa: c'était une tige de palmier lisse et flexible.

Les voiles du bateau, cachées de temps à autre par les

^a Aumône, présent, pour-boire, que les pauvres et en général les gens des basses classes en Orient réclament des étrangers.

^b That is something quite new (that has never seen itself; or been seen).

^c As the bark went away. (*A mesure que, in proportion as.*)
Ex.: *A mesure que nous marchions le soleil se couchait.*

îles du fleuve, se montraient encore à l'horizon, mais enfin elles cessèrent d'être visibles, et Ismaël, après *s'être* plus d'une fois *retourné*¹ en arrière, monta de nouveau sur le rivage. Ses buffles oubliés paissaient à l'aventure; le mouvement qu'il se donna pour les rallier l'empêcha de sentir trop vivement le chagrin qui l'oppressait. Pendant quelques jours, il *s'occupa à parcourir*^a pas à pas les sentiers à travers lesquels il avait souvent conduit la petite Fatimah; mais peu à peu l'empreinte de leurs pieds s'y effaçait. Bientôt aussi, l'époque des crues arrivant, le Nil débordé de toutes parts prit les proportions d'une mer. Les sables étaient submergés; les flots plus profonds, battus par la brise, écumaient contre les palmiers baignés jusqu'à la cime. Il n'y avait plus pour les barques de route précise; *elles coupaient au plus court*², loin de la pointe dont les basses eaux les forçaient auparavant de se rapprocher. Les buffles, animaux presque amphibies, *se trouvaient à merveille*^b de ces inondations qui formaient dans la plaine des lacs et des marais; mais le pauvre Ismaël se voyait doublement délaissé, seul sur un rivage déserté par les navigateurs. Rien ne l'attachait plus à ce promontoire: aussi, quand le Nil rentré dans son lit lui permit de faire route, il prit congé du maître de la ferme.

¹ having turned round.

² took the shortest cut.

Où allait-il? Au Caire; d'abord parce qu'il avait plus de chances de trouver à vivre dans une grande ville, et puis pour une autre raison qu'il ne s'avouait qu'à demi.

IV. — L'ANIER.

"Qui n'a pas vu le Caire n'a rien vu," dit quelque part un personnage des *Mille et une Nuits*; "son sol est d'or, son ciel est un prodige!... Le Caire est la capitale du monde!" Dans ces paroles de l'écrivain arabe, *il faut*

^a Spent his time walking over.

^b Much enjoyed (lit.: found themselves marvellously).

*faire la part de l'emphase et de l'exagération.** Cependant il serait difficile de trouver, même en Asie, une ville plus riche que la capitale de l'Égypte en monuments du meilleur style moresque. Quelle cité musulmane offre à l'œil ébloui une plus grande variété de mosquées et de minarets, une pareille profusion de portiques et de coupoles? Est-il dans tout l'Orient une capitale qui puisse se vanter d'être assise sur les bords d'un fleuve à la fois plus célèbre et plus majestueux? C'est à nous, habitants des latitudes froides, que son ciel doit paraître un prodige! Quant à son sol, il n'est pas d'or, mais *bien*^b de sable et de terre grise; aussi, lorsque les dromadaires, les chameaux et les ânes débouchent au trot sur une grande place coupée comme une clairière dans cette forêt de maisons, ou se précipitent pêle-mêle avec les porte-faix chargés dans les rues étroites et tortueuses, quels tourbillons de poussière! Ajoutez à cela les cavaliers qui passent rapides comme l'éclair, fiers de leurs yatagans recourbés, de leurs selles de velours rouge, se redressant sur leurs larges étriers et laissant flotter au gré du vent leurs vestes chamarrées d'or. A les voir galoper comme des furieux à travers la foule, on se rappelle le vers d'un poète persan: "La source du soleil est obscurcie par la poudre que font voler leurs coursiers pleins de colère et d'ardeur!"

On conçoit qu'Ismaël, au sortir des tranquilles pâturages où il menait paître ses buffles, *dut se sentir*¹ étourdi en abordant une ville pareille; il n'avait jamais vu que les petits ports des environs de Rosette. Perdu au milieu de cette multitude qui s'engouffre dans toutes les ruelles comme les eaux du Nil débordé dans les canaux qui coupent la campagne, il errait à l'aventure.

* Make all due allowance for pomposity and exaggeration. (*Faire la part de quelque chose*, to allow for something, allow a portion to it; *faire la part du feu*, to allow for necessary losses.)

^b Forsooth. *Bien* is an adverb used to strengthen a sentence. Ex.: *Pourquoi n'y iriez-vous point?* *j'y ai bien été, moi*, why should you not go? *I have been*.

¹ must have felt.

La fatigue cependant le força de s'arrêter. Il s'assit à l'angle d'une place, au pied d'un grand mur ombragé par quelques sycomores. Devant lui, sous les tentes d'un café, causaient en fumant des chefs arabes, reconnaissables à leurs manteaux noirs. L'un disait : "L'énergie de l'homme est au-dessus des caprices du sort. Vis de la fatigue de ton bras et de la sueur de ton front ; et si ton courage vient à défaillir, prie Dieu qu'il te vienne en aide !"

Un autre disait : "Si la lune ne marchait pas, elle resterait toujours à l'état de croissant. Je voyagerai dans les contrées de l'Orient et du Couchant ; je ferai fortune ou je mourrai loin de mon pays." "Si les chiens voient un homme en haillons," ajoutait un troisième, "ils aboient après lui et grincent des dents ; mais qu'ils voient venir un homme dans l'opulence, ils vont vers lui en agitant la queue !"

Ces discours graves et sages frappèrent vivement l'esprit d'Ismaël ; *il les eût écoutés*¹ longtemps, *si* une demi-douzaine de jeunes garçons, âniers de leur métier, qui jusque-là avaient dormi paisiblement auprès de lui, *ne se fussent éveillés*² aux braiments de leurs *bourriques*.³ Ces animaux, abandonnés en plein soleil par leurs maîtres qui reposaient doucement à l'ombre, faisaient entendre leurs plaintes. *Après les avoir rappelés* à l'ordre, les âniers se mirent à jaser gaiement ; chacun raconta ses *courses de la journée*³ et *fit sauter*⁴ dans sa main l'argent *qu'il avait reçu*. Ismaël les considéra avec attention ; pareil au ramier qui, chassé de sa forêt, s'est abattu au milieu d'une troupe de pigeons domestiques, il reconnaissait *bien* dans ces enfants des fellahs comme lui, mais leur allure effrontée le tenait à distance. Cependant une heure *s'était écoulée*⁵ *sans qu'ils eussent pris garde à*

¹ he would have listened to them.

² don-keys.

³ day's journeyings.

⁴ tossed.

^a Had not awoken. The imperfect subjunctive is sometimes governed by *si*.

^b Had passed (lit. : had glided

itself). *Écoulée* agrees with *se*. In reflective verbs *être* has the sense of *avoir*, and their participles agree accordingly.

lui.^a "Si je leur parlais?" se disait-il; "ils connaissent la ville... Venus comme moi de la campagne, ils ont trouvé le moyen de vivre ici!" Et, après avoir bien examiné ces vauriens à l'œil vif et rusé, il *avisa*¹ le plus petit de la bande, comme étant celui qui se laisserait aborder le plus facilement. Il se leva donc, et sa bouche s'ouvrait pour parler, quand le petit ânier *le toisant d'un air moqueur*².

"Qui es-tu?" lui dit-il, "d'où viens-tu, paysan? Tu n'est pas des nôtres."

Confus et interdit, Ismaël *battait en retraite*³.

"Tiens," dit un second, "vas-tu à la Mecque? Tu as à la main un bâton de pèlerin." C'était celui de la petite aveugle, que le pâtre avait emporté.

"Laissez-le," cria un grand garçon plus fort que les autres, et écartant ses camarades, qui faisaient cercle autour du nouveau venu: "Parle," lui dit-il; "ton nom?"

"Ismaël."

"De Rosette, n'est-ce pas?"

"Oui," répondit le pâtre.

"Tu es cet Ismaël Er-Raschydi^b qui a déserté sa barque à Fouah? Ah! mon garçon, tu as bien fait de partir; si le patron t'avait tenu!..." Là-dessus, il raconta à ses compagnons l'aventure de l'aïta endormi au pied d'un dattier, et comment *celui-ci*⁴, à son réveil, avait déchargé ses pistolets sur le mousse. L'histoire fut très-goutée des conducteurs d'ânes, qui, avides d'en apprendre la suite, se rapprochèrent d'Ismaël.

"Et moi aussi," reprit l'ânier, "j'ai déserté le même jour. Ma barque s'en allait dans ton pays, à Rosette, et je me suis glissé dans une autre, qui m'a conduit au Caire. Je m'en suis fort bien trouvé... Voyons, toi, que fais-tu ici?"

"Rien encore," dit Ismaël; "j'arrive, et..."

"Et tu ne sais quoi devenir?"^c

^a Without their having taken notice of him. (Subjunctive, without that they had.)

^b De Rosetta. Le nom arabe de cette ville est Raschid.

^c You do not know what next

"Non," dit le pâtre en baissant les yeux.

¹ turn
(make
your-
self).
² donkey.

"Et bien! mon garçon, *fais-toi*¹ ânier. Le métier n'est pas difficile. Tu te mets au service d'un patron qui te loue sa *bourrique*², tu te plantes le matin à l'entrée du quartier des Francs, et, dès que tu vois paraître un de ces étrangers qui ressemblent à une paire de pincettes coiffée d'un chaudron³, tu cries : *Good donkey, signore, very good donkey*; un bon âne, seigneur, un bien bon âne! Ces *Franquis* veulent tout voir : tu les mènes à la citadelle, aux tombeaux des sultans mameluka, au bazar des esclaves..."

"Il faut bien du temps pour apprendre à connaître tout cela," dit Ismaël, "et moi qui ne sais pas même le nom de cette place."

³ a cus-
tomer.

"Bah!" reprit l'ânier, "dès *qu'une pratique*³ a enfourché ton âne, tu piques ta bête et au galop! Tu demandes ta route *au*⁴ premier camarade qui se rencontre. Si tu *t'égares*⁵, tant mieux, la course est plus longue, et tu te *fais payer*⁶ davantage. Et puis, quand le *Franqui* te donne de l'argent, pleure, crie, amoute les passants; dis que l'infidèle, le *cafir* t'a refusé le pour-boire qui t'est dû. L'étranger aura peur, et il te jettera une poignée de piastres."

⁴ of the.

⁵ lose
your
way.

⁶ you
charge
(make
yourself
to be
paid).

Et en parlant de la sorte il se tourna vers ses camarades, comme pour leur dire : "N'est-ce pas que cela se pratique ainsi?"

L'éloquence de l'ânier avait produit une certaine impression sur l'esprit d'Ismaël.

"Et le patron," demanda-t-il, "comment s'arrange-t-on avec lui?"

"Le maître qui te loue son âne n'est pas là pour te surveiller comme le patron d'une barque," répondit le jeune garçon. "*Tu dois te faire tirer les deux oreilles au moins trois fois*^b avant de lui lâcher l'argent. Et puis,

to do? (lit.: what to become of).
Ex.: *Que devenez-vous?* what
becomes of you?

^a Bien qu'elle soit peu poé-

tique, cette comparaison est fa-
milière aux Orientaux.

^b You must let your ears be
pulled at least three times (lit.:

crois-moi, ne cours point après ces vilains Juifs qui ont le nez si pointu : ce sont des chiens avarés ; ni après les *Cophites*^a, qui portent un encrier à leur ceinture : ce sont des renards rusés, et on ne gagne rien avec eux ; ni après les Turcs coiffés de gros turbans qui leur tombent sur les yeux : ce sont des gens rudes au pauvre monde ; mais quand tu vois un Franc, bats-toi avec les camarades pour l'avoir : il appartient de droit au premier qui touche son habit."

Et après un moment de silence : "As-tu diné?" demanda l'ânier.

"Non," dit Ismaël avec la modestie d'un invité qui répond à son hôte.

"Tant mieux," répliqua son nouvel ami ; "viens avec moi."

Et il le fit entrer dans une petite boutique où *l'on vendait des fruits*.^b Il y prit quelques douzaines de bananes, plus deux ou trois livres de ces pâtés qui se composent de dattes si bien écrasées qu'on ne voit plus qu'une masse de noyaux et de mouches pétries dans un suc noir. Ces friandises furent déposées dans le bonnet d'Ismaël ; et comme il s'extasiait sur l'abondance des provisions : "*C'est toi qui régales*¹," lui dit l'ânier ; "donne-moi ta bourse, *que je paye*."²

¹ you stand treat.

² for me to pay with.

Ismaël tira quelques piastres de sa ceinture ; une fois dehors, le conducteur d'ânes appela ses camarades. Tous *se jetèrent à l'envi*^c sur les bananes et sur le pâté de dattes. Une fontaine qui coulait à quelques pas de là, sous une voûte de pierre ornée de fines arabesques, leur fournit une eau limpide. Ismaël avait payé sa bienvenue ; il était ânier. Dès le lendemain, le tuyau de la pipe passé dans le collet de sa tunique, les manches

you ought to let the ears be pulled to yourself).

^a Copts, a Christian sect in Egypt, forming a people of themselves.

^b Fruit was sold (lit. : one sold fruit).

^c Made a scrambling rush at (lit. : threw themselves in emulation).

retroussées et les jambes nues, il courait à travers la grande ville du Caire, de la place de l'Ezbékiah à la mosquée de Touloun, de Birket-al-Farrayn à la place de Roumey. Comme il semblait plus naïf que ses confrères, les voyageurs étrangers l'employaient de préférence aux autres, et il faisait de bonnes journées. Cependant, ni ces courses multipliées, ni les avantages de sa nouvelle condition, ne lui faisaient oublier le temps où il gardait les buffles sur le bord du Nil. Quand il avait tout le jour piqué les flancs de son âne, crié aux passants et à sa bête ces mots invariables : *Arréguel-eik* (gare la jambe)¹, *al-émin-eik* (à droite), *alschémal-eik* (à gauche), quand il avait trotté comme un chien maigre aux quatre coins ² du Caire, il pensait *aux*³ soirées un peu tristes, mais douces à son souvenir, où il courait côte à côte avec la jeune aveugle. Alors il cachait sa tête dans ses mains pour mieux se rappeler les scènes regrettées qui lui revenaient obstinément en mémoire, et il croyait entendre encore la voix de Fatimah, quand elle chantait en marchant à la rencontre³ des barques. Une chose le consolait, c'est qu'il mettait en pratique la maxime d'un des trois Arabes dont les paroles l'avaient frappé : " Vis de la fatigue de ton bras et de la sueur de ton front ! "

¹ mind
your
legs.

² of the.

³ to
meet.

⁴ pro-
ceeded.

Un matin qu'il arrivait de bonne heure à sa place accoutumée, un Européen monta sans rien dire sur son âne, et *s'achemina*⁴ vers le quartier des chrétiens. Il y a là un labyrinthe obscur de ruelles, de cours et de passages couverts qui *se ferment*⁵ chaque soir, et dans lesquels il est assez facile de s'égarer en plein jour. Ismaël suivait pas à pas, la main sur la croupe de sa bête. L'Européen le regardait de temps à autre, et, quand ils débouchèrent sur une rue mieux éclairée, Ismaël crut reconnaître le médecin qui avait emmené la petite aveugle. Comme s'il eût voulu faire ranger les

⁵ Are shut (lit. : shut themselves). Ex. : *Cela ne se fait pas*, that is not done, does not do itself.

passants, il se plaça à la tête de son âne, et jeta derrière lui des regards furtifs, si bien que le médecin, — car c'était lui, — le reconnut à son tour.

"Ah! ah!" lui dit *celui-ci*¹, "refuses-tu toujours les ¹ he (this one).

pour-boires que l'on t'offre?"

Ismaël répondit par un geste qui signifiait: "Faites-en l'essai, et vous verrez!"

"Tu as déjà exercé bien des métiers," reprit le médecin; "Fatimah, qui sait ton histoire, me *l'a contée*..."² ² has related it, to me. (Part. agrees with *la*.)

Tu as un bon cœur, Ismaël; du courage, mon garçon, et Dieu t'aidera!"

Puis, comme l'ânier lançait sur lui des regards interrogatifs: "Mon enfant," ajouta-t-il, "je ne suis point un *santon*^a qui guérit les malades avec des prières, ni un derviche qui a le don des miracles. Fatimah ne voit pas encore... La guérison sera longue." Cela dit, il s'arrêta devant une porte qui *s'ouvrit* pour le laisser entrer, et disparut après avoir payé généreusement Ismaël.

Parfois le petit ânier avait des pratiques à conduire au Vieux-Caire, et, à la vue des barques innombrables rangées dans le port, il sentait renaître plus vivement le désir de naviguer qui ne s'effaçait point en lui. Les récits de voyages qu'il entendait à la porte des cafés excitaient encore son humeur vagabonde. *Il se mêlait aux aventures*^b racontées dans ces lieux de réunion, devant un auditoire attentif, bien des fables, bien des circonstances merveilleuses qui leur prêtaient un grand charme. Ignorant et pauvre, Ismaël regardait avec admiration les marchands *au* brillant costume qui parlaient de Bagdad et de Samarcande, de Ceylan et du Cachemire. La fortune habitait donc ces lointaines contrées; mais comment s'y rendre? comment faire le premier pas dans ³ that was cette route qui conduit à la richesse? *C'était là ce qui*³ what.

^a A Santon. A Turkish Mahomedan recluse.

^b The adventures related, &c. ... were interspersed with, &c.

(There mixed themselves with the adventures, &c. ... many circumstances; verb. impers.)

l'embarassait, ce qui l'arrêtait court quand il essayait de former des projets. Cependant le hasard, qui se plaît à servir les gens simples et les hommes de bonne volonté¹, se chargea de le mettre sur la voie. Un *steamer* anglais partait de Suez pour l'Inde; beaucoup de voyageurs s'étaient acheminés² vers la mer Rouge dans l'intention de le rejoindre. La veille du jour³ où le bateau allait lever l'ancre, un voyageur attardé rencontra Ismaël, qui l'aborda avec la formule accoutumée: *Very good donkey, sir!*

"Ton âne est-il vraiment bon?" demanda l'étranger.

"Excellent," répondit l'ânier.

"En ce cas, partons; si tu me mènes à Suez en vingt-quatre heures, je te paye la valeur de ta bête!"

Ismaël accepta cette offre avec empressement; le voyageur arriva à Suez au moment où le canon annonçait le départ du *steamer*, si bien qu'il eut le temps de prendre une barque et d'atteindre le paquebot qui se mettait en marche.⁴ Pendant cette course forcée⁵ de vingt-quatre heures, Ismaël ne s'était guère reposé⁶, la fatigue l'accablait; il se coucha et dormit longtemps. Quand il s'éveilla, son âne était encore étendu sur la paille; la pauvre bête ne devait plus se relever!⁶

¹ which was just starting.

⁴ forced journey.

⁵ had hardly rested.

⁶ was never to rise again.

"Béni soit Dieu qui m'a conduit ici!" s'écria Ismaël.

"Voici la route qui mène aux pays dont j'ai tant de fois entendu parler, je la suivrai. Je reviendrai avec des pièces d'or plein^b ma ceinture, je roulerai sur ma tête le turban de mousseline, je jetterai sur mes épaules le cafetan brun comme les marchands du Caire. Fatimah ne sera plus aveugle!... Ma voix aura changé, et elle ne me reconnaîtra plus; mais le bâton de palmier qu'elle a laissé sur le sable, je l'ai toujours!" Là-dessus, il alla trouver un de ses camarades qui retournait au Caire. "Tiens," lui dit-il, "voici le prix de mon âne; porte-le à

^a Had proceeded (part. agrees with *se*, the accusative).

^b My girdle full of golden

pieces. (Observe that *plein* is used adverbially coming before the noun.)

mon maître. Au revoir ! chien qui court trouve sa vie !...
Un jour je reviendrai, s'il plaît à Dieu !”

V. — LE NAKODA.

Assis sur le bord de la mer Rouge, au fond de la baie où l'Asie et l'Afrique mêlent leurs sables, Ismaël regardait les grèves immenses que la marée, en se retirant, laissait à découvert. Les eaux rougeâtres et troublées du golfe Arabique ne lui rappelaient guère les flots si bleus de la Méditerranée. Suez, qui ressemble à une ville pétrifiée, ne lui donnait point un avant-goût des pays merveilleux si vantés par les voyageurs. Derrière lui campaient des chameliers arabes qui retournaient en Syrie ; ils rangeaient leurs armes en faisceau, faisaient sortir leurs femmes des cages dans lesquelles ils les transportent comme des captives ; puis, le repas achevé, ils reprenaient leur chemin, disparaissant bientôt dans les plaines sans bornes du désert comme une troupe d'oiseaux dans l'immensité du ciel. Ces nomades ne lui paraissaient aller ni assez vite, ni assez loin. Il n'avait nulle envie de les suivre, ne pouvaient-ils pas d'ailleurs le vendre en route, comme les fils de Jacob leur frère Joseph ? *Il y avait bien*¹ à une grande distance du port de lourdes barques qui fixaient son attention, mais elles restaient immobiles sur leurs ancres. Cependant Ismaël songeait toujours à cette parole mystérieuse qu'il avait entendue au Caire : “ Je voyagerai dans les contrées de l'Orient et du Couchant ; je ferai fortune, ou je mourrai loin de mon pays ! ”

Comme il persistait dans son désir de visiter les régions lointaines, *il arriva des caravanes*² portant des marchands turcs et égyptiens qui venaient s'embarquer à Suez, un peu pour aller en pèlerinage à la Mecque et beaucoup pour trafiquer dans les villes de la côte d'Arabie. Abrités sous des parasols *aux*³ couleurs bizarres, ils se

¹ Of. *A means of, or with* when two nouns, the latter of which used with the article between shows the peculiarity of the

² *True there were.*

³ *caravans came up (verb imp.).*

¹ pan-
niers. balançaient dans des *cacolets*¹ suspendus aux dos des
chameaux, pareils aux singes que le saltimbanque empile
² hamp-
ers. dans des *mannequins*² accrochés au bât de son âne. Dès
que ces marchands parurent sur le quai, les barques
s'animèrent tout à coup. Des canots vinrent à terre
pour chercher les passagers. Le mousse, assis à *la*
³ head ;
bows. *proue*³, poussait un cri perçant et modulé, et les mate-
lots, esclaves nubiens, plongeaient leurs rames dans l'eau
en lui répondant par un croassement guttural : on eût dit
un duo entre un rouge-gorge et une troupe de corbeaux.
⁴ stern. *A la poupe*⁴ se tenaient les capitaines, gens de l'*Yémen*⁴,
à la *barbe* noire, au^b visage austère. Ismaël aborda un
de ces graves personnages et lui demanda de l'embarquer
à son bord. Sa proposition fut *agréée*⁵ ; il navigua dans
⁵ accept-
ed. la mer Rouge pendant quelque temps, puis *franchit*⁶ le
⁶ crossed. détroit de *Bab-el-Mandeb*⁶ et se lança dans l'océan
Indien.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi ; Ismaël n'était
plus ce petit pâtre ignorant, cet ânier craintif que la
⁷ vowed
(under-
taken). mauvaise fortune semblait *prendre à tâche*⁷ de pour-
suivre. La vie active de marin l'avait rendu fort et
robuste, vif et alerte. Il savait lire, ce qui le mettait
au-dessus de plus d'un pacha, et ses connaissances dans
l'art de la navigation, sans être très-étendues, lui avaient
⁸ won
for him. *valu*⁸, parmi les musulmans, le titre et le rang de *nakoda*
(capitaine).

En sa qualité d'Égyptien, Ismaël était économe, ce qui
chez nous s'appellerait avare ; les Orientaux le sont tous
par goût d'abord et puis par crainte. Comme ils vivent
d'une façon plus retirée que nous, ils aiment à cacher
leurs trésors dans leurs maisons, à tenir leur fortune sous

former : *l'habit aux boutons d'ar-
gent ; le couteau à la lame d'or.*

^a El Yemanah people. A fer-
tile district of Arabia.

^b Black-bearded, stern-vi-
saged.

⁶ Straits of Bab-el-Mandeb,
leading out of the Red Sea, or
Arabian Gulf, into the Gulf of
Aden, and so into the Indian
Sea.

leur main. D'ailleurs, qui ne viserait à paraître pauvre dans un pays où la richesse éveille si vite la cupidité des pachas, des agas et des beys ? Ismaël, fidèle aux habitudes de sa race, ne portait donc pas la tête plus haute, bien qu'il eût amassé une somme assez ronde. S'il entrevoyait le jour où il serait en état de ne plus courir les mers, *il se gardait d'en rien dire*¹ à personne. Peut-être aussi, comme le joueur qui hésite à quitter la partie *tant que dure la veine* favorable, *reculait-il* involontairement l'heure de la retraite. *Toujours est-il que*², cinq ans après son départ du Caire, le navire qu'il commandait se trouvait à l'ancre en rade de Moka : c'était une de ces énormes barques à un mât qu'on nomme *bagglow*. Les dernières balles de café arrivaient à bord ; prêt à mettre à la voile pour l'Inde, le nakoda Ismaël n'avait plus qu'à régler ses affaires avec les négociants arabes et persans établis dans la ville.

Quand il eut parcouru les bazars, échangeant avec celui-ci quelques paroles d'adieu, recevant de celui-là une lettre qu'il plaçait dans les plis de son turban (c'est le sac aux lettres des nakodas), il se rendit sur la place où campent les caravanes qui viennent de l'intérieur. Cette place s'étend le long des murailles de la ville de Moka, au midi. On y débouche par une porte étroite, flanquée de deux hautes tours à créneaux et *que sont censés surveiller douze ou quinze aïtas*. A la vérité, ils dorment là, sous un auvent, étendus pêle-mêle au milieu des sabres, des pistolets, des fusils *cannelés*³, dans le désordre traditionnel d'un corps de garde turc. Le vent de la mer et le mouvement des chameaux soulèvent, dans ce grand espace vide, une poussière étouffante, et pourtant on y respire plus librement que dans la ville, dont les murs trop élevés empêchent la circulation de l'air. A l'horizon, on aperçoit les montagnes de Senna, la patrie du café ; l'œil *trouve à se reposer*^a sur un peu de verdure,

^a Can rest (finds a little green to rest on). Like *trouve à acheter*, further back.

¹ took good care to say nothing.

² Be it as it may.

³ fluted, grooved.

chose bien rare dans cette Arabie heureuse, partout si triste et si désolée. Enfin, on y rencontre des arbres avec leurs feuilles, de gracieux acacias qui donnent une ombre infiniment plus étendue que le palmier. *Aussi, sous leur abri, a-t-on installé*¹ des cafés, établissements d'une simplicité extrême, qui consistent en une demi-douzaine de tasses rangées autour du foyer où l'eau bout, un faisceau de pipes, quelques narguilés et un sac à tabac suspendu aux branches. Les consommateurs s'asseient sur des divans qui ne sont autre chose que des espèces de paniers en forme de cages à poulets. Ce fut sur un de ces sièges qu'Ismaël prit place. Comme il humait lentement la fumée de sa pipe, un marchand égyptien de sa connaissance s'approcha de lui.

¹ The palm-tree. So that beneath their shade cafés have been established.

"Quoi de nouveau au pays de *Senna*?"^a lui demanda Ismaël; "les Arabes pillent-ils toujours les caravanes?"

"Mes chameaux sont arrivés à bon port, grâce à Dieu!" répondit le marchand. "La campagne est sûre maintenant, mais la ville ne *l'est guère*."² Et se penchant à l'oreille d'Ismaël: "Tu sais, nakoda," ajouta-t-il, "ces belles perles de Ceylan que je cachais dans ma cave, ces perles fines que je comptais vendre à Constantinople... *on me les a volées!*"³

² is not particularly so.

³ they have been stolen from me.

"Il y a ici une douzaine de vauriens..." répondit Ismaël en jetant un regard sur les aïtas qui s'allongeaient à l'ombre comme des léopards; "je n'aime pas ces Turcs-là."

"Leur chef, Ali-Agha, est de mes amis," répliqua le marchand; "un brave homme, point fier, qui m'a emprunté quelque argent. Il m'a promis de chercher le voleur. Pour exciter son zèle, j'ai promis une récompense de mille sequins à qui me rapporterait mes perles... Connais-tu cet Ali-Agha?"

⁴ Has he gone after the thief?

"Non... *Et il s'est occupé de courir*"⁴ après le voleur?"

^a Sennar. Capital of a large fertile district in Africa, in the south of Nubia.

"A l'instant même. Il est parti hier pour arrêter quelques-uns de ces hommes qui ont déserté avec armes et bagages... avec mes pauvres perles aussi, j'en suis sûr."

Là-dessus ils se séparèrent. Le lendemain soir, comme la brise commençait à souffler, le bagglow d'Ismaël levait l'ancre. Les Nubiens, qui formaient la presque totalité de l'équipage, hissèrent, au son du tambourin, la voile gigantesque; la vergue, longue de trente coudées, se dressait lentement, en cadence, par secousses régulières. Enfin quand le vent s'engouffra dans la masse de toile subitement déployée, la barque s'abattit sur la vague et s'éloigna du rivage. Les derniers rayons du soleil faisaient étinceler les sables de la côte d'Arabie; encadrée entre la mer et un vaste horizon de montagnes, la ville de Moka ne présentait plus qu'une ceinture de murailles flanquées de tours au-dessus desquelles se détachaient çà et là l'aiguille d'un minaret, le panache vert d'un dattier ou le *feuillage glauque d'un térébinthe*.¹

¹ the pale foliage of the turpentine-tree.

De Moka au détroit de Bab-el-Mandeb, on ne compte que douze lieues; poussé par une brise favorable, le bagglow franchit cette distance pendant la nuit. Quand Ismaël parut sur le pont, il fut quelque peu surpris d'apercevoir à la proue de son bâtiment un passager qu'il ne se rappelait pas avoir pris à bord. L'inconnu portait, à la manière des musulmans de l'Inde, le pantalon court et large, la tunique blanche agrafée sur le côté gauche, et, au lieu de turban, une calotte pointue qui laissait surgir librement une paire de longues oreilles. Aux questions que lui adressa Ismaël, il répondit avec beaucoup d'humilité en déclarant qu'il était un pauvre pèlerin hindou revenant de la Mecque. Embarqué furtivement la veille au matin, *il avait dû se*² *tenir caché dans la*³ *cale*³ *pour éviter que le capitaine ne le renvoyât*⁴ *à terre.*³ "Au nom du Dieu clément et miséricordieux," ajoutait-

² must have.
³ hold.

⁴ To avoid the captain's sending him. (Subj. past., that the captain should send him.)

¹ deck
(upper
deck).

il, "je me recommande à votre charité. Un pèlerin tient peu de place et porte bonheur à qui lui accorde l'hospitalité sur mer comme sur terre." Les matelots, à qui il avait donné quelque argent pour être reçu à bord, parurent fort édifiés de ses paroles ; de son côté, Ismaël ne vit pas grand inconvénient à laisser s'arranger en un coin *du tillac*¹ ce pauvre diable, vagabond ou pèlerin. D'ailleurs, la présence d'un indigent embarqué de contrebande à bord d'un navire persan ou arabe est un incident fort ordinaire. L'équipage ne fait point difficulté de partager son repas avec le mendiant voyageur, que chacun considère comme l'hôte de Dieu.

Pendant quelques jours, le pèlerin, incommodé sans doute par le roulis de la mer, auquel il paraissait peu habitué, demeura blotti à la proue du bâtiment. Les jambes croisées sur sa natte, la tête enveloppée d'une couverture, il remuait entre ses doigts le chapelet à grains d'ambre, récitant avec componction les innombrables noms d'Allah. Les matelots lui apportaient des fruits et des morceaux de ce nougat fort estimé des Arabes, qui se compose de miel et de lait de chamelle. La pipe et le café lui étaient présentés souvent par Ismaël, qui en se promenant sur le pont, lui adressait de bienveillantes paroles. Peu à peu le pèlerin mangea de meilleur appétit ; il sortit de sa torpeur, et, comme un homme qui a besoin d'exercice, se mit à faire aussi les cent pas sur le tillac. Sa démarche devenait de plus en plus assurée ; il se tenait droit, la tête haute, les mains derrière le dos, si bien qu'Ismaël commença à trouver que, pour un Hindou, il avait une allure un peu militaire. Cette remarque le conduisit à exercer sur son passager une certaine surveillance, mais sans trahir sa défiance d'aucune façon. Un jour donc, Ismaël, ayant nettoyé ses pistolets rouillés par l'humidité de la mer, les laissa, comme par hasard, sur le cabestan, à la proue du navire ; puis il se retira derrière la galerie de la cabine. Le pèlerin ne tarda pas à approcher ; il prit les pistolets

d'une main ferme, en fit jouer les ressorts, et les tint à *pointe de bras*¹, comme s'il eût ajusté un ennemi. ^{1 level.}

"Voilà un pèlerin qui manie les armes mieux encore qu'il ne fait tourner les grains d'un chapelet!" se dit Ismaël. "Cet Hindou est né plus près de Smyrne que de Madras!... J'ai vu cet homme-là quelque part, un turban sur la tête, des pistolets *aux poings* comme tout à l'heure! C'est un Turc qui a changé de peau!"

Cependant le baggallow naviguait dans la mer des Indes et faisait bonne route. Fidèle à son rôle de pèlerin, l'étranger racontait aux matelots ce qu'il avait vu dans son voyage à Médine et à la Mecque; ceux-ci *lui témoignaient de grands égards*²; ils se réunissaient le soir ^{2 had great consideration for him.} autour de lui pour écouter ses conseils et faire la prière sous sa direction. Pour la plupart, ils étaient nègres, comme nous l'avons dit, par conséquent ignorants, crédules et peu portés au travail. Les Arabes qui servaient à bord en qualité d'officiers se plaignaient à Ismaël de ce que l'équipage oubliait la manœuvre pour écouter les histoires du *haddji* (pèlerin); quelques coups tombaient sur les épaules des noirs, qui couraient aussitôt à la proue demander des consolations au saint personnage. Ces détails n'échappaient point au nakoda Ismaël. L'influence exercée par l'inconnu sur ses matelots nuisait à sa propre autorité, et lui causait une inquiétude croissante; il résolut d'épier plus attentivement encore la conduite du pèlerin. Pour cela, *il se blottit*³ un soir sur le pont, enveloppé dans un caban de laine qui cachait ses traits; les Nubiens, selon leur usage, formaient un cercle autour du passager. ^{3 crouch-ed down.}

"Mes enfants," leur disait celui-ci, "vous faites un rude métier. Vous êtes bien battus, mal payés..."

"Et mal nourris," répondit un nègre aux formes athlétiques, affligé d'un de ces appétits formidables que rien ne peut rassasier.

"Dieu est grand!" continua le pèlerin: "il peut vous livrer les trésors enfouis dans les entrailles de la terre et au fond de l'Océan! Je sais des pays où *l'on*⁴ trouve des ^{4 they.}

¹ by. sequins en abondance, où l'on pêche des perles à ¹ poignées (les nègres écoutaient la bouche béante), où l'on vit heureux et sans rien faire à l'ombre des bananiers!..."

"Y a-t-il bien loin d'ici à ce paradis-là, haddji?" demandèrent plusieurs voix.

"Pas si loin que d'ici au paradis de Mahomet," répliqua le pèlerin, "et je saurais bien vous y conduire!... si je vous commandais..."

Et il se tut; Ismaël en avait entendu assez pour deviner les projets du passager: il *s'agissait d'enlever* ² le navire, ce qui ne pouvait guère *se faire* ³ qu'en se débarrassant ⁴ du capitaine. Provoquer l'explosion du complot avant qu'il fût tout à fait mûr, aller au-devant de l'ennemi et le surprendre, ce fut le plan qu'il adopta. Son premier soin avait été de mettre les armes hors de la portée des noirs; il les distribua à ses Arabes en les exhortant à se tenir sur leurs gardes. Le lendemain, pour sonder les dispositions de ses gens, il les fit impitoyablement *manœuvrer* ⁵ depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit; puis, comme ils murmuraient, ils les envoya dormir sans souper. "Allez, chiens," leur dit-il, "allez vous remplir l'estomac avec les sentences du haddji!"

Les nègres consternés se retirèrent à la proue; ils demeurèrent quelques instants silencieux, puis *ils se mirent à parler à voix* ⁶ basse, puis le bruit de leurs plaintes devint plus articulé; enfin ils éclatèrent en clameurs. L'orage qui grondait sur le tillac du baggallow avait grossi aussi rapidement qu'un ouragan de la mer des Indes. Le grand Nubien à l'appétit de chacal criait avec rage qu'il fallait piller les vivres; d'un œil hagard il cherchait une arme quelconque pour défoncer le *capot de l'entrepont*. ⁷ Le soleil se couchait, jetant sur les visages noirs et diaboliques de ces matelots insurgés une teinte couleur de sang; cependant, les hautes montagnes des environs de Bombay se montrant à l'est, la vue de la terre sembla un moment calmer l'effervescence des Nubiens.

"Cette terre-là," dit tout bas le pèlerin, "n'est pas celle

² nothing less than the carrying of the ship.

³ be done.

⁴ getting rid,

⁵ work the ship.

⁶ they began speaking in a.

⁷ the lower store-room.

où je vous conduirais, si j'étais votre chef! Obéirez-vous à un homme qui vous fait mourir de faim, qui demain vous fera fouetter et jeter en prison, là, sur ce rivage!..."

"Silence!" dit Ismaël d'une voix ferme; "préparez les ancres!"

"Donnez-nous à souper," hurlaient les matelots tenus en respect par l'attitude calme du nakoda.

"Préparez les ancres!" répéta celui-ci.

"A l'eau, à l'eau, le nakoda avec ces Arabes!" murmura le pèlerin caché derrière les matelots, — et il tirait de dessous sa tunique une paire de *tabantché*^a, pareils à ceux que portent les aïtas.

Excités par les paroles du haddji, qui attisait leur colère, les noirs poussaient des rugissements sauvages; aucun d'eux n'osait encore s'approcher du capitaine. "Lâches," répétait le pèlerin, "jetez-le par dessus le bord, et le navire est à nous avec tout ce qu'il renferme!" Et, en parlant ainsi, il faisait mine de se mettre à leur tête. Ce mouvement en entraîna quelques-uns; le plus hardi, brandissant une rame, courut comme un furieux vers la poupe. Ismaël, qui le suivait du regard, *l'abattit d'un coup de pistolet*¹, et s'élança sur le pèlerin. Ses Arabes¹ ^{shot him} marchaient avec lui; leurs armes menaçaient à *bout* down. *portant*^b l'instigateur de la révolte, qui, subitement abandonné par les noirs, se retira à *reculons*² aussi loin qu'il le put. Appuyé contre le bord, il tenait ses pistolets le canon en bas dans l'attitude d'un homme pétrifié; les matelots nègres, épouvantés de la mort de leur camarade, cessèrent leurs clameurs, tombèrent à genoux en sanglotant et demandèrent pardon.

"Haddji!" cria Ismaël, "jette bas les armes, ou tu es mort!"

Celui-ci ouvrit les mains, et ses pistolets glissèrent sur le tillac.

"Tu es un menteur et un traître, haddji," continua

^a Pistolets turcs.

upon him threatened (their arms

^b The muzzles of their arms threatened with ends touching).

Ismaël ; “je t’ai vu à Fouah ; ces pistolets que voici, tu les as tournés contre moi ; tu étais un aïta dans ce temps-là, — et tu as fait feu ! Le petit mousse de Fouah te tient à son tour sous ses pieds !”

“Grâce,” dit l’aïta ; “fais-moi grâce, je te payerai généreusement ma rançon.”

“Ne mens pas,” répliqua Ismaël en le couchant en joue.

“Par le prophète, je dirai la vérité... En bas, dans la cale, il y a un paquet qui contient mes habits d’aïta... Dans la ceinture... je ne mens pas ! cherche bien, et tu trouveras quatre grosses perles...”

“De Ceylan, n’est-ce pas ?”

“Oui, sur ma tête, des perles de Ceylan, et d’un grand prix.”

“Que tu as volées, brigand !”

“Que j’ai trouvées,” balbutia l’aïta.

“Tu mens,” cria Ismaël d’une voix terrible ; “tu les as volées à un marchand égyptien qui t’a prêté de l’argent : ton nom est Ali-Agha ; tu les as volées !”

L’aïta laissa tomber sa tête sur le bord du navire comme un homme qui attend le coup de la mort. “*Enfants*,¹” dit le nakoda Ismaël à ses matelots, “préparez les ancrs !” Ils obéirent cette fois avec la docilité de gens qui ont quelque peccadille à se faire pardonner. “Maintenant, jetez à l’eau le corps de ce mutin qui tache le tillac de son sang, et puis mettez aux fers ce Turc qui a trahi l’hospitalité !”

Deux jours après cette scène, le navire prenait sa place dans la rade de Bombay. Ismaël rendit la liberté à l’aïta, et l’ayant conduit lui-même à terre : “Va au diable,” lui dit-il ; “te voilà dans une contrée où règnent les *Frangis*, ceux-là pendent les voleurs, les assassins et les traîtres ; ainsi prends garde à toi !” Quant à lui, il vendit son bagglow, et revint à Moka sur un navire étranger : après ce qui s’était passé à bord, il n’osait plus confier à son équipage et sa fortune et sa propre personne. En débarquant, il alla voir son ami le marchand égyptien.

¹ lads.

“ Eh bien ! ” lui dit-il, “ as-tu retrouvé ton voleur ? ”

“ Hélas ! non, ” répliqua tristement celui-ci.

“ Ali-Agha, ce brave homme point fier, a donc *échoué* ¹ *failed.* dans ses recherches ? ” Et, comme son ami ne répondait pas : “ Tiens, ” ajouta-t-il, “ j’ai été plus heureux que lui. Voici quatre perles que le hasard m’a fait rencontrer ; si elles pouvaient remplacer celles que tu as perdues ? ”

Le marchand les regarda de cet œil expérimenté du berger qui reconnaît sa brebis entre mille ; puis il remit à Ismaël la somme promise à celui qui les lui rapporterait.

“ Merci, ” dit le nakoda, “ j’ai bien gagné tes sequins ; mais tout est bien, qui finit bien ; je dis adieu à la mer, et retourne aux bords du Nil. ”

VI. — LE REÏS.

Le turban de mousseline blanche, le cafetan brun et la ceinture remplie de sequins, ces trois choses ardemment désirées, Ismaël les possédait enfin ; de plus, il avait la satisfaction de les devoir à son travail, à sa persévérance et à son courage. Le hasard voulut que l’âne sur lequel il revint de Suez au Caire fût conduit par ce grand garçon qui l’avait jadis reçu lui-même dans la confrérie des âniers. Il ne paraissait pas que le fellah eût fait fortune. Ismaël, l’ayant reconnu, lui dit avec bonté : “ Mon ami, tu dois être bien ennuyé de courir sur le sable derrière ta bête depuis si longtemps. ”

“ C’est mon métier, ” répliqua l’ânier.

“ Il y en a d’autres et de meilleurs ! Veux-tu me suivre ? Je vais à Rosette acheter une barque, tu navigueras avec moi. ”

“ Bah ! ” dit le fellah, “ j’aime mieux la vie que je mène. Ne suis-je pas libre comme l’air ? *Point de soucis* ² ; ² *no cares.* point d’argent à cacher, je le dépense *à mesure qu’il* ³ *me* ³ *as it.* vient, de peur des voleurs. Quand je suis las de travailler, qui m’empêche de me coucher à l’ombre, sous le

porche d'une mosquée? Navigue qui voudra... moi, je reste ânier!"

"A ton aise, mon ami," dit Ismaël. Et il se rappela le temps où cet insouciant garçon lui paraissait un important personnage.

Les aventures de son enfance et de sa jeunesse lui revenaient plus vivement en mémoire *à mesure qu'il avançait*. Bientôt il arriva sur les collines du haut desquelles on découvre le Caire tout entier s'allongeant au pied de la citadelle, le Nil qui serpente à perte de vue, tantôt pressé par les sables, tantôt bordé de jardins, et à l'horizon les pyramides, pareilles à trois tentes gigantesques plantées à l'entrée du désert. Ce magnifique spectacle arrache des cris d'admiration et des larmes de joie *aux*¹ pèlerins qui reviennent d'Arabie; il fit battre le cœur d'Ismaël, qui revenait de bien plus loin. Quand il trotta dans les rues de la ville, *combien lui parurent*² *misérables* les hommes de peine et les porteurs d'eau qu'il rencontrait, courant dans la poussière, jambes nues et manches retroussées! C'étaient cependant ces mêmes gens dont il avait, à une autre époque, partagé la condition, dont il avait même envié le sort à son arrivée dans la grande ville, où il ne savait sur quelle pierre reposer sa tête. Un grand nombre d'aveugles lui demandaient l'aumône, — on les compte par milliers dans la capitale de l'Égypte! — et il leur donnait avec émotion. Chaque fois qu'une femme privée de la vue s'approchait de lui, il tremblait de reconnaître Fatimah, la petite aveugle des bords du Nil.

Dès le lendemain de son retour au Caire, Ismaël se fit conduire chez le médecin européen: *celui-ci*³, ayant prospéré dans ses affaires, occupait une jolie maison du quartier cophte, entre une cour où murmurait une fontaine et un jardin planté de vignes et de figuiers. En frappant à la porte, l'Égyptien se troubla, et, quand un domestique la lui ouvrit, il eut beaucoup de peine à balbutier quelques mots. "*Faites entrer*,"⁴ dit le médecin; "*qui me demande?*"⁵ Et comme il s'avancait du côté de

¹ from the,

² how wretched seemed.

³ who.

⁴ Show the person in.
⁵ who wants me?

la cour, il vit Ismaël debout, la main à son front, qui s'inclinait respectueusement vers lui, à la manière d'un client *qui aborde*¹ son patron.

"Excellent seigneur, protecteur du pauvre, consolateur de ceux qui souffrent, que votre bonheur augmente de jour en jour, que la lumière de vos prospérités reste toujours brillante..."

"Après?" dit le médecin.

"Votre Seigneurie ne me reconnaît pas!" demanda Ismaël tout interdit.

"Non. De quelle maladie vous ai-je guéri?"

"Ce n'est pas moi que vous avez soigné," reprit Ismaël, "mais une petite aveugle..."

"Fatimah?" interrompit le médecin en levant les yeux sur lui. "En ce cas, tu es Ismaël, le mousse, le pâtre, l'ânier... et puis quoi encore?"

"Le nakoda," répliqua Ismaël; "j'ai navigué dans la mer des Indes."

"Et tu y as fait ta fortune?... Enchanté de te revoir! Asseyez-vous, nakoda."

Le médecin frappa dans ses mains pour qu'on apportât la pipe et le café: l'infidèle et le vrai croyant se placèrent sur un divan, côte à côte, près d'une fenêtre qui laissait voir dans le jardin. Les enfants du médecin s'y promenaient à l'ombre, conduits par une jeune fille vêtue de ce gracieux costume oriental que les femmes portent dans l'intérieur des maisons. Une écharpe de mousseline blanche entourait sa tête et lui enveloppait le cou; sa taille était serrée dans une petite veste de drap turc, et sous sa tunique descendaient de larges pantalons brodés qui lui retombaient sur les pieds. Elle chantait à demi-voix, en cueillant des raisins et des figues. Pendant qu'ils fumaient l'un et l'autre, le docteur interrogeait Ismaël sur ses voyages, et celui-ci, trop bon musulman pour jeter autour de lui des regards curieux ou indiscrets, répondait aux questions de son hôte avec beaucoup de gravité. Il avait aussi des questions à faire, mais il ne savait trop comment s'y prendre. Et puis, si Fatimah

¹ meet-
ing.

¹ would
doubt-
less have
told him.

eût été guérie, le médecin le lui *eût sans doute appris* ¹ au moment même où il l'avait reconnu?

"Ainsi, mon ami," reprit le docteur après un moment de silence, et comme s'il *eût* voulu prolonger la conversation, "Dieu t'a récompensé? Je te l'avais prédit.... Moi aussi, j'ai assez bien réussi au Caire; quelques cures heureuses... Tu vois, Ismaël, j'ai une jolie maison, un jardin."

En parlant ainsi, il attira Ismaël vers la fenêtre. La jeune fille chantait toujours sous les figuiers, et sa voix fit tressaillir l'Égyptien. En voyant leur père à la croisée, les enfants étaient accourus; ils apportaient des fruits que le docteur offrit à Ismaël; mais celui-ci, immobile, le regard fixe, cherchait à découvrir les traits que la jeune fille, en l'apercevant, avait cachés sous son voile. Il la considéra ainsi quelques minutes, comme le marin qui s'efforce de reconnaître une terre sous les vapeurs changeantes d'un nuage, puis, tout à coup, il appela: "Fatimah!" et lança dans le jardin le bâton recourbé qu'il tenait à la main.

A ce cri, la jeune fille dressa la tête, puis elle se baissa en tremblant, prit dans ses mains la tige de palmier lisse et flexible, et, comme suffoquée par le souvenir que lui rappelait cet objet oublié, elle fondit en larmes. "Voyez," dit Ismaël, "elle pleure en me retrouvant comme j'ai pleuré quand elle m'a quitté."

² it's.

"Je ne crois pas *que ce soit* ² de chagrin!" répliqua le docteur. "Tu te souviens que tu me regardais bien noir, Ismaël, quand je l'ai emmenée; et moi, je t'en veux, car tu vas m'enlever l'amie de mes enfants! Les soins que je lui ai prodigués pendant sa maladie, elle me les a payés par son affection pour eux. Nous sommes quittes... Prends-la... Si j'ai mis tout à l'heure ta patience à l'épreuve, c'est qu'en te voyant entrer ici, j'ai compris que tu venais me la redemander."

Ismaël a acheté à Rosette une barque qu'il commande lui-même en qualité de reis. C'est une belle canja à deux mâts, montée par dix matelots arabes et un mousse

qui a le bonheur d'être rarement battu ; comme elle m'a porté d'Atféh au Caire, je puis rendre témoignage de la propreté de sa cabine, ainsi que des façons parfaitement honnêtes du patron. A la pointe où se tenait jadis Fatimah, il y a encore aujourd'hui une petite mendiante aveugle, et il y en aura toujours, parce que la place est excellente.

La mère de Fatimah ayant désiré retourner à son village, Ismaël y a fait bâtir une maison où *la vieille*¹ se trouve très-heureuse ; comme beaucoup de bonnes femmes de son pays, elle croit que le médecin *frangui* est un sorcier et que tous les Européens sont des médecins. Malgré la grande affection qu'il porte à Fatimah, même depuis qu'elle est sa femme, Ismaël continue de naviguer ; le Nil n'avait-il pas été sa première passion ? A son arrivée à Rosette, il a eu la curiosité de voir la cabane du fellah chez qui il avait servi dans son enfance. Le vieux couple était sans doute mort, car il ne *le*² retrouva plus ; le toit de la hutte *s'était affaissé*³ ; il n'y restait d'autre habitant que le chat devenu maigre et à moitié sauvage. Quant aux chiens, ils erraient dans les environs, plus affamés que jamais. Cependant, au lieu d'aboyer en voyant passer Ismaël comme auparavant, ils semblaient *réclamer*⁴ sa protection, ce qui rappella au fellah devenu riche les paroles d'un des trois chefs arabes de la place du Caire : " Si les chiens voient un homme en haillons, ils aboient après lui et grincent des dents ; mais qu'ils voient venir un homme dans l'opulence, ils courent au-devant de lui en agitant la queue ! "

THÉODORE PAVIE.

(Scènes et Récits des pays d'outre-mer.)

¹ the old lady.

² them (it).
³ had sunk in.

⁴ claim.

CROISILLES.

AU commencement du règne de Louis XV, un jeune homme nommé Croisilles, fils d'un orfèvre, revenait de Paris au Havre, sa ville natale. Il avait été chargé par son père d'une affaire de commerce, et cette affaire *s'était terminée*¹ à son gré. La joie d'apporter une bonne nouvelle le faisait marcher plus gaiement et plus lestement que de coutume ; car, *bien qu'il eût*² dans ses poches une somme d'argent assez considérable, il voyageait à pied pour son plaisir. C'était un garçon de bonne humeur, et *qui ne manquait pas d'esprit*³, mais tellement distrait et étourdi, qu'on le regardait comme un peu fou. Son gilet boutonné de travers, sa perruque *au vent*⁴, son chapeau sous le bras, il suivait les rives de la Seine, tantôt rêvant, tantôt chantant, levé dès le matin, soupant au cabaret, et charmé de traverser ainsi l'une des plus belles contrées de la France. *Tout en dévastant, au passage*⁵, les pommiers de la Normandie, il cherchait des rimes dans sa tête (car tout étourdi est un peu poète), et il essayait de faire un madrigal pour une belle demoiselle de son pays ; ce n'était pas moins que la fille d'un *fermier général*^b, mademoiselle Godeau, la perle du Havre, riche héritière fort courtisée. Croisilles n'était point reçu chez M. Godeau autrement que par hasard, c'est-à-dire qu'il y avait porté quelquefois des bijoux achetés chez son père. M. Godeau, dont le nom *tant soit peu*⁵ commun, soutenait mal une immense fortune, *se vengeait par sa morgue du tort de sa naissance*^c, et se montrait, en toute occasion,

¹ had ended to his satisfaction.

² though he had (subj.).

³ by no means a fool.

⁴ flying.

⁵ somewhat.

* Robbing on his way (lit. : all in devastating). As ex. : He spoke, eating the while, *il parlait tout en mangeant*.

^b A farmer of the revenue. A company of forty persons, called *fermiers généraux*, contracted with the government for certain taxes,

principally for those on salt and tobacco ; and managed to grow exceedingly rich, though they paid 180,000,000 of francs to the treasury. They were abolished in the early part of the Revolution.

^c Resented his low birth by

énormément et impitoyablement riche. Il n'était donc pas homme à laisser entrer dans son salon le fils d'un orfèvre; mais, comme mademoiselle Godeau avait les plus beaux yeux du monde, que Croisilles n'était pas *mal tourné*¹, et que rien n'empêche un joli garçon de devenir amoureux d'une belle fille, Croisilles adorait mademoiselle Godeau qui n'en paraissait pas fâchée. Il pensait donc à elle tout en regagnant le Havre, et, comme il n'avait jamais réfléchi à rien, au lieu de songer aux obstacles invincibles qui le séparaient de sa bien-aimée, *il ne s'occupait que*² de trouver une rime au nom de baptême qu'elle portait. Mademoiselle Godeau s'appelait Julie, et la rime était aisée à trouver. Croisilles, arrivé à Honfleur, s'embarqua le cœur satisfait, son argent et son *ma-drigal* en poche, et, dès qu'il eut touché le rivage, il courut à la maison paternelle.

Il trouva la boutique fermée; il y frappa à *plusieurs reprises*³, non sans étonnement ni sans crainte, car ce n'était point un jour de fête; personne ne venait. Il appela son père, mais en vain. Il entra chez un voisin pour demander ce qui était arrivé; au lieu de lui répondre, le voisin détourna la tête, comme ne voulant pas le reconnaître. Croisilles répéta ses questions; il apprit que son père, *depuis longtemps gêné dans ses affaires*⁴, *venait de faire faillite*⁵, et *s'était enfui*⁶ en Amérique, abandonnant à ses créanciers tout ce qu'il possédait.

Avant de sentir tout son malheur, Croisilles fut d'abord frappé de l'idée qu'il ne reverrait peut-être jamais son père. Il lui paraissait impossible de se trouver ainsi abandonné tout à coup; il voulut à *toute force*⁷ entrer dans la boutique, mais on lui fit entendre que les scellés étaient mis; il s'assit sur *une borne*⁸, et, se livrant à sa douleur, il se mit à pleurer à chaudes larmes, sourd aux consolations de ceux qui l'entouraient, ne pouvant cesser d'appeler son père, *quoiqu'il le sût*⁹ déjà bien loin; enfin

stiffness and pride (lit.: revenged himself by pride for the fault of his birth).

¹ For some time past in difficulties (incommoded in his business).

¹ not a bad figure.

² he was only trying (occupied himself about nothing but).

³ he knocked several times.

⁴ had just failed.

⁵ had fled.

⁶ at any rate.

⁷ a stone post.

⁸ although he knew him to be (subj.).

il se leva, honteux de voir la foule s'attrouper autour de lui, et, dans le plus profond désespoir, il se dirigea vers le port.

Arrivé sur la jetée il marcha devant lui comme un homme égaré qui ne sait où il va ni *que devenir*.^a Il se voyait perdu sans ressources, *n'ayant plus*¹ d'asile, *aucun*² moyen de salut, et, bien entendu, plus d'amis. Seul, errant au bord de la mer, il fut tenté de mourir en s'y précipitant. Au moment où, cédant à cette pensée, il s'avancait vers un rempart élevé, un vieux domestique, nommé Jean, *qui servait sa famille depuis nombre d'années*, s'approcha de lui.

"Ah! mon pauvre Jean!" s'écria-t-il, "tu sais ce qui *s'est passé*³ depuis mon départ. Est-il possible que mon père nous *quitte*⁴ sans avertissement, sans adieu?"

"Il est parti," répondit Jean, "mais non pas sans vous dire adieu."

En même temps il tira de sa poche une lettre qu'il donna à son jeune maître. Croisilles reconnut l'écriture de son père, et, avant d'ouvrir la lettre, il la baisa avec transport; mais elle ne renfermait que quelques mots. Au lieu de sentir sa peine adoucie, le jeune homme la trouva confirmée. Honnête jusque-là et connu pour tel, ruiné par un malheur imprévu (la banqueroute d'un associé), le vieil orfèvre n'avait laissé à son fils que quelques paroles *banales*⁵ de consolation, et nul espoir, sinon cet espoir vague, sans but ni raison, le dernier bien, dit-on, qui se perde.

"Jean, mon ami, tu m'as bercé," dit Croisilles après avoir lu la lettre, "et tu es certainement aujourd'hui le seul être qui puisse m'aimer un peu; c'est une chose qui m'est bien douce, mais qui est fâcheuse pour toi; car, aussi vrai que mon père *s'est embarqué*⁶ là, je vais me jeter dans cette mer qui le porte, non pas devant toi ni tout de suite, mais un jour ou l'autre, car je suis perdu."

^a What is to become of him? you? *Que devient-il?* and *qu'est-il devenu?* what has become of him?
(Lit.: what to become. As: *Que devenez-vous?* what becomes of him?)

¹ having now no home.

² no.

³ what has happened.

⁴ can have left us (subj. pres. leave us).

⁵ empty.

⁶ went aboard ship here.

“Que voulez-vous y faire?” répliqua Jean, n'ayant point l'air d'avoir entendu, mais retenant Croisilles par le pan de son habit; “que voulez-vous y faire, mon cher maître? Votre père a été trompé; il attendait de l'argent qui n'est pas venu, et ce n'était pas peu de chose. Pouvait-il rester ici? Je l'ai vu, monsieur, gagner sa fortune *depuis trente ans que je le sers*^a; je l'ai vu travailler, faire son commerce, et les écus arriver un à un chez vous. C'était un honnête homme, et habile; on a cruellement *abusé de lui*.¹ Ces jours derniers, j'étais encore là, et comme les écus étaient arrivés, je les ai vus partir du logis. Votre père a payé tout ce qu'il a pu pendant une journée entière; et, lorsque son secrétaire a été vide, il n'a pu s'empêcher de me dire, en me montrant un tiroir où il ne restait que six francs: ‘Il y avait ici cent mille francs ce matin!’ Ce n'est pas là une banqueroute, monsieur, ce n'est point une chose qui déshonore!”

¹ he has been shamefully used.

“Je ne doute pas plus de la probité de mon père,” répondit Croisilles, “que de son malheur. Je ne doute pas non plus de son affection, mais j'aurais voulu l'embrasser, car *que veux-tu que je devienne*?^b Je ne suis point fait à la misère, je n'ai pas l'esprit nécessaire pour recommencer ma fortune. Et *quand je l'aurais*?^c mon père est parti. S'il a mis trente ans à s'enrichir, combien m'en faudra-t-il pour réparer ce coup? Bien davantage. Et vivra-t-il alors? non sans doute; il mourra là-bas, et je ne puis pas même l'y aller trouver; je ne puis le rejoindre qu'en mourant aussi.”

*Tout désolé*² qu'était Croisilles, il avait beaucoup de religion. Quoique son désespoir lui fit désirer la mort, il hésitait à *se*³ la donner. Dès les premiers mots de cet entretien, *il s'était appuyé*⁴ sur le bras de Jean, et tous deux retournaient vers la ville. Lorsqu'ils furent entrés dans les rues, et lorsque la mer ne fut plus si proche :

² Disconsolate as.
³ he shrunk from killing himself (giving it to himself).
⁴ had leant.

^a For these last thirty years that I have served him (since thirty years that I serve him).

would you wish me to become?

^c If I had (lit.: when I should have it).

^b What am I to do? (what

"Mais, monsieur," dit encore Jean, "il me semble qu'un homme de bien a le droit de vivre, et qu'un malheur ne prouve rien. Puisque votre père ne s'est pas tué, Dieu merci, comment pouvez-vous songer à mourir? Puisqu'il n'y a point de déshonneur, et toute la ville le sait, que penserait-on de vous? Que vous n'avez pu supporter la pauvreté. Ce ne serait ni brave, ni chrétien; car, au fond, qu'est-ce qui vous effraye? Il y a des gens qui naissent pauvres, et qui n'ont jamais eu ni père ni mère. Je sais bien que *tout le monde ne se ressemble pas*², mais enfin il n'y a rien d'impossible à Dieu. Qu'est-ce que vous feriez en pareil cas? Votre père n'était pas né riche, *tant s'en faut*¹, sans vous offenser, et c'est peut-être ce qui le console. Si vous aviez été ici depuis un mois, cela vous aurait donné du courage. Oui, monsieur, *on peut se ruiner*³, personne n'est à l'abri d'une banqueroute; mais votre père, j'ose le dire, a été un homme, *quoiqu'il soit parti*³ un peu vite. Mais que voulez-vous? on ne trouve pas tous les jours un bâtiment pour l'Amérique. Je l'ai accompagné jusque sur le port; et si vous aviez vu sa tristesse! comme il m'a recommandé d'avoir soin de vous, de lui donner de vos nouvelles!... Monsieur, c'est une vilaine idée que vous avez de jeter le manche après la cognée. Chacun a son temps d'épreuve ici-bas, et j'ai été soldat avant d'être domestique. J'ai rudement souffert, mais j'étais jeune, j'avais votre âge, monsieur, à cette époque-là, et il me semblait que la Providence ne peut pas *dire son dernier mot*⁴ à un homme de vingt-cinq ans. Pourquoi voulez-vous empêcher le bon Dieu de réparer le mal qu'il vous fait? Laissez-lui le temps, et tout s'arrangera. S'il m'était permis de vous conseiller, vous attendriez seulement deux ou trois ans, et je gagerais que vous vous en trouveriez bien. Il y a toujours moyen de s'en aller de ce monde. Pourquoi voulez-vous profiter d'un mauvais moment?

¹ far
from it.

² one
may be
ruined.

³ al-
though
he went
away.

⁴ All people are not alike (all the world does not resemble itself).

⁵ Cannot leave a man of twenty-five without another chance.

Le dernier mot, in transacting business, is the lowest price that will be taken, or the full extent of conditions allowed.

Pendant que Jean *s'évertuait* à¹ persuader son maître, celui-ci marchait en silence, et, comme font souvent ceux qui souffrent, il regardait de côté et d'autre, comme pour chercher quelque chose qui pût le rattacher à la vie. *Le hasard fit que, sur ces entrefaites*², mademoiselle Godeau, la fille du fermier général, vint à passer avec sa gouvernante. L'hôtel qu'elle habitait n'était pas éloigné de là; Croisilles la vit entrer chez elle. Cette rencontre produisit sur lui plus d'effet que tous les raisonnements du monde. J'ai dit *qu'il était un peu fou*³, et qu'il céda presque toujours à un premier mouvement. Sans hésiter plus longtemps et sans s'expliquer, il quitta le bras de son vieux domestique, et alla frapper à la porte de M. Godeau.

¹ was exerting himself to.

² a little bit mad-dish.

II.

Quand on se représente aujourd'hui ce qu'on appelait jadis un financier, on imagine un ventre énorme, de courtes jambes, une immense perruque, une large face à triple menton, et ce n'est pas sans raison qu'on s'est habitué à figurer ainsi ce personnage. Tout le monde sait à quels abus ont donné lieu *les fermes royales*^b, et il semble qu'il y ait une loi de nature qui rende plus gras que le reste des hommes ceux qui s'engraissent non-seulement de leur propre oisiveté, mais encore du travail des autres. M. Godeau, parmi les financiers, était *des plus classiques qu'on pût*³ voir, c'est-à-dire des plus gros; pour l'instant il avait la goutte, chose fort à la mode en ce temps-là, comme l'est à présent la migraine. Couché sur une chaise longue, *les yeux à demi*⁴ fermés, il se dorlotait au fond d'un boudoir. Les panneaux de glaces qui l'environnaient répétaient majestueusement de toutes parts

³ was one of the most orthodox to be seen.

⁴ his eyes half.

^a By chance just then (lit.: chance made so that in these interdoings).

^b Collecting the king's taxes. *Les fermes générales ou royales*, the association of contractors who rented the taxation of salt,

tobacco, and other indispensables, for a certain amount paid into the treasury. There were officers under them for levying these taxes, which were not collected without much extortion.

son énorme personne; des sacs pleins d'or couvraient sa table; autour de lui, les meubles, les lambris, les portes, les serrures, la cheminée, le plafond, étaient dorés; son habit l'était; je ne sais si sa cervelle ne l'était pas aussi. Il calculait les suites d'une petite affaire qui ne pouvait manquer de lui rapporter quelques milliers de louis; il daignait en sourire tout seul, lorsqu'on lui annonça Croisilles, qui entra d'un air humble, mais résolu, et dans tout le désordre qu'on peut supposer d'un homme qui a grande envie de se noyer. M. Godeau fut un peu surpris de cette visite inattendue; il crut que sa fille avait fait quelque *emplette*¹; il fut confirmé dans cette pensée en la voyant paraître presque en même temps que le jeune homme. Il fit signe à Croisilles, non pas de s'asseoir, mais de parler. La demoiselle prit place sur un sofa, et Croisilles, *resté debout*², s'exprima à peu près en ces termes:

¹ purchase.

² remaining on his legs.

³ to be a witness of (be present at).

⁴ I have loved her now two years.

⁵ I have said nothing (remained silent).

⁶ whether you would let me marry.

"Monsieur, mon père vient de faire faillite. La banqueroute d'un associé l'a forcé à suspendre ses paiements. et, ne pouvant *assister*³ à sa propre honte, il s'est enfui en Amérique, après avoir donné à ses créanciers jusqu'à son dernier sou. J'étais absent lorsque cela s'est passé; j'arrive, et *il y a deux heures que je sais cet événement*.⁴ Je suis absolument sans ressource et déterminé à mourir. Il est très-probable qu'en sortant de chez vous je vais me jeter à l'eau. Je l'aurais déjà fait selon toute apparence, si le hasard ne m'avait fait rencontrer mademoiselle votre fille tout à l'heure. Je l'aime, monsieur, du plus profond de mon cœur; *il y a deux ans que je suis amoureux d'elle*⁵, et *je me suis tu*⁶ jusqu'ici à cause du respect que je lui dois; mais aujourd'hui, en vous le déclarant, je remplis un devoir indispensable, et je croirais offenser Dieu, si, avant de me donner la mort, je ne venais pas vous demander *si vous voulez que j'épouse*⁶ mademoiselle Julie. Je n'ai pas la moindre espérance

* It is now but two hours since (there are two hours that I know) I first became aware of this event

que *vous m'accordiez* ¹ cette demande, mais je dois néanmoins vous la faire, car je suis bon chrétien, monsieur, et lorsqu'un bon chrétien se voit arrivé à un tel degré de malheur qu'il ne lui soit plus possible de souffrir la vie, il doit du moins, pour atténuer son crime, épuiser toutes les chances qui lui restent avant de prendre un dernier parti."

Au commencement de ce discours, M. Godeau avait supposé *qu'on venait lui emprunter de l'argent* ², et il avait jeté prudemment son mouchoir sur les sacs placés auprès de lui, préparant d'avance un refus poli, car il avait toujours eu de la bienveillance pour le père de Croisilles. Mais quand il eut écouté jusqu'au bout, et qu'il eut compris *de quoi il s'agissait* ³, il ne douta pas que le pauvre garçon ne *fût devenu* ⁴ complètement fou. Il eut d'abord quelque envie de sonner et de le faire mettre à la porte; mais il lui trouva une apparence si ferme, un visage si déterminé, qu'il eut pitié d'une démenche si tranquille. Il se contenta de dire à sa fille de se retirer, afin de ne pas s'exposer plus longtemps à entendre de pareilles *inconvenances*. ⁵

Pendant que Croisilles avait parlé, mademoiselle Godeau était devenue rouge comme une pêche au mois d'août. Sur l'ordre de son père, elle se retira. Le jeune homme lui fit un profond salut dont elle ne sembla pas s'apercevoir. *Demeuré* ⁶ seul avec Croisilles, M. Godeau toussa, se souleva, se laissa retomber sur ses coussins, et s'efforçant de prendre un air paternel :

"Mon garçon," dit-il, "je veux bien croire que tu ne te moques pas de moi et que tu as réellement perdu la tête. Non-seulement j'excuse ta démarche, mais je consens à ne point t'en punir. *Je suis fâché que ton pauvre diable de père ait fait banqueroute*, et qu'il *ait* ⁷ décampé; c'est fort triste, et je comprends assez que cela *t'ait tourné*

* He was going to be asked to lend some money. (One came to borrow money of him.)

¹ The state of the case (about

what it was agitated). *S'agit de*, the matter in hand to be. *Il s'agit de*, the matter in hand is; *il s'agissait*, . . . was.

¹ of your granting me (subj.).

² had gone (was become).

³ improprieties.

⁴ when he was (left).

⁵ has (subj.).

la cervelle.^a Je veux faire quelque chose pour toi ; prends un pliant et assieds-toi là."

¹ I have only to.

"C'est inutile, monsieur," répondit Croisilles ; "du moment que vous me refusez, *je n'ai plus qu'à*¹ prendre congé de vous. Je vous souhaite toutes sortes de prospérités."

"Et où t'en vas-tu ?"

"Écrire à mon père et lui dire adieu."

"Eh ! que diantre ! on jurerait que tu dis vrai ; tu vas te noyer, ou le diable m'emporte."

"Oui, monsieur ; du moins je le crois, si le courage ne m'abandonne pas."

² Much good that will go you !

"*La belle avance !*² fi donc ! quelle niaiserie ! Assieds-toi, te dis-je, et écoute-moi."

³ whoever he be.

M. Godeau venait de faire une réflexion fort juste, c'est qu'il n'est jamais agréable qu'on dise qu'un homme, *quel qu'il soit*³, s'est jeté à l'eau en nous quittant. Il toussa donc de nouveau, prit sa tabatière, jeta un regard distrait sur son jabot, et continua :

"Tu n'est qu'un sot, un fou, un enfant, c'est clair, tu ne sais ce que tu dis. Tu es ruiné, voilà ton affaire. Mais, mon cher ami, tout cela ne suffit pas ; il faut réfléchir aux choses de ce monde. Si tu venais me demander... je ne sais quoi, un bon conseil, eh bien ! passe ; mais qu'est-ce que tu veux ? Tu es amoureux de ma fille ?"

"Oui, monsieur, et je vous répète que je suis bien éloigné de supposer que vous puissiez me la donner pour femme ; mais comme il n'y a que cela au monde qui pourrait m'empêcher de mourir, si vous croyez en Dieu, comme je n'en doute pas, vous comprendrez la raison qui m'amène."

"Que je crois en Dieu ou non, cela ne te regarde pas : *je n'entends pas qu'on m'interroge*^b ; réponds d'abord ; Où as-tu vu ma fille ?"

^a Deprived you of your senses (has turned the brain to you).

^b I do not mean to be question-

ed (I will not that one question me).

" Dans la boutique de mon père et dans cette maison, lorsque j'y ai apporté des bijoux pour mademoiselle Julie."

" Qui est-ce qui t'a dit qu'elle s'appelle Julie ? *On ne s'y reconnaît plus*^a, Dieu me pardonne. Mais qu'elle s'appelle Julie ou Javotte, sais-tu ce qu'il faut, avant tout, pour oser prétendre à la main de la fille d'un fermier général ? "

" Non, je l'ignore absolument, à moins que ce ne soit d'être aussi riche qu'elle."

" Il faut autre chose, mon cher, il faut un nom."

" Eh bien ! je m'appelle Croisilles."

" Tu t'appelles Croisilles, malheureux ! *Est-ce un nom que Croisilles ?*"¹

" Ma foi, monsieur, en mon âme et conscience, c'est un aussi beau nom que Godeau."

" Tu es un impertinent et tu me le payeras."

" Eh ! mon Dieu, monsieur, ne vous fâchez pas ; je n'ai pas la moindre envie de vous offenser. Si vous voyez là quelque chose qui vous blesse, et si vous voulez m'en punir, *vous n'avez que faire de vous mettre en colère*^b ; en sortant d'ici, je vais me noyer."

Bien que M. Godeau *se fût promis*² de renvoyer Croisilles le plus doucement possible, afin d'éviter tout scandale, sa prudence ne pouvait résister à l'impatience de l'orgueil offensé ; l'entretien auquel il essayait de se résigner lui paraissait monstrueux en lui-même ; je *laisse à penser ce qu'il*³ éprouvait en *s'entendant parler*⁴ de la sorte.

" Écoute," dit-il, presque hors de lui et résolu à *en finir*^c à tout prix, " tu n'es pas tellement fou *que tu ne puisses*⁵ comprendre un mot de sens commun. Es-tu riche ?... non. Es-tu noble ?... encore moins. Qu'est-ce que c'est

¹ Do you call Croisilles a name ?

² had made up his mind.

³ I leave it to be guessed what.

⁴ on hearing himself spoken to.

⁵ so insane as not to be able.

^a I can't make head or tail of it (one loses oneself in it ; does not recognise oneself in it).

^b You need not trouble to get in a rage. (*N'avoir que faire de, to have no need to, or of.*)

^c To bring the matter to an end (to finish of it). *En*, expletive, as in the sentences : *Je ne vous en crois pas. Vous en avez menti. Je m'en rapporte à vous. En appeler à quelqu'un.*

que la frénésie qui t'amène? Tu viens me tracasser, tu crois *faire un coup de tête*^a; tu sais parfaitement bien que c'est inutile; tu veux me rendre responsable de ta mort. As-tu à te plaindre de moi? dois-je un sou à ton père? est-ce ma faute si tu *en es là*?^b Eh! mordieu, on se noie et on se tait."

"C'est ce que je vais faire de ce pas; je suis votre très-humble serviteur."

"Un moment! il ne sera pas dit que tu auras eu en vain recours à moi. Tiens, mon garçon, voilà quatre louis d'or; va-t'en dîner à la cuisine, et que je n'entende plus parler de toi."

"Bien obligé, je n'ai pas faim, et je n'ai que faire de votre argent!"

Croisilles sortit de la chambre, et le financier, ayant mis sa conscience en repos par l'offre qu'il venait de faire, *se renfonça de plus belle*¹ dans sa chaise et reprit ses méditations.

¹ sank back deeper.

Mademoiselle Godeau, pendant ce temps-là, n'était pas si loin qu'on pouvait le croire; elle *s'était*², il est vrai, retirée par obéissance pour son père; mais, au lieu de regagner sa chambre, elle était restée à écouter derrière la porte. Si l'extravagance de Croisilles lui paraissait inconcevable, elle n'y voyait du moins *rien d'offensant*; car l'amour, depuis que le monde existe, n'a jamais passé pour offense; d'un autre côté, comme il n'était pas possible de douter du désespoir du jeune homme, mademoiselle Godeau se trouvait prise à la fois par les deux sentiments les plus dangereux aux femmes, la compassion et la curiosité. Lorsqu'elle vit l'entretien terminé et Croisilles prêt à sortir, elle traversa rapidement le salon où elle se trouvait, ne voulant pas être surprise *aux aguets*³, et elle se dirigea vers son appartement; mais presque aussitôt elle revint sur ses pas. L'idée que Croisilles allait peut-être réellement se donner la mort lui troubla

² she had retired.

³ on the look out (listening).

^a You think you will try something desperate (you think to do an inconsiderate action).

^b Is it my fault if you are so reduced (if you are there of it)? *En être là*. See note c, page 53.

le cœur malgré elle. Sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle marcha à sa rencontre ; le salon était vaste, et les deux jeunes gens vinrent lentement au-devant l'un de l'autre. Croisilles était pâle comme la mort, et mademoiselle Godeau cherchait vainement quelque parole qui pût exprimer ce qu'elle sentait. En passant à côté de lui, elle laissa tomber à terre un bouquet de violettes qu'elle tenait à la main. Il se baissa aussitôt, ramassa le bouquet et le présenta à la jeune fille pour l'en lui rendre ; mais, au lieu de le reprendre, elle continua sa route sans prononcer un mot, et entra dans le cabinet de son père. Croisilles, resté seul, mit le bouquet dans son sein, et sortit de la maison le cœur agité, ne sachant trop que penser de cette aventure.

III.

A peine avait-il fait quelques pas dans la rue, qu'il vit accourir son fidèle Jean, dont le visage exprimait la joie.

"Qu'est-il arrivé ?" lui demanda-t-il ; "as-tu quelque nouvelle à m'apprendre ?"

"Monsieur," répondit Jean, "j'ai à vous apprendre que les scellés sont levés, et que vous pouvez rentrer chez vous. Toutes les dettes de votre père payées, vous restez propriétaire de la maison. Il est bien vrai qu'on a emporté tout ce qu'il y avait d'argent et de bijoux, et qu'on a même enlevé les meubles ; mais enfin la maison vous appartient, et vous n'avez pas tout perdu. *Je cours partout depuis une heure, ne sachant ce que vous étiez devenu*, et j'espère, mon cher maître, que vous serez assez sage pour prendre un *parti*¹ raisonnable."

"Quel parti veux-tu que je prenne ?"

"Vendre cette maison, monsieur, c'est toute votre fortune ; elle vaut une trentaine de mille francs. Avec cela, du moins, on ne meurt pas de faim ; et qui vous empêcherait d'acheter un petit fonds de commerce qui ne manquerait pas de prospérer ?"

do
some-
thing
sensible
(step).

¹ What had become of you.

"Nous verrons cela," répondit Croisilles, tout en se hâtant de prendre le chemin de sa rue. Il lui tardait de revoir le toit paternel ; mais, lorsqu'il y fut arrivé, un si triste spectacle s'offrit à lui, qu'il eut à peine le courage d'entrer. La boutique en désordre, les chambres désertes, *l'alcôve de son père*^a vide, tout présentait à ses regards la nudité de la misère. Il ne restait pas une chaise ; tous les tiroirs avaient été fouillés, le comptoir brisé, la caisse emportée ; rien n'avait échappé *aux*¹ recherches avides des créanciers et de la justice, qui, après avoir pillé la maison, étaient partis, laissant les portes ouvertes, comme pour témoigner aux passants que leur besoin était accompli.

"Voilà donc," s'écria Croisilles, "voilà donc ce qui reste de trente ans de travail et de la plus honnête existence, faute d'avoir eu à temps, au jour fixe, de quoi faire honneur à une signature imprudemment *engagée* !" ²

² lent, ventured.

Pendant que le jeune homme se promenait de long en large, livré aux plus tristes pensées, Jean paraissait fort embarrassé. Il supposait que son maître était sans argent, et qu'il pouvait même n'avoir pas diné. Il cherchait donc quelque moyen pour le questionner là-dessus, et pour lui offrir, en cas de besoin, une part de ses *économies*.³ Après *s'être mis l'esprit*^b à la torture pendant un quart d'heure pour imaginer un *biais*⁴ convenable, il ne trouva *rien de mieux* que de s'approcher de Croisilles, et de lui demander d'une voix attendrie :

³ sav-ings.

⁴ scheme.

"Monsieur aime-t-il toujours les perdrix aux choux ?"

Le pauvre homme avait prononcé ces mots avec un accent à la fois si burlesque et si touchant, que Croisilles, malgré sa tristesse, ne put s'empêcher d'en rire.

"Et à propos de quoi cette question ?" dit-il.

^{is} cooking me one (of them).

"Monsieur," répondit Jean, "c'est que ma femme *m'en fait cuire une*⁵ pour mon dîner, et si par hasard vous les aimiez toujours..."

^a His father's bed-room (*alcôve*, in French bed-rooms, the recess where the bed stands).

^b Having put his mind (having put to himself the mind).

Croisilles avait entièrement oublié jusqu'à ce moment la somme qu'il rapportait à son père ; la proposition de Jean le fit se ressouvenir que ses poches étaient pleines d'or.

"Je te remercie de tout mon cœur," dit-il au vieillard, "et j'accepte avec plaisir ton dîner ; mais, si tu es inquiet de ma fortune, rassure-toi, j'ai plus d'argent *qu'il ne m'en faut*¹ pour avoir ce soir un bon souper que tu partageras¹ than I want. à ton tour avec moi."

En parlant ainsi, il posa sur la cheminée quatre bourses bien garnies, qu'il vida, et qui contenaient chacune cinquante louis.

"Quoique cette somme ne m'appartienne pas," ajouta-t-il, "je puis en user pour un jour ou deux. A qui faut-il que je m'adresse pour *la faire tenir*^a à mon père ?"

"Monsieur," répondit Jean avec empressement, "votre père m'a bien recommandé de vous dire que cet argent vous appartenait, et, si je ne vous en parlais point, c'est que je ne savais pas de quelle manière vos affaires de Paris *s'étaient terminées*.² Votre père ne manquera de² had ended. rien là-bas ; il logera chez un de vos correspondants, qui le recevra de son mieux ; il a d'ailleurs emporté ce qu'il lui faut, car il était bien sûr d'en laisser encore de trop, et ce qu'il a laissé, monsieur, tout ce qu'il a laissé, est à vous ; il vous le marque lui-même dans sa lettre, et je suis expressément chargé de vous le répéter. Cet or est donc aussi légitimement votre bien que cette maison où nous sommes. Je puis vous rapporter les paroles mêmes que votre père m'a dites en partant : 'Que mon fils me pardonne de le quitter ; qu'il se souvienne seulement pour m'aimer que je suis encore en ce monde, et qu'il *use de*^b ce qui restera après mes dettes payées, comme si c'était mon héritage.' Voilà, monsieur, ses propres expressions ; ainsi remettez ceci dans votre poche, et puisque vous

^a Let my father have it (make it to be held by ; send it to).

^b Let him enjoy. (*User* means

to use up, wear out ; *user de*, to use or make use of.)

voulez bien de mon dîner, allons, je vous prie, à la maison.*"

¹ on the other hand.

² As concerned the house.

³ could not fail to bring.

La joie et la sincérité qui brillaient dans les yeux de Jean ne laissaient aucun doute à Croisilles. Les paroles de son père l'avaient ému à tel point, qu'il ne put retenir ses larmes; *d'autre part*¹, dans un pareil moment, quatre mille francs n'étaient pas une bagatelle. *Pour ce qui regardait la maison*², ce n'était point une ressource certaine; car on *ne pouvait en tirer parti qu'en*³ la vendant, chose toujours longue et difficile. Tout cela cependant *ne laissait pas que d'apporter*³ un changement considérable à la situation dans laquelle se trouvait le jeune homme; il se sentit tout à coup attendri, ébranlé dans sa funeste résolution, et, pour ainsi dire, à la fois plus triste et moins désolé. Après avoir fermé les volets de la boutique, il sortit de la maison avec Jean, et, en traversant de nouveau la ville, il ne put s'empêcher de songer *combien c'est peu de chose que nos affections*^c, puisqu'elles servent quelquefois à nous faire trouver une joie imprévue dans la plus faible lueur d'espérance. Ce fut avec cette pensée qu'il se mit à table à côté de son vieux serviteur, qui ne manqua point, durant le repas, de faire tous ses efforts pour l'égayer.

⁴ thoughtless people.

⁵ blowing their brains out.

*Les étourdis*⁴ ont un heureux défaut: ils se désolent aisément, mais ils n'ont même pas le temps de se consoler, *tant il leur est facile de se distraire*.^d On se tromperait de les croire insensibles ou égoïstes; ils sentent peut-être plus vivement que *d'autres*, et ils sont très-capables de se *brûler la cervelle*⁵ dans un moment de désespoir; mais, ce moment passé, s'ils sont encore en vie, il faut qu'ils aillent dîner, qu'ils boivent et mangent comme à

* Don't object to my dinner. (*Vouloir bien d'une chose, not to mind having, to like to have something.*)

^b It could only be turned to account (one could derive advantage from it only).

^c How small a matter are our

affections. (Obs. the use of *que*: *C'est un brave homme que votre père*, your father is an excellent man. *C'est quelque chose que d'avoir un beau nom*, it is something to have a great name.)

^d They are so easily diverted.

l'ordinaire, pour fondre ensuite en larmes en se couchant. La joie et la douleur ne glissent pas sur eux ; elles les traversent comme des flèches : bonne et violente nature qui sait souffrir mais qui ne peut pas mentir, dans laquelle *on lit tout à nu*^a, non pas fragile et vide comme le verre, mais pleine et transparente comme le cristal de roche.

Après avoir *tringué*¹ avec Jean, Croisilles, au lieu de se noyer, s'en alla à la comédie. Debout dans le fond du parterre, il tira de son sein le bouquet de mademoiselle Godeau, et, pendant qu'il en respirait le parfum dans un profond recueillement, il commença à penser d'un esprit plus calme à son aventure du matin. Dès qu'il y eut réfléchi quelque temps, il vit clairement la vérité, c'est-à-dire que la jeune fille, en lui laissant son bouquet entre les mains et en refusant de le reprendre, avait voulu lui donner une marque d'intérêt ; car, autrement, ce refus et ce silence n'auraient été qu'une preuve de mépris, et cette supposition n'était pas possible. Croisilles jugea donc que mademoiselle Godeau avait le cœur moins dur que monsieur son père, et il n'eut pas de peine à se souvenir que le visage de la demoiselle, lorsqu'elle avait traversé le salon, avait exprimé une émotion d'autant plus vraie qu'elle semblait involontaire. Mais cette émotion était-elle de l'amour ou seulement de la pitié, ou moins encore peut-être, de l'humanité ? Mademoiselle Godeau avait-elle craint de le voir mourir, lui, Croisilles, ou seulement d'être la cause de la mort d'un homme, quel qu'il fût ? Bien que fané et à demi effeuillé, le bouquet avait encore une odeur si exquise et une *si galante tournure*², qu'en le respirant et en le regardant, Croisilles ne put se défendre d'espérer. C'était une guirlande de roses autour d'une touffe de violettes. Combien de sentiments et de mystères un Turc aurait lus dans ces fleurs en interprétant leur langage ! Mais *il n'y a que faire d'être Turc*³ en pareille circonstance. Les fleurs qui tombent du sein d'une jolie femme, en Europe comme en Orient,

¹ drunk
(knock-
ed
glasses).

² such a
dashing
look.

³ there is
no need
to be a
Turk.

^a You can plainly read (one reads everything bared to view).

¹ even if they only spoke of. ne sont jamais muettes; *quand elles ne raconteraient que*¹ ce qu'elles ont vu, lorsqu'elles reposaient sur une belle gorge, ce serait assez pour un amoureux, et elles le racontent en effet. Les parfums ont plus d'une ressemblance avec l'amour, et il y a même des gens qui pensent que l'amour n'est qu'une sorte de parfum; il est vrai que la fleur qui l'exhale est la plus belle de la création.

² was unusing. Pendant que Croisilles *divaguait*² ainsi, fort peu attentif à la tragédie qu'on représentait pendant ce temps-là, mademoiselle Godeau elle-même parut devant une loge en face de lui. L'idée ne lui vint pas que, si elle l'apercevait, elle pourrait bien trouver singulier de le voir là après ce qui venait de se passer. Il fit, au contraire, tous ses efforts pour se rapprocher d'elle; mais il n'y put parvenir. *Une figurante*³ de Paris *était venue en poste*

³ An actress (properly, dancer). *jouer*⁴ *Mélope*, et la foule était si serrée, qu'il n'y avait pas moyen de bouger. Faute de mieux, il se contenta

⁴ had posted thither to come. donc de fixer ses regards sur sa belle, et de ne pas *la quitter un instant des yeux*.⁵ Il remarqua qu'elle semblait préoccupée, maussade, et qu'elle ne parlait à personne

⁵ take his eyes off her an instant. comme on peut penser, de tout ce qu'il y avait de *petits-mâîtres*⁶ normands dans la ville; chacun venait à son

⁶ dances. tour passer devant elle à la galerie, car, pour entrer dans la loge même qu'elle occupait, cela n'était pas possible, attendu que monsieur son père en remplissait, seul de sa personne, plus des trois quarts. Croisilles remarqua en-

⁷ did not use her opera-glass. core qu'elle *ne lorgnait point*⁷ et qu'elle n'écoutait pas la pièce. Le coude appuyé sur la balustrade, le menton dans sa main, le regard distrait, elle avait l'air, au milieu

de ses atours, d'une statue de Vénus déguisée en marquise; l'étalage de sa robe et de sa coiffure, son rouge, sous lequel on devinait sa pâleur, toute la pompe de sa toilette, ne faisaient que mieux ressortir son immobilité. Jamais Croisilles ne l'avait vue si jolie. Ayant trouvé

⁸ between the acts. *pendant l'entr'acte*⁸, de s'échapper de la cohue, il courut regarder *au carreau*⁹ de la loge, et, chose étrange, à peine y eut-il mis la tête, que mademoiselle Godeau,

⁹ window.

qui n'avait pas bougé depuis une heure, se retourna. Elle tressaillit légèrement en l'apercevant, et ne jeta sur lui qu'un coup d'œil; puis elle reprit sa première posture. Si ce coup d'œil exprimait la surprise, l'inquiétude, le plaisir ou l'amour; s'il voulait dire: "Quoi! vous n'êtes pas mort!" ou: "Dieu soit béni! vous voilà vivant!" je ne me charge pas de le démêler; *toujours est-il que sur ce coup d'œil*¹ Croisilles se jura tout bas de mourir ou de se faire aimer.

¹ on this glance it was, what-ever was meant by it, that.

IV.

De tous les obstacles qui nuisent à l'amour, l'un des plus grands est *sans contredit*² ce qu'on appelle la fausse honte, *qui en est bien une très-véritable*. Croisilles n'avait pas ce triste défaut que donnent l'orgueil et la timidité; il n'était pas de ceux qui tournent pendant des mois entiers autour de la femme qu'ils aiment, comme un chat autour d'un oiseau en cage. Dès qu'il eut renoncé à se noyer, il ne songea plus qu'à faire savoir à sa chère Julie qu'il vivait uniquement pour elle; mais comment le lui dire? S'il se présentait une seconde fois à l'hôtel du fermier général, *il n'était pas douteux que M. Godeau ne le fit*^a *mettre au moins à la porte*^b. Julie ne sortait jamais qu'avec une femme de chambre, quand il lui arrivait d'aller à pied; il était donc inutile d'entreprendre de la suivre. Passer les nuits sous les croisées de sa maîtresse est une folie chère aux amoureux, mais qui, dans le cas présent, était plus inutile encore. J'ai dit que Croisilles était fort religieux; il ne lui vint donc pas à l'esprit de chercher à rencontrer sa belle à l'église. Comme le meilleur *parti*³, quoique le plus dangereux, est d'écrire aux gens lorsqu'on ne peut leur parler soi-même, il écrivit dès le lendemain. Sa lettre n'avait, bien entendu,

² unquestionably.

³ thing to be done.

^a It was not to be doubted that M. G. would have him turned out of doors.

^b (Lit.: would cause him to be put at the door. *Faire faire une*

*chose, to have a thing done, cause it to be done.) Fit, subjunctive, governed by *il n'était pas douteux que*.*

ni ordre ni raison. Elle était à peu près conçue en ces termes :

“Mademoiselle,

“Dites-moi au juste, je vous en supplie, ce qu’il faudrait posséder de fortune pour pouvoir prétendre à vous épouser. *Je vous fais là une étrange question*^a ; mais je vous aime si éperdument, qu’il m’est impossible de ne pas la faire, et vous êtes la seule personne au monde à qui je puisse l’adresser. Il m’a semblé, hier au soir, que vous me regardiez au spectacle. Je voulais mourir ; *plût à Dieu que je fusse mort en effet*^b, si je me trompe et si ce regard n’était pas pour moi ! Dites-moi si le hasard peut être *assez cruel pour qu’un homme s’abuse*^c d’une manière à la fois si triste et si douce ? J’ai cru que vous m’ordonniez de vivre. Vous êtes riche, belle, je le sais ; votre père est orgueilleux et avare, et vous avez le droit d’être fière ; mais je vous aime, et le reste est un songe. Fixez sur moi ces yeux charmants, pensez à *ce que peut l’amour*¹, puisque je souffre, que j’ai tout lieu de craindre, et que je ressens une inexprimable jouissance à vous écrire cette folle lettre qui m’attirera peut-être votre colère ; mais pensez aussi, mademoiselle, qu’il y a un peu de votre faute dans cette folie. Pourquoi m’avez-vous laissé ce bouquet ? Mettez-vous un instant, *s’il se peut*, à ma place ; j’ose croire que vous m’aimez, et j’ose vous demander de me le dire. Pardonnez-moi, je vous en conjure. Je donnerais mon sang pour être certain de ne pas vous offenser, et pour vous voir écouter mon amour avec ce sourire d’ange qui n’appartient qu’à vous. *Quoi que vous fassiez*², votre image m’est restée ; vous ne l’effacerez qu’en m’arrachant le cœur. Tant que votre re-

¹ think on what love can do. (Oh, serve the order.)

² what-ever you do.

^a That is an unaccountable question to ask you (I make you there a strange question ; as, *C’est là une chose étrange*, that is a queer thing).

^b Would to God I really were dead (subjunctive). *Plût*, might

it please ; *que je fusse*, governed by *plût*. So, *Plaise à Dieu que je sois*, may I be.

^c So hard on a man as to let him deceive himself. *S’abuser*, *s’illusionner*, to mistake (subjunctive here after *pour que*).

gard vivra dans mon souvenir, tant que ce bouquet gardera un reste de parfum, tant qu'un mot voudra dire qu'on aime, je conserverai quelque espérance."

Après avoir cacheté sa lettre, Croisilles s'en alla devant l'hôtel Godeau, et se promena de long en large dans la rue, *jusqu'à ce qu'il vit*¹ sortir un domestique. Le hasard, qui sert toujours les amoureux *en cachette*², quand il le peut sans se compromettre, voulut que la femme de chambre de mademoiselle Julie eût résolu ce jour-là de faire emplette d'un bonnet. Elle se rendait chez la *marchande de modes*³, lorsque Croisilles *l'aborda*⁴, *lui* glissa un louis dans *la* main, et la pria de se charger de sa lettre. Le marché fut bientôt conclu; la servante prit l'argent pour payer son bonnet, et promit de faire la commission par reconnaissance. Croisilles, plein de joie, revint à sa maison et s'assit devant sa porte, attendant la réponse.

Avant de parler de cette réponse, il faut dire un mot de mademoiselle Godeau. Elle n'était pas tout à fait exempte de la vanité de son père, mais son bon naturel y remédiait. Elle était, *dans la force du terme*⁵, ce qu'on nomme un enfant gâté. D'habitude elle parlait fort peu, et jamais on ne la voyait tenir une aiguille; elle passait les journées à sa toilette, et les soirées sur un sofa, n'ayant pas l'air d'entendre la conversation. Pour ce qui regardait sa parure, elle était prodigieusement coquette, et son propre visage était à *coup sûr*⁶ ce qu'elle avait le plus considéré en ce monde. Un pli à sa collerette, une tache d'encre à son doigt, l'auraient désolée; aussi, quand sa robe lui plaisait, rien ne saurait rendre le dernier regard qu'elle jetait sur sa glace avant de quitter sa chambre. Elle ne montrait ni goût ni aversion pour les plaisirs qu'aiment ordinairement les jeunes filles; elle allait volontiers au bal, et elle y renonçait sans humeur, quelquefois sans motif; le spectacle l'ennuyait, et elle s'y endormait continuellement. Quand son père, qui l'adorait, lui proposait de lui faire quelque cadeau à son choix, elle

¹ until he saw (subj.).

² on the sly.

³ milliner.

⁴ accosted her.

⁵ in the full acceptance of the word.

⁶ assuredly.

était une heure à se décider, ne pouvant *se trouver un désir*.^a Quand M. Godeau recevait ou donnait à dîner, il arrivait que Julie ne parût pas au salon : elle passait la soirée, pendant ce temps-là, seule dans sa chambre, en grande toilette, à se promener de long en large, son éventail à la main. Si on lui adressait un compliment, elle détournait la tête, et si on tentait de lui faire la cour, elle ne répondait que par un regard à la fois si brillant et si sérieux, qu'elle déconcertait le plus hardi. Jamais un bon mot ne l'avait fait rire ; jamais un air d'opéra, une tirade de tragédie, ne l'avaient émue ; jamais, enfin, son cœur n'avait donné signe de vie, et, en la voyant passer dans tout l'éclat de sa nonchalante beauté, on aurait pu la prendre pour une belle somnambule qui traversait ce monde en rêvant.

Tant d'indifférence et de coquetterie ne semblait pas aisé à comprendre. Les uns disaient qu'elle n'aimait rien ; les autres, qu'elle n'aimait qu'elle-même. Un seul mot suffisait cependant pour expliquer son caractère : elle attendait. Depuis l'âge de quatorze ans, elle avait entendu répéter sans cesse que rien n'était aussi charmant qu'elle ; elle en était persuadée ; c'est pourquoi elle prenait grand soin de sa parure : en manquant de respect à sa personne, elle aurait cru commettre un sacrilège. Elle marchait, pour ainsi dire, dans sa beauté, comme un enfant dans ses habits de fête ; mais elle était bien loin¹ de croire que cette beauté *dût*¹ rester inutile ; sous son apparente insouciance se cachait une volonté secrète, inflexible, et d'autant plus forte qu'elle était mieux dissimulée. La coquetterie des femmes ordinaires, qui se dépense en œillades, en *minauderies*², et en sourires, lui semblait une escarmouche puérile, vaine, presque méprisable. Elle se sentait en possession d'un trésor, et elle dédaignait de le hasarder au jeu pièce à pièce : il lui fallait un adversaire digne d'elle ; mais, trop habituée à

^a Unable to think of anything she wanted (to find a desire for, to, herself).

voir ses désirs prévenus, elle ne cherchait pas cet adjectif ; on peut même dire davantage, elle *était étonnée qu'il se fût attendre*.^a Depuis quatre ou cinq ans qu'elle allait dans le monde et qu'elle étalait consciencieusement ses paniers, ses falbalas et ses belles épaules, il lui paraissait inconcevable qu'elle n'eût point encore inspiré une grande passion. Si elle eût dit le fond de sa pensée, elle eût volontiers répondu à ceux qui lui faisaient des compliments : " Eh bien ! s'il est vrai que je sois si belle, *que ne vous brûlez-vous la cervelle pour moi ?* " ¹ Réponse *que, du reste, pourraient faire bien des jeunes filles* ^b, et que plus d'une qui ne dit rien a au fond du cœur, quelquefois sur le bord des lèvres.

¹ why
don't
you die
(blow
your
brains
out) for
me ?

Qu'y a-t-il, en effet, au monde, de plus impatientant pour une femme que d'être jeune, belle, riche, de se regarder dans son miroir, de se voir parée, digne en tout point de plaire, toute disposée à se laisser aimer, et de se dire : " On m'admire, on me vante, tout le monde me trouve charmante, et personne ne m'aime. Ma robe est de la meilleure faiseuse, mes dentelles sont superbes, ma coiffure est irréprochable, mon visage le plus beau de la terre, ma taille fine, mon pied bien chaussé ; et tout cela ne me sert à rien qu'à aller bâiller dans le coin d'un salon ! Si un jeune homme me parle, il me traite en enfant ; si on me demande en mariage ^c, c'est pour ma dot ; si quelqu'un me serre la main en dansant, c'est un fat de province ; dès que je parais quelque part, j'excite un murmure d'admiration, mais personne ne me dit, à moi seule, un mot qui me fasse battre le cœur. J'entends des impertinents qui me louent tout haut, à deux pas de moi, et pas un regard modeste et sincère ne cherche le mien. Je porte une âme ardente, pleine de vie, et je ne suis, à tout prendre, qu'une jolie poupée qu'on promène, qu'on

^a Astonished at his keeping her waiting ; subjunctive (lit. : that he should make himself to be waited for).

^b Which, by the way, many a

young lady could give (nominative after the verb).

^c If I am courted (if one ask me in marriage ; if a formal application is made for me).

fait sauter au bal, qu'une gouvernante habille le matin et décoiffe le soir, pour recommencer le lendemain."

¹ had said.

Voilà ce que mademoiselle Godeau *s'était dit*¹ bien des fois à elle-même, et il y avait de certains jours où cette pensée lui inspirait un si sombre ennui, qu'elle restait muette et presque immobile une journée entière. Lorsque Croisilles lui écrivit, elle était précisément dans un accès d'humeur semblable. Elle venait de prendre son chocolat, et elle rêvait profondément, étendue dans une bergère, lorsque sa femme de chambre entra et lui remit la lettre d'un air mystérieux. Elle regarda l'adresse, et, ne reconnaissant pas l'écriture, elle retomba dans sa distraction. La femme de chambre se vit alors forcée d'expliquer *de quoi il s'agissait*², ce qu'elle fit d'un air assez déconcerté, ne sachant trop comment la jeune fille prendrait cette démarche. Mademoiselle Godeau écouta sans bouger, ouvrit ensuite la lettre, et y jeta seulement un coup d'œil; elle demanda aussitôt une feuille de papier, et écrivit nonchalamment ce peu de mots :

² the case.

³ No, sir, indeed.

"*Eh ! mon Dieu, non, monsieur*³, je ne suis pas fière. Si vous aviez seulement cent mille écus, je vous épouserais très-volontiers."

Telle fut la réponse que la femme de chambre rapporta sur-le-champ à Croisilles, qui lui donna encore un louis pour sa peine.

V.

Cent mille écus^a, comme dit le proverbe, ne se trouvent pas "dans le pas d'un âne," et, si Croisilles eût été défiant, il eût pu croire, en lisant la lettre de mademoiselle Godeau, qu'elle était folle ou qu'elle se moquait de lui. Il ne pensa pourtant ni l'un ni l'autre; il ne vit rien autre chose, sinon que sa chère Julie l'aimait, qu'il lui fallait *cent mille écus*, et il ne songea, dès ce moment, qu'à tâcher de se les procurer.

^a 100,000 crowns, 300,000 francs, equal to 12,000*l*.

Il possédait *deux cents louis*^a comptant, plus une maison qui, comme je l'ai dit, pouvait valoir *une trentaine de mille francs*.^b *Que faire ? Comment s'y prendre* !¹ *How to manage; how to contrive to make.* *pour que ces trente-quatre mille francs en devinssent tout à coup trois cent mille ?*^c La première idée qui vint à l'esprit du jeune homme fut de trouver une manière quelconque de *jouer à croix ou pile*² toute sa fortune; mais, ² *chance (play at heads or tails).* pour cela, il fallait vendre la maison. Croisilles commença donc par coller sur sa porte un écriteau portant que sa maison était à vendre; puis, tout en rêvant à ce qu'il ferait de l'argent qu'il pourrait en tirer, il attendit un acheteur.

Une semaine s'écoula, puis une autre; pas un acheteur ne se présenta. Croisilles passait ses journées *à se désoler*³ avec Jean, et le désespoir s'emparait de lui, lorsqu'un ³ *disconsolate.* brocanteur juif sonna à sa porte.

"Cette maison est à vendre, monsieur. En êtes-vous le propriétaire?"

"Oui, monsieur."

"Et combien vaut-elle?"

"Trente mille francs, à ce que je crois; du moins *je l'ai entendu dire à mon père*."^d

Le juif visita toutes les chambres, monta au premier, descendit à la cave, frappa sur les murailles, compta les marches de l'escalier, fit tourner les portes sur les gonds et les clefs dans les serrures, ouvrit et ferma les fenêtres, puis enfin, après avoir tout bien examiné, sans dire un mot et sans faire la moindre proposition, il salua Croisilles et se retira.

Croisilles, qui, durant une heure, l'avait suivi le cœur palpitant, ne fut pas, comme on pense, peu désappointé de cette retraite silencieuse. Il supposa que le juif avait voulu se donner le temps de réfléchir, et qu'il reviendrait

^a A louis is 20 francs; 200 louis equal to 160*l*.

^b Some 30,000 francs; 1000 francs equal to 40*l*.

^c These 34,000 francs become all of a sudden 300,000 (ma-

nage so that they might become).

^d I have heard my father say so (heard it to say by, to. Ex.: *Faire fuire à*, to have done by. *Entendre dire à*, to hear said by).

incessamment. Il l'attendit pendant huit jours, n'osant sortir de peur de manquer sa visite, et regardant à la fenêtre du matin au soir ; mais ce fut en vain : le juif ne reparut point. Jean, fidèle à son triste rôle de raisonneur, *faisait*, comme on dit, *de la morale* à¹ son maître, pour le dissuader de vendre sa maison d'une manière si précipitée et dans un but si extravagant. Mourant d'impatience, d'ennui et d'amour, Croisilles prit un matin ses deux cents louis et sortit, résolu à tenter la fortune avec cette somme, puisqu'il n'en pouvait avoir davantage.

¹ lectured.

² gambling-houses.

³ whenever the fancy takes him.

⁴ scrutinised.

⁵ in them.

⁶ a gentleman.

*Les tripots*², dans ce temps-là, n'étaient pas publics, et l'on n'avait pas encore inventé ce raffinement de civilisation qui permet au premier venu de se ruiner à toute heure, *dès que l'envie lui en passe par la tête*.³ A peine Croisilles fut-il dans la rue qu'il s'arrêta, ne sachant où aller risquer son argent. Il regardait les maisons du voisinage, et les *toisait*⁴ les unes après les autres, tâchant de *leur*⁵ trouver une apparence suspecte et de deviner ce qu'il cherchait. Un jeune homme de bonne mine, vêtu d'un habit magnifique, vint à passer. A en juger par les dehors, ce ne pouvait être qu'un *filz de famille*.⁶ Croisilles l'aborda poliment.

"Monsieur," lui dit-il, "je vous demande pardon de la liberté que je prends. J'ai deux cents louis dans ma poche, et je meurs d'envie de les perdre ou d'en avoir davantage. Ne pourriez-vous pas m'indiquer quelque honnête endroit où se font ces sortes de choses?"

A ce discours assez étrange, le jeune homme partit d'un éclat de rire.

"Ma foi ! monsieur," répondit-il, "si vous cherchez un mauvais lieu, vous n'avez qu'à me suivre, car j'y vais."

Croisilles le suivit, et au bout de quelques pas ils entrèrent tous deux dans une maison de la plus belle apparence, où ils furent reçus le mieux du monde par un vieux gentilhomme de *fort bonne compagnie*.⁷ Plusieurs jeunes gens étaient déjà assis autour d'un *tapis vert*⁸ ; Croisilles y prit modestement une place, et, en moins d'une heure, ses deux cents louis furent perdus.

⁷ of good breeding.

⁸ green cloth (gambling-table).

Il sortit aussi triste que peut l'être un amoureux qui se croit aimé. Il ne lui restait pas de quoi dîner, mais ce n'était pas ce qui l'inquiétait.

"Comment ferai-je à présent," se demanda-t-il, "pour me procurer de l'argent? A qui m'adresser dans cette ville? Qui voudra me prêter seulement cent louis sur cette maison que je ne puis vendre?"

Pendant qu'il était dans cet embarras, il rencontra son brocanteur juif. Il n'hésita pas à s'adresser à lui, et, *en sa qualité d'étourdi*^a, il ne manqua pas de lui dire dans quelle situation il se trouvait. Le juif n'avait pas grande envie d'acheter la maison; il n'était venu la voir que par curiosité, ou, pour mieux dire, par *acquisit de conscience*¹, comme un chien entre en passant dans une cuisine dont la porte est ouverte, pour voir s'il n'y a rien à voler; mais il vit Croisilles si désespéré, si triste, si dénué de toute ressource, qu'il ne put résister à la tentation de profiter de sa misère, au risque de se gêner un peu pour payer la maison. Il lui en offrit donc à peu près le quart de ce qu'elle valait. Croisilles lui sauta au cou, l'appela son ami et son sauveur, signa aveuglément *un marché à faire dresser les cheveux sur la tête*^b, et, dès le lendemain, possesseur de quatre cents nouveaux louis, il se dirigea derechef vers le tripot où il avait été si poliment et si lestement ruiné la veille.

En s'y rendant, il passa sur le port. Un vaisseau allait en sortir; le vent était doux, l'Océan tranquille. De toutes parts, des négociants, des matelots, des officiers de marine en uniforme, allaient et venaient. *Des croche-teurs*² transportaient d'énormes ballots pleins de marchandises. Les passagers faisaient leurs adieux; de légères barques flottaient de tous côtés; sur tous les visages on lisait la crainte, l'impatience ou l'espérance; et, au

^a In his thoughtless capacity. (*Étourdi* has no equivalent in English. It implies a sort of wild, lighthearted, thoughtless, and at the same time sensitive, person.)

^b The most outrageous bargain (a bargain (fit) to make the hair stand up on your head).

milieu de l'agitation qui l'entourait, le majestueux navire se balançait doucement, gonflant ses voiles orgueilleuses.

¹ Why
am not
I?
² Why
can't I?

“Quelle admirable chose,” pensa Croisilles, “que de risquer ainsi ce qu'on possède, et d'aller chercher au-delà des mers une périlleuse fortune ! Quelle émotion de regarder partir ce vaisseau chargé de tant de richesses, du bien-être de tant de familles ! quelle joie de le voir revenir, rapportant le double de ce qu'on lui a confié, rentrant plus fier et plus riche qu'il n'était parti ! *Que ne suis-je*¹ un de ces marchands ! *Que ne puis-je*² jouer ainsi mes quatre cents louis ! Quel tapis vert que cette mer immense, pour y tenter hardiment le hasard ! Pourquoi n'achèterais-je pas quelques ballots de toiles ou de soieries ? qui m'en empêche, puisque j'ai de l'or ? Pourquoi ce capitaine refuserait-il de se charger de mes marchandises ? Et qui sait ? au lieu d'aller perdre cette pauvre et unique somme dans un tripot, je la doublerais, je la triplerais peut-être par une honnête industrie. Si Julie m'aime véritablement, elle attendra quelques années, et elle me restera fidèle jusqu'à ce que je puisse l'épouser. Le commerce procure quelquefois des bénéfices plus gros qu'on ne pense ; il ne manque pas d'exemples, en ce monde, de fortunes rapides, surprenantes, gagnées ainsi sur ces flots changeants ; pourquoi la Providence ne bénirait-elle pas une tentative faite dans un but si louable, si digne de sa protection ? Parmi ces marchands qui ont tant amassé et qui envoient des navires aux deux bouts de la terre, plus d'un a commencé par une moindre somme que celle que j'ai là. Ils ont prospéré avec l'aide de Dieu ; pourquoi ne pourrais-je pas prospérer à mon tour ? Il me semble qu'un bon vent souffle dans ces voiles, et que ce vaisseau inspire la confiance. Allons ! *le sort en est jeté*³, je vais m'adresser à ce capitaine qui me paraît aussi de bonne mine ; j'écirai ensuite à Julie, et je veux devenir un habile négociant.”

Le plus grand danger que courent les gens qui sont habituellement un peu fous, c'est de le devenir tout à fait

³ The dice are thrown (the fate of it is cast).

par instants. Le pauvre garçon, sans réfléchir davantage, mit son caprice à exécution. Trouver des marchandises à acheter, lorsqu'on a de l'argent et qu'on ne s'y connaît pas, c'est la chose du monde la moins difficile. Le capitaine, pour obliger Croisilles, le mena chez un fabricant de ses amis qui lui vendit autant de toiles et de soieries qu'il put en payer; le tout, mis dans une charrette, fut promptement transporté à bord. Croisilles, ravi et plein d'espérance, avait écrit lui-même en grosses lettres son nom sur ses ballots. Il les regarda s'embarquer avec une joie inexprimable; l'heure du départ arriva bientôt, et le navire s'éloigna de la côte.

VI.

Je n'ai pas besoin de dire que dans cette affaire Croisilles n'avait rien gardé. D'un autre côté, sa maison était vendue; il ne lui restait pour tout bien que les habits qu'il avait sur le corps; point de gîte, et pas un denier. Avec toute la bonne volonté possible, Jean ne pouvait supposer que son maître fût réduit à un tel *dénûment*¹; Croisilles était, non pas trop fier, mais trop insouciant pour le dire; il *prit le parti de coucher à la belle étoile*², et, quant aux repas, voici le calcul qu'il fit: il présomait que le vaisseau qui portait sa fortune *mettrait*³ six mois à revenir au Havre; il vendit, non sans regret, une montre d'or que son père lui avait donnée, et qu'il avait heureusement gardée; il en eut trente-six livres. C'était de quoi vivre à peu près six mois avec quatre sous par jour. Il ne douta pas que ce ne fût assez, et, rassuré par le présent, il écrivit à mademoiselle Godeau pour l'informer de ce qu'il avait fait; *il se garda bien*⁴, dans sa lettre, de lui parler de sa détresse; il lui annonça, au contraire, qu'il avait entrepris une opération de commerce magnifique, dont les résultats étaient prochains et infaillibles; il lui expliqua comme quoi la Fleurette, *vaisseau à fret*⁵, de cent cinquante tonneaux,

¹ destitution.

² would take.

³ was careful not.

⁴ merchant ship (freight ship).

* Resolved to sleep in the open air.

portait dans la Baltique ses toiles et ses soieries ; il la supplia de lui rester fidèle pendant un an, se réservant de lui en demander davantage ensuite, et, pour sa part, il lui jura un éternel amour.

Lorsque mademoiselle Godeau reçut cette lettre, elle était au coin de son feu, et elle tenait à la main, en guise d'écran, un de ces bulletins qu'on imprime dans les ports, qui marquent l'entrée et la sortie des navires, et en même temps annoncent les désastres. Il ne lui était jamais arrivé, comme on peut penser, de prendre intérêt à ces sortes de choses, et elle n'avait jamais jeté les yeux sur une seule de ces feuilles. La lettre de Croisilles fut cause qu'elle lut¹ le bulletin qu'elle tenait ; le premier mot qui frappa ses yeux fut précisément le nom de la *Fleurette* ; le navire avait échoué² sur les côtes de France dans la nuit même qui avait suivi son départ. L'équipage s'était sauvé à grand' peine, mais toutes les marchandises avaient été perdues.

¹ occasioned her to read.
² struck.

Mademoiselle Godeau, à cette nouvelle, ne se souvint plus³ que Croisilles avait fait devant elle l'aveu de sa pauvreté ; elle fut aussi désolée que *s'il se fût agi d'un million*⁴ ; en un instant, l'horreur d'une tempête, les vents en furie, les cris des noyés, la ruine d'un homme qui l'aimait, toute une scène de roman, se présentèrent à sa pensée ; le bulletin et la lettre lui tombèrent des mains ; elle se leva dans un trouble extrême, et, le sein palpitant, les⁴ yeux prêts à pleurer, elle se promena à grands pas, résolue à agir dans cette occasion, et se demandant ce qu'elle devait faire.

⁴ her.

Il y a une justice à rendre à l'amour, c'est que plus les motifs qui le combattent sont forts, clairs, simples, irrécusables, en un mot, moins il a le sens commun, plus la passion s'irrite, et plus on aime^b ; c'est une belle chose sous

^a As if a million had been concerned (as if it had been a matter of a million).

^b To love this credit is due, that, the stronger, clearer, plainer, and more undeniable are the ob-

jections to it, in a word, the less common sense there is about it, so much the more does the passion become excited, and the love intense.

le ciel *que*¹ cette déraison du cœur ; nous ne vaudrions ^{1 is.} pas grand' chose sans elle. Après s'être promenée dans sa chambre, sans oublier ni son cher éventail, ni le coup d'œil à la glace en passant, Julie se laissa retomber dans sa bergère. Qui l'eût pu voir en ce moment eût joui d'un beau spectacle ; ses yeux étincelaient, ses joues étaient en feu ; elle poussa un long soupir et murmura avec une joie et une douleur délicieuses :

“ Pauvre garçon ! il s'est ruiné pour moi ! ”

Indépendamment de la fortune qu'elle devait attendre de son père, mademoiselle Godeau avait, à elle appartenant, le bien que sa mère lui avait laissé. Elle n'y avait jamais songé ; en ce moment, pour la première fois de sa vie, elle se souvint qu'elle pouvait disposer de cinq cent mille francs. Cette pensée la fit sourire, un projet bizarre, hardi, tout féminin, presque aussi fou que Croisilles lui-même, *lui traversa l'esprit*² ; elle berça quelque temps son idée dans sa tête, puis se décida à l'exécuter. ^{2 crossed her mind.}

Elle commença par s'enquérir si Croisilles n'avait pas quelque parent ou quelque ami ; la femme de chambre fut *mise en campagne*.³ Tout bien examiné, on découvrit, au quatrième étage d'une vieille maison, une tante à demi perclue, qui ne bougeait jamais de son fauteuil, et qui *n'était pas sortie depuis*⁴ quatre ou cinq ans. Cette pauvre femme, fort âgée, semblait avoir été mise ou plutôt laissée au monde comme un échantillon des misères humaines. Aveugle, goutteuse, presque sourde, elle vivait seule dans un grenier ; mais une gaieté plus forte que le malheur et la maladie la soutenait à quatre-vingts ans et lui faisait encore aimer la vie ; ses voisins ne passaient jamais devant sa porte sans entrer chez elle, et les airs surannés qu'elle fredonnait égayaient toutes les filles du quartier. Elle possédait une petite rente viagère qui suffisait à l'entretenir ; tant que durait le jour, elle tricotait ; pour le reste, elle ne savait pas *ce qui s'était passé*⁵ depuis la mort de Louis XIV. ^{3 called into action.} ^{4 who had not been out of doors for.} ^{5 who had taken place.}

Ce fut chez cette respectable personne que Julie se fit conduire en secret. Elle se mit pour cela dans tous ses

atours ; plumes, dentelles, rubans, diamants, rien ne fut épargné : elle voulait séduire ; mais sa vraie beauté en cette circonstance fut le caprice qui l'entraînait. Elle monta l'escalier raide et obscur qui menait chez la bonne dame, et, après le salut le plus gracieux, elle parla à peu près ainsi :

“ Vous avez, madame, un neveu nommé Croisilles, qui m'aime et qui a demandé ma main ; je l'aime aussi et voudrais l'épouser ; mais mon père, M. Godeau, fermier général en cette ville, refuse de nous marier, parce que votre neveu n'est pas riche. Je ne voudrais pour rien au monde être l'occasion d'un scandale, ni causer de la peine à personne ; je ne saurais donc avoir la pensée de disposer de moi sans le consentement de ma famille. Je viens vous demander une grâce que je vous supplie de m'accorder ; il faudrait que vous vinssiez vous-même proposer ce mariage à mon père. J'ai, grâce à Dieu, une petite fortune qui est toute à votre service ; vous prendrez, quand il vous plaira, cinq cent mille francs chez mon notaire ; vous direz que cette somme appartient à votre neveu, et elle lui appartient en effet ; ce n'est point un présent que je veux lui faire, c'est une dette que je lui paye, car je suis cause de la ruine de Croisilles, et il est juste que je la répare. Mon père ne cèdera pas aisément ; il faudra que vous insistiez et que vous ayez un peu de courage ; *je n'en manquerai pas de mon côté.*¹ Comme personne au monde, excepté moi, n'a de² droits sur la somme dont je vous parle, personne ne saura jamais de quelle manière elle aura passé entre vos mains. Vous n'êtes pas très-riche non plus, je le sais, et *vous pouvez craindre qu'on ne s'étonne*³ de vous voir doter ainsi votre neveu ; mais songez que mon père ne vous connaît pas, que vous vous montrez fort peu par la ville, et que par conséquent il vous sera facile de feindre que vous arrivez de quelque voyage. *Cette démarche*³ *vous coûtera sans*

¹ for my part, I shall have plenty.

² has any.

³ This proceeding.

* Fear people's being astonished (subjunctive after *craindre*; fear lest one be).

*doute*¹, il faudra quitter votre fauteuil et prendre un peu de peine ; mais vous ferez deux heureux, madame, et, si vous avez jamais connu l'amour, j'espère que vous ne me refuserez pas."

¹ will be a trial to you, no doubt.

La bonne dame, pendant ce discours, avait été tour à tour surprise, inquiète, attendrie et charmée. Le dernier mot la persuada.

"Oui, mon enfant," répéta-t-elle plusieurs fois, "je sais ce que c'est, je sais ce que c'est !"

En parlant ainsi, elle fit un effort pour se lever ; ses jambes affaiblies la soutenaient à peine ; Julie s'avança rapidement, et lui tendit la main pour l'aider ; par un mouvement presque involontaire, elles se trouvèrent en un instant dans les bras l'une de l'autre. Le traité fut aussitôt conclu ; un cordial baiser le scella d'avance, et toutes les confidences nécessaires s'ensuivirent sans peine.

Toutes les explications étant faites, la bonne dame tira de son armoire une vénérable robe de taffetas qui avait été sa robe de noce. Ce meuble antique n'avait pas moins de cinquante ans ; mais pas une tache, pas un grain de poussière ne l'avait défloré ; Julie en fut dans l'admiration. On envoya chercher un carosse de louage, le plus beau qui fût dans toute la ville. La bonne dame prépara le discours qu'elle devait tenir à M. Godeau ; Julie lui apprit de quelle façon il fallait toucher le cœur de son père, et n'hésita pas à avouer que la vanité était son côté vulnérable.

"Si vous pouviez imaginer," dit-elle, "un moyen de flatter ce penchant, *nous aurions partie gagnée*." ²

² we should have the game in our hands.

La bonne dame réfléchit profondément, acheva sa toilette sans mot dire, serra la main de sa future nièce, et monta en voiture. Elle arriva bientôt à l'hôtel Godeau ; là, elle se redressa si bien en entrant, qu'elle semblait rajeunie de dix ans. Elle traversa majestueusement le salon où était tombé le bouquet de Julie, et, quand la porte du boudoir s'ouvrit, elle dit d'une voix ferme au laquais qui la précédait :

"Annoncez la baronne douairière de Croisilles."

Ce mot décida du bonheur des deux amants; M. Godeau en fut ébloui. Bien que les cinq cent mille francs lui *semblassent peu de chose*¹, il consentit à tout pour faire de sa fille une baronne, et elle le fut; qui eût osé lui en contester le titre? A mon avis, elle l'avait bien gagné.

ALFRED DE MUSSET.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Paris, 24 janvier 1840.

LES EXCÈS DÉTRUISENT LES SUCCÈS. — TROP OU RIEN, C'EST LA DEVISE DES FRANÇAIS. — L'EXAGÉRATION EST L'INDIGENCE DES IDÉES.

On ne fera jamais que^a des noms historiques *ne soient pas* des noms historiques. *On ne fera*² jamais que des gens qui depuis cinq cents ans, plus ou moins, ont de père en fils exercé les plus nobles professions *ne soient pas* très-fiers de leurs *souvenirs*.³

On ne fera jamais non plus que trente-trois millions de Français qui ont des prétentions, des ambitions, des intérêts à défendre, des droits à conquérir, qui s'agitent, qui pensent, qui calculent surtout, qui s'instruisent, qui travaillent ou qui ne font rien, ce qui est plus terrible; car rien n'égale la dévorante activité des paresseux; on ne fera jamais que ces trente-trois millions de Français consentent à se laisser *mener*⁴ toujours par quelques centaines de familles.

*Il faut donc bien se résigner*⁵ à voir le pays sans cesse tirailé par ces deux forces rivales, par ces éternels ennemis, *qui se disputent depuis tant d'années*⁶, et qui tour à tour *se prennent et se reprennent*^b le pouvoir.

¹ We must make up our minds.
² We must make up our minds.
³ We must make up our minds.
⁴ We must make up our minds.
⁵ We must make up our minds.
⁶ We must make up our minds.

^a Nothing will ever make historical names not be . . . (lit. : one will never make that . . . be

not . . . Subjunctive required by the meaning).

^b Have in turns lost and re-

Laissons-les se battre tranquillement. Eh ! mon Dieu ! ils ne sont jamais longtemps vainqueurs l'un et l'autre. Ici, où l'on procède en tout par abus, les triomphes ne durent guère, les excès détruisent vite les succès.

Lisez notre histoire depuis cinquante ans. D'abord le pouvoir appartient à la noblesse ; elle en abuse ; le peuple le lui enlève pour en abuser lui-même. La noblesse alors revient ; elle ressaisit le pouvoir et elle en *rabuse*. Et voilà *maintenant*^a le peuple qui, après l'avoir reconquis, recommence à en abuser. Cette lutte acharnée entre les classes supérieures et inférieures, dans laquelle on les voit tour à tour triompher et succomber, nous semble une conséquence naturelle du caractère *excessif*¹ de notre pays. En France rien n'est stable parce que tout est exagéré. Vous appelez cela des révolutions ! nous qui voyons tout cela de plus loin, nous appelons cela de l'équilibre, et *nous nous attendons à tout*.² Nous tâchons de juger avec l'esprit de l'histoire, qui n'a rien de commun avec l'esprit de parti ; c'est pourquoi nous constatons le brillant passé de la noblesse, sans être le moins du monde aristocrate. C'est pourquoi nous entrevoyons le puissant avenir de la démocratie, sans être démocrate *non plus*³ ; ni même garde national, signataire tapageur³ *either*. d'une très-humble pétition.

Ce caractère excessif des Français se retrouve chez eux en toutes choses, dans la politique, dans les arts, dans les sciences, jusque dans les modes enfin.

Dans les arts : rappelez-vous la musique d'autrefois ; *elle était d'une simplicité qui allait jusqu'à la niaiserie*^b ; orchestre respectueux, chant naïf, sans ornements, sans *fioritures*, sans *roulades*⁴ ; la cadence elle-même, *seule*⁴ *flourish, shake.*

gained (take from one another and retake). Observe that *se disputent, se prennent, se reprennent*, are in the present. So, *Napoléon est au pouvoir depuis six ans*, has been in power six years.

^a Now (1840). Louis-Philippe était au pouvoir depuis

1830. C'était un roi-citoyen à la portée de toutes les classes, et qui n'était souffert qu'à la condition de favoriser la bourgeoisie et le peuple.

^b The simplicity of it amounted to silliness (lit. : was of a plainness which went to foolery).

¹ immoderate.

² stand prepared for anything.

³ either.

⁴ flourish, shake.

folie qu'on osât se permettre^a alors, était si timide, si tremu-
 lous. *chevrottante*¹, qu'elle ressemblait à un champêtre bêlement. — Aujourd'hui, quelle différence ! L'orchestre est une tempête, les chœurs sont des émeutes ; les roulades étourdissantes, les cadences audacieuses, les fioritures de toutes sortes emportent le chant, que *l'on ne retrouve plus*.² Trop ou rien, c'est la devise des Français.

² is lost sight of.

En peinture, exagérations encore plus plaisantes. Dans les tableaux d'il y a vingt ans, le genre grec régnait exclusivement. On y représentait d'illustres guerriers combattant, non-seulement sans armure, mais sans vêtement ; puis on est tombé dans l'exagération contraire, et l'on n'a plus représenté que des vêtements et des armures.

Dans les lettres, même folie : nous avons eu pendant quinze années une littérature d'eau sucrée, jusqu'au jour qui a subitement fait naître une littérature de sang.

³ has become very pressing.

En médecine, le système des saignées extrêmes avait tellement prévalu, que le besoin d'un système contraire *s'est vivement fait sentir*.³ A la doctrine Broussais a succédé la doctrine homœopathique. On saignait toujours et tout le monde ; maintenant on ne saigne plus personne et jamais. Nous ne nous plaignons pas, pour notre compte, de ce changement, qui nous semble une inspiration. En médecine, toutes les modes sont des instincts.

⁴ In matters of dress.

⁵ so.

*En fait de parure*⁴, c'est différent : les modes le plus généralement adoptées ne *le*⁵ sont souvent que par une aveugle condescendance ; la beauté de toute une population de jolies femmes est souvent immolée aux défauts de trois ou quatre merveilleuses. Oui, madame, cela est ainsi : vous qui avez une *taille si souple*, une *tournure*⁶ si gracieuse, vous ne portez sept ou huit *lés*⁷ dans votre robe que parce que mademoiselle *une telle*⁸ ou madame *une telle* sont mal faites, et que tout ce luxe leur est nécessaire ; et vous, madame la duchesse, vous qui avez un

⁶ pliant form . . . figure.

⁷ breadth.

⁸ so and so.

^a Only piece of musical dissipation that could be permitted (lit. : excess one dared indulge in).

col de cygne et de magnifiques cheveux noirs, vous ne portez ces lourds turbans, dont les écharpes à franges d'or retombent de chaque côté sur les oreilles, que parce que madame une telle n'a pas de cheveux sur les tempes, et qu'elle ne saurait trop cacher ce qui lui manque. Vous êtes dans la dépendance des personnes qui donnent le ton : vous êtes forcée de vous soumettre à tous les caprices du jour. Mais revenons à notre idée : après les chapeaux trop grands, sont venus les chapeaux trop petits. Naguère les robes étaient bordées d'un simple ourlet; point de dentelles, point de bijoux, point de fourrures, pas le moindre *falbalas*.¹ Les femmes allaient au ¹ *furbe-*
low bal en robes de dessous. Aujourd'hui la fureur des ornements est poussée jusqu'à la démence. Ce sont des *volants*² sans nombre et hors de toutes proportions ; ce ² *flounces*
sont des flots de dentelles, des nuages de *marabouts*³, des ³ *feathers*
bosquets de fleurs, des inondations de diamants ; on voit qu'on a beaucoup parlé de la fin du monde, chacun a hâte de faire valoir tous ses trésors. Vous le voyez, c'est toujours la même devise, trop ou rien, c'est toujours l'abus d'une idée amenant forcément l'abus de l'idée contraire, c'est enfin l'action extrême ayant pour conséquence naturelle la réaction violente.

On pourrait croire que cet emportement des esprits, qui les entraîne à exagérer tout ce qui les séduit, a pour cause une imagination surabondante, une ardeur sans pareille que rien ne peut apaiser. On se tromperait étrangement. Cette exagération est tout simplement de la misère, comme toutes les exagérations. *On n'abuse d'une idée que*⁴ parce qu'on n'a pas le bon sens *d'en tirer*⁴ *parti*⁵, ou le génie d'en trouver une autre. Les gens qui peuvent inventer ne savent point exagérer. Mais, en France, il y a une telle soif de produire de l'effet et une telle pauvreté dans les moyens d'en produire, que les moindres idées nouvelles sont livrées au pillage sans retour. La meute des plagiaires affamés se jette dessus et s'en empare comme d'une curée qui leur est promise. Si tel homme est parvenu par tel chemin, vite les intri-

⁴ Ideas are mis-managed only.

⁵ turn them to proper account.

gants s'y précipitent et l'encombrent de façon qu'on n'y peut plus passer. Si tel auteur *s'est fait*¹ un nom par tel genre d'ouvrage, au même instant il se publie des milliers d'ouvrages du même genre, et la pensée originale est bientôt déflorée, déconsidérée par l'imitation... c'est l'imitation qui étouffe l'invention. Dans le monde des réalités, les riches, dit-on, vivent aux dépens des pauvres ; dans le monde des idées, au contraire, ce sont les pauvres qui vivent aux dépens des riches, et qui les ruinent en les contrefaisant. Les idées volées sont perdues pour les possesseurs et quelquefois pour leurs ravisseurs, car ceux-ci veulent toujours y ajouter quelque chose, ils les parodient jusqu'à l'excès, sous prétexte de les perfectionner, et ils les détruisent en les exagérant. Ce n'est donc point parce que nous avons trop d'imagination que nous procédons par abus et par excès en toute chose, c'est au contraire parce que nous n'avons pas assez d'imagination. Alors il ne faut pas trop nous enorgueillir de cette ardeur entraînant qui n'est peut-être qu'un assez pâle défaut, de cette bouillante activité de caractère qui n'est peut-être que de l'indigence d'esprit.

Paris, 30 janvier 1840.

M. de L. a acheté l'hôtel de M^{me} la duchesse de Ch.

Ces jours-ci des ouvriers, faisant des fouilles dans le jardin, ont trouvé un coffre mystérieux. C'est un trésor, point de doute. La duchesse de Ch. avait une fortune considérable, elle a laissé des millions. Ce sont des diamants, de l'or, des bijoux précieux que renferme cette cassette. On s'assemble, on se consulte, on remplit scrupuleusement les formalités d'usage en pareil cas, l'heure solennelle est venue, on va connaître enfin la valeur du trésor. Le coffre est ouvert. La curiosité redouble, ce n'est qu'une première enveloppe, ce coffre renferme un second coffre plus petit, on l'ouvre : que renferme-t-il.....?

le squelette d'un chien. A cette découverte, on rit d'abord de tant d'espérances déçues, et puis bientôt on s'attriste, car un des assistants se rappelle l'histoire de ce pauvre chien : c'était celui de *Marie-Antoinette**, son compagnon de prison, le témoin de toutes ses larmes, le seul trésor que la reine de France pût léguer à sa digne amie, M^{me} de Tourzel, en montant à l'échafaud.

Le coffre ouvert avec une curiosité profane fut religieusement fermé et remis à sa place.

27 février 1840.

Voici un carnaval qui fera bien valoir le carême.^b Jamais plaisirs plus pénibles n'ont mérité un plus doux repos. Quelle agitation ! Quel tapage et quelle fatigue ! Les jeunes filles sont pâles et languissantes, leurs pauvres mères font pitié ; les valets de pied sont tous enrhumés ; quant aux portiers, *ils sont depuis longtemps* somnambules, et l'observateur est étonné de la quantité de *démarches raisonnables*¹, de soins prévenants dont est capable un *portier*^c parisien, en proie au sommeil le plus profond.

¹rational
proceed-
ings.

Dès neuf heures du soir, le brave homme est endormi ; n'importe, il n'en fait pas moins son service : si vous sortez en voiture, il court avec empressement ouvrir la porte cochère ; mais ce prompt mouvement ne le réveille pas.

Si vous rentrez, il vous entend sonner ; mais le bruit de la sonnette ne le réveille pas.

S'il a des lettres, des cartes de visite à remettre à vous

* Femme, et ensuite veuve de Louis XVI, guillotinée le 16 octobre 1793. Son mari l'avait été le 21 janvier de la même année.

^b The present season will make Lent a treat. (This is a carnival [time of pleasure and festivity, beginning in January and ending

at Ash-Wednesday] which will make Lent valued.)

^c *Portier, portière*, the porter, or doorkeeper — sometimes dignified by the name of *concierge* — an indispensable personage in France, where so many inhabit apartments in the same house.

ou à votre domestique, il entr'ouvre la porte de sa loge, un froid glacial y pénètre subitement. Eh bien, ce froid glacial ne le réveille pas.

S'il a commis quelque grave erreur (les erreurs d'un portier sont bien dangereuses), si vous êtes victime de quelque irréparable oubli, si vous vous plaignez avec énergie, il se défend, il se fâche, il s'indigne, il vous accuse d'injustice ; mais sa propre colère ne le réveille pas ; vos reproches violents ne le corrigeront point. Il dort, regardez-le ; il dort, il rêve que vous le grondez. Vos menaces sont inutiles ; vous n'êtes pour lui qu'un cauchemar.

¹ made
up their
minds.

Les femmes de chambre, après les portiers, offrent les plus curieux phénomènes du somnambulisme. Ne pouvant dormir jamais, elles ont *pris le parti*¹ de dormir tous les jours. *Depuis un mois elles coiffent* leur maîtresse en dormant, *elles l'habillent* en dormant. Avec un instinct merveilleux, elles vont chercher les yeux fermés tous les charmants objets qui composent une élégante parure ; et elles ne se trompent jamais ; ce sont des somnambules sincèrement lucides. Elles ne confondent point le turban des concerts avec la couronne du bal. Elles doivent aux excès du carnaval une intelligence surnaturelle ; elles agissent avec une précision merveilleuse, elles marchent ou plutôt elles glissent dans les corridors comme des ombres, le flambeau qu'elles portent ne tremble point dans leur main ; et, chose étrange, elles ne mettent pas le feu à la maison ; mais dans cet état elles parlent peu, elles écoutent mal, elles ne comprennent rien et elles oublient tout. Les ordres que vous leur avez donnés hier ne servent pas aujourd'hui. Si vous leur demandez pourquoi elles n'ont pas fait telle ou telle chose, elles vous répondront hardiment : "Madame ne m'en avait rien dit." Il faut leur pardonner, c'est un des effets de l'extase magnétique. Les somnambules n'ont point de mémoire, toute faculté extraordinaire se paye par un sacrifice, il ne leur est permis de savoir qu'à la condition d'oublier.

Nous devons vous parler aussi d'une troisième espèce

de somnambules, des musiciens qui composent les orchestres de bal pendant le carnaval. Oh ! les malheureux, que leur supplice nous fait pitié ! Quel métier pénible : être *assis à l'étroit*¹, et quelquefois perché sur une mauvaise chaise pendant cent cinquante soirées, jouer vingt mille fois peut-être les mêmes airs, respirer pendant huit mortelles heures le même air empesté de truffes et de musc, quelquefois d'ail et de tabac, car les bals populaires sont aujourd'hui les plus harmonieux. Le *crin-crin*, dont riaient nos pères, n'existe plus dans Paris. *Le peuple-roi ne s'arrangerait plus*^a de ses accords économiques, il lui faut de la vraie musique, de solides musiciens, des basses, des contre-basses, des galoubets, il lui faut surtout le brillant cornet à piston. Il est connaisseur, il exige pour ses plaisirs tout ce qu'il y a de mieux, et quand par hasard l'orchestre est mauvais, il le jette par la fenêtre, et des instruments faux qui ont offensé ses oreilles, il se fait des armes terribles avec lesquelles il châtie les musiciens. Aussi les bals *de la barrière*^b sont-ils célèbres maintenant par leur mélodie, et il n'est pas rare de voir les passants s'arrêter sous les fenêtres de quelque restaurateur fameux, pour écouter les airs charmants joués par un Tolbecque de faubourg dans une noce d'ouvriers. À dire vrai, tous les orchestres sont bons maintenant à Paris, excepté celui de l'Opéra.

Le bal costumé qui doit avoir lieu chez M. Th. est toujours la grande occupation du moment ; il lutte victorieusement dans les conversations avec la *crise ministérielle*.^c Pour être admis à cette fête, le déguisement est ² indispensable.³ On allait même jusqu'à soutenir que MM.

^a The sovereign-people would not now be content to put up with.

^b So, the common people's balls. Paris est entouré d'un mur d'enceinte, percé d'un grand nombre de portes qu'on appelle barrières. Près de celles-ci, du côté extérieur, se trouvent des

quartiers très-populeux, exempts de l'octroi, où la vie et les amusements sont à bon marché.

^c M. Thiers devint pour la seconde fois, en 1840, sous la monarchie de Juillet, premier ministre, et prit le portefeuille des affaires étrangères.

¹ plain
dress
clothes.

les ambassadeurs iraient en uniforme; mais l'un d'eux a répondu avec beaucoup de convenance que son uniforme n'était pas un déguisement. En effet, le mélange aurait été plaisant, et le récit de cette soirée aurait offert des contrastes piquants. On aurait dit: M. un tel était en postillon de Lonjumeau, et son frère en lieutenant général; M^{me} une telle était en bergère et son mari était en pair de France; M^{lle} de... était en chinoise et son père en conseiller d'état. Il a donc été décidé que les graves personnages, c'est-à-dire les ambassadeurs, les ministres et les *hommes mariés* seraient admis *en frac*¹; mais pour les autres, c'est-à-dire pour les célibataires, on est impitoyable; ceux-là ne pourront entrer que déguisés. Tous sans exception. L'alternative est cruelle. Nous connaissons un homme d'esprit que l'idée de s'affubler en troubadour ou en Turc a tellement épouvanté, qu'il s'est subitement décidé à se marier. Il avait d'abord pensé à être ministre, mais les crises ministérielles sont si longues, qu'il a craint de n'être pas prêt pour le bal.

M^{me} ÉMILE DE GIRARDIN.

UNE VENGEANCE EN MINIATURE.

A VINGT ans, *Boucher**, le fameux peintre des petits amours, des nœuds de roses et des nids de colombes, n'était pas encore l'artiste original et célèbre qui a rempli le dix-huitième siècle de l'encens de ses succès et de la vaineur de ses pastels gracieux, trop gracieux dans l'opinion des moralistes même les moins sévères. Comme Watteau, comme Lancret, ses deux illustres prédécesseurs, il était

* Painter of portraits and pastoral scenes, who figured in the reign of Louis XV., famous for

his pictures of the manners and characteristics of the courtiers and fashionables of his time.

alors obligé, pour vivre et fort mal vivre, de peindre *sans relâche*¹ des paravents, des bois de clavecins, des ¹unremitting-ly. panneaux de voitures, et surtout beaucoup de dessus de portes. C'était pour lui une bonne fortune *quand on l'appelait*² dans quelque riche château, où, suffisamment ²when he was sent for. nourri, à peu près blanchi, et à *demi*³ chauffé, il était chargé de représenter, perché au haut d'une échelle, d'in-³half. nombrables *Quatre Saisons*, des centaines de *Trois Grâces* et une foule d'*Age*^a *d'or* et *d'argent*. *Qu'il était loin*^b de penser, à cette époque de lutte corps à corps avec la misère, que ces toiles et ces panneaux seraient recherchés un jour avec avidité par les amateurs et payés comme autant de chefs-d'œuvre! Mais quel artiste, quel poète a jamais été dans le secret de l'avenir? Salulaire ignorance! car, peut-être, ni le poète ni le peintre ne travailleraient s'ils étaient sûrs de leur avenir, et, dans ce cas, l'avenir n'arriverait jamais pour eux. Ne dérangeons donc pas un ordre que nous n'avons pas fait. Laissons à la vague l'écume, à la tempête le bruit, au poète la souffrance. Rappelons-nous souvent la réponse bizarre, mais bien sensée, que Pétrarque, le grand poète italien, fit un jour au pape, qui lui disait affectueusement: "Signor Pétrarque, *voilà Laure devenue veuve*; Laure que vous avez tant aimée, Laure pour qui, depuis plus de vingt ans, vous avez tant soupiré et écrit tant de beaux vers! Voulez-vous, cher et grand poète, *que j'intervienne*⁴ pour vous la faire épouser?" "*Gardez-vous-en bien!*"^c s'écria le poète; "si vous saviez combien je veux soupirer encore pour elle des sonnets!"

Le jeune Boucher, — *qu'on se garde bien de le croire*⁵,

^a Quantities of golden ages and ages of silver. (Observe that *âge* is singular in French: *L'âge d'or*, *des âges d'or*; because there was only one golden age. So to describe people enjoying the qualities of one particular person: *Caton, des Caton*; *Talleyrand, des Talleyrand*. So with

some compound words: *Un portemonnaie*, *des portemonnaies*.)

^b How far he was from thinking. (Lit.: how he was far. So, *Que vous êtes magnifique! Qu'il fait beau!*)

^c Pray, do nothing of the kind. *Se garder de*, to beware of, to take care not to.

⁴ Shall I use my influence? (Subj. after *vouloir*.)
⁵ let it not be supposed.

— n'était pas tout à fait aussi poétique que Pétrarque; s'il éprouvait profondément les ennuis attachés à la pauvreté, il était loin de l'aimer. Il la subissait en silence, souffrant le joug de plomb qu'il portait, mais ne demandant pas qu'il fût plus lourd. Il l'était déjà assez pour son âge, qui se décourage si vite, et pour son caractère, éperdument amoureux de la liberté, du plaisir, *en attendant*¹ d'être sans mesure l'ami de la licence, *ainsi que l'attestent non-seulement ses tableaux*^a grands et petits, mais tous les mémoires contemporains. Longtemps esclave des volontés fastidieuses des grands seigneurs qui employaient son pinceau à l'ornement de leurs palais, il devait un jour, quand la richesse viendrait le visiter, posséder, lui aussi, maison des champs, bâtie sur *le moelleux versant de la colline*²; parcs dessinés par les successeurs de *Le Nôtre*^b; eaux vives et eaux dormantes sous les roseaux; habitation de prince, distribuée à ravir les yeux, meublée avec luxe et délicatesse; salons *tendus*³ de tapisseries des Gobelins, boudoirs de soie bleue et rose; et donner, lui aussi, à son tour, dans ses propriétés, des soupers qui vont de service en service du soir au matin, des bals sous les marronniers, des illuminations *à faire pâlir*⁴ les étoiles, des fêtes *à*⁴ attirer chez lui toute cette noblesse dont il avait été d'abord le serviteur très-humble et le commensal très-nécessiteux. Mais ces jours de splendeur étaient encore perdus au *fond*⁵ vaporeux et fort indistinct de la perspective de son avenir, quand il épuisait les premiers trésors de sa jeune imagination à décorer le château de madame la vicomtesse Duvernoy, placé aux bords de la Seine, ces bords qui n'étaient pas aussi fleuris pour lui que pour les moutons de *madame Deshoulières*.^c

Les caprices de cette hautaine madame Duvernoy ne cessaient de tourmenter le malheureux artiste Boucher, qu'elle avait *fait venir* de Paris pour peindre, embellir,

^a As not only his pictures testify. (Nom. after the verb. So, *Comme font les Français*, as the French do.)

^b Landscape gardener (time of Louis XIV.).

^c Poetess of the 17th century, famous for her idyls.

¹ until he should be.

² downy hill-side.

³ hung.

⁴ fit to (proper understood) put out.

⁵ back-ground.

orner, décorer *de haut en bas* son vieux château de la Folie-Duvernoy. Pour cent francs par mois, il avait *accepté de couvrir de*¹ ses douces et riantes compositions *les nombreuses pièces*² du château ; il devait peupler les corridors *de figures* mythologiques ; la salle à manger *de*³ sujets de chasse, *de* bécassines entrelacées avec des poules d'eau *au*⁴ plumage tendre, *de* cerfs et *de* biches, *de* gibecières et *de* fusils ; puis entourer le salon *de* panneaux tour à tour sévères ou légers, offrant, *les uns*⁵ des instruments de musique, *les autres*⁶ des Muses inspirées, *les autres*⁷ encore des emblèmes tirés de la culture des beaux-arts. Toujours pour cent francs par mois, il était obligé de compléter cette vaste série d'ouvrages par la décoration d'une salle de bain dans le style oriental, et enfin par celle d'une chambre à coucher et de plusieurs boudoirs. Il y avait là, on en conviendra, de quoi esquisser, composer et peindre des jours, des mois, des années, tâche laborieuse, immense, écrasante, *que* n'adouçissaient pas pour lui *les bons procédés* de madame Amaranthe Duvernoy.^b

La fière vicomtesse, qui n'avait que l'orgueil des arts, traitait les artistes comme elle ne traitait pas ses valets de pied, ses paysans et sa basse domesticité. Pour elle, un peintre représentait un ouvrier en couleur, rien de plus ; elle payait Boucher pour lui faire des hameaux, des paysages, des moulins, des barques, comme elle payait son cordonnier pour lui faire des souliers, et son coiffeur pour lui faire des boucles et lui poser des mouches. Aucune différence à ses yeux. Boucher mangeait à *l'office*⁴ avec la femme de chambre et couchait sous les combles. Et, si *de loin en loin*⁶ madame la vicomtesse daignait descendre à examiner les travaux du jeune artiste perché sur son échelle de douleur, c'était pour l'humilier et le

^a With soft plumage. So, *L'homme au nez*, the man with the nose ; *la halle au blé*, the corn-market.

^b Which was not made easier

for him by any kindness from Madame A. D. (Nom. after the verb. Lit. : which mitigated not for him the kind dealings of . . .)

¹ undertaken to cover with.
² rooms.

³ some... others.

⁴ In the pantry.

⁵ at odd times.

¹ hurt
his feel-
ings.

*froisser*¹ par des critiques qui le laissaient pendant plusieurs jours dans le plus sombre découragement. C'est dans ces termes ou à peu près qu'elle lui parlait, et qu'elle lui parla en effet un jour où elle eut la bonté d'aller voir les peintures qu'il composait pour elle.

² I say.

"*Dites donc*², jeune homme, *qu'est-ce que vous avez prétendu faire là ?*"^a

Et le bout de son ombrelle chinoise se promenait sur la peinture encore fraîche qu'elle désignait de cette façon si courtoise et si bienveillante.

Et Boucher répondit :

"Madame la vicomtesse, c'est une colombe qui porte un message à son cou."

"Ça, une colombe?"

"Oui, madame."

³ You
are
joking, I
suppose.

"*Vous voulez rire!*³ C'est un vrai canard sauvage."

La rougeur couvrit le visage de l'artiste.

"C'est que je *n'aurai pas réussi*^b, mais j'ai cru représenter une colombe."

"Allons donc! jamais pareil oiseau n'a été une colombe! Vous me retoucherez cela, entendez-vous?"

"Oui, madame."

"Et qu'avez-vous prétendu faire ici?"

"Un moulin."

"Une grosse mouche, vous voulez dire?"

"Pardon, madame la vicomtesse, c'est bien un moulin..."

"*Auriez-vous l'intention*^c de vous moquer de moi?"

"Je vous jure, madame, que mon intention..."

"Dans quel pays, je vous prie, existe-t-il des moulins qui ont tant d'ailes?... Comptez: une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit ailes..."

Et la vicomtesse de rire des huit ailes du moulin.

^a What is that supposed to be meant for? (Lit.: what have you intended to make there?)

^b I have perhaps been unsuccessful. (The future tense used

to imply a possibility: it is that I shall not have succeeded.)

^c Pray, do you intend...? (Conditional used to imply a supposition.)

"Permettez-moi de vous *faire observer*^a, madame, que mon moulin n'a réellement que quatre ailes; vous en comptez huit, parce qu'il vous paraît en ce moment de confondre avec ces quatre ailes leurs quatre ombres portées."

"*Ombres portées* !...¹ *ombres portées* !...^b tant qu'il vous ¹shadows. plaira, mais je n'admets pas, je n'admettrai jamais qu'un moulin ait huit ailes..."

"Encore une fois, madame..."

"*Supprimez-moi*^c tout de suite ces quatre ailes."

"Mais, madame, si je les supprime, le moulin ne sera plus en perspective..."

"Qu'est-ce que cela me fait?"

"Il tombera sur le premier plan..."

"Je m'en moque bien! Vous le relèverez, s'il tombe."

"Il ne ressemblera plus à un moulin."

"Ah! *c'est trop fort* !...² Parce qu'un moulin n'aura ²that is pas huit ailes, il *ne sera plus*^d un moulin... Vous *dérail-* too much of sonnez...³ Où avez-vous appris? où avez-vous étudié?" ³a good thing.

"Je ne dis pas absolument, madame..."

"Je vous dis, moi, d'effacer *au plus vite*⁴ ces quatre ailes... Qui vous en demande tant que cela, monsieur?...⁴ instantly. ⁵You are raving.

Et Boucher, en soupirant, effaça les ombres portées des quatre ailes du petit moulin, et alors la vicomtesse, satisfaite, de s'écrier :

"*A la bonne heure* !⁵ voilà un moulin, un véritable ⁵well moulin... Ombres portées! ombres portées!... Si je ^{and} good vous *eusse laissé faire*...⁶ Ces peintres n'entendent rien... ⁶if I had left you alone. absolument rien..."

La vicomtesse s'interrompt pour s'écrier encore :

"Ah! mon Dieu! mon Dieu!"

^a To observe to you (lit. : make you observe).

^b Cast shadows. *Ombre portée*, the shadow of an object thrown upon a surface, as distinct from *ombre*, shade, or shady side of an object.

^c Take out. (Lit. : take out for me; as : *Prends-moi ce drôle, et pend-le-moi vite*, take that rascal, and hang him up quickly.)

^d See note b, p. 88.

Boucher voulut savoir...

"Ce cri... Qu'avez-vous encore aperçu, madame, dans cette peinture?"

"Ce que j'ai aperçu!... Qu'est-ce donc, bon Dieu! que cet homme-là debout près de votre moulin?"

"C'est un berger; j'ai voulu animer la scène, et, dans ce but..."

¹ that
that is.

"Vous dites que *c'est là*¹ un berger?"

"Oui, madame la vicomtesse... un berger qui joue de la flûte."

"Il ne s'agit pas de ce qu'il joue. Obligez-moi seulement de me dire si les bergers n'ont qu'une jambe. Autrefois, je ne dis pas; mais maintenant..."

"Comment, madame?..."

"Je vous demande si, d'après vous, les bergers n'ont qu'une seule jambe. Voyez! votre berger n'a qu'une jambe..."

"C'est que l'une cache l'autre. Voilà pourquoi..."

² an-
other.

"*Autre*² moquerie!... Nous avons tous deux jambes... moi, vous, tout le monde... les bergers comme les rois..."

"Sans doute, madame, mais j'aurai l'honneur de vous répéter..."

"Eh bien, alors, pourquoi?..."

"Mais les lois de la perspective veulent..."

³ Don't
talk to
me!

"*Allons donc*!³ tantôt votre stupide perspective donnait huit ailes à un seul moulin, et maintenant voilà qu'elle ne donne qu'une seule et unique jambe à un berger. Ajoutez bien vite cette jambe qui manque à votre infirme et ridicule berger."

Boucher *n'y tint plus*.⁴ Il répondit, étouffé par l'ignorance de la vicomtesse:

"Jamais, madame... Mon respect pour mon art..."

La vicomtesse riposta:

"Comment, jamais!... Commencez par me respecter avant de respecter votre art... votre perspective... Je vous dis, monsieur, de faire sans plus tarder ni plus *rai-*

⁴ Could stand it no longer (held against it no longer).

sonner¹ une seconde jambe à ce berger, ou bien... Choisissez^{1 to argue.} !”

Boucher se tut et baissa la tête.

C'était un congé que la vicomtesse Duvernoy offrait au peintre *s'il se refusait*² davantage à la monstrueuse ânerie qu'elle lui proposait. Le désespoir lui conseilla ceci:

“Madame la vicomtesse...”

“Eh bien, que voulez-vous? parlez!”

“Avant de *me rendre à*³ vos ordres, qui sont, sans doute, plus sensés qu'ils ne me le paraissent, *voudriez-vous qu'un tiers décidât*^{3 Before complying with.} entre nous?...”

Aussitôt la fière vicomtesse sonna.

“Soyez satisfait, monsieur. Vous allez sur-le-champ être confondu, et votre confusion sera double, triple, car je veux que ce soit ma femme de chambre elle-même qui vous condamne. Une femme de chambre! Sarrasine *va venir*.”⁴

Sarrasine était une de ces filles de fermier que les grandes dames de la noblesse de campagne prenaient autrefois à leur service, pour en faire soit leur coiffeuses, soit leurs couturières, soit leurs femmes de chambre, selon l'aptitude qu'elles *leur reconnaissaient*.⁵ C'est là l'origine, à peu près générale, de toutes ces *Marton, Lisette, Nérine*⁶, qui tiennent tant de place dans les charmantes comédies de Lesage, de Marivaux et de Dancourt. De bonne heure, presque en naissant, elles prenaient les grandes manières de leurs maîtresses en les écoutant parler et en les voyant agir. Quelques-unes allaient passer l'hiver à Paris à la suite de leur maison, et celles-là finissaient par se marier à des coiffeurs ou à des valets de chambre de la grande ville; quelques autres, comme Sarrasine, restaient toujours à la campagne avec leurs maîtresses. C'étaient les *moins déléguées*⁶ de leurs classes, c'étaient aussi, sous certains rapports, *les moins bien*^{4 is coming. 5 noticed in them. 6 least wily.}

* Would you like a third person to decide? (Subj. impers.: would you that a third should ...?)

⁶ Martons, Lisettes, Nérines. In French these names are in the singular.

¹ the worst off. *partagées*.¹ Elles ne participaient à aucun des plaisirs attachés au service des grandes maisons nobiliaires de Paris. Peu d'*étrennes* ^a, peu de *cadeaux* ^a, peu de belles *toilettes*² de madame à porter, quand madame avait à peine cessé de les porter. Ajoutez de très-petits gages, auxquels *il fallait ajouter*³ souvent de mauvais traitements. Tel était le sort de la plupart des femmes de chambre campagnardes, ce qui peut aisément *se constater*⁴ par la lecture d'une foule de comédies de mœurs dont la scène *se passe*^b dans des châteaux de province. Tel était le sort de Sarrasine, jeune et jolie fille d'un des fermiers de madame la vicomtesse Duvernoy.

Ce sort était des moins brillants, si l'on a retenu quelques-uns des traits que nous avons esquissés du fort mauvais caractère de la vicomtesse, la maîtresse très-amère, très-superbe, très-fantasque et très-quintreuse de Sarrasine. *Il n'est*⁵ pas de paroles aigres, désagréables, dont elle ne *lapidât*^c sa femme de chambre pour la moindre faute commise, pour la plus légère maladresse. Si une mouche était trop près de l'œil auguste de la vicomtesse, ou trop loin de sa bouche, elle accablait de reproches la pauvre petite Sarrasine, qui était pourtant adroite comme une fée, et jolie comme une des plus pimpantes bergères de Watteau : *cheveux cendrés*⁶, *mignonne figure, rose et blonde*^d, *réveuse et chiffonnée*⁷, faite de grâce et de malice, sculptée par les mains spirituelles du dix-huitième siècle, qui n'a pas légué son moule au siècle suivant. Il est, du reste, à remarquer que chaque époque fortement caractérisée a pareillement ses physionomies bien caractérisées qui lui sont propres. Cherchez sous le frêle Louis XV les graves physionomies du règne de Louis XIV, vous ne les rencontrerez pas plus que vous ne trouverez, sous le règne de Louis XIV, les figures longues, mélancoliques

^a Few gratuities (Christmas presents, or new year's gifts).

^b Comedies of every-day life, of which the seat is laid (passes itself).

^c With which she did not pelt, storm. (Subjunctive after *il n'est pas*.)

^d Pretty little pink and white face.

⁶ light-brown hair.

⁷ dreamy and dimply.

et castillanes du temps de Louis XIII. Sans doute, le costume *est pour beaucoup*¹ dans ces notables différences, mais il n'est pas tout.

Sarrasine, qui connaissait l'impatience de sa dame, était bien vite *accourue*² au coup de sonnette de madame la vicomtesse. Mais, à peine fut-elle dans la *pièce où on l'appelait*³ pour donner son opinion, pièce qu'elle n'avait pas encore *vue*⁴ depuis que les peintres s'occupaient de la décorer, qu'elle poussa un cri, mais un cri fort différent, comme impression, de celui qu'avait poussé sa rogue maîtresse, il y avait quelques minutes.⁵

"Ah! mon Dieu! madame!..."

"Que vous prend-il donc, Sarrasine, pour crier ainsi?"

"*Je m'extasie, madame.*"^a

"Et qu'avez-vous pour oser vous extasier ainsi devant moi?"

"Ah! madame, les beaux petits moutons! ah! madame, les belles petites chaumières vertes!... Et ce ruisseau!... et cette rivière là-bas! là-bas!... Ah! monsieur le peintre, *que vous avez de talent! que vous avez de l'esprit! que vous avez du goût!*"^b

On pouvait mesurer le dépit infernal éprouvé par la vicomtesse à la joie difficilement contenue de Boucher, l'un et l'autre témoins de la satisfaction naïve de Sarrasine, qui continua de cette manière admirative et passionnée:

"Oh! mais regardez, madame, cette jolie colombe!... Est-elle bien faite! Elle vole! elle est vivante!..."

"Vous trouvez donc, vous aussi, que *c'est là* une colombe!..."

"Qui donc ne le trouve pas, madame?"

"Moi, mademoiselle la sotte!"

"Ah! c'est différent! Quel animal *voulez-vous alors que cela soit*^c, madame?"

^a Ma'am, I'm wondering.

^b What talent you have! How clever you are! What taste you have!

^c Do you wish it to be? (Lit.: will you that it be?)

¹ goes for a great deal.

² had come up (part. agrees with the nom.).

³ where she was called.

⁴ agrees with *vue*.

⁵ a few minutes ago.

"Impertinente!" murmura entre ses dents la vicomtesse indignée de ces intarissables éloges prodigués par Sarrasine aux ouvrages de Boucher et particulièrement à certaines parties condamnées par elle.

Cependant les beaux compliments de la jolie femme de chambre s'arrêtèrent tout à coup.

D'un ton de regret, elle reprit ainsi :

"Ah! quel dommage! oh! non... vous vous êtes trompé, monsieur Boucher," dit-elle... "*ou je me tromperais*" bien moi-même..."

"Ah! vous voyez!" interrompit la vicomtesse en jetant un coup d'œil triomphal sur Boucher et en le ramenant sur Sarrasine avec cette question :

"Ce berger vous choque horriblement, n'est-ce pas, Sarrasine?"

"Quel berger, madame?"

"Eh bien, ce berger qui est dans ce paysage que vous avez sous les yeux?"

"Ce n'est pas le berger, madame, qui m'occupe... c'est le petit moulin... Pourquoi va-t-il se laisser tomber dans la rivière?"

Boucher se tourna vivement vers le mur pour ne pas laisser voir son visage radieux de bonheur et de vengeance.

"Vous dites," demanda furieuse la vicomtesse, "que ce moulin..."

"Ne tient pas du tout sur sa base... il penche, il incline, il va tomber. Très-certainement, M. Boucher pourrait... doit... il me semble... trouver le moyen de le mettre *d'aplomb*..."¹ je ne sais pas, moi... mais vous, qui êtes peintre..."

¹ to set it up.

Boucher, qui, depuis le commencement de cette visite de madame Duvernoy, avait toujours eu sa palette d'une main et son pinceau de l'autre, fit rapidement revivre les quatre ombres portées qu'il avait effacées, et, à l'instant

¹ Or perhaps I am wrong myself. See note c, p. 88.

même, le moulin se releva, *prit du relief, de la vérité*^a : aussi Sarrazine, *battant des mains*, s'écriait :

"Et voilà! voilà ce que je demandais!... à la bonne heure! *c'est là* un vrai moulin comme les moulins de mon père... le vent, Dieu merci! ne le renversera plus..."

Puis, se retournant vers sa maîtresse, dont elle ne soupçonnait pas les bouillonnements intérieurs pendant qu'elle se livrait à cette félicité orgueilleuse *d'avoir trop raison*¹, ce qui porte presque toujours malheur, elle lui dit :

¹ at being too much in the right.

"Madame m'a sonné... Que désire madame?"

"Madame désire," lui répondit une voix de tonnerre, qui fit fuir la femme de chambre comme si elle eût été engouffrée par une tempête, et faillit faire tomber Boucher du haut de l'échelle, "madame *désire que vous alliez* au diable, petite sotté! impertinente fille!"

Se tournant ensuite vers Boucher, elle lui dit :

"Passez ce soir, après dîner, dans mon boudoir; j'ai à vous parler; n'y manquez pas! Adieu, monsieur."

Cet ouragan sortit ensuite, laissant tout contrit le pauvre Boucher, qui se fit, quand il fut seul, ce raisonnement fort simple : "Puisque madame Duvernoy, qui n'est pas contente de mon travail, veut me parler, c'est évidemment pour arrêter mon compte et me renvoyer. A la garde de Dieu!" ajouta-t-il, "bonne fortune aux bons courages." Ensuite, en jetant un regard mélancolique sur les peintures qu'il allait laisser inachevées, il dit : "Adieu, moutons *aux*^b soies d'argent bouclées; adieu, mes buissons de roses de mai que j'aurais eu tant de plaisir à caresser *du bout*² de mon pinceau; adieu, petits ruisseaux *comme il n'en coule*^c que dans les pays idéals où ils sont de lait; adieu, ciels veloutés comme on n'en a jamais vu, mais comme on voudrait toujours en voir; adieu, coins mystérieux des bois touffus où l'on voit s'avancer une blanche patte de biche; adieu, forêts co-

² with the end.

^a The mill stood out in relief and looked natural (raised itself, took relief, truth).

^b With curls of silvery fleeces.

^c Such as only flow (lit. : as there flows of them but. Verb impersonal).

¹ agree
with *le*.

quettes qui se meuvent sous une tempête d'éventails, mais par des éventails agités par de toutes petites mains de sylphes ; adieu, lointains tendres et violets, horizons bleus et nuancés comme une gorge de ramier ; adieu, nature plus belle que la nature, car je t'ai soigneusement *choisie*¹, je t'ai *faite*¹ des plus doux rayonnements de la lumière, des plus charmants caprices de la nuit, des plus jolies choses du monde ; adieu, je ne vous verrai plus et vous ne me verrez plus, moi, qui vous ai créés. Je vous pleurerai !... mais, dites, ne vaut-il pas mieux *nous quitter* ?^a ne vaut-il pas mieux souffrir que se déshonorer à faire des moulins sans ombre portée et des bergers ?..." La douleur étouffa la voix émue de l'artiste prédestiné. Il mit sa tête brûlante entre ses deux mains, et attendit, dans cette attitude, l'heure d'aller recevoir solennellement son congé de la bouche si gracieuse de madame la vicomtesse Duvernoy.

² to be
asked.

Entre le moment où le peintre Boucher avait adressé de si touchants adieux à ses moulins amarantes et à ses moutons chéris, et celui où il était convenu qu'il se présenterait chez la terrible vicomtesse, cette implacable ennemie de la perspective et de la projection d'ombre, il *dut se passer*^b un grave événement au château de la *Folie-Duvernoy*. Les membres de la famille se groupaient et se parlaient bas dans les coins des appartements ; on allait et venait avec des airs de mystère ; le nom de la vicomtesse flottait au-dessus de toutes ces rumeurs. Qu'était-ce donc ? S'informer auprès des domestiques était inutile : les domestiques n'attendent jamais *qu'on leur demande*² ce qu'ils savent pour le dire et le répandre à plaisir ; ils le disent assez sans cela. Leur indiscrétion n'a besoin ni d'encouragement ni de violence. Après tout, que pouvait faire au seul personnage auquel nous nous intéressons ici, au jeune artiste si maltraité dans ce château,

^a Is it not better to part ?
(leave one another).

^b A serious event had to take

place. (Lit. : there had to pass
itself. *Devoir*, to be to. *Se passer*, impersonal.)

ce qui avait lieu d'heureux ou de malheureux au château? Que lui importait de savoir s'il laissait derrière la grille, en la fermant sur lui, une douleur ou une joie? En vérité, il eût fallu avoir de la bonté *de reste*¹ pour se pré-^{1 extra.} occuper, même faiblement, du sort de madame la vicomtesse Duvernoy en la quittant pour toujours et avec bonheur.

Quand le jeune peintre *eut fait ses malles*², ce qui, on ^{2 packed up his things.} le suppose, ne fut pas très-long; quand il eut réuni et mis en ordre, ce qui était bien plus précieux pour lui que ses habits et son linge, tous ses dessins, toutes ses esquisses, toutes ses études, l'heure étant enfin sonnée de son rendez-vous, il se fit annoncer chez madame la vicomtesse.

A peine avait-il mis les pieds sur le tapis du salon où l'attendait madame Duvernoy, qu'il fut frappé de la singulière différence qu'il trouva entre l'expression qu'elle mit à le recevoir et celle qu'elle avait *eue* tantôt en lui laissant pressentir son congé.

D'un geste gracieux et amical, elle l'invita à s'approcher d'elle.

"Asseyez-vous dans ce fauteuil, monsieur Boucher."

L'artiste croyait avoir mal entendu; il balbutia:

"Madame, un siège suffirait..."

Sourire plus bienveillant encore de la vicomtesse.

"Non, *je vous en prie*, monsieur Boucher."

La vicomtesse polie! le ciel allait donc s'écrouler? La châtelaine de la Folie-Duvernoy était devenue polie! Quel changement! quelle révolution!

Elle continua ainsi:

"*Tantôt*³ *vous avez dû*⁴ me trouver bien... bien...^{3 A little while ago.}
Comment dirais-je?..."

"Bien vive, peut-être, madame."

"Mieux que cela! mieux que cela! Bien emportée."

"Oh! madame..."

* You must have found me. *Vous devez avoir froid*, you must be cold.)
(*Devoir*, implying supposition, requires the infinitive. Ex. :

"C'est le mot : emportée. Que voulez-vous ? on n'est pas toujours bien disposée... On se laisse entraîner par l'erreur d'une opinion fausse, injuste."

"Je n'ai pas dit, madame..."

"Moi, je le dis ! J'ai été injuste avec vous. Tenez, monsieur Boucher, oublions cette scène."

Décidément le ciel s'écroulait.

"Elle est tout oubliée, madame ; et je vous jure, si cela peut vous être agréable, que je quitte ce château sans rancune, que je m'en vais d'ici..."

La vicomtesse interrompit vivement Boucher.

"Comment, me quitter !... comment, vous en aller !... Mais vous ne vous en allez pas, vous restez ici, vous y resterez toujours... du moins tant qu'il vous plaira d'y demeurer."

"Si ce n'est pas un rêve," pensa Boucher, "qu'est-ce donc ?"

"En vérité, madame, vos paroles..." murmura-t-il.

"Sont l'expression parfaite de mon estime pour vous, estime fondée, sincère... Que vos moutons," ajouta-t-elle en riant, — elle riait quelquefois, — "que vos petits-moutons me le pardonnent, mais je leur adresse mes profondes excuses, sans oublier la perspective et les ombres portées, auxquelles je rends pareillement *la réparation qui leur est due.*"¹

¹ *due*
agrees
with
qui.

"C'est trop de bonté, madame, et je ne sais vraiment..."

Boucher ne mentait pas : il ne savait vraiment ce qui se passait dans l'esprit de la vicomtesse.

"Mais, encore une fois," reprit la vicomtesse métamorphosée, "laissons cela, et parlons d'autre chose."

"Madame..."

"Monsieur Boucher, *vous traitez aussi le portrait ?*"²

² *line*,
study.

"Oui, madame : c'est *un genre*² dans lequel mon goût m'entraîne, et dans lequel j'ai l'espoir de me distinguer un jour."

* You paint likenesses also, I believe ? (Lit. : you treat the portrait also ?)

La vicomtesse, d'un ton familier jusqu'à la bonté :
 "Je désirerais avoir un portrait fait par vous d'une personne..."

La vicomtesse s'arrêta.

"Qui vous est chère, madame ?"

"Très-chère ! *Je désirerais* que vous fissiez mon portrait."

"Mon zèle est tout à votre service, madame."

"*Je n'ai pas compté que sur votre zèle*¹ : j'attends de votre talent si original, si fin, un portrait de moi, une miniature gracieuse, parfaite, comme vous seul, je crois, pouvez la peindre."
I have not reckoned upon your real alone.

"J'emploierai tous mes efforts, madame, à vous satisfaire ; et, si mon inexpérience ne me trahit pas..."

"La modestie et le talent ! mais c'est presque du génie..."

"Non, madame, chez moi, c'est la vérité... J'ai peur de ne pas satisfaire..."

"Vous réussirez, j'en suis sûre."

Le peintre remercia d'un sourire, puis il dit :

"Quand madame *veut-elle que nous commençons* cette étude ?"

"Demain, pour continuer sans interruption..."

"Je serai demain *aux ordres* de madame."

"C'est très-bien ! Sous les traits de quelle déesse mythologique pensez-vous qu'il me serait plus avantageux d'être représentée ?"

La question, on le remarquera, n'était pas, au dix-huitième siècle, de la moindre extravagance. Les délicieuses miniatures du temps l'attestent : *il est*² peu de portraits de femmes qui ne se présentent dans le costume et avec les attributs de quelque divinité de la Fable. Que de *Vénus*, que de nymphes, que de naïades, que d'*Hébé*, que de *Minerve*^b n'a pas fournies l'*Almanach de la Cour* !^c
are.

* When would you like us to begin, madam ? (Lit. : when madam wishes she that we begin?)

^b Venuses, Hebes, Minervas (singular in French).

* The "Court Almanack" supplied. (Nom. after the verb.)

La vicomtesse reprit sa question.

"Si vous me représentiez en Psyché?"

"C'est bien diaphane de costume... Après tout, si madame le désire..."

"En Daphné? Qu'en pensez-vous?"

"Daphné est toujours représentée fuyant Apollon. Peut-être le calme d'un portrait souffrirait du choix un peu mobile de cette figure mythologique? Cependant, si madame la vicomtesse..."

"En Diane chasseresse? Cela vous paraît-il mieux?"

Boucher répondit:

"Je préférerais. Mais, si madame voulait écouter mon opinion."

"Je vous en prie..."

"Vous êtes jeune, madame, vous êtes belle," — Boucher, quoique peintre, ne flattait pas son modèle en ce moment, — "vos cheveux sont d'un noir superbe: pourquoi ne pas vous faire représenter sous votre costume moderne, qui vous va si bien?"

"Est-il assez poétique?..."

"Oui, madame; d'ailleurs l'art relève tout ce qu'il touche... *Watteau*^a, mon illustre maître, a fait des miniatures qui sont des chefs-d'œuvre sans toujours recourir à la mythologie..."

"Je vous laisse libre, monsieur Boucher, de me représenter comme il vous plaira, pourvu que vous ne me fassiez pas trop laide."

"Cela est impossible, madame."

¹ re-
plied to. En rougissant, la vicomtesse *releva*¹ ainsi le compliment du jeune artiste:

"C'est que, je dois vous le dire, monsieur, ce portrait est destiné à avoir une grande influence dans une importante affaire... dans la plus importante affaire de ma vie... vous comprenez alors le prix que j'attache à cette miniature..."

^a Watteau, a French painter of the 17th and part of the 18th century, famous for his colouring

and for the gracefulness of his pictures.

“Madame, la confiance que vous me montrez ne sera pas *trompée*...¹ je l’espère... tous mes soins tendront à ne pas rester au-dessous d’une tâche dont je sens la portée et la gravité.” ^{¹disappointed (agrees with que).}

La vicomtesse offrit ensuite sa main au peintre des colombes attachées avec des nœuds de roses, et *celui-ci*² y ^{²he, or, et celui-ci, who.} posa respectueusement les lèvres.

“Je vous attendrai donc, vous, vos pinceaux et vos couleurs, demain à midi dans mon boudoir.”

Boucher s’inclina.

“N’est-ce pas, c’est convenu, monsieur Boucher?”

Boucher s’inclina une seconde fois et sortit.

Il ne lui fut pas facile d’expliquer la conduite de madame Duvernoy, quand, une fois seul, il revint par la réflexion sur ce qu’il *sortait d’entendre*.^a Cet accès de courtoisie de la part de la vicomtesse, qui l’avait si peu habitué aux politesses, ce charmant accueil, ce désir qu’il restât au château, lorsqu’il pensait en être odieusement chassé, ce portrait, qui était visiblement la cause de tous ces changements, *donnèrent à rêver à Boucher*...^b Quoi qu’il en fût, il ne partit pas ; il rentra dans sa chambre et rouvrit sa malle pour en *sortir*³ ses crayons, ses couleurs et ses pinceaux, armes sous lesquelles il se présenterait, le lendemain, à midi, chez madame Duvernoy. ^{³to take out.}

Fidèle au rendez-vous *que lui avait assigné la vicomtesse*, Boucher, le lendemain, à midi, se montra chez elle avec son petit chevalet, sa plaque d’ivoire et sa *boîte à couleurs*. Le boudoir avait été disposé pour que la séance donnât les plus beaux résultats. *Adroitement ménagé*, le jour⁴ venait d’en haut et traversait l’obstacle tendre et transparent d’un double rideau blanc et rose avant d’éclairer le visage du modèle. Sarrasine, l’habile femme de chambre, avait employé tous ses soins ^{⁴the light cleverly subdued.} à *relever*⁵ par une toilette extraordinaire, la beauté de sa ^{⁵to enhance.}

^a He came to reflect upon what he had just heard (lit. : came back by reflection upon what he came out from hearing).

^b Set Boucher’s wits to work (gave to consider to Boucher).

¹ agrees with *la*. maîtresse. Elle l'avait *coiffée*¹, *poudrée*¹, *habillée*¹, *épinglée*¹ et *parée*¹ comme pour une noce.

² Himself a great admirer. *Engoué lui-même*² des rubans, des soieries et des fleurs, Boucher approuva d'abord cet excès de parure, fort près de l'exagération et par conséquent du mauvais goût; mais il eut pourtant le bon sens de se dire que la vicomtesse déjà fort jolie par elle-même, n'aurait pas dû aller ainsi *du premier coup*³ jusqu'aux dernières limites de cette parure excessive. Gardant toutefois ses remarques critiques pour lui, il la pria de s'asseoir dans un fauteuil qu'il lui fit choisir et qu'il poussa ensuite à quelque distance de la croisée. Quand elle fut assise, Boucher alla

⁴ too directly. tirer les rideaux sur eux-mêmes, *afin que* la lumière, qui tombait *trop en plein*⁴, fût répandue avec une intelligente économie sur les vêtements et sur les chairs. Ce premier travail de l'artiste qui a su le mieux, après Rembrandt, *faire jouer un rôle* actif et mystérieux *à la lumière*⁵, parut déplaire à la vicomtesse, qui lui demanda aussitôt:

"Pourquoi cachez-vous ainsi la lumière? Vous voulez donc me représenter au fond d'une cave?"

⁵ the action. "Non, madame, c'est pour obtenir, par *le jeu*⁵ et l'association de la lumière et des ombres, des effets d'opposition qui ont une grande valeur en peinture, surtout dans la peinture de portraits."

"Je ne dis pas le contraire, mais je ne veux pas avoir fait une riche et belle toilette pour *qu'on ne la voie pas*."⁶

"On la verra, madame, on la verra, votre toilette, malgré *ces ménagements*⁶ de lumière qui vous inquiètent."

⁶ reducing. "*On ne la verra pas*⁷ si vous n'écartez pas les rideaux. Sarrasine!"

⁷ It will not be seen.

"Madame? Que veut madame?"

"Tirez ces rideaux; tirez-les bien des deux côtés."

* The artist who, next to Rembrandt, is most skilful in making (has best known how to make) the light act a part (cause) to be acted by the light a part).

^b For it not to be seen (for that one see it not).

Sarrasine obéit; le soleil frappa alors en plein le visage de la vicomtesse, qui fut aussitôt, et à son vif plaisir, inondée de clarté, comme un mur exposé au soleil à midi.

"A la bonne heure!" s'écria-t-elle. "*On me voit*¹ tout ^{I am seen-}entière maintenant! Ma belle toilette ne sera pas perdue! on voit toutes mes dentelles et tous mes rubans!"

"C'est affreux comme monotonie de ton," pensa tristement Boucher; mais il dissimula son désappointement, ne voulant pas recommencer la scène de la veille, ni perdre à son début le retour inespéré *de la faveur dont il jouissait auprès de la vicomtesse.*^a

Le crayon avait à peine indiqué sur l'ivoire les traits principaux du visage, que madame Duvernoy se leva brusquement pour aller voir comment elle était. Elle hocha la tête et fit une moue qui n'avait rien de bienveillant, après avoir donné un coup d'œil à ce qui n'était pas même encore une ébauche.

"Comment! c'est moi, ce fouillis de lignes, de points, de taches! Oh! mais *c'est* abominable à voir!"

"Ce n'est pas encore vous, madame, mais *ce* sera vous dans une autre séance. Nous consacrerons celle-ci à dessiner votre portrait, les autres seront employées à le peindre."

"Je ne comprends pas, en vérité, qu'on vous rende d'abord si laid..."

"Il est impossible, madame, d'éviter cette transition..."

"Si quelqu'un voyait cette horrible figure... Sarrasine, ne laissez entrer personne."

Pour calmer la mauvaise humeur de la vicomtesse, Boucher se hâta de couvrir l'ivoire de quelques fortes teintes qui donnèrent aussitôt une expression violente à son ébauche; cette facile complaisance lui *valut*² les félicitations immédiates de son modèle, qui sans cela aurait infailliblement perdu patience et renoncé à *poser*³ plus ^{to sit.} longtemps.

^a The return of the viscountess's favour he now enjoyed (fa-

vour he enjoyed near the viscountess).

"Voilà ce que je demandais ! Je savais bien que je n'étais pas si pâle que vous m'aviez faite¹ d'abord."

¹ agrees with me.

"Mais, madame, je n'avais pas encore commencé à vous peindre... C'était l'ivoire qui prêtait cette teinte blafarde..."

"N'importe ! n'importe ! ne retombez plus dans cette manière de peindre qui m'effraye. Ah !" s'interrompit-elle, "mais je m'aperçois que je n'ai pas de collier."

"Les lignes de votre cou sont assez belles, madame, pour que vous vous passiez de^a collier, si vous n'y tenez pas absolument..."^b

"C'est que j'y tiens absolument. Mon collier de topazes m'a coûté² mille écus, et je n'ai pas déjà tant d'occasions de le montrer. Sarrasine, donnez-moi mon collier de topazes."

² agrees with nothing.

³ out of. Sarrasine prit dans³ un écrin le collier que souhaitait la vicomtesse et vint le lui passer autour du cou.

● "Ah ! mon Dieu ! à quoi ont donc touché vos mains, Sarrasine ?"

"Peut-être à la peinture, en passant près de cette boîte à couleurs de M. Boucher."

"Dieu ! quelle odeur d'huile rance ! allez-vous laver les mains^c ; vous me soulevez le cœur. Allez !"

Sarrasine confuse s'éloigna.

"Voilà une idée ! voilà une prévention !" pensa Boucher. "Mes couleurs sont à l'eau et à la gomme^d : comment pourraient-elles sentir l'huile ?"

Et la vicomtesse reprit en respirant un flacon d'éther :

⁴ they have not yet found out the way.

"Comment ! monsieur Boucher, on n'a pas encore trouvé, dans votre état, moyen⁴ de peindre à l'eau de Cologne, à la violette ou à la frangipane ?"

"C'est pourtant de l'eau pure que j'emploie," se redit Boucher.

^a For you to do without (subj. for that you do).

^b If you do not absolutely care about it. (*Tenir à une chose*, to care about a thing.)

^c Go and wash your hands

(the hands to you). So, *Le lui passer autour du cou*, to put it round her neck (the neck to her).

^d Mixed with gum and water. (See further down.)

"Non, madame, pas encore," répondit l'artiste, qui avait suivi de l'œil, *avec attendrissement*¹, cette pauvre Sarra-
sine, toute troublée par l'ordre impératif qu'elle venait de
recevoir de sa *mordante*² maîtresse. Il se dit encore :
"Si chaque chose était à sa place dans ce monde, *est-ce*
*que ce n'est pas*³ la servante, plus jolie encore que la
maîtresse, mille fois meilleure qu'elle, qui devrait être
assise dans le fauteuil, tandis que madame la vicomtesse
irait à l'office se laver les mains ou plutôt *se les salir* ?"⁴

*Ce furent là*⁴ les principaux incidents qui marquèrent
la première séance prise par la vicomtesse pour *faire faire*
*son noble portrait*⁵ par Boucher, toujours fort *intrigué*⁶
de savoir à qui elle le destinait.

Le même mouvement de la *veille*⁶ continuait à régner à
la Folie-Duvernoy ; les parents et les intimes seuls sem-
blaient en connaître la cause. Se rattachait-il à cette
soudaine envie chez la vicomtesse de faire faire son por-
trait par Boucher ? *C'est là ce que*⁷ nous saurons sans
doute plus tard.

Le lendemain, toujours dans la même toilette outrée,
la vicomtesse se carra dans son splendide fauteuil devant
les yeux attentifs de son jeune peintre. Debout, près de
sa maîtresse, Sarra-sine était encore là, attendant un ordre
pour le remplir avec sa gentillesse ordinaire de biche.
De temps en temps, Boucher la regardait et se disait qu'il
aimerait mieux cent fois avoir à reproduire cette figure
naïve et *chiffonnée*, jolie et sans prétention, que cette
grande dame ennuyeusement belle, stupidement parée et
follement exigeante. Mais c'est la grande dame qui était
riche et qui payait. C'était donc la grande dame qui de-
vait avoir la préférence, l'honneur du portrait et tous les
honneurs possibles.

Depuis une heure environ, il promenait *mollement*^c ses

* To wash her hands, or rather dirty them (lit. : to wash the hands to herself, or rather soil them to herself).

^b To have her portrait taken.

(Lit. : cause to be made her portrait. *Faire* is in French an auxiliary. Ex. : To have a thing done, *faire faire une chose*.)

^c He had been now for about

¹ had been compassionately watching.

² sharp.
³ is it not...?

⁴ These were.

⁵ inquisitive, puzzled.

⁶ the day before.

⁷ That is what.

pinceaux capricieux sur le cou et les épaules du portrait de madame Duvernoy ; tout à coup, comme la veille, il est interrompu dans son travail par ce cri de son impitoyable modèle :

¹ Are
you . . . ?

“ Arrêtez ! monsieur Boucher, arrêtez ! mais arrêtez ! ”

“ *Seriez-vous* ¹ indisposée, madame la vicomtesse ? ”

Sarrasine courait déjà aux flacons.

² Pray,
have
you
done
paint-
ing ?

“ *Auriez-vous fini de peindre* ² mon collier de topazes ? ”

demanda sa maîtresse.

“ Il est fini, madame, et je vous assure qu’il est fort bien réussi. ”

“ Quel malheur *qu’il soit fini* ! Mon collier d’émeraudes, *j’y pense* maintenant, est bien plus beau, puisqu’il m’a coûté trois cents francs de plus. C’est le collier d’émeraudes que vous auriez dû *me peindre au cou*. ”

“ Il est trop tard maintenant ; tous mes effets sont obtenus. ”

“ Eh quoi ! vous ne pourriez pas remplacer un collier par l’autre ? ”

“ Oh ! non, madame, sans tomber dans des retouches malheureuses. ”

“ Quel ennui !... ” s’écria la vicomtesse. Mais, sortant tout à coup du ton langoureux de la contrariété, elle dit avec une joie superbe : “ *Qu’à cela ne tienne !* ” laissez le collier de topazes puisqu’il est fait, mais, au dessous, placez le collier d’émeraudes. ”

“ Deux colliers, madame ! deux colliers ! ”

“ C’est bien plus riche ! Les deux représentent six mille trois cents livres. ”

“ Mais deux colliers ! Songez que votre cou ne paraîtra presque plus. ”

“ Eh bien, allongez-le un peu. C’est convenu, Sarrasine. ”

“ Madame la vicomtesse veut son collier d’émeraudes ? ”

an hour softly moving. (Lit. : il y a une heure que je vous at-
since an hour he moved. Ex. : tends.)
I have been waiting for you
an hour, depuis une heure, or
* That need be no obstacle.

"Sur-le-champ."

"Je crois que madame la vicomtesse ferait bien de suivre les avis de M. Boucher. Il a raison; on ne *met*¹ one does not put on. ni deux cravates quand on est homme, ni deux colliers quand on est femme. Le collier est la cravate de la femme."

"Vous trouvez cela, vous, mademoiselle *Flipotte*?"^a

"Oui, madame, je le trouve."

"*S'il s'agissait d'un collier de légumes*^b, je vous demanderais votre avis. Donnez-moi ces émeraudes."

Aussitôt qu'elle eut reçu le collier des mains tremblantes de Sarrasine, la vicomtesse le posa à son cou, et se penchant vers la glace de sa toilette, elle dit :

"*Mais c'est fort bien assorti*!"² il n'est rien de *tel que*³ Why, it matches very well! *d'essayer*."^c

"Après tout," balbutia Boucher, que l'expérience de la vie commençait à rendre un peu plus *souple*³, "c'est une *mode* que vous pourriez *faire prendre*⁴, madame la vicomtesse, elle est fort originale..."^d

"*Pour mon compte*⁵, je ne la suivrai pas," murmura Sarrasine, mais pas assez bas pour n'être pas entendue de madame Duvernoy.⁵ For my part.

La vicomtesse saisit l'imprudente Sarrasine par le bras et lui dit avec un sourire ironique :

"Et pourquoi ne suivriez-vous pas cette mode, mademoiselle *Pimbêche*?"^d

"Parce que... parce que..."

Sarrasine avait une rougeur sur chaque joue, et une larme dans chaque œil.

"Je veux savoir pourquoi, entendez-vous? Répondez!"

"Parce que je n'aurai jamais, madame," balbutia-t-elle,

^a You think so, do you, Miss Saucyface? (Name of a maid in *Tartuffe*.)

^b If it were about a necklace of vegetables. (Lit.: if it were a matter of question of. *Il s'agit de...*, the matter is...)

^c There is nothing like trying. (Observe, *il n'est for il n'y a*, and *de* between *rien* and the adjective.)

^d Miss Chatterbox. (Name of an argumentative lady in "*Les Plaideurs*.")

"six mille trois cents francs à me pendre au cou. Voilà pourquoi."

"Vous êtes heureuse d'avoir répondu ainsi. Taisez-vous maintenant et restez là. Continuez! monsieur Boucher. Faites ce collier d'émeraudes que je désire voir sous mon collier de topazes."

D'un pinceau résigné, Boucher, en quelques touches fermes, vives et limpides, forma au-dessous du collier de topazes le collier d'émeraudes, et le sacrifice fut consommé. Intérieurement il soupira et se dit: "*Jusqu'où la nécessité peut-elle conduire, (mon Dieu!) un peintre pauvre!*"^a Et il se répondit: "Jusqu'à donner deux colliers de mille écus à un seul portrait."

"Voyons l'effet produit par mes deux colliers," dit la vicomtesse en quittant sa place pour aller contempler ce chef-d'œuvre de son invention.

"Ah! mais c'est très-beau! c'est miraculeusement beau!" s'écria-t-elle; et, dans son enthousiasme, elle ajouta: "C'est si beau, que je ne vois pas pourquoi nous nous arrêterions là. Mais non, ne nous arrêtons pas. Je possède encore un troisième collier qui me vient de ma mère, un collier de perles fines qui vaut dix mille francs... pourquoi ne pas l'ajouter aux autres? Qu'en pensez-vous, monsieur Boucher?"

Boucher pâlit. Un troisième collier!

"Je pense, madame," répondit Boucher, "que si nous ajoutons un troisième collier, *on ne verra plus votre cou.*"¹

"Eh bien, *allongez-le encore*²; c'est votre affaire."

"C'est impossible, madame; vous auriez le cou d'une autruche."

"Je veux essayer encore, puisqu'un premier essai nous a réussi."

La vicomtesse appelait cela réussir.

Cette fois, Sarrasine, au lieu d'attendre les ordres de sa maîtresse, alla chercher d'elle-même dans un écrin le col-

¹ your neck will then not be seen at all.

² make it longer.

* What will not necessity make a poor artist do ?

lier de perles fines et le présenta à sa maîtresse, qui en surchargea à l'instant même son cou.

Nouvel examen devant la glace de sa toilette.

"Mais c'est étourdissant!" s'écria-t-elle après *s'être admirée* pendant quelques minutes. "Vous avez tort, monsieur Boucher : ces trois colliers me prêtent une physionomie... Je ressemble..."

"A la pagode chinoise du salon," ne put s'empêcher de dire l'indiscrète servante; "celle qui remue *la*¹ tête." ¹ *Ita.*

"Et qui remue *les*¹ mains," dit à son tour la vicomtesse en appliquant deux soufflets à Sarrasine.

De rose qu'elle était, Sarrasine devint rouge vif comme une pomme *d'api*² mouillée par la rosée; la rosée, c'étaient ² *love-apple.* les larmes qui ruisselaient sur ses joues.

"Qu'elle est intéressante et gracieuse ainsi!" pensa Boucher, dont l'esprit fut à l'instant même traversé par une de ces pensées ingénieuses qui demandent une prompte exécution. *On verra plus tard si*³ *Boucher* ³ *We shall see by and by whether.* *l'exécute.*

"Il me semble," lui dit la vicomtesse, "que vous ne travaillez pas à mon portrait."

"Pardon, madame," répondit Boucher, qui parut dissimuler et cacher le mouvement *saisi*⁴ par la vicomtesse. ⁴ *noticed.* Il se remit aussitôt.

"Pardon, madame," reprit-il, "je fais votre troisième collier. Dans dix minutes, vous pourrez vous assurer vous-même..."

"C'est bien ! mettez, je vous prie, le collier de perles au milieu des deux autres."

"C'est difficile, madame, les deux autres étant déjà faits; mais vous m'avez habitué à *ne m'arrêter devant aucune difficulté*.⁵ Il sera fait comme vous le désirez." ⁵ *to stop at no difficulty.*

"*Cela vient-il?*" *s'informa-t-elle*⁶ au bout de quelques minutes.

"Admirablement, madame."

"En ce cas, doublez l'épaisseur du collier."

⁶ "Is it getting on?" inquired she. (Observe the use of *cela*.)

"Je la triple, madame. Cela suffit-il? Vous aurez une corde autour du cou."

"Bravo! Quand ce sera fait, prévenez-moi, afin que..."

Au bout de quelques instants Boucher répondit:

"C'est fait, madame; daignez venir voir si le collier de perles est rendu à votre satisfaction."

Une troisième fois, la vicomtesse se leva pour admirer sa propre image, et sa propre image, avec son triple collier, la ravit au troisième ciel.

"Nous terminerons là pour aujourd'hui; c'est assez," dit-elle. "Je suis contente de vous, monsieur Boucher, très-contente!"

"Madame la vicomtesse."

Madame Duvernoy se leva pour partir.

"Sarrasine, prenez la queue de ma robe et suivez-moi."

La jolie femme de chambre, encore pourpre des deux soufflets qu'elle avait reçus¹, prit en boudant la queue traînante de madame Duvernoy, et, en se penchant pour la soulever, elle dit tout bas à Boucher:

"Ah! monsieur, monsieur, je tremble pour vous! madame a encore trois colliers dans ses écrins: deux en corail et un autre en rubis. Si la fantaisie lui prenait!..."

"Ne crains rien," lui répondit pareillement tout bas le peintre Boucher; "j'allongerai encore son cou. *C'est*² déjà une autruche, *j'en*³ ferai une girafe, s'il le faut. *Mon parti est pris.*"⁴

Nous passerons sur les autres séances données par la vicomtesse à son portrait, qui, à force⁵ d'être surchargé d'ornements, d'accessoires, de verroteries, de perles, de dentelles, de saphirs, d'émeraudes et de diamants, avait fini par ressembler en effet à la figure grotesque et boursoufflée d'une pagode indienne, et nous arriverons à la dernière séance, celle qui devait couronner son bon goût et la patience de son premier peintre, le martyr Boucher.

"Je n'ai rien à redire"⁶, s'écria-t-elle avec l'orgueil de se voir si ridiculement reproduite, quand son portrait

¹ agrees with que.

² As it is, she is.

³ of her.

⁴ My mind is made up.

⁵ by dint of being.

⁶ I have not a fault to find.

fut fini et plus que fini, "*si ce n'est qu'il manque*," ajouta-t-elle au même instant, "trois choses essentielles à mon portrait pour qu'il soit un chef-d'œuvre."

"Comment," demanda avec vivacité le jeune peintre, "il est fini et il y manque trois choses!"

"Pas moins : trois choses essentielles, indispensables."

"*Veuillez me dire*¹, madame la vicomtesse," demanda l'artiste confondu, "ces trois choses indispensables." ¹ Pray, tell me.

"De la poudre, du rouge et des mouches."

"Quant à la poudre et aux mouches," répliqua Boucher, "elles ne manquent pas, j'oserai le faire observer à madame la vicomtesse, et quant au rouge... il me semble qu'il serait difficile, peut-être maladroît, de l'indiquer dans une peinture."

"Ta! ta! ta! vous appelez cela de la poudre et des mouches... c'est une vraie plaisanterie. Une pincée de poudre et deux mouches... Allons donc! j'en veux beaucoup, abondamment, à l'excès, comme les grandes dames de Paris. Je veux pareillement du rouge, excessivement du rouge, entendez-vous? C'est le genre à la cour."

"Qu'il soit fait comme vous le désirez!" répondit l'artiste en humiliant sa palette.

Et il allait noyer dans un nuage de blanc de céruse le front et le cou de la vicomtesse, lorsque Sarrasine, l'arrêtant par le bras, lui dit :

"Ah! monsieur Boucher, le joli portrait que vous avez fait là."

"Tais-toi!" lui dit Boucher à voix basse.

Mais Sarrasine, étourdie par la surprise de ce qu'elle venait de voir, n'entendit pas les recommandations à demi-voix de Boucher, et poursuivit :

"Oh! mais, *c'est vraiment d'une ressemblance!*"²

² It is so like.

"Tais-toi donc!" répéta Boucher.

"Ah ça! qu'avez-vous?" finit par dire la vicomtesse, étonnée de ces exclamations élogieuses de Sarrasine, qui

¹ Except that there are wanting. (Verb impersonal.)

l'avait peu habituée jusque-là à ses suffrages : "qu'avez-vous donc, Sarrasine ?"

Boucher se pencha sur la femme de chambre :

"Si vous parlez, nous sommes perdus tous les deux," lui dit dans l'oreille le peintre sur le point d'être trahi dans ses projets.

Sarrasine *s'était enfin ravistée*...^a mais bien tard, bien tard !...

"Je disais, madame," balbutia-t-elle, "que votre portrait... me paraissait maintenant fort beau, fort ressemblant... et que... oui... je disais... c'est cela, madame..."

"Vous avez bien attendu, mademoiselle, pour nous gratifier de votre assentiment glorieux."

"C'est que," reprit la fine femme de chambre, qui s'était déjà remise de sa maladresse, "j'attendais que vous eussiez complété le mérite de ce beau portrait en consultant à M. Boucher d'y ajouter, comme vous venez de le faire, beaucoup de poudre, beaucoup de rouge et beaucoup de mouches. J'ai cru déjà le voir tel qu'il sera quand il sera fini."

"Je vous remercie, mademoiselle," dit la vicomtesse, qui, par amour-propre, *voulut bien se payer*¹ de ces bonnes ou mauvaises raisons exprimées avec aplomb par Sarrasine.

Boucher fatigua cependant un quart d'heure sa main à saupoudrer de blanc les cheveux de la vicomtesse ; il en couvrit le front, les yeux jusqu'aux sourcils, les oreilles tant qu'il put. La noble dame avait l'air de sortir d'un fromage à la crème. Ceci fait, et ce n'était pas très-difficile pour son pinceau *né coiffeur*^b par excellence, il parsema le visage de son modèle d'une foule de mouches, après avoir eu soin de plaquer sur les joues deux espèces

¹ was willing to be satisfied with.

^a Had recovered from her mistake. *S'avis*er, to bethink oneself. *Se raviser*, to think again about, to come to another or a right way of thinking, alter one's mind.

^b With natural inclination to head-dressing (*né*, born a head-dresser. Boucher was of low origin ; it is supposed, intended for a hair-dresser).

d'emplâtres violemment rouges pour simuler le fard. Boucher *se fit horreur à lui-même*^a après la consommation de ce beau chef-d'œuvre, après l'exécution odieuse de ce *magot de la Chine*¹; et, quand il eut fini:

¹Chinese image.

"Si madame la vicomtesse daignait maintenant venir voir," dit-il avec respect et en cachant la miniature de moindre dimension *qu'il avait faite* pendant qu'il travaillait à l'exécrable portrait dont il achevait enfin de se rendre coupable.

La vicomtesse s'était *levée*.

"Superbe!" s'écria-t-elle, "radieux! incomparable! divin! si c'est assez dire," dit-elle. "Qu'en dis-tu, Sarrasine?"

On a vu que la vicomtesse et Sarrasine avaient conclu une espèce de trêve.

"Je dis, madame... comme vous... divin!"

"Non! je veux, j'exige ta façon de penser tout entière."

"Eh bien, madame, je dis qu'avec toutes ces piqures, toutes ces taches noires que vous avez au visage, dans votre portrait, et qu'avec cette poudre blanche qui vous enfarine le front et la tête, vous avez tout l'air d'un bonbon trop sucré qui a attiré des milliers de mouches."

Puis Sarrasine se mit naïvement à rire.

La vicomtesse devint violette de colère.

Elle s'écria en marchant sur Sarrasine:

"Ah! j'ai l'air d'un bonbon! J'ai l'air d'un bonbon!"

Sarrasine, toute pâle d'effroi, recula en disant:

"Mais bien sucré, madame, bien sucré!"

"Ah! bien sucré! quel comble d'audace, de grossièreté, d'inconvenance, d'impertinence!... *Gredine!*"²

² You saucy creature!

Et prenant un pinceau dans la main de Boucher, un pinceau chargé de couleur bleue, elle en *barbouilla à plaisir*³ le visage de Sarrasine, qui s'en alla épouvantée, effrayée et barbouillée, remplissant le château de ses gémissements et de ses plaintes. Ses larmes ruisselaient à

³ smeared plentifully.

^a Boucher was disgusted with himself (*se* is dative).

travers les sillons de couleur tracés sur son visage par sa maîtresse. Elle pleurait bleu.

Elle n'était pas bonne, on le voit, la fière châtelaine de la Folie-Duvernoy. Et pourtant, deux jours après cette scène infernale, elle disait du ton le plus mielleux à Boucher, assis dans le salon du château, en face de la magnifique miniature entourée d'un cadre encore plus magnifique :

"Cher monsieur Boucher, *d'honneur*^a, je suis si satisfaite de votre grand talent, et je devrais ajouter de votre caractère, que je veux vous le prouver d'une manière qui ne laissera aucun doute dans votre esprit."

"Qu'ai-je donc fait, madame, pour mériter?..."

"Je vais vous confier un secret de famille; vous verrez qu'il n'est pas indifférent que vous en soyez instruit^b un des premiers au château."

"Madame la vicomtesse, ma discrétion..."

¹ Now,
what can
she want
of me?

"Ah çà! que me veut-elle?¹" pensa Boucher; "que me veut-elle encore? Son portrait est fini, que trop fini..."

² I expect
soon to
be married.

La vicomtesse reprit ainsi de sa voix la plus flûtée :

"Je compte bientôt me marier.² C'est à M. le marquis de Rougeval qu'on a pensé pour moi; je dis bien: qu'on a pensé pour moi, car je ne connais pas plus M. de Rougeval qu'il ne me connaît. Nous ne nous sommes jamais vus. C'est assez l'usage dans nos grandes familles, vous le savez, monsieur Boucher, de ne nous faire connaître d'abord, futur et future, que par nos portraits. Les rois en agissent ainsi."

"Eh bien, qu'attendez-vous de moi, madame la vicomtesse?"

³ messenger.

"Voici ce que j'attends de vous. J'ai pensé que je ne pouvais confier à un employé³ plus intelligent ni plus fidèle la haute mission de porter cette miniature à M. le

^a Elliptical: upon my word of honour. (I really am ...) you should be one of the first informed of it.

^b (Subj.) It is important that

marquis de Rougeval, dont le château n'est qu'à dix lieues d'ici, aux limites des deux provinces."

"Moi, madame?"

"Vous-même, l'auteur, l'admirable auteur de ce portrait."

"Oh! ce n'était pas assez de le faire," pensa douloureusement Boucher, "il faut encore que ce soit moi maintenant qui le présente! Je ne ferai jamais cela: il n'y a plus qu'à se cacher dans les entrailles de la terre quand on a commis une pareille abomination."

"Je ne suis pas digne, madame, croyez-le bien, d'une mission si délicate, si noble..."

"Et en quoi mon premier peintre ne serait-il pas digne?..."

"Sans doute, votre premier peintre, madame, peut se présenter partout... mais ses manières... qui ne sont que celles d'un artiste..."

"Sont charmantes," interrompit la vicomtesse.

"Son costume..."

"Il y a dans la garde-robe du château des habits de soie et de velours de la plus grande richesse. Vous n'avez qu'à choisir."

Boucher fléchissait sur tous les points de sa résistance inattendue, fort inattendue pour la vicomtesse, qui la rompit violemment d'un seul coup en disant à Boucher:

"L'autre jour, monsieur Boucher, vous avez cru, quand je vous ai fait appeler dans mon boudoir, que mon intention était de régler vos comptes, et de vous donner votre congé du château. C'était une erreur, mais l'erreur d'hier peut-être une vérité demain... dans une heure... Songez-y!"

"Je comprends toutes vos bontés, madame la vicomtesse," répondit Boucher en frémissant et en se disant: "Oui, je suis forcé d'accepter l'épouvantable ridicule d'être l'ambassadeur chargé de remettre cette affreuse miniature, mais je me vengerai."

La vicomtesse prit pour un complet assentiment le sourire mystérieux qui courait dans les yeux et sur les lèvres

¹ fixed upon.

de Boucher après le rapide monologue pendant lequel il venait d'*arrêter*¹ mentalement sa vengeance.

"Non ! vous ne comprenez pas toutes mes bontés," poursuivit la vicomtesse ; "voici qui vous aidera à en mesurer l'étendue."

² set deep.

Nous ne cacherons pas que dix louis fascinèrent un moment les regards de l'artiste, si peu accoutumés à la lumière magnétique de l'or ; mais, cette faiblesse une fois passée, il revint à la résolution *enfoncée bien avant*² dans son cœur de punir sévèrement la vicomtesse.

"Je ne vous ai pas tout dit, cher monsieur Boucher," continua la vicomtesse, ravie de sa propre générosité, "il est convenu entre les deux familles qu'en échange de mon portrait M. le marquis de Rougeval, à son tour, vous chargera de peindre le sien et de me le porter quand il sera fini."

*Les bras tombèrent à l'artiste.*³ "Je ne sortirai donc pas," se dit-il avec amertume, "des miniatures conjugales ? Je vais retrouver auprès de M. le marquis, j'en suis sûr, les tortures de toutes couleurs dont j'ai été martyrisé auprès de madame la vicomtesse. O mes aimables bergers !" murmura son regret, "ô mes bosquets tressés de lilas et de jasmins ! ô mes nids de fauvettes perdus dans les arbres ! je ne pourrai donc jamais plus reprendre ma vie avec vous !"

Et, quelques jours après cette audience d'adieu, Boucher partit pour le château de Rougeval dans une belle voiture, emportant avec lui, au fond d'un riche étui de velours, cette trop fameuse miniature, qui était destinée à unir deux illustres maisons.

³ let the part of policy commence.

"Enfin !" s'écria Boucher quand il put agir et parler librement en plein air ; "me voilà donc ambassadeur comme Rubens ! La peinture a joué son rôle, *que celui de la politique commence* !" ³ Il ouvrit alors la boîte où était enfermé le portrait de la vicomtesse ; et voici ce qu'il fit.

³ Dumbfounded was the artist tist ; the artist was struck power-
(lit. : the arms dropped to the ar- less with amazement).

Mais ce qu'il fit sera un mystère pendant quelques pages encore.

Au château de Rougeval, où il arriva sans accident, le peintre diplomate fut reçu avec tous les honneurs attachés à sa mission. Ce n'est plus dans les mansardes qu'on le logea, ni à la table des domestiques qu'il fut servi, mais dans un bel appartement. Sa joie fut encore plus réelle lorsque, à son grand étonnement, il rencontra dans le marquis de Rougeval, non un homme hautain et fier comme madame la vicomtesse, mais un seigneur doux, affable, sans morgue, amateur des œuvres d'art, bon connaisseur en peinture. Le marquis avait déjà entendu parler du talent naissant de Boucher : il ne crut pas descendre, mais s'honorer lui-même, en causant avec le jeune artiste de sa belle galerie de peintures flamandes, qu'il lui montra en détail. Boucher fut si touché de ces marques d'estime, qu'il aurait voulu lui dire de renoncer, pour son bonheur, à cette union si mal assortie ; mais la délicatesse l'arrêtait. Il n'avait pas le droit de nuire à un mariage pour la réalisation duquel il était précisément envoyé au château du marquis de Rougeval.

Ce fut sous le poids de cette anxiété qu'il se raffermir de nouveau dans le projet, depuis longtemps mûri dans son esprit, de se venger de la vicomtesse, qu'il trouvait si peu digne du bonheur qui l'attendait en se mariant avec le marquis.

Le jour venu, il se présenta modestement dans le cabinet de M. de Rougeval et il lui remit l'écrin où reposait la miniature. Le marquis l'ouvrit avec empressement...

"Quelle charmante tête !" s'écria-t-il.

Et Boucher de répéter :

"Charmante, monsieur le marquis."

"Allons ! ma femme sera, je le vois, la plus belle de notre province : je n'en suis pas fâché ; et si elle est bonne comme elle est belle..."

Cette fois Boucher se tut.

Le marquis répéta :

"Et si elle est aussi bonne que belle..."

S'étant dit que son silence pouvait être mal interprété par le marquis, Boucher se hâta de le rompre par ces mots :

" Vous savez, monsieur le marquis, que je *ne* dois partir d'ici *qu'après*^a avoir eu l'honneur de faire votre portrait pour *le remettre*¹ à madame la vicomtesse, à mon retour chez elle."

¹ to present.

" Et c'est un bien grand plaisir pour moi de me l'entendre rappeler, monsieur Boucher. Puisse ce portrait, que vous allez commencer à l'instant même, plaire autant à madame la vicomtesse que le sien m'a causé de bonheur à le contempler."

Il fut fait selon les désirs de M. de Rougeval ; et déjà, après une seule séance, l'artiste avait fort avancé son travail.

Obligé de faire un petit voyage de quelques jours aux environs, le marquis pria de suspendre les séances ; mais il *voulut que* pendant cette absence forcée Boucher *fût*^b traité au château avec les plus grands soins. Domestiques pour le servir, chevaux mis à sa disposition pour la promenade et la chasse. Boucher, quoique très-reconnaisant, aima mieux employer son temps d'une manière utile à son avenir. Il fit une vingtaine d'esquisses de paysages qu'il transporta plus tard sur ses meilleures toiles, et le portrait rapide, mais vif, mais ressemblant, de la plupart des serviteurs attachés au château.

Dès son retour, le marquis de Rougeval *voulut que* les séances *fussent* reprises et *ne fussent plus* interrompues.

Grâce au bon vouloir du modèle, chose rare, et à l'activité de l'artiste, chose plus rare encore, le portrait du marquis fut bientôt fini, et fini avec un grand bonheur de ressemblance, encadré dans *sa bordure de vermeil ciselé*², enfermé dans une splendide boîte de velours, et confié, comme il était convenu, à la fidélité éprouvée de Boucher, qui repartit aussitôt pour la Folie-Duvernoy.

² chased silver gilt.

^a I am not to leave here until
(lit. : I am only to leave here
after).

^b Wished Boucher to be treated
(subj. : wished that B. should
be . . .).

Il faudrait ne pas être femme pour ne pas comprendre l'empressement *que mit la vicomtesse*^b à vouloir connaître le visage de l'homme qui lui était destiné en mariage. L'empressement fut récompensé par la plus complète satisfaction.

"Vraiment ! M. le marquis de Rougeval est *si bien*"¹ ^{1 good-looking.} que cela ?" demanda-t-elle à Boucher.

"M. le marquis est encore mieux, madame, que son portrait."

"Alors," dit-elle, "il est parfait ; seulement..."

"Quoi, madame la vicomtesse ?" demanda Boucher, qui n'était pas tout à fait aussi à l'aise qu'on pourrait le supposer au ton calme de ce dialogue.

La vicomtesse reprit :

"Seulement j'avais toujours cru jusqu'ici que M. le marquis avait les cheveux blonds, et il les a d'un brun magnifique dans ce portrait."

"Aïe !" dit Boucher.

"Je puis vous assurer, monsieur Boucher..."

"Mais vous n'avez jamais vu, m'avez-vous dit, M. le marquis de Rougeval."

"C'est vrai... mais on m'en a parlé ; et je vous assure de nouveau..."

"Il était peut-être blond, étant enfant : devenu homme..."

"C'est possible... pourtant, quand on m'a dit l'avoir vu, il avait déjà vingt-cinq ans..."

"Hein !" se dit encore Boucher.

"Enfin !" dit la vicomtesse, "blond ou brun, le marquis..."

Mais, s'arrêtant tout à coup :

"Votre mission est finie, cher monsieur Boucher. Je vous permets de vous retirer, et de vous retirer avec tous mes remerciements."

^a It will be easy for any woman to understand (lit. : it is necessary not to be a woman not to understand).

^b The eagerness shown by the viscountess (lit. : that put the ... or that the viscountess put).

Quand Boucher fut parti, — et sa joie fut profonde de sortir du bourbier plein de serpents de cet entretien, — la vicomtesse écrivit aux Rougeval qu'elle consentait à prendre pour époux le marquis.

Le lendemain, il fut réglé entre les représentants des deux illustres châteaux qu'*un dédit*¹ de dix mille livres serait stipulé pour le cas où l'une des deux parties *reviendrait sur*² sa résolution d'épouser l'autre. Ceci fut signé par M. le marquis de Rougeval et par la marquise Duvernoy trois jours avant leur première entrevue.

Les trois jours écoulés, M. de Rougeval se présenta, suivi de toute sa maison, au château de la Folie-Duvernoy que *venait de* quitter le soir même, pour aller à Paris et sous prétexte de voir ses parents, le *jeune peintre*³ auteur des deux miniatures.

Après les salutations d'usage, beaucoup plus longues autrefois qu'aujourd'hui, et pendant lesquelles, aujourd'hui comme autrefois, on regarde plutôt ses pieds que le visage des autres, *les deux promis*³ se regardèrent enfin. Là commença une double surprise qu'il est véritablement plus facile d'imaginer que d'écrire.

Madame la vicomtesse se dit d'abord : "Ciel! mais ce n'est pas là celui dont je possède le portrait!"

Le mot *ciel* n'était pas *usé*⁴ à cette époque.

"Que vois-je?" se dit de son côté le marquis. "Est-ce que mes yeux?... La vicomtesse est *fort bien*⁵, je l'avoue; mais je ne retrouve pas sur son visage les traits, *il s'en faut de tout*⁶, que je m'attendais à voir d'après le portrait que j'ai reçu d'elle. Que veut dire?..."

"Que signifie?" murmura intérieurement la vicomtesse : "sur le portrait, il est brun comme un créole, et le marquis est très-blond. Je ne comprends pas... non, je ne comprends pas!"

"Sur son portrait, elle est blonde comme une Anglaise," murmura pareillement le marquis, "et j'ai sous les yeux une femme brune comme une Espagnole. Je m'y perds."

¹ Nominative after the verb.

² In any one point (lit. : it is

every way wanting. *Il s'en faut*,

it is far from it).

¹ a compensation, forfeit.

² should depart from.

³ the intended couple.

⁴ out of use.

⁵ good-looking.

"*C'est à confondre*¹ l'esprit," pensa encore madame Duvernoy, "c'est à confondre !... *Mais toujours est-il*^a que la figure du portrait me plaît beaucoup et que celle du marquis... est loin de me plaire."

"En vérité, c'est une comédie incroyable," ajouta mentalement le marquis de Rougeval... "Toutefois, je mets sans hésiter le visage que le portrait reproduit infiniment au-dessus de celui de madame la vicomtesse, qui est belle sans doute," se répéta-t-il, "mais d'une beauté sèche et méchante."

"Madame la vicomtesse," dit-il le premier, "votre jeune peintre est-il au château ? C'est un jeune homme d'une imagination..."

"De trop d'imagination, monsieur le marquis."

"Je ne dis pas cela, madame."

"Je le dis, moi!..." répliqua sèchement la vicomtesse, de plus en plus désappointée de l'aventure, ce qui veut dire que *plus*² elle trouvait l'homme du portrait à son goût, *plus*² elle se sentait de l'éloignement pour le marquis.

Le dîner se *ressentit*³ beaucoup de la *contrariété*⁴ de cette première entrevue.

Au dessert, quoique le marquis eut fait tous ses efforts pour être aimable et dissimuler sa *déconvenue*⁵, il se dit : "Je crois décidément que ce n'est pas là la femme qui me convient." Et, tandis qu'il se faisait cette confession, la vicomtesse Duvernoy se disait avec infiniment moins de délicatesse dans l'expression : "Au diable ! je n'épouserai pas le marquis."

C'est sous l'impression de cette opinion, assez fâcheuse des deux parts, qu'ils se quittèrent après le dîner, et qu'ils se rencontrèrent d'un air très-froid le lendemain sur la vaste pièce de gazon qui s'étendait circulairement au pied du perron du château.

"*Tenez*⁶, monsieur le marquis," dit, ouvrant le feu la

¹ But it is no less the case. (*Il est, it is a fact.* Some adverbs, like *aussi, toujours, peut-être*, require the nominative after the verb.)

¹ It is enough to confound.

² the more.

³ the dinner partook.

⁴ unpleasantness.

⁵ his disappointment.

⁶ Come!

première, madame Duvernoy, "il y a entre nous une erreur... nous sommes, je crois, dans une fausse position..."

"Madame, pour moi, je suis heureux," répondit le marquis, "du jour et du motif qui nous rassemblent..."

"Vous êtes trop poli, monsieur le marquis, pour dire autrement; mais la courtoisie n'est pas le *seul* sentiment qui *doive*^a nous préoccuper en ce moment. Dites-moi avec une franchise que j'imiterai, suis-je bien celle, monsieur le marquis, que vous vous attendiez à trouver ici? *Mon portrait ne m'aurait-il pas flattée au point*^b que le modèle vous paraît en ce moment infiniment au-dessous?"

"Vous êtes très-belle, madame... votre teint est d'un éclat..."

"Mais..." interrompit la vicomtesse, "mais... monsieur le marquis..."

"Je vous trouve admirable..."

"Mais... dites donc ce mais définitif et concluant, monsieur de Rougeval. Je l'attends."

"Mais vous n'êtes pas, je crois, la personne du portrait que vous m'avez fait remettre avec tant de bonté par M. Boucher."

La vicomtesse bondit sur le gazon comme une balle élastique.

"Comment! je ne suis pas la personne!..."

"Regardez, madame," dit *sans s'emporter*¹ le marquis de Rougeval en sortant de sa poche le portrait qu'il avait reçu des mains de Boucher.

"Grand Dieu!" dit avec une surprise qui se termina par un transport de rage sombre à peine contenue la vicomtesse Duvernoy: "c'est le portrait de..."

Elle s'arrêta pour reprendre de cette manière et en parlant en face au marquis:

"Ainsi, monsieur le marquis, *le visage que reproduit ce portrait*^c vous paraît avec raison préférable au mien?"

"Je ne dis pas cela, madame."

^a The only feeling which ought me so much? &c. (The use of the conditional for probability.)

^b Has not my likeness flattered

^c The face portrayed by this

¹ without losing temper.

“ *Vos réticences* ¹, depuis que vous êtes au château, le ¹ Your reserve.
disent assez pour vous. Oh ! misérable peintre ! ” murmura-t-elle, “ *il n’y a que toi qui aies pu...* ” Ah ! voilà donc pourquoi tu es parti ! ”

“ Je vous assure, madame la vicomtesse... que je ne sais comment il se fait que ce portrait... ” continua le marquis.

“ Mon Dieu ! si ce visage vous plaît tant... ”

Et tous bas elle ajoutait : “ Infâme barbouilleur, je te ferai peindre les quatre murs de la Bastille. ”

“ En vérité, madame, vous me faites trop dire ce que je ne dis pas, ” poursuivit M. de Rougeval.

“ Si tant de distinction vous ravit, on pourrait, monsieur le marquis, en cherchant bien... ”

Elle ajoutait encore tout bas : “ La Bastille, ce n’est pas assez : pendu ! pendu ! pendu ! ”

Quoique très-patient, le marquis, blessé à la fin de l’ironie perpétuelle de la vicomtesse, fut entraîné à lui répondre :

“ Après tout, madame, vous m’avez ordonné tantôt de dire la vérité... ”

“ Je ferai mieux que de vous la dire, moi ! ” interrompit brutalement la vicomtesse, “ je vous la montrerai. Sarrasine ! Sarrasine ! ” appela-t-elle *afin que sa* femme de chambre, qu’elle avait vue causant avec un domestique du marquis sur les marches du perron, *accourût*.^b

En apercevant Sarrasine, le marquis de Rougeval poussa un cri.

“ Voilà, ” dit la vicomtesse en prenant Sarrasine par le bras, “ voilà, monsieur le marquis, la femme si fine, si belle, si distinguée, du portrait. C’est ma femme de chambre, ma domestique ! ”

La vicomtesse, après cet acte de brutalité, voulut ensuite s’éloigner ; le marquis la retint doucement.

“ Pourquoi me retenez-vous ? ” J’ai le regret, mon-

picture (which reproduces this portrait) ; nom. after the verb.

^a You alone can have . . .

^b For her maid . . . to come up. (Subj. after *afin que*.)

¹ a re-
tracta-
tion
fine.

² my
breach
of pro-
mise.

sieur le marquis, de vous refuser la première, je croyais vous l'avoir fait assez comprendre... sachez-le donc positivement. Je n'ignore pas qu'il y a un *débit*¹ entre nous. Est-ce pour cela que vous m'avez arrêtée ? Mon notaire, à qui je vais écrire, comptera au vôtre les dix mille livres stipulées pour *mon débit*.² Permettez-moi maintenant de me retirer."

"Pardon, madame, il ne s'agit pas précisément de *débit*. Voudriez-vous, madame, me rendre mon portrait ?"

La vicomtesse partit d'un foudroyant éclat de rire.

"Votre portrait ?... Vous êtes fort bien, monsieur le marquis ; mais... Vous avez une figure irréprochable ; mais... Vos yeux sont expressifs ; mais..."

"Mais enfin, madame... cet examen..."

³ you are
not
either.

"Mais enfin, *vous n'êtes pas non plus*³ le modèle du portrait que vous m'avez adressé en échange du mien."

"Je ne suis pas le modèle !..."

"Non, monsieur... et la preuve que vous n'êtes pas le modèle... regardez !..."

⁴ who,
after, &c.
(lit. :
this
one).

⁵ in the
same
coin.

Et sortant, elle aussi, de sa poche le portrait qu'elle avait reçu en échange du sien, elle le tendit au marquis. Après y avoir jeté les yeux, *celui-ci*⁴ rendit immédiatement, *coup pour coup*⁵, à la vicomtesse la décharge de rire qu'il venait d'essuyer.

"Qu'est-ce donc, monsieur le marquis ?"

Le marquis se mit à rire encore plus fort.

"Mais, monsieur, il est inconvenant..."

⁶ just
now I
let you.

"Permettez, madame ; je *vous ai laissée tantôt*⁶ rire tout à votre aise... maintenant... à mon tour... hilarité pour hilarité..."

"Quand vous aurez fini d'étouffer, monsieur, vous daignerez..."

"Que voulez-vous savoir, madame ?"

"Pourquoi la vue du magnifique visage peint sur le portrait vous cause cette gaieté railleuse, moqueuse... intolérable ?"

"Parce que ce portrait est celui..."

"De qui, monsieur le marquis ?"

Le marquis de Rougeval se *mit à appeler*¹ :

"La Ramée ! La Ramée !"

¹ began to call.

Et aussitôt le garde-chasse, qui causait avec Sarrasine sur le perron, *se rendit*² à l'appel du marquis.

² came.

Ce fût alors le tour de la vicomtesse de jeter un grand cri.

"Quoi ! ce portrait est celui..."

"De l'homme que vous avez devant vous, madame, de La Ramée, mon garde-chasse."

"Oh ! comme cet affreux Boucher *nous a joués*, vous et moi ! *Je ferai pendre ce bandit... ce maroufle !... ce...*"^a

"Nous avons mieux à faire l'un et l'autre, madame la vicomtesse. Vous ne voulez pas de moi pour mari, madame, c'est très-bien ; mais vous me devez dix mille livres. Je ne puis vouloir de vous, madame, puisque... vous ne voulez pas de moi... A la rigueur, je n'aurais rien à vous donner... j'abandonne pourtant mes dix mille livres aussi... mais à une condition..."

"Laquelle, monsieur le marquis ? Mais je la devine, c'est que Boucher sera envoyé aux galères !"

"Non, madame... à la condition que vos dix mille livres et mes dix mille livres, en tout vingt mille livres, seront comptées, le jour de leur prochain mariage, à La Ramée et à Sarrasine."

"Vous *les mariez* !" ^b

"Nous n'avons, madame, que cette manière honnête *de sortir de cette plaisante affaire*^c sans être ridicules."

"Mais Boucher ? Boucher ?..."

"*Il s'est vengé*³, madame, en miniature."

³ He has revenged himself.

"*Je le ferai pendre, j'y tiens* !" ^d

"Oui, faites-le pendre en effigie. *A*⁴ vengeance en miniature, supplice en peinture."

⁴ For a revenge.

LÉON GOZLAN.

^a I will have this villain, this scoundrel, this . . . hanged (lit. : cause to be hanged this, &c.).

^b You will marry them together !

^c Of coming clear out of this absurdity.

^d I will have him hanged ; I have set my mind upon it.

LE TÊTE-À-TÊTE

OU TRENTE LIEUES EN POSTE.

La grande route de Paris entre le village de Conflans et celui de Carrières.* Une calèche de voyage attelée de deux chevaux est arrêtée près d'une madone qui est au bord du chemin. Le postillon est à cheval et siffle un petit air. Un jeune homme, habillé dans le dernier goût et enveloppé d'un manteau, se promène sur la grande route, et regarde tantôt à sa montre, tantôt du côté de Paris.

EDMOND.

Je ne vois rien! elle ne vient pas! [*Avec impatience.*]
Elle ne viendra pas! Postillon, quelle heure est-il?

LE POSTILLON.

Cinq heures viennent de sonner à Conflans.

EDMOND.

Il n'est encore que cela! attendons. Je ne puis rester en place. [*Il se promène en long et en large sur la grande route.*] *J'ai beau marcher à grands pas^b, l'aiguille n'en va pas plus vite.^c* Et comment tuer le temps? [*S'arrêtant près de la calèche.*] Postillon, quel est ce beau château dont le parc s'étend jusqu'ici?

LE POSTILLON.

Le château de Bercy, qui appartient à monsieur de Nicolaï.

EDMOND.

Et ce grand bâtiment non loin de la rivière?

* Villages a little out of Paris, on the south road.

^b What is the use of my stalking up and down? (*Avoir beau, to be in vain for one to...*)

J'ai beau marcher, it is in vain for me to walk.)

^c The hand of the clock goes none the faster for it.

LE POSTILLON.

La maison de campagne de l'archevêque, et à côté le séminaire.¹ *Ils sont là une bande de malins*^a, des es-¹ the priests' piègles, qui *s'en donnent joliment*.^b college.

EDMOND.

Qui ? les séminaristes ?... *Tu connais cela ?*²

² Do you know anything about them ?

LE POSTILLON.

Je crois bien, il y en a partout, et heureusement, car toutes les routes qui conduisent chez eux sont toujours soignées et réparées ; *il n'y a pas à craindre*^c que l'ingénieur du département *s'avise*^c de les négliger ; ce qui est bien propice tout de même pour les chevaux de poste.

EDMOND.

Certainement.

LE POSTILLON.

Dans celui-ci... le séminaire de Conflans.... j'y ai une connaissance, le neveu à Jean-Louis le grainetier, qui vient d'y entrer. Logé, nourri, et rien à faire... c'est un meilleur état que celui de postillon.

EDMOND, *sans l'écouter et regardant à sa montre.*

Je n'y conçois rien ; il faut que ma montre soit arrêtée... Postillon, quelle heure est-il ?

LE POSTILLON.

Parbleu ! *v'là trois fois que vous me le demandez*...^d le quart sonne ; et tenez, *v'là les corbeaux qui sortent*... C'est le séminaire *qui se rend*³ à matines, ou à quelque ³ going-chose comme ça. [*Parlant à son cheval.*] Ohé ! ohé ! petit gris !... sacrédié ! veux-tu *te tenir*...⁴ Il a toujours ⁴ hold steady. peur quand il les voit. Otez donc vot' chapeau, not' bourgeois.

* A pack of knowing ones (lit. : they are there a band of ...).

^b Who have a fine time of it (lit. : give themselves of it famously).

* No fear of the civil engineer's taking it into his head. (Subj. after *craindre*.)

^d The third time you have asked it. (*V'là* for *voilà*. Behold, three times you ask it.)

EDMOND.

Et pourquoi donc?... devant le neveu à Jean-Louis le grainetier?

LE POSTILLON.

¹ *le lui.* C'est égal, je l'¹ ôte toujours. Hein! *en v'là-t-il!...*²
² *there's a lot of them (vulg.).* sont-ils gros et gras! tous jeunes gens! Quels beaux soldats ça aurait faits pour Alger!

EDMOND, *regardant du côté de Paris.*

Je crois que j'aperçois un fiacre.... oui vraiment. Dieu! qu'il va lentement!

LE POSTILLON.

C'est son état, comme le nôtre est de courir la poste; chacun le sien. *Mais dites donc, monsieur*³, est-ce que vous comptez que je vais rester ici en faction jusqu'à ce soir?

³ But pray, sir.

EDMOND.

Je t'ai dit que je te paierais une poste de plus.

LE POSTILLON.

C'est différent.

EDMOND.

Le fiacre approche... je ne me trompe pas... je l'ai aperçue; c'est elle. [*Courant au-devant de la voiture qu'il va ouvrir.*] Mathilde, Mathilde, c'est bien vous! [*L'aidant à descendre.*] Ne craignez rien, ne tremblez pas ainsi.

MATHILDE.

Soutenez-moi, je n'ai pas la force de marcher.

EDMOND.

Quelle pâleur! qu'avez-vous?

MATHILDE.

Je me sens mourir. [*Apercevant la madone* qui est au bord de la route.*] Mon Dieu! mon Dieu! protégez-moi. Edmond, je suis venue parce que je vous l'avais promis, et pour ne pas manquer à ma parole... Maintenant, laissez-moi retourner à Paris.

* Statue of the Virgin.

EDMOND.

Renoncer à vous ! jamais.

MATHILDE.

J'ai mal fait, le ciel m'en punira : je ne dois pas vous suivre.

EDMOND.

*Et comment faire maintenant ?*¹ Comment pourriez-vous rentrer à l'hôtel ? Le sort en est jeté ; fiez-vous à moi et à mon amour. Ma calèche est là *qui nous attend*², et dans quelques heures nous serons à l'abri des poursuites. ¹ What help for it now ? ² waiting for us.

MATHILDE.

Vous croyez donc qu'on peut nous poursuivre, que quelque danger nous menace ?

EDMOND.

Moi, du moins.

MATHILDE.

Ah ! venez alors, venez ; plutôt me perdre que de vous exposer.

EDMOND.

Combien je suis heureux ! [*Il la soutient jusqu'à la calèche, l'aide à y monter, s'y élance après elle.*] Postillon, partez !

LE POSTILLON.

Oui, monsieur. [*A son cheval.*] En route, p'tit gris ! [*Il fait claquer son fouet, la calèche part au grand galop. Mathilde, la tête cachée dans son mouchoir, reste quelque temps sans rien dire.*]

EDMOND.

Mathilde, vous êtes à moi, rien ne peut plus nous séparer ! Pourquoi pleurer ainsi ? vous n'êtes pas raisonnable.

MATHILDE.

Jamais mon père ne me pardonnera.

EDMOND.

Et pourquoi donc ? Il est si bon ! il vous aime ; et quand nous *serons*³ arrivés en Italie, quand nous y *serons*.

¹ are. serons¹ mariés, il oubliera tout. Je n'ai pas son immense fortune, il est vrai; mais j'ai un nom, de la naissance, et j'ai tant d'amour pour vous!

MATHILDE.

Ah! sans cela, Edmond, croyez-vous que *jamais j'aurais pu*² me décider à une pareille démarche?

EDMOND.

Il le fallait, ou vous m'étiez ravie.^a Votre tante vous entraînait loin de la capitale, dans sa terre près de Lyon, et là sans doute un autre mariage...

MATHILDE.

Jamais je n'y aurais consenti. Vous ne me connaissez pas; je n'ai que seize ans, mais *j'ai du caractère*³, et les serments que j'ai faits je les tiendrai jusqu'au tombeau.

EDMOND.

C'est comme moi, vivre et mourir avec vous.

MATHILDE, *avec exaltation.*

Toujours, n'est-il pas vrai?

EDMOND.

Toujours.

LE POSTILLON, *s'arrêtant, faisant claquer son fouet.*

Ohé! ohé! deux chevaux et les harnais. [*Descendant de cheval.*] J'espère, mon bourgeois, que *je vous ai mené bon train*.⁴

⁴ I have driven you fast.

MATHILDE.

Où sommes-nous?

LE POSTILLON.

A Charenton... La première poste, [*Ôtant son chapeau.*] *Vous savez, mon bourgeois, qu'il y a poste royale.*^b

EDMOND.

Certainement. Voilà pour toi, et *dis qu'on se dépêche.*^c

^a The only way for me not to lose you (lit.: there needed it, or you were taken from me).

^b It is a royal stage, please your honour (the first stage going

out of, or the last coming into, a capital town, was called royal, and paid double).

^c Tell them to make haste (lit.: say that one haste oneself).

LE POSTILLON, *à part.*

Diable ! *cent sous de guides...*^a Le bourgeois est généreux.

EDMOND, *à demi-voix.*

Et sois discret.

LE POSTILLON.

Oui, monseigneur. [*A l'autre postillon qui met ses bottes.*] Allons, Théophile, allons, *feignant*^b, un peu d'intensité !^c [*A demi-voix.*] C'est un prince étranger qui enlève la fille d'un banquier.

DEUXIÈME POSTILLON.

Vraiment ?

PREMIER POSTILLON.

Cent sous de guides.^a

DEUXIÈME POSTILLON.

Faut qu'il soit bien amoureux !^d [*Montant à cheval.*] En route !

EDMOND.

J'aurai peur tant que nous serons dans les environs de Paris. Heureusement il est de bon matin... à peine six heures... Postillon, quel est le village où nous entrons ?

LE POSTILLON, *toujours trottant.*

Le village de Maisons.

EDMOND.

Enchanté de faire sa connaissance ! [*A Mathilde.*] Y êtes-vous jamais venue ?

^a *Cent sous* (100 sous, or 5 francs) for the postboy. A franc is divided into 100 centimes. A *sou*, 20 of which go to the franc, is 5 centimes. The French have almost given up counting by sous, excepting in the two expressions *cent sous*, for 5 francs, and *quarante sous*, for 2 francs. The subdivisions of a franc are always stated in centimes. So 25 centimes, instead of 5 sous, or $\frac{1}{4}$ of a franc ; 50 centimes, for 10 sous, $\frac{1}{2}$ a franc ; 75 centimes, for 15 sous, or $\frac{3}{4}$ of a franc. It will be

necessary to bear this in mind for the calculations that follow in the story. For the stages, the rate of payment seems to have been then, for a carriage and pair, 3 francs per stage, and a franc and a half (1 fr. 50 c.) for the boy ; all above which is gratuitous.

^b For *sainéant*. You lazy dog !

^c Look sharp ! (Fine word misapplied for *vivacité*.)

^d He must be in love with a vengeance (lit.: must be loving !).

MATHILDE.

Une fois ou deux.

EDMOND.

¹ There
is no end
to it.

*Il n'en finit pas !*¹ Enfin nous en voilà dehors. Regardez donc à gauche, au bord de la route, un château de belle apparence. Postillon, à qui appartient-il ? à quelque fournisseur ?

LE POSTILLON.

Au contraire, monseigneur, c'est à de braves et honnêtes gens, à un ancien magistrat.

² leaning
back
in ...

MATHILDE, *se retirant au fond de la voiture.*²

Je sais qui c'est.

EDMOND.

Vous connaissez ?

MATHILDE.

Non ; mais j'en ai entendu parler... C'est l'honneur, la vertu même... Prenez garde qu'ils ne m'aperçoivent.

EDMOND.

N'ayez pas peur, je ne vois personne sur cette immense et belle terrasse, superbe allée, parc très-bien tenu... Nous voilà dans la plaine : allons, postillon. [*Le postillon lance ses chevaux au galop, et la voiture roule rapidement sur un chemin superbe et par un beau soleil d'octobre.*] Maintenant, ma chère Mathilde, que vous voilà un peu rassurée, dites-moi comment vous avez pu sortir de votre pensionnat et de chez votre père, car je n'osais l'espérer, et je ne le conçois pas encore.

MATHILDE.

Oh ! *j'en ai bien long à vous dire*³, car jamais nous n'avons pu parler plus de cinq minutes, et si mon bavardage de petite fille ne vous ennuie pas...

EDMOND.

Comment donc !

MATHILDE.

D'abord, mon premier malheur est d'avoir perdu ma

³ I have a great deal to tell you (lit. : I have long of it).

mère lorsque j'étais encore enfant. Mon, père qui était négociant à Lyon, et qui y demeurait avec sa sœur et toute sa famille, vint, contre l'avis de ma tante, s'établir à Paris, exprès pour me donner une brillante éducation, et puis aussi pour faire des affaires. Dans ce dernier dessein du moins il a réussi, car il est devenu très-riche, à ce qu'on dit.

EDMOND.

Je le crois bien : un des premiers capitalistes de France !

MATHILDE.

Quant à moi, qu'il avait placée¹ dans un beau pensionnat, il venait rarement me voir, et ne me faisait presque jamais sortir ; aussi je m'ennuyais beaucoup. Heureusement, je m'étais liée^a avec Corinne d'Esperville, une jeune comtesse qui devint mon amie intime ; elle était plus grande et plus âgée que moi, elle me donnait des conseils... Nous ne nous quittons pas. Nous avons trouvé une clef de la bibliothèque de madame.

EDMOND.

Qu'est-ce que madame ?

MATHILDE.

Notre maîtresse de pension... On ne l'appelle jamais que comme cela... C'est connu.

EDMOND.

Je vous demande pardon.

MATHILDE.

Dans cette bibliothèque il y avait des livres si amusants ! Puisque madame les avait, nous pouvions bien les lire ! Aussi c'était notre seul plaisir. Nous les emportions dans notre chambre : il y en a que j'ai relus bien des fois.

EDMOND.

Et lesquels ?

MATHILDE.

La Nouvelle Héloïse et *Amélie Mansfield*. Oh ! que j'ai aimé Ernest de Waldemar !

^a I had struck up a great friendship.

EDMOND.

Que dites-vous ?

MATHILDE.

Ce fut ma première inclination ; j'y^a pensais le jour, et la nuit j'en rêvais. Je me disais : Quel bonheur d'être aimée de lui ! Fortune, famille, avenir, il me semblait que pour lui j'aurais tout sacrifié. J'avais même fait son portrait ; je me le représentais vaillant, noble, généreux... un sourire tendre et mélancolique, des yeux bleus et des cheveux noirs, et lorsqu'au bal de la distribution des prix vous êtes venu m'inviter à danser... Vous rappelez-vous mon trouble et mon agitation ?

EDMOND.

Oui, vraiment.

MATHILDE.

C'est que j'ai trouvé que vous lui ressembliez.

EDMOND.

Est-il possible ?

MATHILDE.

Oh, mon Dieu ! oui, et depuis ce temps-là j'ai pensé à vous^a, et je n'ai plus pensé à lui^a, bien malgré moi ; car cela *me faisait de la peine*^b de lui être infidèle. Aussi, mon cœur *serait peut-être revenu sans*^c Corinne, à qui vous devez bien de la reconnaissance. Elle me parlait toujours de vous ; elle me disait : "Il est impossible qu'avec une physionomie pareille *on ne soit*^d pas aimable, brave, spirituel ; et puis il est baron, j'en suis sûre." Est-ce bien vrai ?

EDMOND.

Oui, sans doute.

MATHILDE.

Que vous dirai-je enfin ? A tous les exercices de la pension, vous étiez là. Quand par hasard je sortais avec

^a I thought of him. *Penser* requires the person or thing thought of in the dative.

^b I was very sorry (it gave me pain).

^c My love would have returned, perhaps, had it not been for...

^d Not to be (that one be not).

mon père, dans toutes les maisons où nous allions, je vous rencontrais. Et cette lettre *que* vous m'avez remise¹ en¹ That letter you gave me. (*Me* is dative; *remise* agrees with *que*.)
 me donnant la main, je ne voulais pas la recevoir, je ne voulais pas la lire; c'est Corinne qui *l'a lue*² la première, et moi après, bien des fois! Dans la solitude et le silence, ne m'occupant que de vous, votre image *s'est peu à peu gravée*³ dans mon cœur. Et voilà, monsieur, comment, sans vous voir, et presque sans vous connaître, je vous ai aimé tout à fait.
² agrees with *la*.
³ has become engraved.

EDMOND.

Chère Mathilde!

MATHILDE.

Alors... *il y a à peu près quinze jours*⁴, madame de Bus-⁴ a fortnight ago nearly.
 sières, ma tante, est arrivée de Lyon pour passer quelques jours à Paris, et mon père est venu me voir. "Mathilde," m'a-t-il dit, "tu as seize ans, tu ne peux rester en pension. D'un autre côté, je veux entreprendre pour mes affaires un voyage en Allemagne, où tu ne peux m'accompagner; tu partiras avec ta tante... elle veut bien t'emmener avec elle dans une terre magnifique qu'elle a aux environs de Lyon... Tu seras là en famille, avec ses enfants, et je *désire que*, parmi tes cousins, qu'on dit fort aimables, *il s'en trouve un qui parvienne*⁵ à te plaire, et *qu'un jour je puisse*⁶ nommer mon gendre."

EDMOND.

Quand je le disais!

MATHILDE.

Que pouvais-je faire, sinon vous donner avis du danger qui me menaçait? C'est alors que vous avez mis en avant ce projet de fuite en Italie dont je ne voulus pas entendre parler; mais Corinne, qui est plus raisonnable que moi, prétendait qu'il n'y avait pas d'autre moyen, que c'était tout naturel, que toutes les jeunes personnes tyrannisées agissaient ainsi, et qu'elle avait deux cousines

* My wish is that ... there self one. Subj.) who may succeed ... and whom ... I may ...
 may be one (there may find him-

en Angleterre *qui ne s'étaient pas mariées*^a autrement. D'un autre côté, la crainte de ne plus vous voir, de quitter Paris, de m'ensevelir dans le fond d'une province... Enfin elle m'a décidée. Mais il restait à exécuter ce grand projet, et voici comment *nous nous y sommes prises*.^b

EDMOND.

Voyons cela.

MATHILDE.

Mon père devait partir hier, le 5, pour l'Allemagne, et ma tante aujourd'hui, le 6, pour Lyon; je vous l'avais écrit.

EDMOND.

La seule lettre que j'aie de vous. Elle est là sur mon cœur.

MATHILDE.

Et vous m'avez répondu que vous m'attendiez ce matin hors de la barrière de Paris, près de Conflans, avec une voiture de poste. Alors, d'après le conseil de Corinne, j'ai demandé à sortir de ma pension pour faire mes adieux à mon père, et ensuite à passer la nuit à l'hôtel, pour être prête à partir de bonne heure avec madame de Bussières.

EDMOND.

Y pensez-vous?^c

MATHILDE.

Attendez donc. Dès que mon père, hier soir, *a eu quitté*^d Paris, j'ai écrit à ma tante que nous avions changé d'idée, que décidément je ne pouvais me séparer de mon père, qui m'emmenait avec lui, et qu'elle eût à partir seule ce matin.

EDMOND.

A merveille! votre tante vous croit avec votre père,

^a Who had got married no otherwise (lit. : had not married themselves otherwise). *Mariées* agrees with *se*.

^b Had we managed it. (*Se prendre à, to set about, to manage.*)

^c You do not mean it (do you think of it? *Penser à, to think of*).

^d Had left (a compound tense less in use than those formed by *j'ai, j'avais, j'eus*).

et votre père vous croit avec votre tante ; de sorte que *d'ici à longtemps la ruse ne se découvrira pas.*^a Pour de petites pensionnaires, cela n'est pas trop mal arrangé.

MATHILDE.

N'est-ce pas ? Corinne a tant d'esprit ! mais moi, j'ai été bien des fois sur le point de renoncer à ce projet. Hier surtout, quand mon père m'a *embrassée*, j'ai fondu en larmes, j'ai manqué de tout lui avouer ; mais ce qui *m'a retenue*...

EDMOND.

C'est votre amour.

MATHILDE.

Oui, et puis *la crainte que Corinne ne se moquât de moi*^b ; *sans cela*...¹ C'est si mal de les tromper ainsi !¹ ^{but for that.} ma tante qui m'a toujours aimée, qui voulait m'élever, me servir de seconde mère ; et mon père qui s'éloigne, que peut-être je ne reverrai plus !... Mon Dieu ! que ce postillon va vite !

EDMOND.

Rassurez-vous... nous voici au relais!... Où sommes-nous ici ?

LE POSTILLON.

A Villeneuve-Saint-Georges. [*Appelant un autre postillon.*] Allons, Joli-Cœur, à cheval ! [*S'approchant d'Edmond et ôtant son chapeau.*] Si monseigneur veut régler le compte.

EDMOND, *lui donnant de l'argent.*

Tiens, et qu'on se dépêche.

LE POSTILLON.

Soyez tranquille. [*Bas à son camarade.*] Ne perds pas de temps ; ce sont des amoureux... [*Montrant deux pièces de cinq francs.*] Et les roues sont bonnes.

^a The trick will not be discovered (discover itself) for a long time to come.

^b The fear lest Corinne should laugh at me. (*Ne* with the subjunctive after *crainte que*.)

LE POSTILLON.

All
gât.

*C'est dit...¹ [Faisant claquer son fouet.] En avant...
[Chantant à tue-tête.]*

Et vogue la nacelle
Qui porte mes amours !...

[La calèche part au grand trot sur le pavé de Villeneuve-Saint-Georges.]

EDMOND.

Dieu ! quels cahots... Postillon, pas si vite... tu vas briser la voiture.

LE POSTILLON.

Ce n'est rien... Le pavé est comme ça jusqu'à l'ancienne maison de M. Boïeldieu. A dater de là, ce n'est plus qu'une roulade.

MATHILDE.

Ah ! Boïeldieu a demeuré ici ?

LE POSTILLON.

Oui, madame. Après le pont, la grille à droite... une jolie maison. J'ai été domestique chez lui ; et c'est là que j'ai pris le goût de l'opéra-comique.

[Chantant à pleine voix.]

Lorsque mon maître est en voyage,
Ah ! c'est superbe en vérité.

EDMOND.

C'est bien ; mais tais-toi, car tu es cause que tout le monde nous regarde.

LE POSTILLON, *chantant toujours.*

La dame blanche vous regarde,
La dame blanche vous entend.

EDMOND.

Impossible de lui imposer silence. Heureusement nous voilà sur la grande route.

MATHILDE.

Que cet air pur, ce beau soleil me font de bien ! Regardez donc, au-dessus de nous, quelle jolie vallée ! quelle belle verdure !

EDMOND.

J'ai vu au Diorama quelque chose dans ce genre-là. Une vallée de Daguerre ou de Bouton^a, je ne sais plus lequel.

MATHILDE.

Qu'il serait doux de passer ici sa vie ! Postillon, quel est cet endroit ?

LE POSTILLON.

Montgeron, où nous allons arriver.

MATHILDE.

Non, ce bas-fond, à gauche.

LE POSTILLON.

C'est Crosne, et la rivière d'Yères.

MATHILDE.

Edmond, est-ce que ces riants ombrages, cette belle nature ne vous disent rien ?

EDMOND.

Pardon, je ne regardais pas. Je tiens peu à la nature, je ne tiens qu'à vous.

LE POSTILLON, *chantant*.

Et toujours la nature
Embellit la beauté.

EDMOND.

Te tairas-tu !... Impossible de me faire entendre...
Le voilà au galop dans la rue de Montgeron.

MATHILDE.

Grâce au ciel, nous en sommes dehors ! Quels sont ces arbres que j'aperçois de loin ?

LE POSTILLON.

A gauche, la propriété du général Dupont-Chaumont, et devant vous la forêt de Sénart.

EDMOND.

Ah ! c'est la forêt de Sénart ?

^a Imperfect recollections of M. Edmond.

MATHILDE.

Vous ne la connaissez pas ?

EDMOND.

Moi, je n'ai jamais voyagé ; et, en fait de forêts, je n'ai jamais été plus loin que les bois de Meudon. Aurez-vous peur, Mathilde ?

MATHILDE, *avec tendresse.*

Non... je serai avec vous.

EDMOND.

Et s'il y a des brigands ?

MATHILDE, *avec exaltation.*

*Je le voudrais presque, pour que vous puissiez me défendre.**

EDMOND.

Je vous en remercie. Mais la matinée avance ; vous n'avez pas faim ?

MATHILDE.

Non, et vous ?

EDMOND.

Cela commence.

MATHILDE, *d'un ton de reproche.*

Quoi ! nous sommes tous les deux près l'un de l'autre, et vous y pensez ?

EDMOND.

Mais oui. Ordinairement, je ne déjeune qu'à onze heures, au café Tortoni : c'est ma seule occupation de la matinée ; mais aujourd'hui, j'étais éveillé à cinq heures du matin, ce qui ne m'arrive jamais.

MATHILDE.

Moi, tous les jours.

EDMOND.

Et l'exercice et le grand air donnent de l'appétit. Voyons un peu, sur le livre de poste, où nous pourrons nous arrêter pour déjeuner.

* I should almost wish it, so that you could defend me (lit. : for that you might be able).

MATHILDE.

Où vous voudrez ; peu m'importe.

EDMOND.

Ce n'est pas indifférent, car, en voyage, je ne connais *rien de plus* important que le déjeuner, si ce n'est le dîner, *et je ne vois d'endroit passable que Melun*.^a

MATHILDE.

Soit.

EDMOND.

Nous y serons *sur les dix heures*¹ ; nous y resterons ^{1 about ten.} jusqu'à onze ; et ce soir, si je calcule bien les distances, nous pourrons, sans nous fatiguer, souper à Sens.

MATHILDE.

A Sens, dites-vous ?

EDMOND.

Oui, à peu près trente lieues de Paris.

MATHILDE.

Ah ! mon Dieu !

EDMOND.

Qu'avez-vous donc ?

MATHILDE.

Je me souviens que ma tante va à Lyon par Auxerre. Je vous l'avais écrit.

EDMOND.

C'est vrai.

MATHILDE.

Et qu'elle couche toujours à Sens le premier jour.

EDMOND.

En êtes-vous sûre ?

MATHILDE.

A l'auberge de l'Écu de France. Je ne peux pas en douter, car elle a écrit avant-hier pour y *retenir*¹ son ^{1 order.}

^a Melun is the only decent place I see (lit. : I see of decent place but ...).

logement. Elle est donc en ce moment sur la même route que nous.

EDMOND.

C'est ^a cependant celle de l'Italie. On me l'a bien dit.

MATHILDE, *avec impatience.*

Mais *c'est* ^a aussi celle de Lyon.

EDMOND.

Vous croyez ?

MATHILDE.

Certainement.

EDMOND.

Alors *c'est* ^a qu'il n'y a pas d'autre chemin ; ce n'est pas notre faute. *N'est-ce pas* ^a, postillon, il n'y a que cette route-ci pour aller en Italie ?

LE POSTILLON.

Si, monseigneur, il y en a une par le Bourbonnais, et peut-être d'autres encore.

MATHILDE.

Vous voyez.

EDMOND.

Est-ce que je savais cela ?

MATHILDE.

Un homme doit le savoir.

EDMOND.

Vous qui sortez de pension, à la bonne heure ^b; mais nous autres gens à la mode, pourvu que nous connaissions les allées du bois de Boulogne, c'est tout ce qu'il faut pour conduire en tilbury. Madrid, Bagatelle, le rond de Mortemart et l'allée Fortunée, nous ne sortons pas de là. ^c Mais rassurez-vous.

MATHILDE.

Me rassurer... ¹ quand la voiture de ma tante peut ren-

¹ Be
tran-
quill-
ised.

^a It is. Observe the use of *ce* with *être*... *C'est que*, the fact is that. *N'est-ce pas* ? is it not the case ?

^b It is all very well for you who have just left school.

^c We do not go beyond that. (The places he mentions are in

contrer la nôtre... *quand on peut me reconnaître, me voir avec vous !...*^a J'en mourrais de honte.

EDMOND.

Impossible qu'elle nous rencontre. D'abord nous sommes partis de Paris les premiers. Nous avons de l'avance. Je viens de lire les lois de la poste. Une voiture ne peut pas dépasser celle qui la précède; c'est défendu par le règlement.

MATHILDE.

Mais si elle parvenait à nous rejoindre, à marcher près de nous.

EDMOND.

Alors c'est moi qui lui permettrais de passer devant; et en fermant la calèche, en vous enveloppant dans votre voile, dans votre pelisse, *qui voulez-vous qui vous reconnaisse ?*^b Qui oserait d'ailleurs, quand je suis là, venir regarder dans ma voiture ?

MATHILDE.

Il faut donc que je me rassure ?^c

EDMOND.

Certainement.

MATHILDE.

*Je ne demande pas mieux*¹; car cette idée seule me faisait une peur...

¹ I shall be only too glad.

LE POSTILLON, *faisant claquer son fouet et chantant à tue-tête.*²

Sonnez, sonnez, cornemuse et musette.

² at the pitch of his voice.

Nous voici arrivés au relais. [*Appelant.*] Ohé! postillon de malheur!... deux chevaux de calèche.

L'AUTRE POSTILLON, *attendant.*

Tu es bien heureux d'être gai et de chanter toujours. [*Montant à cheval.*] Moi, je n'en ai guère envie... Mes

the Bois de Boulogne, a wood just outside Paris.)

^a I may be seen with you and recognised.

^b Who would you have re-

cognise you? (Subj. : who will you that should...?)

^c I must banish my fears then?

(Subj. after *il faut*. *Se rassurer*, to reassure oneself, take confi-

pauvres chevaux sont si éreintés, que ça me fend le cœur. [*Leur allongeant un grand coup de fouet.*] Hu! Blanchet! [*La calèche part au trot.*] Je ne sais comment *not* bourgeois a le cœur de faire courir des bêtes* qui sont dans cet état-là... Hu! donc!..., [*Second coup de fouet.*] Ces maîtres de poste sont si avides, que pour avoir une course de plus... Hu! donc, Blanchet!... [*Troisième coup de fouet, suivi de plusieurs autres.*] Tu sens bien que trois francs de guides, c'est gentil, et qu'il faut les gagner.

MATHILDE.

Postillon, quel est ce village où nous venons de relayer?

LE POSTILLON.

Lieusaint.

MATHILDE.

Quoi! nous étions à Lieusaint, dans la forêt de Sénart! C'est l'endroit où Henri IV est venu dîner chez le meunier Michaud.

EDMOND.

Ah! vraiment!

MATHILDE.

N'avez-vous pas vu la *Partie de chasse de Henri IV*?^b

EDMOND.

Oui, oui... une comédie, aux Français; mais on ne la donne jamais que les jours de gratis, et je n'y vais pas ces jours-là. N'est-ce pas mademoiselle Mars qui joue la belle Gabrielle?

dence, not be afraid, put one's mind at rest.)

* The governor has the heart to drive beasts (make beasts run).

^b Henri IV., the first French king of the Bourbon dynasty, who came to the throne in 1589, was of a very cheerful and sociable disposition. His successful wars against the League, his noble and generous behaviour after gaining his crown by vic-

tory, won him the love of his subjects; and his kind and good-natured manners procured him especial affection. "La Partie de Chasse," a very amusing play by Collé, represents him lost in the Forest of Sénart and hospitably entertained by a poor man's family, who do not know him till the courtiers appear and reveal his true character.

MATHILDE.

Gabrielle? Non, elle ne paraît pas dans la pièce.

EDMOND.

Tant pis. Moi, ce que j'aime le mieux dans l'histoire de Henri IV, c'est la belle Gabrielle. Si j'avais vécu de son temps, je l'aurais adorée.

MATHILDE.

Fi, monsieur!

EDMOND.

Comme vous aimiez Ernest de Waldemar.

MATHILDE.

Quelle différence!

EDMOND.

Elle est toute à votre avantage, je le sais; car à coup sûr Gabrielle ne vous valait pas... Elle était loin, je le parierais, d'avoir ces yeux si brillants et si expressifs, cette jolie main, et surtout cette taille divine.

MATHILDE.

Monsieur... y pensez-vous?^a

EDMOND.

Pourquoi repousser l'amant le plus tendre et le plus respectueux? N'êtes-vous pas à moi... toute à moi?

MATHILDE, *effrayée*.

Non... De grâce, éloignez-vous... Ne soyez pas aussi près de moi... Vous m'avez *promis*^b de me conduire en Italie; et là nous devons être *unis*.^b J'ai vos serments; les avez-vous déjà *oubliés*?^b

EDMOND.

Non, sans doute... *C'est mon désir et mon espoir le*

^a You do not mean all you say, I hope.

^b The three rules of the agreement of participles are exemplified here. With the auxiliary *avoir* a participle past remains unchanged, unless preceded by an accusative with which it may

agree. *Vous m'avez promis*: *me* is in the dative. *Vous les avez oubliés*: *les* is in the accusative, and *oubliés* agrees with it. With the auxiliary *être*, the participle agrees with the nominative, and thus *unis* is in the plural to agree with *nous*.

¹ in the
mean
time.

plus cher ; mais *d'ici là*¹ me refuserez-vous la grâce que je vous demande ? ... Mathilde, mon amie ... un seul baiser.

MATHILDE.

Jamais. Quand vous me parlez ainsi, vous me faites peur.

EDMOND.

Eh bien ! du moins ne me retirez pas cette main que je presse sur mon cœur.

MATHILDE, *la retirant avec force.*

² that is
not
what.

Non, *ce n'est pas là ce que*² vous m'avez promis, ce que j'espérais de vous ; et si vous *ne changez* à l'instant de ton et de³ manières ... je sens que je vous hais, que je vous déteste.

EDMOND.

Pardon, pardon ! Comment conserver sa tête et sa raison près d'une femme que l'on adore ? l'amour ne doit-il pas excuser les fautes qu'il fait commettre ? Mathilde, *m'en voulez-vous encore ?*^b

MATHILDE.

Je ne sais ... mais restez loin de moi, de l'autre côté de la voiture.

EDMOND.

Vous ne me pardonnez pas !

MATHILDE.

Cela dépendra de vous. Je verrai ...

EDMOND.

Quoi ! mon amour et ma tendresse ...

MATHILDE.

Je ne veux plus entendre ce mot-là, et *j'exige* d'abord *que vous ne m'en parliez plus.*^c

EDMOND.

Et de quoi alors vous parler ?

^a Alter immediately your tone and manner. *De* instead of the possessive.
^b Are you still angry with me?

En vouloir à quelqu'un, to be angry with any one.

^c I desire that you do not mention it again.

MATHILDE, *avec impatience.*

De ce que vous voudrez... de toute autre chose... Vous est-il donc impossible sans cela d'être aimable ?

EDMOND.

Non, sans doute.

MATHILDE.

Eh bien ! soyez-le.

EDMOND, *embarrassé.*

Soyez-le... soyez-le... c'est bien aisé à dire. *Encore faut-il un sujet.^a*

MATHILDE, *froidement.*

Ils sont tous à votre disposition. [*Grand moment de silence.*] Eh bien ! monsieur ?

EDMOND.

Eh bien ! mademoiselle, je ne sais plus ce vous me demandiez. Moi, je n'ai pas l'habitude *de faire de l'esprit en courant la poste.^b* Et tenez, tenez, voici, grâce au ciel, les clochers de Melun. [*A part.*] Ce n'est pas malheureux.

LE POSTILLON.

Monsieur va-t-il à la poste ou à l'auberge ?

EDMOND.

A l'auberge, et à la meilleure. [*A Mathilde.*] N'est-ce pas ?

MATHILDE.

Y pensez-vous ?¹ nous arrêter ici, quand ma tante est peut-être à une lieue de nous, et quand le moindre retard peut nous faire perdre l'avance que nous avons sur elle !
¹ What are you thinking of ?

EDMOND, *avec humeur.*

Il faut cependant déjeuner... car enfin ne pas dormir, ne pas manger, c'est le moyen de se rendre malade.

MATHILDE, *sèchement.*

Peu m'importe !

^a One must have a subject of conversation, however.

^b To say clever things in a post chaise.

EDMOND, *se reprenant.*

Ce que j'en dis, c'est pour vous.

MATHILDE.

Cela m'est égal, je n'ai besoin de rien.

EDMOND.

C'est fort heureux, mais moi...

MATHILDE.

Vous déjeunerez en route. Dites au postillon d'arrêter.

EDMOND.

Comme vous voudrez. [*A part.*] C'est fort agréable! douze lieues sans sortir de voiture... Je suis déjà brisé. [*Haut.*] Postillon, j'ai changé d'idée; à la poste!...

MATHILDE.

Voici justement des femmes qui viennent vous offrir dans leurs corbeilles des gâteaux et des fruits.

HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, *entourant la voiture pendant qu'on relaie.*

Mon beau monsieur, — ma belle dame, — *étrennez-moi.*^a — Des gâteaux tout chauds, — ils sortent du four. — Des belles poires de beurré, — *du beau chasselas... vrai fontainebleau.*^b

EDMOND.

Oui, du fontainebleau sur la route de *Melun*^c, ce n'est pas le chemin.

LA MARCHANDE.

Il est bien mûr, goûtez-y plutôt.

EDMOND, *en mangeant avec du pain.*

Véritable verjus... Avec un peu d'estragon, cela ferait d'excellent vinaigre d'Orléans. Moi qui déjeune toujours avec des rognons à la brochette ou des coquilles à la financière.

^a Buy my first lot. *Étrenner*, to be the first purchaser in the day, or first giver of any thing. *Des étrennes*, a New Year's gift, a Christmas-box.

^b Choice grapes that grow at Fontainebleau.

^c A town thirty miles south of Paris, the next before Fontainebleau. (Monsieur Edmond is not up in his geography.)

MATHILDE, *avec ironie.*

Voilà un grand malheur...

EDMOND, *avec humeur.*

Non, mais j'y suis habitué, et il est toujours pénible de changer ses habitudes. [*Avec impatience au postillon, qui s'approche le chapeau bas.*] *Qu'est-ce qu'il veut encore celui-là ?*^a

LE POSTILLON.

Une poste trois quarts, mon bourgeois.

EDMOND, *lui jetant de l'argent.*

Encore être dérangé! *poste trois quarts...* *Huit francs soixante-quinze centimes.*^b Tiens, voilà dix francs; *c'est un franc vingt-cinq de payé.*^c

LE POSTILLON.

Huit francs soixante-quinze! *ça ne mettrait les guides qu'à quarante sous.*^d Je croyais que *monsieur donnait trois francs*^{1...} Mon camarade me l'a dit.

EDMOND, *brusquement.*

Oui, quand je suis content.

¹ You gave 3 francs, sir.

LE POSTILLON.

Il me semble que monsieur doit l'être.^e

EDMOND.

Joliment! avec un déjeuner pareil. [*S'adressant au second postillon.*] Allons, à cheval.

PREMIER POSTILLON, *à part.*

Il paraît qu'il n'est pas si amoureux qu'à l'autre relais.

EDMOND, *criant au deuxième postillon, qui est déjà prêt à partir.*

Un franc vingt-cinq de payé.

^a What can this fellow want too?

^b One post and three quarters: 8 francs 75 centimes would be at the rate of 5 francs a post, three of which go for the carriage and horses, and the rest for the boy.

^c A franc and a quarter paid on the next stage.

^d That only makes 40 sous (2 francs) for the post-boy (that would only put the guides at...).

^e I should think, sir, you had no reason not to be.

PREMIER POSTILLON.

Vous me les laisserez bien pour boire !

EDMOND, *avec colère.*Du tout, [*Criant à l'autre postillon.*] et en route !

PREMIER POSTILLON.

Ah ! mon bourgeois...

MATHILDE, *avec impatience.*

Eh ! monsieur, donnez-les-lui, et qu'il se taise.

¹ hastily.EDMOND, *avec emportement.*¹

Mon Dieu ! ce n'est pas pour la valeur ; mais *si on se laisse faire la loi par ces gens-là*²... [*Au postillon.*] Laisse-nous en repos. [*A l'autre postillon qui est à cheval.*] En route et bon train.

PREMIER POSTILLON, *à son camarade, au moment où la voiture part.*

² What's the use of hurrying?

Va à ton aise... *Ne faut-il pas tant se presser*³ pour un commis-voyageur qui enlève une danseuse ?

EDMOND, *mettant la tête hors de la voiture.*

Qu'est-ce qu'il a dit ?

MATHILDE, *toute rouge de colère.*

Vous l'entendez, monsieur ; m'exposer à un affront !

EDMOND, *pendant que la voiture roule.*

Postillon, arrêtez... *je veux apprendre à vivre à ce drôle*^b, votre camarade.

MATHILDE.

Eh ! monsieur, il est inutile de vous arrêter pour cela, et de nous retarder encore.

EDMOND.

Malheureusement, on ne peut pas se commettre avec une espèce pareille ; sans cela j'aurais été trop heureux de le châtier comme il le mérite... mais c'est une leçon pour l'avenir. J'ai été trop généreux avec eux, et dé-

^a If you let those people dictate to you. (Lit. : one allows the law to be made to one's self by...)

^b I want to teach that fellow how to behave.

sormais je les paierai selon la nouvelle ordonnance, un franc cinquante centimes.

MATHILDE.

*Pour qu'ils vous injurient encore.*¹

EDMOND, *s'échauffant.*

Je voudrais bien le voir. *Qu'ils s'en avisent*², je m'en plaindrai à monsieur de Villeneuve, le directeur général, avec qui j'ai dîné chez monsieur de Montbel. Que diable ! un franc cinquante centimes, c'est très-raisonnable ; et puis c'est le règlement de poste, c'est la loi ; et sous un gouvernement constitutionnel je ne connais que la loi, il faut la faire exécuter.

MATHILDE, *avec ironie.*

Vous avez raison, on y gagne toujours.

EDMOND, *s'échauffant.*

Comme vous dites ! [*Après un instant de silence.*]
C'est une vilaine ville que Melun.

MATHILDE, *froidement.*

Très-vilaine.

EDMOND.

Et on n'en sort pas comme on veut. Voyez donc quelle montée ! elle n'en finira pas.

MATHILDE.

Oui ; et la voiture va si doucement... [*Elle bâille.*]

EDMOND.

Qu'on s'endormirait. Je vois que vous en avez envie.

MATHILDE, *bâillant plus fort.*

C'est possible.

EDMOND.

Ne vous gênez pas. [*A part.*] Je l'aime autant ; cela me dispensera de faire la conversation. [*La regardant pendant qu'elle s'endort.*] Elle est jolie ainsi.. figure charmante, air distingué, et une tête si romanesque !... c'est délicieux. Par exemple, un peu *bé-gueule*³ et volontaire... Ce n'est pas sa faute ; on les ³prig-
élève si mal dans ces pensionnats... Heureusement elle ^{gish.}

n'a encore que seize ans, et quand elle sera ma femme, je referai son éducation, parce que si elle a des défauts, elle a aussi des qualités solides : *deux cent mille livres de rente*¹ pour le moins. Aussi depuis un an je n'ai épargné ni mes soins ni ma peine [*Bâillant.*] Les héritières deviennent si rares maintenant ! Les pairs de France nous les enlèvent toutes ; et comme dans la vie on n'a jamais qu'une occasion de faire fortune, si on ne la saisit point... [*Fermant les yeux.*] *Non pas que je sois* dissipateur ou dépensier, moi ; j'ai pour l'argent une affection désintéressée : je l'aime pour lui-même, et j'ai de la peine à m'en détacher. Cependant, quand j'aurai deux cent mille livres de rente, *il faudra bien se montrer.*² [*Commençant à s'endormir.*] Vont-ils être étonnés au *café Tortoni* !³ Je leur donnerai à dîner une fois par semaine ; j'achèterai le petit hôtel de la rue Chantereine ; c'est un bon placement ; et le landau dont Thérigny veut se défaire, il n'a pas servi... et je l'achèterai... comme d'*oc...asion.*³

¹ 200,000 francs a year (about 5000*l.*).

² I shall have to come out.

³ second hand.

[Il s'assoupit ; la calèche continue à rouler pendant plusieurs lieues, et les deux amants dorment à côté l'un de l'autre. Edmond s'éveille seulement aux relais du Châtelet, de Panfou et de Fossard, pour payer les postillons selon l'ordonnance, ce qui les fait murmurer.]

MATHILDE, *s'éveillant à un juron très-prononcé du postillon.*

Qu'est-ce?... Qu'y a-t-il ?

EDMOND.

Rien, chère amie... dormez toujours, je vous éveillerai quand il y aura *quelque chose de remarquable*, quelque beau point de vue. [*A part lui.*] *Il est temps que nous arrivions*, car je suis rompu. C'est ennuyeux d'être enfermé toute une journée dans une boîte roulante ! Postillon, à combien sommes-nous de Paris ?

LE POSTILLON.

Vingt-deux à vingt-trois lieues.

⁴ Resort of the swells.

Que cela !

EDMOND.

LE POSTILLON.

Nous serons à Montereau dans une petite demi-heure, et du haut de la montagne vous verrez, avant le coucher du soleil, la descente, qui est magnifique.

EDMOND.

*C'est bon, c'est bon... va toujours ; il ne faut pas que cela t'arrête.** [La voiture continue à rouler.]

MATHILDE, rêvant.

Ma tante ! mon père ! me pardonneriez-vous ?

EDMOND.

La voilà dans des rêves de famille.

MATHILDE.

Mon père ! mon père !... [S'éveillant.] Où suis-je ?

EDMOND.

Près de moi, chère amie.

MATHILDE.

Ah ! c'est vous, monsieur ?

EDMOND.

Oui... et nous approchons de Montereau.

MATHILDE.

De Montereau !... c'est là, si je m'en souviens, que ma tante m'a dit qu'un de ses fils avait été blessé. [*Regardant le paysage qui l'entoure.*] Ah ! monsieur, monsieur, regardez donc... [*Avec enthousiasme.*] Quelle admirable vue ! quel magnifique tableau ! cette ville qui est là sous nos pieds... ces superbes prairies où serpentent ces eaux qu'on retrouve à chaque instant et qui animent le paysage !

EDMOND.

Quelle est cette rivière ?

MATHILDE.

Cette rivière ?... Il y en a deux.

* All right ; but drive on, don't let that stop you.

EDMOND.

Deux à la fois!... c'est du luxe. Et lesquelles?

MATHILDE.

C'est dans toutes nos géographies : l'Yonne et la Seine, qui se rejoignent à Montereau. Ne le savez-vous pas?

EDMOND.

Non, ma foi !

MATHILDE.

Postillon, pas si vite ; arrêtez... que je contemple encore ce spectacle.

LE POSTILLON.

N'est-ce pas que c'est beau ? c'est sur la hauteur où vous êtes *qu'était l'armée française quand les autres*^a sont venus nous attaquer.

MATHILDE, *écoutant avec intérêt.*

Vraiment ?

LE POSTILLON.

Vous voyez cet arbre qui a été coupé par les boulets... il n'en reste maintenant que le tronc.

MATHILDE.

C'est peut-être là que mon cousin a été blessé.

LE POSTILLON.

¹ Napoléon.

Voilà justement où était *l'autre*¹ avec sa redingote grise et sa lunette d'approche.

EDMOND.

Qui?... Bonaparte?

MATHILDE, *avec chaleur.*

Oui, l'empereur... c'est là qu'il luttait seul contre *toute l'Europe coalisée*.^b

LE POSTILLON.

Les Autrichiens au-devant du pont... et quand les batteries françaises ont commencé à ronfler, [*s'échauffant*]

^a That the French army was when the others... (i. e. the enemies, the allied army).

^b All Europe together. The Battle of Montereau was fought

in February, 1814. Napoleon gained an advantage there over the Austrians; but his victory came too late, as Paris had capitulated.

fallait voir comme ils ont dégringolé... comme ils ont repassé le pont, ces chiens de *Kaiserlics*...^a Et quand le prince de Wurtemberg et sa cavalerie se dispersaient dans la plaine...

MATHILDE, *s'animant*.

Que ce devait être beau !... je crois les voir d'ici... et vous, vous les avez vus réellement ?

LE POSTILLON.

Mieux que ça... j'y étais... dont¹ j'ai eu l'honneur de recevoir un *biscatien*² dans la jambe... ce qui m'empêche d'aller à pied... voilà pourquoi je suis à cheval... Ne vous penchez pas comme ça, ma belle dame... la descente est rapide, et j'ai peine à retenir mes chevaux... Ohai... ohai ! Quoiqu'il soit bien vieux... mon *bricolier*³ a trop d'ardeur... C'est un ancien hussard de la garde... Doucement, doucement, Marengo, il n'y a pas de bon sens pour un vieillard d'âge comme toi... La... la... il n'y a plus de danger... Nous voilà sur le pont... un fameux pont, qui n'est pas fait d'hier.

EDMOND.

On le voit... il est assez vieux.

MATHILDE.

Je le crois bien... le pont de Montereau ! [*A Edmond.*] C'est là que le duc de Bourgogne, que Jean sans Peur a été assassiné...^b N'est-ce pas ?

EDMOND.

C'est possible... [*A part.*] *Est-ce ennuyeux*⁴ de voyager avec une femme savante !... ^{a bore.}

MATHILDE, *à part*.

Quel ennui de voyager avec quelqu'un qui ne sent rien et qui ne sait rien !

[Elle garde le silence et reste plongée dans ses réflexions. Edmond a aussi l'air de méditer, mais il ne pense à rien, et fredonne un air

^a Vulg. for Germans.

^b Another event that happened, in 1419, on the bridge of Montereau, in the reign of Charles

VI. The duke accepted an interview with the dauphin, on the bridge, and was there treacherously murdered by his orders.

¹ Vulg.: whereof.
² a grape-shot.

³ outsider

de la *Gazza*. La calèche roule toujours, et on arrive au relais de Villeneuve-la-Guyard. Même silence jusqu'à celui de Pont-sur-Yonne.]

EDMOND, *sautant à bas de la voiture.*

Quel bonheur ! j'ai cru que ce dernier relais *n'en finirait pas*.¹ [*A un postillon qui est assis tranquillement sur un banc devant la porte.*] Eh bien ! tu ne nous vois pas arriver ? nous sommes pressés ; vite des chevaux !

¹ would
never
end.

LE POSTILLON, *tranquillement.*

Il n'y en a pas.

EDMOND.

Comment, pas de chevaux ?

LE POSTILLON.

² Three
hours
ago
there
passed.

Il a passé, il y a trois heures², une famille anglaise, trois voitures de poste, dont une pour les femmes de chambre, et l'autre pour les chiens de chasse.

EDMOND.

Qu'est-ce que cela signifie ?

UN JEUNE HOMME, *en redingote, assis près du postillon et fumant un cigare.*

Qu'il vous a dit vrai, monsieur... Il n'y a plus de chevaux ; mais ils vont revenir d'un instant à l'autre, et vous les aurez.

EDMOND.

Croyez-vous que je sois votre dupe ? Vous les gardez pour d'autres, et la preuve, c'est que j'en vois d'ici, dans votre écurie.

LE POSTILLON.

C'est pour le courrier de la malle, et ceux-là on ne peut en disposer.

EDMOND, *d'un ton impérieux.*

Peu importe, vous les attellerez à l'instant.

LE JEUNE HOMME.

Ce n'est pas possible.

LE POSTILLON.

Je vous attellerai plutôt vous-même.

EDMOND, *s'échauffant.*

Qu'est-ce que c'est que des insolents et des drôles pareils !^a

MATHILDE, *dans la voiture.*

De grâce, monsieur Edmond, calmez-vous.

LE JEUNE HOMME, *au postillon.*

Étienne, vous avez eu tort d'injurier monsieur... et vous devez parler honnêtement à tout le monde.

EDMOND, *les menaçant.*

Ces canailles-là ne savent pas à qui ils ont affaire^b, et je leur apprendrai la politesse à tous.

LE JEUNE HOMME, *froidement.*

Pas si haut, monsieur... pas tant de bruit... Si, malgré mes excuses, vous n'êtes pas satisfait?...

EDMOND, *avec hauteur.*

Non, sans doute... et s'il y avait ici quelqu'un à qui il fût possible de parler sans se compromettre...

LE JEUNE HOMME, *toujours d'un ton doux et poli.*

Qu'à cela ne tienne, monsieur...^c Je ne suis que le fils du maître de poste, mais j'ai été officier.

EDMOND, *étonné.*

Qu'est-ce que c'est?

LE JEUNE HOMME, *ouvrant sa redingote, et lui montrant le ruban de la Légion d'honneur.*

Et ceci doit vous prouver que j'en ai vu de près d'aussi terribles que vous.

EDMOND, *d'un ton radouci.*

Je ne dis pas non, monsieur... et sans la personne que j'accompagne et que je ne puis abandonner... sans l'obligation où je suis de continuer mon voyage...

LE JEUNE HOMME, *se rasseyant tranquillement, et fumant son cigare.*

Comme vous voudrez.

^a You impudent rascals, what do you mean?

whom they have to deal with.

^b If that is all you want, you

^c Those brutes do not know

need not be at a loss.

EDMOND, *se rapprochant de la voiture où est Mathilde.*

Ah! si vous n'étiez pas là.... Mais vous sentez bien que, quand d'un instant à l'autre votre tante peut nous rejoindre, il n'y a pas moyen de s'engager dans une queue qui nous retarderait encore.

MATHILDE, *froidement et avec ironie.*

Vous avez raison... Je vous remercie de ce que vous faites pour moi... *d'autant que c'eût été inutile*^a; car voici des chevaux qui reviennent.

EDMOND.

¹ So they are.

*C'est juste.*¹

LE JEUNE HOMME.

Vous voyez bien, monsieur, que nous vous avons dit la vérité.

EDMOND.

Il suffit... *et je reconnais la loyauté de votre conduite*...^b car, entre nous autres gens d'honneur... Allons, postillon, est-ce attelé?

LE POSTILLON.

Où, monsieur.

² after having got up.

EDMOND, *après être monté*² *en voiture, et saluant le jeune homme.*

Adieu, mon cher... je repasserai avec plaisir.

LE JEUNE HOMME.

Comme vous voudrez.

TOUS LES POSTILLONS.

Bon voyage!

[La voiture part au grand galop, et au milieu des éclats de rire des postillons.]

EDMOND, *un peu embarrassé, et après un instant de silence.*

Nous avons perdu là un temps précieux; car il y a encore trois grandes lieues d'ici à Sens, et voici le soir qui arrive.

^a Especially as it would have been needless (for *d'autant plus*).

^b I acknowledge the fairness of your behaviour.

MATHILDE.

Peu importe... On peut voyager la nuit.

EDMOND.

Je ne le souffrirai point... pour vous d'abord... pour votre santé... vous devez être fatiguée, et moi aussi... Et pour tout l'or du monde, je ne ferais pas quatre lieues de plus.

MATHILDE.

Quoi ! vous voulez vous arrêter à Sens ?

EDMOND.

Oui, sans doute.

MATHILDE, *avec effroi.*

Et ma tante ?

EDMOND, *gravement.*

Votre tante est une personne raisonnable, qui pense qu'après trente lieues de poste on a besoin d'un bon lit et d'un bon souper... et nous devons penser comme elle.

MATHILDE.

Et si elle nous rencontre ?

EDMOND.

Je l'en défie... Ne savons-nous pas où elle loge ? A l'Écu de France, n'est-il pas vrai ?

MATHILDE.

Certainement.

EDMOND.

Eh bien ! *il n'y a pas que cette auberge-là*¹ dans la ville... Postillon, la meilleure auberge après celle de l'Écu ?

¹ That
is not
the only
inn.

LE POSTILLON.

L'hôtel de l'Europe, où l'on est au moins aussi bien.

EDMOND.

Je parie qu'on y est mieux... Postillon, à l'hôtel de l'Europe... c'est là que nous descendrons.

MATHILDE, *insistant de nouveau et les larmes aux yeux.*

Mais, monsieur... quand je vous prie en grâce...

EDMOND.

C'est inutile... je suis votre chevalier, votre protecteur, et je dois en dépit de vous-même veiller sur vous... Que diable ! *je suis courbaturé, ainsi vous devez l'être...** Et vous n'avez rien pris aujourd'hui. Votre main est brûlante, vous avez la fièvre.

MATHILDE, *avec égarement.*

Je crois qu'oui... mais je l'ai voulu... mon sort est fixé... et quand j'en devrais mourir, j'aime mieux fuir que de m'exposer aux regards et aux reproches de ma tante.

EDMOND.

Voilà de vos exagérations ordinaires !^b il n'y a pas moyen de raisonner avec vous... D'abord, chère amie, vous ne mourrez pas ; et ensuite, mettons les choses au pire... vous rencontreriez votre tante, et même votre père, qu'est-ce que cela ferait maintenant ? *Rien ne peut empêcher que vous ne soyez partie*^c ce matin de Paris, avec moi, en tête-à-tête... dans une chaise de poste... Et pour l'honneur de la famille, pour votre réputation... il n'y a que le mariage... un bon mariage.

MATHILDE, *à part, avec douleur.*

Il ne dit que trop vrai.

EDMOND.

Voilà que vous pleurez... ce n'est pas là répondre... Mathilde, Mathilde !... Allons, elle sanglote maintenant. [*A part.*] Dieu ! *que c'est ennuyeux les petites filles !*^d [*Haut.*] Vous détournez la tête... Vous ne voulez donc plus ni me voir ni me parler ?

MATHILDE, *d'une voix étouffée.*

Non, non, laissez-moi.

EDMOND.

Comme elle voudra. *Aussi bien, il n'y a plus à délibérer...*^e

* My back is broken, and so must yours be.

^b That's just one of your wild fancies.

^c There is no helping your

having started (subj. that you have started).

^d What bores girls are !

^e As it is, there is no time to reflect now. (*Aussi bien con-*

Nous voilà aux portes de la ville, qui me paraît fort bien, autant que l'obscurité permet de distinguer. A peine neuf heures, et pas une lumière!... Tout le monde est déjà endormi... Que c'est amusant de coucher en province!... Mathilde, Mathilde... Elle ne me répond pas. *Est-ce qu'elle se trouverait mal*¹ de fatigue et de besoin? C'est sa faute, avoir voulu faire trente lieues sans rien prendre!

¹ Can she have faint-ed...?

LE POSTILLON, *s'arrêtant devant une grande porte, et faisant claquer son fouet.*

*Ohé! ohé! la porte!*²

² Open the door there!

[Les portes de l'auberge s'ouvrent; la calèche entre dans la cour, la maîtresse d'auberge et ses servantes entourent la voiture. Edmond prend entre ses bras Mathilde, qui est à moitié évanouie, et dont il cache la figure avec son voile.]

LA MAÎTRESSE D'AUBERGE.

*Madame paraît souffrante.*³

³ The lady seems ill.

EDMOND.

Oui, ma femme est un peu indisposée de la route... Une chambre.

LA MAÎTRESSE D'AUBERGE.

A deux lits?

EDMOND.

Certainement...

LA MAÎTRESSE D'AUBERGE, *criant.*

Catherine, le numéro 2.

CATHERINE.

Oui, madame. [*Eclairant.*] Par ici, monsieur, par ici.

[Une chambre à deux lits, une cheminée⁴, un canapé, une table. — ⁴ a fireplace. Portes à droite et à gauche.]

EDMOND, *posant Mathilde sur un canapé.*

Ce ne sera rien... *voilà qu'elle revient à elle*...⁵ Vite ⁵ she is recovering, look. du feu!

firms an idea in the foregoing sentence:—She may do as she likes, for indeed it is too late, &c. Ex.: *J'ai envie de ne pas m'en*

aller et de passer la nuit ici. Aussi bien voilà qu'il commence à pleuvoir.)

CATHERINE.

*Vous voyez qu'on est en train de l'allumer.**

EDMOND.

Et à souper ici... près de la cheminée.

CATHERINE.

Oui, monsieur.

EDMOND.

Qu'est-ce que vous allez me donner ?

CATHERINE.

Si monsieur veut voir ce qu'il y a, et choisir lui-même.

EDMOND.

Ce sera plus prudent... Je vais commander le dîner, pendant que vous ferez nos lits... C'est le plus pressé. [*Prenant la main de Mathilde.*] Allons, allons, Mathilde, revenez à vous, et ne craignez plus rien. Nous sommes maintenant à l'abri de tout danger. [*A Catherine.*] C'est par ici, n'est-ce pas ? la porte à gauche ? [*Il sort.*]

CATHERINE.

Oui, monsieur. [*Mathilde, qui l'a à peine entendu, reste anéantie¹ et la tête penchée sur son sein.*] Voilà une pauvre jeune dame qui a l'air bien souffrante. Si madame veut s'approcher du feu... Madame, m'entendez-vous ?

MATHILDE.

¹ power-
less.

*Oui, ma bonne...² oui ; je vous remercie.*CATHERINE, *à part.*

Je vais chercher des draps. Je crois que le sommeil est ce qui lui est le plus nécessaire.

MATHILDE, *restée seule, lève les yeux, et sort peu à peu de son anéantissement.³*

³ help-
lessness.

Où suis-je?... Seule enfin!... Ah! je respire! *Que s'est-il donc passé?...^b* C'était un songe, un songe affreux!... [*Regardant autour d'elle.*] Non... ce n'est que trop vrai, je suis à lui... pour toujours à lui! Ce

* Don't you see it is being lit?

^b What has happened? (What has there passed itself?)

n'est pas possible... Mes sens *m'abusent et m'égarent...*^a Ce n'est pas là celui que j'ai jamais... celui que mon cœur avait rêvé! Quelle différence! mon Dieu! et quel réveil!... et qui dois-je accuser? moi, moi seule... Ah! je suis bien coupable et bien malheureuse... Insensée que j'étais! je n'ai écouté que ma tête et mes idées romanesques; j'ai méprisé les conseils de la raison et de l'amitié; j'ai mérité d'être punie... Mais être à lui!... mais lui appartenir!... Ah! mon châtiment serait plus grand encore que ma faute... et cependant maintenant comment lui échapper? Mon honneur, ma réputation ne sont-ils pas entre ses mains? Que faire, ô mon Dieu! que faire? qui viendra à mon aide? [*Poussant un cri et joignant les mains.*] Ah! je n'ai que ma tante... je n'ai qu'elle au monde... et c'est pour me sauver que le ciel l'a conduite si près de moi... Oui... [*Apercevant sur la table du papier, une plume et de l'encre.*] Voilà ce qu'il faut pour lui écrire... Elle saura tout. [*Elle écrit vivement, et n'aperçoit pas Catherine qui apporte deux paires de draps.*]

CATHERINE.

Madame veut-elle quelque chose?

MATHILDE.

Non... Que venez-vous faire?

CATHERINE.

Mettre des draps à votre lit... et à celui de votre mari.

MATHILDE.

O ciel!

CATHERINE.

Vous êtes toute tremblante.

MATHILDE, *troublée*.

Moi! non... Dites-moi, vous êtes de cette ville? Connaissez-vous l'hôtel de l'Écu de France?

CATHERINE.

C'est au bout de cette rue... Vous traversez la grande place... et juste devant vous.

^a Beguile me and lead me astray.

MATHILDE. ¹

C'est bien... [*A part, regardant Catherine.*] Si je l'y envoyais?... Non... non... Je ne resterai pas un moment de plus... Cette lettre, je la porterai moi-même... et si on refuse de me voir... [*Avec confiance.*] Ce n'est pas possible! C'est la sœur de mon père... c'est ma seconde mère... son cœur et ses bras me sont ouverts,

CATHERINE, *la regardant avec inquiétude.*

Qu'avez-vous donc?... Comme vous êtes agitée!

MATHILDE.

J'ai besoin de prendre l'air.

CATHERINE.

*Si madame veut se promener en attendant le souper...** nous avons un jardin d'un demi-quart d'arpent. Je vais vous y conduire.

MATHILDE.

C'est inutile; je le trouverai bien. Restez... occupez-vous du souper; c'est l'essentiel... [*Entendant du bruit du côté de la porte à gauche.*] On monte... c'est lui... [*Sortant par la porte à droite.*] Restez; je reviens dans l'instant. [*Elle sort.*]

CATHERINE, *restée seule.*

Voilà une petite dame qui est bien gentille, mais qui tout de même a un air bien singulier.

EDMOND, *entrant avec deux garçons d'auberge qui portent des assiettes et des serviettes.*

¹ lay the
cloth
there.

Allons, vite... mettons là le couvert¹, et dépêchons-nous. [*A Catherine.*] Où est donc ma femme?

CATHERINE.

Sortie pour un instant... Elle avait besoin de prendre l'air.

EDMOND.

² her
place.

C'est bon, c'est bon, cela lui fera du bien... Là, près du feu, son couvert² et le mien... Qu'est-ce que c'est que ce vin-là?

* If you would like to walk, ma'am, till supper is ready.

LE GARÇON.

Du vin du pays.

EDMOND.

Je n'en veux pas. Je vous ai demandé du vin de Bourgogne.

LE GARÇON.

C'en est... Nous sommes en Bourgogne.

EDMOND.

Comment! Sens est en Bourgogne?

LE GARÇON.

Oui, monsieur.

EDMOND.

Est-ce étonnant! *ce que c'est que de voyager!*¹ Nous sommes en Bourgogne! [*Gôûtant le vin.*] Oui, ma foi! [*Voyant un autre garçon qui entre.*] Ah! voilà déjà le potage, et les pigeons en compote. C'est bien. On sert ici avec une activité! Ce n'est pas comme au café de Paris, où avant-hier j'ai eu des entr'actes d'un quart d'heure entre chaque plat. On perd le fil d'un dîner, et on n'a plus de suite dans les idées. Mettez toujours le potage sur la table, et la compote auprès du feu. [*A Catherine.*] Il me semble que ma femme est bien longtemps; où est-elle donc?

CATHERINE.

Je lui avais indiqué le jardin, où elle se promène.

EDMOND.

Elle s'y sera perdue.

CATHERINE, *souriant.*

Ce n'est pas possible; mais si monsieur veut, je vais la chercher, et lui dire que le souper est prêt.

EDMOND.

Vous m'obligerez. Je n'aime pas à attendre, surtout quand on a servi. Les lits sont-ils faits?

CATHERINE.

Oui, monsieur, et les couvertures aussi

EDMOND.

A merveille.

CATHERINE.

Faut-il des oreillers ?

EDMOND.

Pour moi, certainement. Mais pour madame, je l'ignore. Demandez-le-lui.

CATHERINE.

Est-ce que monsieur ne sait pas l'usage de madame ?

EDMOND.

Non, pas encore.

CATHERINE, *à part.**C'est des nouveaux mariés... Est-ce gentil !^a*EDMOND, *seul auprès du feu.*

C'est gentil... Je le crois bien... Un bon souper... un bon feu... et une jolie femme!... Aie! j'ai les pieds gonflés. [*Otant ses bottes et mettant des pantoufles.*] Autant se mettre à son aise... quand on est chez soi... Mais voyez si elle viendra... Je meurs de faim... et le potage qui va refroidir! [*Il attend quelques instants, se promène dans la chambre.*] *Est-ce qu'elle aurait¹ oublié le souper ?* [*Gravement.*] Il y a bien du désordre dans cette tête-là... Je ne dis rien, [*froidement*] parce que je l'aime... Mais une fois ma femme, il ne faudra pas qu'elle s'avise^b de me faire attendre... pour mes repas. [*Avec impatience et s'asseyant.*] Ma foi! elle dira ce qu'elle voudra, je vais toujours me servir. [*Prenant une cuillerée de soupe.*] Dieu! que c'est chaud! Je vais aussi lui en mettre dans son assiette pour que ça refroidisse...^c Cela passera pour une attention... Otons la soupière et servons les pigeons... là... [*Mettant sa serviette et mangeant son potage.*] Nous y voilà. [*La porte à laquelle il tourne le dos s'ouvre en ce moment. Sans retourner la tête.*] Enfin la voilà!... Je savais bien que

¹ Can
she
have...?

^a It is a newly married couple.
How nice! (*C'est* should be *ce sont*.)

^b She must not take in her head.

^c To get cool (for that that *ça* for *cela*) get cool).

cela la ferait venir... Allons donc... Allons donc, retardataire...¹ Votre soupe vous attend. [*Paraît une dame d'une cinquantaine d'années: tournure distinguée, costume de voyage. Elle s'avance près d'Edmond et lui dit:*] Monsieur Edmond de Verneuse?

EDMOND, *tout étonné et se levant.*

C'est moi, madame... [*Balbutiant.*] C'est-à-dire, c'est moi et ce n'est pas moi... car je suis ici incognito, et je m'étonne que vous me connaissiez.

L'ÉTRANGÈRE.

Vous allez être au fait... Je vous demande seulement cinq minutes d'entretien, et je me retire... Mais je vous prie, avant tout, de ne pas vous déranger, et de vouloir bien continuer votre souper.

EDMOND, *se remettant à table.*

Puisque vous l'exigez... je n'en serai pas fâché. [*Il découpe le pigeon, dont il se sert une aile.*] Pardon, madame... je vous écoute.

L'ÉTRANGÈRE.

Je suis madame de Bussièrès.

EDMOND, *laissant tomber sa fourchette.*

Ah! mon Dieu! [*A part.*] La tante de Mathilde... Qu'est-ce que cela signifie?

M^{me} DE BUSSIÈRES.

Partie ce matin de Paris, je viens d'arriver à l'Écu de France, où j'avais fait d'avance retenir mon logement² pour cette nuit. A peine entrée dans l'appartement qui m'était destiné, on me remet cette lettre³, que je ne vous donnerai pas, mais dont vous connaissez l'écriture.

EDMOND.

Celle de Mathilde.

M^{me} DE BUSSIÈRES.

Je dois avant tout vous la lire: "Ce 6 octobre, hôtel de l'Europe, neuf heures du soir."

² This letter is handed me (one gives me this letter).

EDMOND.

Cela n'a pas une demi-heure de date.

M^{me} DE BUSSIÈRES.

Précisément. [*Continuant à lire.*] "Ma tante, ma seconde mère, sauvez-moi : c'est une coupable qui vous écrit, une coupable qui n'a d'espoir qu'en vous. Égarée par les conseils d'une compagne d'enfance, par mes lectures romanesques, par ma jeunesse, mon inexpérience, j'ai aimé... non, c'est profaner ce mot ! j'ai cru aimer quelqu'un que mon cœur seul avait créé... car ce qui m'avait séduite en lui, grâce, esprit, amabilité, noblesse, courage, tout cela n'existait que dans mon imagination ! Je ne le connaissais pas, et il m'a suffi de le connaître pour que l'illusion fût détruite..."

EDMOND.

Qu'est-ce à dire ?

M^{me} DE BUSSIÈRES, *continuant.*

"Un seul jour, un jour entier passé près de lui, me l'a montré tel qu'il était. Ce matin, je l'adorais, et maintenant je le déteste, je l'abhorre. Plutôt mourir que d'être à lui."

EDMOND.

Assez, madame, assez.

M^{me} DE BUSSIÈRES.

J'ai fait comme vous, je n'ai pas achevé cette lettre ; j'ai couru à ma nièce, qui, pâle et tremblante, attendait son arrêt ; elle voulait tomber à mes genoux, je l'ai prise dans mes bras, je l'ai rassurée.¹ Elle m'a tout raconté, et je connais maintenant tous les détails de votre liaison et de votre voyage.

¹ quiet-
ed.

EDMOND, *confus.*

Quoi ! madame...

M^{me} DE BUSSIÈRES, *sévèrement.*

Je ne vous dirai pas tout ce que je pense de votre conduite. On peut pardonner à la jeunesse de Mathilde, à son inexpérience ; mais vous, monsieur, chercher à séduire, à enlever une riche héritière, une jeune personne

de seize ans ! vous n'avez pas songé qu'il y avait là *une réunion*¹ de circonstances *dont, même à notre défaut, la*¹ *con-*
*justice pouvait s'emparer.*² *course.*

EDMOND, *pâlissant.*

Quoi ! vous croyez ?

M^{me} DE BUSSIÈRES.

Loin de nous une pareille idée ! ce serait à jamais vous perdre d'honneur, et nous tenons à votre réputation autant qu'à celle de notre famille. Daignez donc m'écouter avec attention. [*Lentement et avec gravité.*] Mon frère a quitté hier Paris, persuadé que sa fille partait avec moi.

EDMOND.

Oui, madame.

M^{me} DE BUSSIÈRES, *de même.*

Ma nièce a quitté ce matin *l'hôtel*² de son père, seule, ² *house.*
dans une *voiture de place*³, et en disant qu'elle allait me ³ *hired*
rejoindre pour partir avec moi. *carriage.*

EDMOND.

Oui, madame.

M^{me} DE BUSSIÈRES, *appuyant sur chaque mot.*

Eh bien ! mettez-vous dans l'idée et persuadez-vous bien que c'est réellement avec moi qu'elle est partie ce matin et qu'elle a fait la route de Paris à Sens.

EDMOND.

Que voulez-vous dire ?

M^{me} DE BUSSIÈRES.

Qu'il n'y a maintenant au monde que vous et Mathilde qui ayez connaissance des événements d'aujourd'hui ; et si jamais le moindre bruit en courait, si un mot en transpirait, ce ne serait que par vous, par votre indiscretion.

EDMOND.

Madame !...

M^{me} DE BUSSIÈRES.

Et j'ai deux fils, tous deux militaires, *qui tiennent en-*

² Which, if we did not, the laws would seize upon.

¹ more
jealous
than I.

core plus que moi à l'honneur de leur famille et à la réputation de leur cousine.

EDMOND, *avec émotion.*

Madame, vous me connaissez mal, et vous pouvez être sûre que mon honneur et ma délicatesse m'engageront seuls au silence.

M^{me} DE BUSSIÈRES.

J'en suis persuadée, et j'en doutais si peu, que mon intention était de vous demander la seule lettre que ma nièce vous ait écrite, et qui, ce matin encore, à ce qu'elle m'a dit, était là, dans votre portefeuille.

EDMOND, *l'ouvrant et la lui donnant.*

Comment donc! trop heureux de vous donner cette preuve de ma sincérité.

M^{me} DE BUSSIÈRES, *la prenant.*

C'est bien, monsieur... Je pars donc avec ma nièce, [*avec intention*] qui ne m'a jamais quittée; j'achèverai la route avec elle: j'arriverai avec elle à ma terre où ma famille nous attend, et là notre amitié et nos conseils la guériront bien vite de quelques défauts, fruits de son inexpérience et de sa jeunesse; mais ce qui n'appartient qu'à elle, c'est la noblesse et l'élévation de ses sentiments, c'est surtout la bonté de son cœur. Avec cela, et grâce à la leçon d'aujourd'hui, on se corrige aisément, et bientôt, je l'espère, ma nièce deviendra une femme accomplie. Vous n'y aurez pas peu contribué, monsieur, et *ce sera pour vous une satisfaction intérieure de tous les instants.*^a

EDMOND, *s'inclinant.*

Madame, certainement...

LE GARÇON, *entrant avec un plat de rôti.*

Monsieur, voici les perdreaux.

M^{me} DE BUSSIÈRES, *souriant.*

Je vous laisse avec eux, et retourne à mon hôtel... Non, non, ne vous dérangez pas, de grâce! Désolée d'avoir interrompu votre souper. [*Elle sort.*]

^a It will ever continue to be a private satisfaction to yourself.

EDMOND, *resté seul, et jetant avec colère sa serviette sur la table.*

Vit-on jamais une aventure pareille? *Et elle avait peur que je n'en parlasse!...*^a Ah bien, oui! on se moquerait trop de moi à Paris. Avoir conduit jusqu'ici, dans ma voiture, une jeune personne charmante... le souper prêt... les couverts en tête-à-tête... et tout cela pour rien... rien au monde... que pour mes frais de voyage! si jamais maintenant on me rattrape à courir la poste de cette manière-là!... C'est une bonne leçon, et je me souviendrai du proverbe :

Il vaut mieux tenir que courir.

EUGÈNE SCRIBE.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

11 décembre 1842.

Nous étions jeudi dernier à l'Académie française, où se trouvaient réunies dans une abondance merveilleuse les illustrations européennes. C'était une véritable solennité. Ambassadeurs, ministres, duchesses françaises, princesses russes, grandes dames de tous les pays, se pressaient sur les banquettes impartialement incommodes pour tous les rangs et à tous les rangs. Ce public d'élite était imposant. Il y avait là des femmes d'un haut mérite dont le salon influent *a vu éclore*^b plus d'un ministère, de ces femmes politiques comme nous permettons aux femmes d'être politiques, c'est-à-dire par affection; il y avait là des jeunes femmes d'une ravissante beauté. Il y avait là tous les *bas bleus* de notre temps; il y avait là aussi toutes les *bottes bleues*. Définition: On appelle ainsi les écrivains qui ne savent pas écrire, les hommes de lettres

^a She was afraid of my talking of it. (Subj. with *ne*, after *avoir peur que*.)

^b Has hatched (seen to bring forth).

non lettrés, les grands hommes de petites coteries, les célébrités inconnues. Enfin, il y avait là tout ce qui fait le charme de la société, des élégances, des supériorités et des ridicules.

A chacune de ces cérémonies, le même divertissant manège nous a frappé. A peine les premiers mots du premier discours ont-ils retenti, que vous savez tout de suite à quoi vous en tenir sur les sentiments de toutes les femmes de l'assemblée, les sentiments académiques ! entendons-nous. Celles qui sont venues pour le récipiendaire, leur parent ou leur ami, attentives, le regard fixé sur lui, l'écoutent avec le plus vif intérêt ; celles qui sont venues pour l'académicien chargé de lui répondre affectent au contraire, pendant le commencement du discours, une indifférence étudiée. Elles regardent de tous côtés dans la salle ; elles adressent de gracieux saluts çà et là, elles jouent avec leur flacon, elles ôtent et remettent leurs gants, toutes démarches qui veulent dire : "Ce n'est pas *mon* académicien." Mais aussitôt le premier discours terminé, les voilà qui s'émeuvent ; elles redressent la tête, elles s'avancent, elles lèvent les yeux au ciel, elles prennent une attitude inquiète et des airs importants qui veulent dire : "Voilà mon académicien !" pendant que de leur côté les autres femmes se croisent les bras, reprennent une attitude d'indifférence et des airs modestement satisfaits qui à leur tour veulent dire : "Ce n'est plus mon académicien." Ce qui n'empêche ni les unes ni les autres d'admirer ce qui est admirable en l'académicien d'autrui.

Vous avez lu les discours prononcés dans cette séance ; nous ne vous apprendrons pas à les apprécier. Nous vous dirons seulement ce qui nous a le plus charmé dans le discours de M. le baron Pasquier ; c'est l'empressement avec lequel M. le président de la Chambre des Pairs a saisi l'occasion de rendre hommage au dévouement de son prédécesseur pour la royauté déchu. Le juge politique semblait heureux de se dédommager de la sévérité de son devoir par la douceur de cet hommage ; il semblait fier

de déclarer à la face du pays qu'autant il faut se montrer implacable pour l'esprit de parti lorsqu'il s'égare jusqu'au crime, jusqu'au mépris des lois et de l'humanité, autant il faut se montrer pour lui généreux et sympathique lorsqu'il ne se trahit que par ses plus nobles preuves : l'abnégation et la fidélité.

M. le baron Pasquier a lu son discours avec un goût parfait, appuyant sur les passages importants de son sujet, et ne faisant valoir qu'à demi les passages à effets personnels, à effets d'auteur. Point de déclamation, point d'emphase, aucun de ces moyens oratoires dont on abuse aujourd'hui. Ces moyens plaisent sans doute au vulgaire, qu'ils avertissent des beaux endroits ; mais aux personnes intelligentes, qui n'ont pas besoin d'être averties, ils paraissent fatigants et offensants. Lire ce qu'on a écrit soi-même, ou lire l'ouvrage d'un autre, sont deux choses très-différentes. Nous n'aimons pas ces auteurs dont le débit officieux vous dit à tous moments : "Écoutez ça, admirez ça, je suis particulièrement content de cette phrase," et qui déclament complaisamment leur prose, comme un professeur, dans un cours de littérature, déclame les citations qu'il fait apprécier, ou comme cet amateur qui, jouant le rôle d'Hippolyte, faisait valoir chacune des beautés du style, et, récitant ce fameux vers : "*Le ciel n'est pas plus pur que le fond de mon cœur*," semblait ajouter : "tous monosyllabes."

Dans son remarquable discours, M. Mignet n'a pas assez rappelé, selon nous, le principal titre de M. le baron Pasquier au choix de l'Académie. Ce n'est pas parce qu'il est chancelier de France qu'il a été élu, ni parce que l'Académie française trouve qu'il est bon pour elle de se munir de chancelier. Elle s'en est privée plus d'une fois, et nous pensons qu'elle a eu raison de s'en priver : on peut être un homme du plus grand mérite dans la magistrature, et n'être pas du tout littéraire. Si M. le baron Pasquier a été élu, c'est parce qu'il est un des hommes les plus spirituels de notre temps ; parce que son esprit est un type, sa conversation un modèle, l'idéal

du bon goût ; et, quelle que soit la forme que l'esprit prenne pour se manifester, prose, vers, livres, drames, discours, conversation, l'esprit, cultivé à si haut degré et célèbre à si juste droit, sera toujours éminemment littéraire. C'est quelque chose que de représenter à l'Académie française l'esprit français, dans ce qu'il a de plus exquis, de plus étincelant ; c'est quelque chose que d'être reconnu un des plus spirituels chez un peuple qui se proclame le plus spirituel de l'univers.

La nouvelle de ce jour-là, c'était le retour de M. de Rémusat. Vous savez pourquoi il arrive, disait-on ; c'est pour renverser le ministère. Ce mot peint bien l'état de notre gouvernement. Singulier pays où les mécontents font tranquillement leurs paquets et montent en voiture pour s'en venir à Paris renverser les ministères.

A la sortie, nous avons rencontré M. Ancelot ; nous devons lui rendre justice, il avait l'air très-digne et très-académicien ; il donnait le bras à sa fille, qui nous a paru charmante.

Enfin, à cette séance, nous avons retrouvé un cousin de la dame aux *sept petites chaises* ; vous souvient-il de cette aimable femme qui disait un *âne en plaine* pour une âme en peine, et *sept petites chaises* pour *steeple chase*. Il nous a conté un mot d'elle qui vaut tout ce qu'elle a dit. Elle recommandait un jeune homme à un père de famille qui cherchait un précepteur pour ses fils : "Vous pouvez lui confier vos enfants," disait-elle. "C'est un brave jeune homme, d'une conduite exemplaire, irréprochable ; et la preuve, c'est que l'année dernière, à l'Académie, il a remporté le prix *Montrond*."*

"Ah ! mon Dieu," s'écria-t-on de tous côtés, "qu'est-ce que le prix Montrond ?"

"Et mais, c'est le prix de vertu ! Comment, vous ne

* For *prix Monthyon*, Monthyon prize. Monthyon is the name of a magistrate who died in 1820, celebrated for his philanthropy. He founded four

open scholarships, worth 10,000 francs each, to be awarded by the Academy. M. de Montrond was a lively French wit contemporary with Talleyrand.

connaissez pas ce fameux prix que M. de Montrond a fondé, et que l'Académie donne tous les ans?"

"Je ne savais pas," dit le jeune prince de B***, "que M. de Montrond eût fondé un prix; mais ce que je sais, c'est que je voudrais bien le mériter."

"Taisez-vous donc," s'écria M^{me} G***, "si votre mère vous entendait!"

La dame aux *sept petites chaises* vient passer l'hiver ici; cette nouvelle n'est pas de peu d'importance.

Allons, prenons courage, voilà que nous retrouvons cette agilité de niaiserie que nous regrettions tout à l'heure. Encore une huitaine de jours, et nous serons redevenu tout à fait Parisien.

26 février 1844.

LE CARNAVAL.—LA MADELEINE REDEVENUE MONDAINE.—L'AMBA-
SADEUR SORTANT DES GALÈRES.—GRAVE ERREUR, UN SAVANT
PRIS POUR UN MINISTRE.—L'HOMME LE PLUS SPIRITUEL DE
L'UNIVERS DÉGUISÉ EN SERIN.—L'AMOUR QUI A UNE RAGE DE
DENTS.—LA LEÇON DE POLKA.

Il faut pourtant bien vous raconter un jour le carnaval de l'année 1844.

Il a commencé d'une manière calme et digne, par des concerts. Les concerts sont les préludes naturels des plaisirs. Disons tout de suite que la plus belle de ces fêtes harmonieuses est celle qui a eu lieu chez M^{me} la duchesse de Gall... Il y avait là tout ce qui compose un concert irréprochable: un auditoire intelligemment et scrupuleusement choisi, d'excellents chanteurs et d'excellents causeurs pour ceux qui n'aiment pas la musique, et puis enfin cette particularité importante sans laquelle il n'est point de fête parfaite; ce prétexte charmant qui sert à faire valoir toute chose, les riches parures, les tournures gracieuses, les démarches impériales, les robes à queue, les doubles tuniques, les triples volants; ce moyen

ingénieux de désencombrement subit; ce thème inépuisable qui sert à commencer toutes les conversations; ce but général où se rejoignent toutes les coquetteries particulières; cet intérêt de la soirée qui donne à la fête l'attrait et le mouvement, cette recherche d'élégance que nous nommerons le *pèlerinage*. Il n'est point de fête complète sans *pèlerinage*.

Or, nous entendons par ce mot un voyage de curiosité, fait à travers les vastes salons et les galeries en fleurs pour aller admirer un objet d'art merveilleux, relégué avec mystère ou plutôt conservé avec respect dans les appartements retirés de l'hôtel splendide; sanctuaire inconnu où pour la première fois il est permis de pénétrer. Ce jour-là l'objet merveilleux qu'on allait admirer par caravane était la *Madeleine* de Canova. La belle pénitente éclairée encore avec coquetterie, pleurait en silence dans l'oratoire sombre qui lui était consacré; et toutes ces femmes parées de velours et de satin, de perles et de diamants, venaient rendre hommage à ce poétique modèle de douleur et d'humilité. *Et l'on n'entendait que ces mots:—"Avez-vous vu la *Madeleine* de Canova?"—"Je viens de voir la *Madeleine* de Canova."—"Venez donc voir la *Madeleine* de Canova."—"Quoi? vous n'avez pas vu la *Madeleine* de Canova?" Un de nos amis s'est beaucoup moqué de nous à propos d'elle. "Eh bien!" nous disait-il, "vous venez de l'admirer, qu'en dites-vous?"—"Mais, franchement, je ne l'avais pas vue depuis douze ans, et je l'ai trouvée bien changée." Cette réponse lui a paru fort ridicule.*

N'est-ce pas que c'est une fête bien complète que celle-là où chez une femme séduisante et spirituelle, entourée des illustrations de tous les pays, on écoute la musique de Rossini en regardant le chef-d'œuvre de Canova?

Après les concerts sont venues les fêtes de charité. Le majestueux hôtel Lambert, nouvellement acheté par

* Canova died in 1822. The gentleman thought, perhaps, the statue was a novelty in 1844.

la princesse Czar.....ka, avait offert ses salons superbes au bal des Polonais; là les sujets de pèlerinage ne manquent pas; les caravanes étaient nombreuses; cette fête était admirable; elle a fort bien réussi. Un mot de critique: il n'y avait peut-être pas assez de Français. Eh! dirait-on, le gouvernement fait beaucoup pour les étrangers réfugiés, témoin ce paysan bourguignon qui sollicitait, il y a quelques mois, de son sous-préfet, une place de réfugié espagnol. Le gouvernement fait beaucoup, sans doute, mais les largesses du gouvernement sont payées par les pauvres gens, tandis que les plaisirs de charité sont des impôts supportés par les riches; et si les riches donnaient davantage, les pauvres ne seraient peut-être pas obligés de donner du tout. Nous hasardons cette réflexion.

Ensuite sont venus les bals mondains périodiques. Celui du prince Tuf.... est chaque année impatiemment attendu. Cette fête exceptionnelle où s'épanouissent les fleurs de tous les climats, les beautés de toutes les nations, est toujours fort brillante, et de plus fort amusante. Il est une demi-douzaine d'adorables mauvais sujets qu'on ne retrouve que là. Ils vivent depuis plusieurs années loin du monde, dans une retraite sinon modeste, du moins mystérieuse, et il ne faut rien moins que l'admirable collection de jolies femmes réunies chez le prince Tuf.... pour attirer hors de leur tanière fleurie, de leur antre confortable, ces ex-lions redevenus ours à force de civilisation. Bizarre phénomène! les gens qui détestent le monde sont précisément ceux qui le rendent amusant; c'est peut-être parce qu'ils sont indépendants de lui, et que les esprits indépendants sont les seuls qui sachent être toujours aimables.

Le bal de M^{me} la comtesse de Larib.... est encore une solennité périodique pour laquelle on fait faire des robes neuves, on médite des effets de parure. Cette année on n'y voyait que diamants; les hommes eux-mêmes en portaient, sous prétexte d'ordre quelconque. Il nous souvient d'avoir entendu ce jour-là un dialogue étrange. Nous causions avec le prince de Cra...; vint à passer M.

l'ambassadeur d'Espagne. Après quelques mots de politesse :

"Monsieur l'ambassadeur," dit le prince, "combien de temps êtes-vous resté aux galères?"

"Six ans, mon prince," répondit l'ambassadeur.

Alors, nous, de nous récrier : "Où était-ce donc?"

"Aux *presidios* de Ceuta; j'y suis resté depuis l'âge de vingt-cinq ans jusqu'à trente et un ans."

"Les plus belles années de la vie!... Et qui vous y avait fait enfermer?"

"Le roi Ferdinand VII."

"Et qui vous en a fait sortir?"

"Le même roi."

"Et pourquoi vous y avait-il fait enfermer?"

"Je ne l'ai jamais su."

"Et pourquoi vous en a-t-il fait sortir?"

"Je l'ignore encore."

"Mais comment avez-vous pu supporter cette affreuse captivité?"

"J'étais poète."

"Comme vous parlez de tout cela doucement."

"Je suis philosophe."

La grande fête donnée aux Tuileries était un superbe combat à l'éventail et à l'épée; les amazones se sont conduites bravement. La cohue était épouvantable, mais le coup d'œil était magnifique. Ce n'est pas la faute du roi si sa cour est trop nombreuse; c'est la faute de notre temps; cela tient au progrès de l'égalité. On n'était admis qu'en habit *habillé* ou en uniforme. Ce jour-là aussi a eu lieu un dialogue bizarre que l'on nous a rapporté. Un étranger de *distinction*, s'adressant à son voisin, lui dit : "Pardon, monsieur, veuillez me permettre de vous adresser une simple question : Les hommes qui ont été ministres une fois ont-ils le droit de porter toujours leur habit de ministre?"

"Non, monsieur. Qu'est-ce qui vous fait croire ça?"

“C'est que, depuis une heure que je suis au bal, j'ai vu passer plus de soixante ministres.”

“C'est beaucoup ; nous n'en avons pas tant. Nous en avons ordinairement huit, quelquefois seize dans les moments de crise, les sortants et les rentrants, mais jamais plus. Quels personnages prenez-vous donc ici pour des ministres ?”

“Mais, par exemple, le personnage qui vient à vous ?”

“Ça ! un ministre ? Eh ! c'est Buchon.”

“Quoi ! le célèbre Buchon, le savant ?”

“Oui, l'historien, le voyageur ; enfin, Buchon.”

“Voyez, il a un habit de ministre...”

“Dites un habit de fantaisie. Le fait est que ces habits-là, justement parce qu'ils sont de fantaisie, sont beaucoup plus riches et beaucoup plus brodés que ceux de nos ministres et de vos ambassadeurs.”

“Je vous remercie, monsieur. Dorénavant, je tâcherai de ne plus confondre les ministres avec les fantaisies.”

Peu à peu, le carnaval s'est animé, et l'heure des bals costumés est venue. Cette année, on a signalé une innovation : les dîners déguisés, les soupers déguisés, sans calembours, ce sont les convives qui étaient déguisés, et non les mets. Plusieurs de ces repas ont été fort joyeux.

Dans le monde artiste, le carnaval a été ce qu'il y est toujours, gaîment spirituel. On raconte un bal très-joli donné par Ciceri. Lui était en invalide, coiffé du petit chapeau historique. Il y avait là de charmants costumes portés par de charmantes femmes. M^{lle} Plessis a eu les honneurs de la soirée : elle était admirablement belle, déguisée en écaillère. Oh ! mais une écaillère de Greuse, parlant le doux langage de Marivaux. Les invités venus sans déguisement n'ont pu être admis dans le bal qu'en s'improvisant malades à la porte ; on leur présentait un bonnet de coton et une robe de chambre ; il fallait choisir entre une retraite forcée ou une indisposition subite ; et comme on voulait s'amuser, tout le monde voulait être

malade : c'était une épidémie. Cette grande sévérité dans les admissions nous rappelle une plaisanterie du même genre qui a eu beaucoup de succès il y a quelques années. Un des célèbres peintres de *Psyché*, venu au bal sans costume, avait été mis impitoyablement à la porte. D'abord, il se désole ; puis, une inspiration soudaine vient à son secours ; il se précipite chez un épicier, achète une feuille de papier, se fait un immense bonnet d'âne, sur lequel il écrit ces mots : *Puni pour ne pas s'avoir déguisé*. Vous pensez bien que cette fois on le laisse entrer dans le bal et qu'il fut reçu à merveille.

Chez M^{me} la comtesse M..., cinq personnes seulement avaient obtenu la permission de venir sans être costumées ; c'étaient des ambassadeurs, des hommes politiques. Il y avait donc beaucoup de dominos fort malins qui vous disaient de gracieuses folies : pour les hommes, les dominos bleu de ciel ; pour les femmes, les dominos roses, et quelques dominos noirs mystérieux. M^{me} M... avait un costume grec magnifique cousu de pierreries ; M^{me} la marquise de la Gr..., un costume persan d'une sévère exactitude qu'elle portait avec sa grâce tout orientale. M^{me} la comtesse Somai...loff avait un habit de chasse du temps de Louis XIV ; son large chapeau de feutre avait bien de la peine à dépasser en ampleur les énormes touffes de ses beaux cheveux. Deux jeunes anglaises représentaient l'une le Jour, l'autre la Nuit ; l'Aurore brillante se trahissait sous de longs voiles blancs que ses rayons brodaient de paillettes d'or ; la Nuit, silencieuse et triste, cherchait en vain à éteindre sous ses crêpes noirs ses mille étoiles d'argent.

M^{me} Thi..., qui était souffrante ce jour-là, n'avait mis qu'un domino blanc, mais d'une si merveilleuse élégance, que les plus grandes prétentions s'effaçaient devant cette savante simplicité.

Vers minuit, un bruit de fanfares s'est fait entendre. Le quadrille des chasseurs (siècle de Louis XIII) a fait son entrée dans le bal ; ce quadrille a été fort admiré ; c'était justice. On a fort apprécié aussi la parure d'un

jeune homme déguisé en Amour. Description de cette parure : pour vêtement, une tunique d'azur ; pour coiffure, une perruque poudrée et une couronne de roses ; pour écharpe, une guirlande de roses ; pour moustaches, deux roses-pompon ; pour tourments, une névralgie. "Vous mettez les tourments au nombre des parures ?" — "J'en ai le droit ; il est dit : 'l'Amour se pare de ses tourments ;' il les fait terriblement valoir, convenez-en." Donc, cet amour malheureux a passé tout le temps du bal à faire des grimaces pitoyables et à conter son martyre aux échos d'alentour. En voyant ses tortures, nous nous sommes rappelé les vers charmants que nous avions lus la veille dans le nouveau recueil de poésie publié par M. de Latouche, ses ADIEUX ; nous vous engageons à les lire bien vite. Voici comment le rêveur d'Aulnay définit l'amour :

"Ce besoin de souffrir que l'on appelle aimer."

C'est bien mal de se rappeler un vers si poétique à l'aspect d'un si plaisant Amour. Mais le carnaval ne respecte rien. Autre déguisement d'une invention plus nouvelle, d'un goût plus fin. Habit complet en taffetas serin, souliers de taffetas serin, chapeau de Janot de même en taffetas serin, orné, sur le sommet, de trois jolis petits serins empaillés, d'une physionomie maligne et piquante. Ce déguisement avait été imaginé par l'un des hommes les plus spirituels de l'univers. Voilà comme on est en France, on travaille quinze ans à se faire une réputation d'esprit.... pour arriver à la fortune, à la gloire, au bonheur?.... Non, pour avoir un jour le droit de se déguiser en serin.

On admirait encore à ce bal deux chefs de tribus indiennes, deux sauvages fort bien vêtus, mais assez mal mis. On vantait de tous côtés leur costume, qui était d'une extrême exactitude, disait-on. Nous voulons le croire ; cependant il y avait là peu de juges : ce beau costume consistait, pour le fond, en petits chiffons de toile jaune tressés de plumes grises. Avec un vieux plu-

meau et des rubans de fil, on imiterait* facilement le moelleux de ce précieux tissu de l'Inde. Quant aux ornements, les voici : des arêtes de poisson, des os de chien, des cornes de rhinocéros, des ongles de vautour, des becs d'aigle, des crocs de tigre, des mâchoires de requin, des sourires de crocodile, etc., etc. Eh bien, cela n'était pas très-joli ; les moindres diamants font plus d'effet que toutes ces raretés-là. Vous comprenez que dans un bal où flottent les robes de gaze, les falbalas de dentelles, des sauvages ornés d'arêtes, de griffes et de crocs, sont des voisins fort incommodes ? Ceux-là entraînaient violemment tout le monde ; et lorsqu'ils dansaient, ils emmenaient à chaque pas avec eux, et malgré eux, toujours trois ou quatre danseuses à la fois, ce qui ne laissait pas que de compliquer les *figures*. "Oh ! les ennuyeux sauvages !" s'écriait une jeune femme dont l'écharpe de gaze venait d'être égratignée par un bracelet de becs d'aigles... "les ennuyeux sauvages !..." Puis, apercevant l'amiral de La Su..., qui venait d'ôter son masque : "Mon cher amiral," ajouta-t-elle d'un air câlin, "vous qui avez tant voyagé, ne pourriez-vous pas leur indiquer une île déserte ?" Ces sauvages étaient tatoués, comme il convient à tout bon et loyal sauvage. La figure de l'un était jaune d'or, chiné de rouge ; celle de l'autre affectait une sorte de pékin rayé, vert, jaune et noir. C'était la seule jolie étoffe de leur costume.

A propos de tatouage, on raconte que les médecins du roi de Suède ont été bien étonnés l'autre jour, en saignant sa majesté, de trouver très-lisiblement écrits sur son bras auguste ces trois mots : "Liberté, égalité ou la mort !" Ils ne pouvaient revenir de leur surprise. Il y a si longtemps que Charles-Jean est roi qu'on a oublié qu'il a commencé par n'être qu'un héros, et c'est un si bon roi qu'on ne peut pas se figurer qu'il ait été aussi jadis un bon républicain. Mais quelle chose étrange ! un roi tatoué de liberté ! Tout notre siècle est raconté dans ce rapprochement : "Liberté, égalité ou la mort !" C'est avec ces devises-là que de nos jours on arrive au trône.

Mais terminons notre récit :

A une heure du matin, une vive agitation se manifesta dans la fête..... M^{lle} Carlotta Grisi venait d'y paraître..... On se rangea en cercle, on grimpa sur les fauteuils dorés, sans égard pour leur damas respectable, et il se fit un grand silence, comme toutes les fois que quelqu'un s'apprête à danser. M^{lle} Grisi, semblable en cela à M^{lle} Rachel, est beaucoup plus jolie dans un salon qu'au théâtre. Elle a dansé la tarentelle d'une manière charmante et au bruit d'applaudissements frénétiques.

Pour finir agréablement la soirée on a dansé la polka ; il faut vous dire que la danse à la mode, cet hiver, est la polka : c'est une sorte de *danse nationale* originaire de Bohême, où là même elle est prohibée ; c'est la danse des paysans. Ici tout le monde veut l'apprendre ; et Cellarius ne peut suffire au nombre toujours croissant de ses élèves. On raconte au sujet de la polka une histoire assez plaisante. La duchesse de B... a un fils de dix-neuf ans. Ce jeune homme, parfaitement bien élevé, a désiré savoir danser la polka pour compléter son éducation ; on lui a conseillé de prendre pour maître le fameux Cellarius. Mais dans la classe de ce professeur en l'art de Terpsychore, les prêtresses de cette muse vont aussi former des pas gracieux ; c'est pourquoi ce digne professeur ne possède pas, comme ceux de l'Université, toute la confiance des familles. M^{me} de B... entrevit avec effroi les dangers que pouvait courir son jeune fils ; elle ne voulut point qu'il allât prendre des leçons de danse chez Cellarius, mais elle écrivit à Cellarius de venir chez elle avec tout ce qui était nécessaire pour la leçon. Le maître de danse arriva le lendemain, à l'heure indiquée..... Il était suivi de deux fiacres contenant huit danseuses de l'Opéra. L'apparition fut terrible. Cependant, M^{me} de B... fit bonne contenance ; voyant que le danger était inévitable, elle se résigna à le surveiller. Elle s'établit, comme à l'ordinaire, au coin de son feu, et se mit à tricoter paisiblement. La leçon de polka fut donnée dans son salon, devant elle ; son fils valsait tantôt avec une

grande blonde, tantôt avec une petite brune; il passait et repassait sous les yeux de M^{me} de B..., qui l'observait en silence; et tout se termina d'une façon très-convenable: il n'est point de situation que ne sanctifient la présence et le tricot d'une mère!

Sur le boulevard, le carnaval a été triste et laid. De pauvres enfants s'entassaient dans des calèches, ou s'en allaient barbotant dans une affreuse neige fondue, une espèce de sorbet noir qui glaçait leurs petits pieds, tout cela pour voir des masques qui ne passaient pas; et ils en demandaient en pleurant; pour les consoler, on leur désignait, dans les voitures et dans la foule, les premières figures grotesques que l'on remarquait, en leur disant: "Voilà un masque." On montrait aux uns les parents des autres, *et vice versa*. Il n'y avait de superbe que le bœuf gras: il était fleur de pêcher, c'est une belle couleur de victime.

Dans les salons sérieux et d'un aspect habituellement solennel, pour se déridier un peu et se prouver à soi-même que l'on était en carnaval, on faisait venir Levassor. Ses chansons drôlatiques sont singulièrement goûtées dans le monde élégant. Plus les lambris du salon sont dorés, plus les tentures sont riches, plus les diamants sont beaux, plus les douairières sont collet-monté, plus les jeunes femmes sont prudes, plus les jeunes hommes sont pédants, et plus *Bibi à la grand'messe* et *Titi à l'Ambigu* sont écoutés avec transport. Il est à remarquer que les personnes très-dédaigneuses ne daignent jamais s'amuser que de choses indignes d'elles.

Chez les bas-bleus, le carnaval a emprunté un caractère misanthropique et farouche qui n'était pas le moins plaisant. Dans une chambre meublée d'une façon bizarre, à la clarté intermittente d'une lampe exténuée, des femmes parées de coiffures indescriptibles se confiaient d'une voix lamentable leurs alexandrins mutuels. O carnaval, rusé carnaval, comme tu sais bien rattraper ceux qui te fuient!

Nous ne voulons pas dire ce que le carnaval a été à la

Chambre ni à l'Opéra. On appréciera les sentiments de convenance qui nous font garder le silence à ce sujet.

Nous vous raconterons samedi prochain le commencement du carême.

M^{me} ÉMILE DE GIRARDIN.

LE COIFFEUR ET LE PERRUQUIER*,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 15 janvier 1824.

PERSONNAGES.

M. DESROCHES, propriétaire.
MADemoiselle DESROCHES, sa sœur.
ALCIBIADE, coiffeur.¹
POUDRET, perruquier.²

JUSTINE, nièce de Poudret, et filleule³ de mademoiselle Desroches.
PETIT-JEAN, domestique de M. Desroches.

¹ hair-dresser.
² wig-maker.
³ god-daughter.

*La scène se passe à Paris, à la place Royale.**

* This play represents the time (probably between 1812 and 1820) when wigs, pigtails, and powder were fast becoming obsolete, but when it was still thought necessary to submit the human crop to the superintendence of the artist, and to adopt a fashionable arrangement of the natural and unpowdered hair, called by the French *à la Titus*, after the virtuous Roman emperor, whose head may be seen in the pictures adorned by short ringlets of its own growth. It was complimentary to Napoleon to foster an imperial fashion of so antique and glorious a date, and so the imperial Titus sup-

pressed the old monarchical per-ruque, and caused the coiffeur, or dresser of the natural hair, to be substituted for the perruquier, the hero of the *Ancien régime*.

^b A large and handsome colonnaded square, in the eastern quarter of Paris, formerly the resort of royalty, nobility, and fashion, now all let out in shops and private apartments, and forming the centre of a very quiet district called the Marais, inhabited by retired tradesmen and lawyers, and old-fashioned people, averse to progress and the march of intellect, sedate *rentiers* and *propriétaires*.

Le théâtre représente un salon. Porte au fond. Deux portes latérales. A droite, un guéridon recouvert d'un tapis de serge verte. A gauche, une table et tout ce qu'il faut pour la toilette.*

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DESROCHES, MADEMOISELLE DESROCHES.

DESROCHES.

¹ one
another. Ah ça ! tâchons de *nous*¹ entendre, si nous pouvons.
Vous voici arrivée à un âge décisif : à celui où il faut rester fille, ou prendre un mari.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Air : Connaissez mieux le grand Eugène.

Mais mon âge est encor, mon frère,
Fort raisonnable, Dieu merci.

DESROCHES.

Hélas ! que n'êtes-vous, ma chère,
Aussi raisonnable que lui !

MADEMOISELLE DESROCHES.

Je n'ai compté, jusqu'ici, je m'en vante,
Que des printemps.

DESROCHES.

Le fait est clair ;

Mais au total, quand on en a cinquante,
Ça peut déjà compter pour un hiver.

Mais les romans que vous lisez tous les jours, sans
compter ceux que vous composez...

MADEMOISELLE DESROCHES.

C'est-à-dire, monsieur Desroches, que parce que je suis
votre pupille, *vous vous croyez*² le droit...

DESROCHES.

² you
think
you
have.

³ Not at
all.

*Du tout*³ ; je ne suis plus votre tuteur : *depuis long-temps vous êtes majeure*^b, et maîtresse de vous-même. Mais j'ai du moins conservé le droit de remontrance ! et je puis vous demander pourquoi, chaque jour, vous vous

* Scene. A sitting-room. A middle-door, back. Two side-doors. On the right, a round table covered with a green baize

cloth. On the left, a dressing-table laid out with all the requisites.

^b You have been of age now a

plaignez de rester fille, et pourquoi vous n'acceptez pas le parti que je vous propose, M. Durand, un *avoué de province*, et pourtant un *garçon d'esprit*¹, un parfait honnête homme, à qui j'ai donné parole, et qui doit arriver cette semaine, pourquoi n'en voulez-vous pas?

¹ country solicitor, no fool, and . . .

MADemoiselle DESROCHES.

Pourquoi? Parce que j'espère trouver mieux?

DESROCHES.

Mais voilà trente ans que *vous* espérez ainsi; et si je ne craignais de vous fâcher, je vous dirais: "Belle Philis, on désespère, alors..."

MADemoiselle DESROCHES.

*Aussi, c'est votre faute*²; pourquoi *vous obstiner*² à ² persister au Marais? Croyez-vous que les jeunes gens à la mode viendront vous y chercher? Et le moyen de trouver un mari quand on demeure à la place Royale?

DESROCHES.

D'abord, ma sœur, Ninon y demeurerait.

MADemoiselle DESROCHES.

Aussi, est-elle restée fille.³

³ And so lived single.

DESROCHES.

Ah! vous appelez cela rester fille! vous êtes bien honnête! Mais je ne vois pas, moi, pourquoi *vous en voulez tant*⁴ à notre Marais. Ce n'est pas parce que j'ai l'honneur d'y être propriétaire, mais trouvez-moi donc un plus beau quartier! Un air pur, des rues superbes! une population paisible; *tous parapluies à canne*!⁵

⁴ you are so inveterate against.

MADemoiselle DESROCHES.

*A la bonne heure*⁶; mais *c'est province*⁷: le Marais n'est pas dans Paris.

long time (since a long time you are . . .).

² Whose fault but yours? Observe the use of *aussi*.

³ Walking-stick umbrellas (suggestive of quiet respectability).

⁵ Be it so (if you will, well and good).

⁷ It is out of town. (*La province* is a term used by the French to mean any part of France, town or country, that is not Paris.)

DESROCHES.

D'accord ; mais vous conviendrez qu'il en est bien près.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Eh bien ! prouvez-le-moi en me menant ce soir au spectacle.

DESROCHES.

Je ne vous empêche pas d'y aller avec Justine, votre filleule ; mais moi je vais passer la soirée chez mon ami Dumont. [*Il appelle.*] Justine, as-tu averti ton oncle, M. Poudret, mon perruquier ?

JUSTINE, *en entrant.*

Oui, monsieur ; mais il était en bas, dans sa boutique, à parler politique avec le marchand de vins ; *ça fait qu'il ne m'aura*^a peut-être pas entendue.

DESROCHES.

¹ Go
back
again.
² shave
himself.

*Retournez-y*¹, et qu'il vienne me raser. Tous ces perruquiers sont si bavards, et celui-là surtout ! même quand il est seul, il ne peut pas *se faire la barbe*² sans se couper : et pourquoi ? parce qu'il faut qu'il se parle à lui-même.... Adieu, ma sœur ; sans rancune : bien du plaisir ce soir.

SCÈNE II.^b

MADEMOISELLE DESROCHES, JUSTINE.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Oui, bien du plaisir ; tu l'entends : voilà comme sont les frères.

JUSTINE.

³ Why
won't
you
take.

Ah bien ! mon oncle Poudret est encore pire : car enfin M. Desroches, votre frère, veut bien entendre parler de mariage, et tout ce qu'il dit là-dessus me semble assez raisonnable. Pourquoi ne *voulez-vous pas de*³ M. Du-

^a So, like enough, he did not hear me (that makes that he will not have heard me).

^b By *scène* understand a change

of the persons on the stage, not of the scenery. Exits and entrances make the *scènes*.

rand, qui me paraît un mari comme un autre ; et c'est déjà beaucoup.

MADemoiselle DESROCHES.

Ah, Justine ! tu ne peux pas me comprendre ! S'il était le premier en date, je ne dis pas : mais quand le cœur est déjà prévenu par une inclination antérieure.

JUSTINE.

Quoi ! mademoiselle, vous avez une inclination ?

MADemoiselle DESROCHES.

D'autant plus violente, qu'elle a été spontanée dans le principe, et qu'elle est sans espoir dans ses conséquences ; car qui sait si jamais nous pourrions nous rencontrer !

JUSTINE.

Est-ce qu'il n'est pas de ce quartier ?

MADemoiselle DESROCHES.

C'est ce que je ne puis dire.

JUSTINE.

Est-ce qu'il n'est pas de Paris ?

MADemoiselle DESROCHES.

Je n'en sais rien.

JUSTINE.

Mais, au moins, vous le connaissez ?

MADemoiselle DESROCHES.

Oui, certes ; je connais son cœur, mais pour son nom et son adresse, je les ignore totalement. Un bel inconnu, un jeune homme que j'ai vu la semaine dernière à Meudon, dans une partie de campagne ; la mise la plus élégante, la coiffure la plus soignée ; et une voiture, un jockey, tout ce qu'il y a de mieux ! Juge, après cela, si je peux penser à M. Durand ! Si tu savais, Justine, *ce que c'est qu'un amour contrarié*^a, ou une inclination sans résultat !

JUSTINE.

Allez, allez^b, je le sais aussi bien que vous, et depuis

^a What a disappointed affection was (lit. : what it is that a . . .).

^b Ay, ay. (*Va* and *allez* are used as corroborative interjec-

longtemps. *Est-ce qu'autrefois mon oncle Poudret n'avait pas dans sa boutique un jeune apprenti qui était de mon âge? est-ce que nous n'avions pas juré de nous^a aimer toujours?*

MADemoiselle DESROCHES.

Eh bien ! pourquoi n'êtes-vous pas mariés ?

JUSTINE.

C'est l'ambition qui en est cause : mon oncle consentait à nous unir, à condition que son élève lui succéderait et prendrait son *fonds de boutique*¹ ; mais lui, qui était jeune, qui avait de l'ardeur, qui ne demandait qu'à *parvenir*², n'a pas voulu être perruquier : il aspirait à être coiffeur ; et mon oncle, qui tenait à la poudre et aux anciennes idées, *s'est brouillé avec lui*³, et ils ne se voient plus.

¹ stock in trade.

² to get on.

³ has quarrelled with him.

MADemoiselle DESROCHES.

Et qu'est devenu ton amant ?

JUSTINE.

Il est devenu un monsieur comme il faut, un artiste à la mode ; il demeure rue Vivienne ; il a un salon pour la coupe des cheveux, et une école de perfectionnement ; il s'appelle M. Alcibiade.

MADemoiselle DESROCHES.

Alcibiade ! c'est un beau nom.

JUSTINE.

Et puis, il est *si joli garçon, si aimable*, et il a *tant de talent* !^b Aussi je trouve tout naturel qu'il ait de l'ambition, et qu'il cherche à faire fortune. Vous sentez bien qu'il serait plus agréable pour moi d'être dans un beau salon, avec des miroirs et des meubles en acajou. Mais j'ai peur que toutes ces splendeurs *ne l'éblouissent*^c, que

tions to mean, there ! I can tell you ! let me tell you.)

^a Had not my uncle P. once . . . ? Had we not sworn to love one another ? (Sentences interrogative beginning with *est-ce que* are more expressive.)

^b Such a nice-looking, plea-

sant fellow, and so clever. *Être bien, être très-bien, être joli garçon*, to be good-looking.

^c I fear all this splendour will dazzle him . . . will get into his head . . . that he will end by . . . (Subjunctive after *avoir peur que*.)

l'huile de Macassar ne lui porte à la tête, et qu'il ne finisse par m'oublier.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Allons, ne vas-tu pas être jalouse ?

JUSTINE.

Écoutez donc ; il coiffe le faubourg Saint-Germain, la Chaussée d'Antin, et même la Nouvelle-Athènes !

Air : Du partage de la richesse.

Plus d'une dame, et jolie et coquette,
Dont le peignoir embellit les attraits,
En négligé, l'admet à sa toilette ;
Je sais qu'il m'est fidèle... mais
Les occasions rend't tout facile ;
On dit qu'aux ch'veux il faut les prend' soudain...
Jugez alors si j'dois être tranquille,
Lui qui les a tous les jours sous la main !

Aussi je prévois qu'un jour j'aurai bien des chagrins !
Mais enfin, ça m'est égal, je me risque ; et pourvu que je devienne un jour madame Alcibiade... Ah ! mon Dieu ! c'est mon oncle !

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS ; POUDRET, avec une cafetière, une serviette et un plat à barbe.

POUDRET, *parlant en dehors.*

Eh bien ! eh bien ! c'est bon ; si M. Desroches m'attend, il fallait donc le dire, je ne pouvais pas le deviner ; *pour être perruquier on n'est pas sorcier.*^a [*A mademoiselle Desroches.*] Mademoiselle, j'ai bien l'honneur d'être votre très-humble serviteur, si j'en suis capable.

MADEMOISELLE DESROCHES, *d'un air protecteur.*¹

Bonjour, bonjour, Poudret ; comment va la santé ?

¹ patron-ising.

POUDRET.

Ah ! mademoiselle, ça va bien, quant au physique : [*montrant la mâchoire et l'estomac*] tout ceci fait très-

^a Being a hair-dresser, does not make you a wizard (for being ... one is not ... Observe the infinitive after *pour*).

¹ powder-puff. bien ses fonctions; [*faisant le geste de la houppe*¹] mais ceci, ah! mademoiselle, décadence totale!

MADemoisELLE DESROCHES.

Vous vous plaignez toujours.

POUDRET.

² It is now a month since. ³ quarters. *Voilà un mois que*² j'ai changé de *local*³, et que j'ai loué une boutique dans la maison de M. Desroches, et ça ne va pas mieux. Ah! mademoiselle, les perruquiers sont bien bas! ils sont bien bas les pauvres perruquiers!

MADemoisELLE DESROCHES, *souriant*.

Ce pauvre Poudret!

POUDRET.

Plaiguez-moi, mademoiselle, vous avez bien raison. Le monde est infesté de charlatans qui démoralisent la coiffure publique. Les barbares! tout est tombé sous leurs ciseaux: les *queues*, les *bourses*, les *crapauds*, les *boudins*, les *catacouas*, les *chignons*, les *crépés*, les *toupets* et les *poufs*!⁴ voilà l'effet des nouvelles inventions!

JUSTINE.

Mais enfin, mon oncle, si toutes ces belles choses-là ne sont plus à la mode?

POUDRET.

*Je vous vois venir*⁵: vous allez me faire l'éloge des coiffures modernes; je sais dans quelles intentions.

JUSTINE.

Moi! du tout; mais enfin...

POUDRET.

⁴ you will get the better of that.

Taisez-vous, ma nièce; taisez-vous; vous êtes jeune, très-jeune, mais *cela vous passera*⁴; cela vous passera

⁵ Names of various old-fashioned forms of wigs, or ways of dressing the hair, mostly figurative. Thus *queue*, pigtail; *bourse*, purse or bag-wig, because the tail went into a silk bag; *crapaud*, another name for the bag; *boudin*, properly a black-pudding, a roller; *catacoua*, cock-

atoo, a topknot; *chignon*, the back of the neck, here the bob, or the back hair turned up; *crépé*, frizzled, a frizz; *toupet*, toupee; *pouf*, bush-wig.

⁶ I know what is coming (I see you come; I know what you mean).

avec l'âge. [*Montrant mademoiselle Desroches.*] Demandez à mademoiselle ; votre inexpérience se laisse séduire¹ par de nouvelles inventions : l'huile de *Macassar*, l'eau de *Vénus*, le baume de la *Mecque*, et cent autres balivernes² qu'ils appellent, je crois, des cosmétiques, et qui ne font pas plus pousser³ de cheveux que dans le creux de la main. Ah ! si vous aviez usé de la moelle de bœuf, de la graisse d'ours et de la peau d'anguille ! Voilà les vrais conservateurs du cheveu ! Alors c'était le bon temps, c'était le bon temps pour les perruquiers !

Air de la valse des Comédiens.

Jours fortunés, jours d'honneur et de gloire,
Vous n'êtes plus !... mais à mon triste cœur,
Tant qu'il battra, votre douce mémoire
Viendra toujours rappeler le bonheur.

Au temps jadis, la poudre, qui m'est chère,
Dans tous les rangs brillait avec éclat ;
Elle paraît⁴ l'élégant militaire,
Le jeune abbé, le grave magistrat.

Il m'en souvient !⁵ dans ma simple boutique,
Soir et matin se pressaient les chalans⁶ ;
Et sur leur chef⁷, arrosé d'huile antique,
Je bâtissais d'énormes catogans.⁸

Dans tout Paris, dans toute la banlieue⁹,
Mon coup de peigne alors était cité ;
Quand je faisais une barbe, une queue,
J'ai vu souvent le passant arrêté.

Adieu la gloire, adieu les honoraires !¹⁰
Tout est détruit ! nos indignes enfants
Ont méconnu¹¹ les leçons de leurs pères,
Et de notre art sapé les fondements.

La catacoua s'est, hélas ! écroulée.
Ils ont coupé les ailes de pigeons ;
Et du boudoir la pommade exilée
Se réfugie au dos des postillons.¹²

¹ be run
away
with.

² foot-
ries.
³ grow.

⁴ adorn-
ed.

⁵ I re-
member
(imp.).

⁶ the
custom-
ers
crowded.

⁷ head.

⁸ knobs.

⁹ sub-
urbs.

¹⁰ fees.

¹¹ disre-
garded.

¹² On the backs of the post- powder long after everybody
boys. (Postilions wore cues and else had given them up.)

¹ sign-board.
² people of fashion.

Ma vieille *enseigne*¹ est un vain simulacre !
 J'ai vu s'enfuir tous les gens du bon ton² ;
 Heureux encor, lorsqu'un cocher de fiacre
 A mon rasoir vient livrer son menton !

Jours fortunés ! jours d'honneur et de gloire,
 Vous n'êtes plus ! mais à mon triste cœur !
 Tant qu'il battra, votre douce mémoire
 Viendra toujours rappeler le bonheur.

[On entend sonner.]

JUSTINE.

Tenez, tenez, pendant que vous êtes à causer, voilà
 M. Desroches qui vous attend, et qui s'impatiente.

POUDRET.

J'y vais, j'y vais, monsieur Desroches. [*Il reprend sur³ la table sa cafetière et sa serviette, qu'il y a déposées.*]
³ off. C'est là une ancienne et bonne *pratique*⁴ ! il n'a pas
⁴ cus-tomer. donné dans le charlatanisme de la Titus, celui-là : il a
 été fidèle à la poudre, et a conservé l'aile de pigeon dans
 son intégrité. [*On sonne encore.*] J'y vais. [*A Justine.*] Et vous, mademoiselle, qu'est-ce que vous faites
 là ? descendez à la boutique, et restez-y en mon absence.

MADemoiselle DESROCHES, à Justine.

Oui, petite, descends t'apprêter, et fais-toi bien belle ;
 tu n'a pas oublié que ce soir nous allons ensemble au
 spectacle.

POUDRET.

Quoi ! mademoiselle, vous lui faites cet honneur ? [*A Justine.*] Sois tranquille, je vais en descendant l'arranger un chignon et un petit crêpé.^a

JUSTINE, murmurant entre ses dents.

Je serai belle !^b une coiffure gothique !

POUDRET.

Qu'est-ce que c'est ?

JUSTINE.

Je dis que ça vous fera négliger une pratique.

^a Leave it to me, I will manage something nice for you when I come down ; you shall be frizzed in front and twisted up in a bob behind.
^b I shall be beautiful ! (iron.)

SCÈNE IV.

MADemoiselle DESROCHES, seule, s'asseyant près de la table.

Voilà pourtant comme les parents *contrecarrent*¹ tous les inclinations des enfants ! Et après cela, on s'étonne des événements ! Me voilà seule et mélancolique. Si je profitais de ce moment d'inspiration pour composer quelques pages de mon roman. Qu'il est doux d'écrire ainsi des lettres d'amour ! on fait soi-même la demande et la réponse. Lettre seconde ; Clarisse à M***. [*Écrivant.*] " Je crains pour mon cœur l'explosion d'un sentiment qui, longtemps concentré..."

SCÈNE V.

MADemoiselle DESROCHES, écrivant ; ALCIBIADE, entrant par la porte du fond.

ALCIBIADE, à part.

Personne pour m'annoncer ! [*Regardant sur une carte.*] Madame Murval, place Royale, n° 28 ; ce doit être ici. [*Apercevant mademoiselle Desroches.*] Ah ! voilà sans doute la dame qui m'a fait demander, et que je dois coiffer.² [*S'avançant et saluant.*] Madame, pourriez-vous me faire l'honneur de me dire...

² whose head I am to dress.

MADemoiselle DESROCHES.

Hein ! qui vient là ! [*Le regardant.*] Ah, mon Dieu ! en croirai-je mes yeux ? mon jeune inconnu !

ALCIBIADE, à part.

O ciel ! *ma passion de l'autre jour* ! * cette dame que j'ai rencontrée à Meudon ! [*Haut.*] Combien je dois me féliciter, mademoiselle ! que je suis heureux de vous retrouver enfin !

MADemoiselle DESROCHES.

Arrêtez ! monsieur ; je vous l'ai déjà dit : je dépends de M. Desroches, mon frère ; je suis maîtresse, il est vrai,

* The flame I met the other day (my the other day's flame). Hier, demain, l'autre jour, aujourd'hui, may be used in this way.

¹ some
sixty... de mon cœur, de ma main, et d'une soixantaine de ¹ mille francs.

ALCIBIADE.

Soixante mille francs !

MADemoiselle DESROCHES.

Mais je ne puis en disposer sans son aveu.

ALCIBIADE.

C'est le vôtre surtout qui me serait précieux ! On me nomme Saint-Amand, [*à part*] c'est mon nom de société. [*Haut.*] Je vais dans les meilleures maisons ; et j'ai reçu souvent dans mon salon les personnages les plus distingués. Ah ! si j'étais sûr d'être aimé pour moi-même !

MADemoiselle DESROCHES.

Pouvez-vous en douter encore ? Tenez, lisez plutôt. [*Lui donnant le papier qui était sur la table.*] Vous voyez qu'en votre absence je m'occupais de vous.

ALCIBIADE, *baisant la feuille de papier.*

² can it
be ?

Grands dieux ! *il se pourrait ?*²

MADemoiselle DESROCHES.

Eh bien ! que faites-vous ?

ALCIBIADE.

Je presse contre mes lèvres ces caractères chéris, qui ne me quitteront jamais ! [*Il met la lettre dans sa poche.*] Ah ! pour *mettre le comble* à ³ vos bontés, qu'il me soit permis de me présenter chez vous, d'aspirer à l'honneur d'être *votre chevalier* ! ⁴ J'ai souvent des billets pour les Musées, les Expositions, le Diorama, Panorama, Cosmorama. Quand on est lancé dans le monde...

³ to
crown.

⁴ escort.

Air : Le fleuve de la vie.

J'en ai pour l'Opéra-Comique,
Pour les bouffons, pour l'Opéra,
La Gaïeté, le Cirque-Olympique,
Le Vaudeville, et *cætera* ;
De tous je ne peux prendre notes !
Billets de spectacle ou d'amour,
J'en reçois tant, que chaque jour
J'en fais des papillotes.

MADemoisELLE DESROCHES.

Nous allons peu au spectacle ; ce soir, cependant, moi et ma filleule, nous avons le projet...

ALCIBIADE.

Vous n'irez pas seule : je vous accompagnerai, je vous donnerai mon bras.

MADemoisELLE DESROCHES.

Mais, monsieur...

ALCIBIADE.

• Vous acceptez, c'est convenu ; ce soir, avant sept heures, je serai à votre porte avec mon tilbury.

MADemoisELLE DESROCHES.

Vous le voulez ; je vais, dès ce moment, m'occuper de ma toilette, acheter des fleurs, des rubans.

ALCIBIADE.

Daignez accepter ma main.

MADemoisELLE DESROCHES.

Non pas ; il y a des voisins et des médisants, même à la place Royale. [*Faisant la révérence.*] C'est moi qui vous laisse, je descends par mon autre escalier. A ce soir.

ALCIBIADE.

A ce soir.

[*Mademoiselle Desroches rentre dans la chambre.*]

SCÈNE VI.

ALCIBIADE, seul.

Elle s'éloigne, respirons un peu. *Quand il faut faire du sentiment obligé*², et avoir deux ou trois accès de tendresse *improvisée*...¹ Allons, Alcibiade, mon ami, l'entreprise est hardie, mais le hasard l'a commencée, et ton audace peut l'achever ; tu sais mieux que personne comment il faut saisir l'occasion. Certainement je suis content de mes affaires : la coupe des cheveux *donne*² assez ; ² pays. la coiffure se soutient ; les faux toupets *se consolident*³ ; ³ are improving.

When a man has to get up the sentimental.

¹ the
curling-
irons.

et, dans mes mains actives, *le fer à papillotes*¹ n'a pas le temps de se refroidir. Mais enfin, je ne suis qu'un coiffeur du second ordre, et, dans mes rêves ambitieux, je voudrais déjà m'élancer au premier rang! Les perruques de *Letellier* me tourmentent; les cache-folies de *Plaisir* me bouleversent; et les trophées de *Michalon* m'empêchent de dormir. Ah! si je pouvais faire un bon mariage! si je touchais les soixante mille francs qu'on me propose ici! quelle extension je donnerais à mon commerce! dans mon atelier, resplendissant de glaces et de cristaux, j'appellerais à mon aide la sculpture et l'histoire: on y verrait couronnés de lauriers les bustes des empereurs romains qui se sont distingués dans notre art: *Titus*, *Caracalla*^a et les autres. Et qui m'empêcherait de réaliser ces projets? Tout me sourit, tout me seconde: je plais, je suis aimé; avec une tête aussi romanesque que celle de mademoiselle Desroches...

Air : Traitant l'amour sans pitié.

Je puis, grâce au sentiment,
Brusquer tellement l'affaire,
Qu'il faudra bien que le frère
Donne son consentement :
Cédant à ma loi suprême,
Je veux qu'ici chacun m'aime,
Et que l'envie elle-même,
Dont mon art a triomphé,
Dise, en voyant mes conquêtes ;
" Il fit tourner plus de têtes
Que sa main n'en a coiffé."

Eh bien ! je ne sais pas pourquoi je sens là une espèce de remords. Cette pauvre Justine, qui m'aime tant, et que j'aime malgré moi ! elle que j'avais promis d'épouser ! Après cela, si on *était toujours honnête homme, on ne ferait jamais fortune...* Que diable ! elle se consolera, elle en épousera un autre... D'ailleurs, son oncle a des

^a Names given to certain fashions of dressing the hair : Titus, Brutus. Caracalla, a favourite

fancy name for persons and fashions in the time of the French republic.

économies ; mais *il fait le fier*^a, et ne veut pas de moi ; ce n'est pas ma faute. Oui, c'est décidé, poursuivons ici mon rôle de séducteur ; personne ici ne me connaît, personne ne peut me découvrir. Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que je vois là ? Justine !

SCÈNE VII.

ALCIBIADE, JUSTINE.

JUSTINE.

Est-ce possible ? c'est lui ! c'est Alcibiade ! Ah ! que je suis contente de vous voir !

ALCIBIADE.

Et moi aussi, chère Justine ! [*A part.*] Dieu ! la fâcheuse rencontre !

JUSTINE.

Comment vous trouvez-vous ici, vous qui ne venez jamais dans le quartier ?

ALCIBIADE, *troublé*.

Mais... je ne sais pas trop... je venais... j'arrivais... c'est une dame que j'avais à coiffer dans cette maison : madame de Murval.

JUSTINE.

C'est ici dessus, au second : une jeune élégante de la rue du Helder, qui a épousé un riche *rentier*^b de la place Royale. *C'est le jour et la nuit ; elle met tout sens dessus dessous*¹ dans la maison... Mais qu'avez-vous donc, monsieur ? vous n'avez pas l'air d'avoir du plaisir à me voir.

ALCIBIADE.

Si, vraiment... mais c'est que je crains que votre oncle... Dites-moi, Justine, comment vous trouvez-vous ici ?

JUSTINE.

Je venais le chercher, parce qu'il y a du monde² dans² *people* la boutique, qui le demande.³ Il est vrai que vous ne³ *asking for him.*

^a He keeps aloof (lit. : makes the proud. *Faire*, to act, to play, to affect).

^b Man of property. (*Rentier*, celui qui vit de ses rentes, one living on funded or invested property.)

savez pas... Mon oncle a loué une boutique qui dépend de cette maison.

ALCIBIADE, *à part.*

Ah! mon Dieu! il faut que je tienne le plus strict incognito; dorénavant je m'envelopperai dans mon *qui-*
¹ mantle. *roga.*¹

JUSTINE.

Mais que je vous regarde, monsieur Alcibiade; que vous voilà donc beau et *bien mis*!² quelle différence quand vous étiez apprenti chez mon oncle, et que vous n'aviez qu'un habit gris, qui était toujours blanc!

ALCIBIADE, *lui faisant signe de se taire.*

Justine, de grâce...

JUSTINE.

Et cette chaîne en or, et ce beau lorgnon... *Est-ce que maintenant vous avez la vue basse**, vous qui autrefois m'aperceviez toujours du bout de la rue? vous aviez pourtant de bons yeux dans ce temps-là.

ALCIBIADE.

Oui, c'était bon quand j'habitais le Marais; mais maintenant...

JUSTINE.

Et qu'est-ce que je viens donc de voir par la fenêtre?

Air de la Robe et les Bottes.

Cette voiture élégante et légère,
Ce beau *carrick*³, ce joli cheval bai.

³ driving-coat.

ALCIBIADE.

Dans notre état, c'est de rigueur, ma chère;
Tout est à moi, jusqu'au petit jockey.
Fut-il jamais condition plus douce?
Sur le pavé, *que l'on me voit raser*⁴,
Mon char s'élance, et gaiement j'éclabousse
Le plébéien que je viens de *friser*.⁵

* You surely have not become short-sighted.

³ Which the people see me skim (lit. : shave, to make a *jeu de mots* with *friser* shortly afterwards).

* Whose hair I have just curled. *Friser* means also to skirt or glide by.

JUSTINE.

Vous êtes donc riche et heureux ? Ah ! que je suis contente !... Mais vous m'aimez toujours, n'est-il pas vrai, monsieur Alcibiade ? vous ne m'avez pas oubliée ?

ALCIBIADE, *à part*.

Cette pauvre fille ! elle m'attendrit malgré moi !... [*Haut.*] Oui, Justine, j'ignore ce qui m'arrivera ; [*à part*] j'en épouserai peut-être une autre, [*haut*] mais tu peux être sûre que je n'en aimerai jamais d'autre que toi.

JUSTINE.

A la bonne heure : au moins voilà qui est parler ! ^{1 1 Well, that is speaking !}
[*Voyant qu'il fait un geste pour partir.*] Eh bien ! est-ce que vous me quittez déjà ?

ALCIBIADE.

Mais sans doute, il le faut : je t'ai dit qu'on m'attendait.

JUSTINE.

Dieu ! que ces grandes dames-là sont heureuses d'être coiffées par vous ! Eh bien ! à moi, que vous aimez, ce bonheur n'arrivera pas.

ALCIBIADE.

Justine, y penses-tu ?

JUSTINE.

J'en ai pourtant bien envie ! car je dois aller tantôt dans une belle assemblée, où il y aura bien du monde. Mon oncle a promis de *me créper* ² à l'ancienne manière ; ^{2 crimp.} mais de votre main, ça serait bien mieux, et je suis sûre que je serais bien plus jolie.

ALCIBIADE.

Un autre jour, je ne demande pas mieux ; mais dans ce moment, je suis trop pressé.

JUSTINE.

Eh bien ! monsieur, rien qu'un petit crochet ; j'espère que vous ne pouvez pas me refuser cela.

ALCIBIADE, *à part*.

Au fait, puisque mademoiselle Desroches est sortie...

[*Haut.*] Allons, dépêchons-nous; je vais vous faire une petite coiffure à la neige, dans le genre ^a de Nardin.

JUSTINE, allant prendre un fauteuil.

Ah ! quel bonheur !

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS ; POUDRET, sortant de la chambre de M. Desroches.

POUDRET, les apercevant.

Où suis-je ? et qu'est-ce que je vois ?

JUSTINE.

Dieu ! c'est mon oncle !

POUDRET.

Alcibiade en ces lieux ! Alcibiade qui, pour *me nar-*
^{i mock} *guer*¹, vient coiffer ma propre nièce !
 me.

JUSTINE.

Je vous jure, mon oncle, qu'il ne me parlait pas d'amour.

POUDRET.

Taisez-vous, mademoiselle. Je lui aurais peut-être permis de vous *en conter*^b; mais oser vous friser ! oser porter une main sacrilège sur une tête qui m'appartient par les liens du sang !

ALCIBIADE.

Allons, monsieur Poudret, calmez-vous.

POUDRET.

Ingrat ! c'est moi qui t'ai mis le démêloir à la main !^c quand je t'ai accueilli dans ma boutique, tu ne savais pas seulement faire une barbe !

ALCIBIADE.

Je suis votre élève, il est vrai ; depuis longtemps j'ai surpassé mon maître : mais vous, votre genie stationnaire

^a I will just dress your head à la neige, after the Nardin style. (*Une coiffure à la neige*, untranslatable.)

^b Pay his addresses to you (el-

liptical, *en* meaning *des phrases d'amour*).

^c I who first put a comb into your hand (put the large-toothed comb into the hand to you).

n'a pas avancé d'un pas, et vous ne sortirez jamais de vos perruques.

POUDRET.

Oui, certes, j'y resterai et je m'en fais gloire. La perruque est la base fondamentale de tout le système capillaire : la perruque exerce sur les arts une influence qu'on ne peut nier ; c'est sous la perruque qu'ont brillé les plus beaux génies dont s'honore la France ! Racine, le tendre Racine, que portait-il ? perruque ! Molière, l'immortel Molière ? perruque ! Boileau, Buffon ? perruque ! perruque ! Voltaire, M. de Voltaire lui-même ? perruque ! Il me semble encore le voir, cet excellent M. Arouet de Voltaire, le jour fameux où, tout jeune encore, je fus admis à l'honneur de *l'accommoder*¹ ; il tenait en main *la Henriade*, et moi, je tenais mon fer à papillotes ! Nous nous regardions ; il souriait : il aimait tant à encourager les arts ! C'est lui qui disait à un de nos confrères : "Faites des perruques ! faites des perruques !" *

¹ dressing his head.

ALCIBIADE.

Et vous croyez, monsieur, que de nos jours...

POUDRET.

Je vous devine : vous me direz peut-être qu'aujourd'hui il y a encore des têtes à perruque à l'Académie, c'est possible, mais elles ne sont pas de cette force-là.

ALCIBIADE.

C'est-à-dire que, selon vous, le nouveau système de coiffure nuit au développement² du talent.

² hinders the ...

POUDRET.

Oui, monsieur.

ALCIBIADE.

Eh bien ! c'est ce qui vous trompe ; moi qui vous parle, j'ai fait plus d'un succès. Voyez les héroïnes de mélodrame, c'est moi qui leur fournis des *cheveux épars*³ ; hier encore, *Oreste* a passé par mes mains ! c'est moi qui

³ dishevelled locks.

* Voltaire died in 1778.

lui ait fait dresser les cheveux sur la tête! ^a c'est moi qui ai coiffé *Adromaque*! ^b

POUDRET.

Et moi aussi, il y a quarante ans que je l'ai *coiffée en poudre*.^c *M. Le Kain* a passé sous ma houppe, et il n'en était pas plus mauvais.

ALCIBIADE.

Laissez donc, il faisait comme vous : *il jetait de la poudre aux yeux*.^d

POUDRET.

De la poudre aux yeux !

JUSTINE.

Mon oncle, je vous prie, apaisez-vous.

POUDRET.

Non ; nous ne serons jamais d'accord : jamais tu ne l'épouseras. J'ai vingt mille francs de côté pour ta dot ; mais jamais je ne les donnerai à un coiffeur de bou-
doir.

ALCIBIADE.

Et moi, je ne serai jamais le neveu d'un *barbier de faubourg*.^e

POUDRET.

Un ignorant ! qui n'a jamais touché la moelle de bœuf.

ALCIBIADE.

Un routinier ! qui n'est jamais sorti de la poudre.

POUDRET.

^f Aye, ave, Mr. Dandy. Allez donc, *monsieur le muscadin* ¹ ; je vois d'ici vos créanciers qui vont enlever votre comptoir d'acajou !

^a Who made his hair stand on end (made the hair to stand up on the head to him).

^b For Andromaque.

^c Dressed her hair in powder. A strange fashion, not altered until Talma's time, in the reign of the Emperor Napoleon I. The heroes and heroines of Racine's and Corneille's plays went on to

the stage in the wigs and powder of the times.

^d Threw dust in people's eyes. (A bad pun. The expression means to delude, bewitch, or gammon.)

^e A suburban barber. Term of contempt ; many of the faubourgs being inhabited by the old-fashioned or unfashionable.

ALCIBIADE,

Allez donc, monsieur Poudret, j'entends le vent qui agite vos *palettes*¹, et qui va renverser votre enseigne.

¹ brass
basons.

POUDRET.

Renverser mon enseigne, je ne sais qui me retient!

ALCIBIADE.

Et moi, croyez-vous que je vous craigne?

JUSTINE.

Ah! mon Dieu! *ils vont se prendre aux cheveux!*²

ALCIBIADE.

Non, non; c'est moi qui vous cède la place; je sais trop la distance qu'il y a entre nous, pour aller me commettre avec un perruquier!

POUDRET, *indigné*.

Un perruquier!

Air de Rossini.

Ah! quel outrage

Fait à mon âge!

Oui, vraiment, j'en pleure de rage!

Ah! quel outrage

Fait à mon âge!

Ah! Poudret!

Pour toi quel soufflet!

Quoi! *ce blanc-bec*², cet indigne confrère,

*Jusqu'à ma barbe*³ ose m'injurier!

² green-
horn.

ALCIBIADE.

Jusqu'à ta barbe! ignorant, pour la *faire*³

Je t'enverrai mon barbier.

³ shave.

POUDRET.

Son barbier!

Ah! quel outrage! etc., etc.

[*Alcibiade sort par le fond.*]

SCÈNE IX.

POUDRET, JUSTINE.

POUDRET.

Un perruquier! O grand Ignace! mon patron, vous

² Quarrel (seize one another
by the hair).

³ To my very beard (as in
English, to my face).

l'entendez ! il blasphème ! Ma nièce, je vous défends de jamais lui parler ; et si vous transgressez mes ordres... il suffit... Taisez-vous, voici mademoiselle !

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS ; MADEMOISELLE DESROCHES.

MADEMOISELLE DESROCHES, *tenant à la main une guirlande de fleurs.*

J'ai fini toutes mes emplettes, et j'espère que sur ma tête cette guirlande de roses mousseuses sera de fort bon goût.

JUSTINE.

Eh ! mon Dieu, mademoiselle, pourquoi donc tous ces apprêts ?

MADEMOISELLE DESROCHES, *avec expansion.*

Tu ne sais donc pas, ma chère Justine ? je l'ai revu, je l'ai rencontré.

JUSTINE.

Qui ? le jeune homme dont vous me parliez ce matin ?

MADEMOISELLE DESROCHES.

¹ this evening.

*Tantôt*¹, à sept heures, *sans que personne le sache*, il viendra nous prendre toutes deux, pour nous conduire en voiture au spectacle.

JUSTINE.

Ah ! que vous êtes heureuse !

POUDRET, *qui pendant ce temps a serré la serviette et les*

² shaving things.

*affaires à barbe*² *dans une petite armoire.*

C'est ça, pendant que M. Desroches *joue chez le voisin la partie de boston*.³

MADEMOISELLE DESROCHES.

Va vite t'occuper de ta toilette ; mais le plus important, ce serait d'abord la coiffure. Il faudrait avoir quelqu'un.

POUDRET, *s'avançant.*

Voici, mademoiselle.

³ Is playing his game at boston at our neighbour's. (*Le boston is a game at cards played by four people : according to French*

plays and novels, a decided weakness of the elderly inhabitants of the provinces and the Marais.)

MADEMOISELLE DESROCHES.

Comment, mon cher Poudret...

POUDRET, *retroussant ses manches.*

Je dis que je suis à la disposition de mademoiselle¹; et si elle² veut bien se confier à moi, je vais lui³ faire un tapé et un pouf dont elle me dira des nouvelles.⁴ Vous verrez si tantôt, au spectacle, vous ne fixez pas tous les regards.

¹ your disposal.
² you.
³ ... you
⁴ a frizz and a bunch.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Je vous remercie, mon cher Poudret; dans la semaine, dans les jours ordinaires, je ne dis pas; mais dans une occasion comme celle-ci...

POUDRET.

Comment! mademoiselle, moi qui vous coiffe depuis vingt-cinq ans!^b moi qui vous ai crépée dès l'âge le plus tendre!

Air de Turenne.

Rappelez-vous combien, par ma science,
Vous étiez jolie autrefois.

[*A Justine, montrant mademoiselle Desroches.*]

Je crois la voir au temps de son enfance,
Le premier jour où, soumis à mes lois,
Son jeune front se courba sous mes doigts:
Quelle coiffure à la Fontange!
Trente épingles dans le chignon!
Elle souffrait comme un démon;
Elle était belle comme un ange.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Vous avez raison, Poudret; c'était bon autrefois; mais je vous demande si une dame à la mode peut maintenant se faire coiffer par vous? regardez seulement votre boutique et votre enseigne.

POUDRET.

Qu'est-ce qu'elle a donc, mon enseigne?⁴ depuis trente ans-elle est toujours la même: "Poudret, perruquier. Ici on fuit la queue aux idées des personnes."⁵ Ce qui veut

⁴ What is the matter with my sign-board?
⁵ ones made to suit all tastes.

^a Which will astonish you a little (of which she will tell me news, approve).

^b Who have dressed your hair for the last twenty-five years.

dire *ad libitum*, à volonté! J'irais à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qu'on ne m'en ferait pas une plus claire, quand même elle serait en latin.*

MADemoiselle DESROCHES.

Il suffit, Poudret, je refuse vos services: vous pouvez vous retirer.

POUDRET, *tremblant de colère.*

Me retirer! [*A part.*] Elle saura de quoi est capable un perruquier irrité!

Air de Nicaise.

Sortons,

Dissimulons,

Mais à son frère,

Avec mystère,

Courons dire à l'instant

Que madame attend

Un amant.

Vous le voulez, mademoiselle,

Je ne suis plus votre coiffeur ;

Mais, au respect toujours fidèle,

Je suis votre humble serviteur.

Sortons, etc., etc.

[*Il entre dans l'appartement de M. Desroches.*]

SCÈNE XI.

MADemoiselle DESROCHES, JUSTINE.

MADemoiselle DESROCHES.

Il faudrait cependant bien que j'eusse quelqu'un.

JUSTINE.

C'est justement pour cela. Il y a ici dans la maison un coiffeur excellent, un des meilleurs de Paris ; en un mot, mon ami Alcibiade.

MADemoiselle DESROCHES, *avec joie.*

Comment ! tu l'aurais vu !

* In the French Institute, there is a branch for the study of antiquities called the "Académie des Inscriptions et Belles-lettres," which helps Poudret to make a pun about his *enseigne*, or the

inscription on his shop-front : "If I went to the *Académie des Inscriptions et Belles-lettres*, they could not make me a clearer one, even if it were in Latin."

JUSTINE.

Ah ! oui ; il est maintenant au second, chez madame de Murval, qui *l'a fait venir*.¹

¹ has sent for him.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Voyez-vous comme elle est coquette ! *envoyer chercher* ² des coiffeurs *jusque dans* ³ la rue Vivienne ! Justine, il faut absolument que tu le fasse descendre, que tu me l'envoies. Je ne m'étonne plus maintenant si tout le monde la trouve jeune et jolie ! Eh bien ! ma chère enfant, va donc vite, il sera peut-être parti.

² to send for.
³ even out of...

JUSTINE.

J'irais bien, mais c'est que mon oncle m'a défendu de lui parler ; mais on peut *le lui faire dire*.⁴

⁴ send to tell him.

MADEMOISELLE DESROCHES.

A la bonne heure. [*Appelant.*] Petit-Jean ! Petit-Jean !

SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS, PETIT-JEAN.

PETIT-JEAN.

Voilà, mademoiselle.

JUSTINE, à *Petit-Jean*.

*Montez au second*⁵, chez madame de Murval, et dites à M. Alcibiade, un monsieur qui est chez elle, de passer ici en descendant.

⁵ Go up to the second story.

MADEMOISELLE DESROCHES.

*A merveille*⁶, et dès qu'il sera entré, [*montrant la porte du fond*] vous fermerez cette porte, et je n'y⁷ suis pour personne.

⁶ Capital !
⁷ at home.

PETIT-JEAN, d'un air étonné.

Tiens !... eh bien ! par exemple...

MADEMOISELLE DESROCHES.

Ne m'as-tu pas entendue ?

PETIT-JEAN.

Si, mademoiselle, j'y vais ; et quand il sera arrivé, je fermerai la porte. [*En s'en allant.*] Eh bien ! en voilà une sévère !

SCÈNE XIII.

MADEMOISELLE DESROCHES, JUSTINE.

MADEMOISELLE DESROCHES.¹

Mais j'y pense maintenant ; *s'il allait prendre à mon frère la fantaisie de rentrer de meilleure heure*², et qu'il me vît ainsi en grande toilette, cela lui donnerait des idées.

JUSTINE.

Bah ! il est chez M. Dumont, il n'en reviendra qu'à neuf heures, selon son habitude ; mais en tout cas, et pour plus de prudence, je vais *mettre le verrou de son côté*.¹ [*Allant à la porte à droite, et mettant le verrou.*]

¹ bolt
the door
of his
room.

MADEMOISELLE DESROCHES.

C'est bien ; et pour ne pas perdre de temps, va vite apprêter mes affaires.

JUSTINE.

Oui, mademoiselle ; depuis le soulier de satin, jusqu'à la collerette. [*Elle entre par la porte à gauche.*]

SCÈNE XIV.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Oui, certes, il est très-important que rien ne manque à ma parure ; la toilette est une chose essentielle pour une demoiselle qui veut se marier.

SCÈNE XV.

MADEMOISELLE DESROCHES, ALCIBIADE.

ALCIBIADE, *dans le fond, à part.*

Qui diable me demande ? et pour quel motif si pressant m'a-t-on prié de descendre ?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Hein ! qu'est-ce que c'est ? [*Se retournant, et apercevant Alcibiade.*] Quoi ! c'est vous ! quoi ! monsieur Saint-Amand, vous voilà déjà ! je ne suis pas encore

² If my brother were to take it into his head to come in earlier (lit. : if there were to take to my brother the fancy).

prête; j'attendais mon coiffeur, que j'avais fait avertir, et qui devrait être ici; mais ces messieurs *se font toujours attendre*.^a [*On entend fermer le verrou à la porte du fond.*]

ALCIBIADE.

A qui le dites-vous?... Eh mais! qu'est-ce que cela signifie? il me semble qu'on nous enferme.

MADemoiselle DESROCHES.

C'est une erreur de mes gens, et je vais le leur dire.

DESROCHES, *en dehors, frappant à la porte à droite.*

Ma sœur! ma sœur! ouvrez-moi.

MADemoiselle DESROCHES.

Ah! mon Dieu, c'est mon frère!

ALCIBIADE.

Le frère! qu'est-ce que c'est que ça?

DESROCHES, *en dehors.*

Ma sœur! mademoiselle Desroches! pourquoi êtes-vous enfermée?

MADemoiselle DESROCHES.

Moi? du tout, mon frère; mais c'est que... [*à part*] Dieu! que va-t-il penser! [*Haut.*] Partez, monsieur, partez vite.

ALCIBIADE.

Et par où? cette porte est fermée, et vos gens sont dans l'antichambre.

MADemoiselle DESROCHES, *montrant la porte à gauche.*

Eh bien! par là, ma chambre à coucher, un escalier dérobé, Justine est là qui vous conduira.

ALCIBIADE, *s'arrêtant.*

[*A part.*] Justine, c'est encore pis!

MADemoiselle DESROCHES, *allant tirer le verrou.*

Impossible de résister! *Qu'allons-nous devenir?*¹

¹ What will become of us?

^a Always keep people waiting (lit.: make themselves to be waited for).

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS ; DESROCHES, sortant de son appartement ;
JUSTINE, sortant de celui de mademoiselle Desroches, et tenant
un peignoir.

DESROCHES.

Que vois-je ? Me direz-vous, ma sœur, quel est ce monsieur !

JUSTINE.

Eh mon Dieu ! qu'avez-vous donc à vous fâcher ? c'est tout bonnement le coiffeur de madame.

TOUS.

Que dit-elle ?

JUSTINE.

Il venait la coiffer pour ce soir.

MADemoiselle DESROCHES.

A merveille, ma chère ! [*A part.*] Dieu ! quelle présence d'esprit ! [*Haut.*] Oui, mon frère, oui, monsieur est mon coiffeur ; vous voyez encore ma guirlande de fleurs que j'avais apprêtée.

JUSTINE, montrant ce qu'elle tient sur son bras.

Et moi, le peignoir que j'apportais.

ALCIBIADE.

Ces dames vous ont dit la vérité : je suis artiste en cheveux, architecte en coiffure, connu avantageusement pour la légèreté de la main et la sûreté de la coupe.

MADemoiselle DESROCHES, bas à Alcibiade d'un air d'approbation.

A merveille. [*A part.*] Qu'il a d'esprit !

DESROCHES.

Et l'on croit que je serai dupe d'un pareil stratagème. [*Haut à Alcibiade.*] Eh bien ! monsieur, puisque vous êtes coiffeur, j'en suis charmé ; c'est moi qui accompagnerai ce soir ma sœur au spectacle : et comme je veux en lui donnant le bras passer aussi pour un homme à la mode, vous allez avoir la bonté de me coiffer ici, à l'instant même, et dans le dernier genre.

MADemoisELLE DESROCHES, *à part*.

Grand Dieu! que va-t-il faire? Pauvre jeune homme!

ALCIBIADE.

Monsieur, si cela peut vous être agréable, vous n'avez qu'à parler.

DESROCHES, *prenant une chaise*.

Eh bien! monsieur, commençons.

ALCIBIADE.

Malheureusement, je n'ai ni pommade ni fer à papillotes, et je ne pourrai pas...

DESROCHES.

*N'est-ce que cela?*¹ on va vous donner ce qu'il faut.¹ Is that all?
Justement, voici Poudret.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; POUDRET.

POUDRET.

Eh bien! monsieur... Dieu! que vois-je? *encore une pratique qu'il m'enlève!*² ma dernière, ma plus fidèle ^{2 another cus- tomer he's robbing me of!} pratique! Et vous aussi, *tu quoque*, monsieur Desroches, vous m'abandonnez!

DESROCHES.

Non, mon cher Poudret; calmez-vous: c'est un essai que je veux faire. Allez vite chercher à monsieur un fer à papillotes et de la pommade.

POUDRET.

O comble d'outrage! moi lui servir de second! moi lui donner des armes pour me couper l'herbe sous le pied! pour saper jusque dans ses fondements cette coiffure qui depuis trente ans... [*Voyant Alcibiade qui touche la coiffure.*] Dieu! il ose attaquer l'aile gauche! N'y touchez pas! n'y touchez pas! Les Vandales! ils feraient tout tomber sous leurs ciseaux destructeurs! c'est la *bande noire*³ de la coiffure.

* Name of a company of speculators, who, shortly after the French revolution, bought up the old châteaux, abbeys, and works

of art, become national property, for the purpose of pulling them down for the materials or selling them again.

DESROCHES.

Je vous dis, Poudret, de rester tranquille.

POUDRET.

Eh ! le puis-je ? quand je vois porter une main usurpatrice sur ma propriété ; car votre tête m'appartient, elle est à moi : il n'y a pas là un seul cheveu que, depuis trente ans, je n'aie frisé, pommadé et poudré, tant en général qu'en particulier ; et je les verrais passer en d'autres mains ! dans les mains d'un ignorant : car ce n'est pas là un perruquier.

DESROCHES, *se levant.*

¹ I suspected
it.

Précisément, *je m'en doutais*¹ : et c'est pour cela que je vous prie de vous taire, et d'aller exécuter mes ordres. Vite, le fer à papillotes, et la pommade, ou je vous donne congé.

POUDRET.

O dernier outrage réservé à ma vieillesse ! [*A Justine.*] Et vous, mademoiselle, marchez devant moi ; je ne veux pas que vous restiez ici, pour raison à moi connue. [*A Desroches.*] Vous le voulez, monsieur, je reviens dans l'instant. Moi, le doyen de la houppe ! le vétéran de la savonnette !... Dieu ! quelle humiliation pour le corps des perruquiers ! Courbons la tête, puisqu'il le faut. [*A Justine.*] Et vous, mademoiselle, marchez devant moi. [*Il sort avec Justine.*]

SCÈNE XVIII.

MADemoiselle DESROCHES, ALCIBIADE, M. DESROCHES.

DESROCHES.

Eh bien ! monsieur, vous allez être satisfait ; on va vous apporter ce que vous demandez ; et il me semble qu'en attendant, vous pourriez toujours commencer par me mettre des papillotes.

ALCIBIADE.

Très-volontiers ; si ce n'est que cela. [*Il fouille dans sa poche, en tire une feuille de papier, qu'il coupe en plusieurs morceaux ; il les donne à tenir à M. Desroches, et*

commence à en mettre une.] Je vous demanderai de tenir la tête un peu plus droite.

DESROCHES, *qui pendant ce temps a jeté les yeux sur le papier qu'il tient.*

Que vois-je? l'écriture de ma sœur!

MADemoiselle DESROCHES.

Ah! mon Dieu, c'est ma lettre de ce matin!

DESROCHES, *lisant.*

"Je crains pour mon cœur l'explosion d'un sentiment qui, longtemps concentré..." Une pareille lettre entre vos mains! Qu'est-ce que cela veut dire?

MADemoiselle DESROCHES.

Qu'il n'y a plus moyen de feindre¹; qu'il faut enfin ^{1 That it is useless to act any longer.}
vous avouer la vérité. Oui, mon frère, monsieur n'est pas ce que nous avons dit: c'est un amant déguisé.

DESROCHES, *en riant.*

La belle malice! comme si je ne le savais pas!

MADemoiselle DESROCHES.

Quoi, mon frère, vous consentiriez?

DESROCHES.

Eh! morbleu! *que*² ne le disiez-vous tout de suite!^{2 why.}
Dès que monsieur vous aime, et que vous lui plaisez, vous êtes bien la maîtresse de l'épouser: soyez unis, et n'en parlons plus.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS; POUDRET, entrant et laissant tomber son fer à papillotes.

POUDRET.

Vous les unissez! l'ai-je bien entendu?

MADemoiselle DESROCHES.

Eh, oui! sans doute, monsieur m'épouse.

POUDRET.

O désolation de l'abomination! tout est renversé, tout est confondu! la rue Vivienne est au Marais! et la bou-

tique est dans le salon ! Lui, épouser la sœur de mon ancienne pratique ! lui, un *indigne confrère* !^a

DESROCHES.

Poudret, vous êtes dans l'erreur, monsieur n'est pas votre confrère.

POUDRET.

Il n'est point mon confrère ? c'est-à-dire que vous l'élevez au-dessus de moi ; que vous proclamez la supériorité de *la Titus sur la perruque*.^b

MADemoiselle DESROCHES.

Ah ça ! à qui en a-t-il donc ?^c

POUDRET.

¹ Whom
I'm
fierce
with ?

*A qui j'en ai ?*¹ Croyez-vous que la poudre m'aveugle au point de n'y^d pas voir ? L'ingrat ! c'est au moment où, attendri par les larmes de ma nièce, j'allais consentir à leur union ! lorsque j'allais lui donner pour dot ces vingt mille francs, fruit de *mes économies*², et que j'ai acquis à la sueur de tant de fronts !

² savings.

DESROCHES.

³ one
another.

Ah ça ! Poudret, tâchons de *nous*³ entendre.

POUDRET.

Non, monsieur, c'est fini ; puisque vous me chassez, puisque vous m'exilez, puisque me voilà devenu le *Paria* de la coiffure, je quitte la maison ; je ne suis plus votre locataire : j'irai me réfugier dans quelque faubourg écarté, où je pourrai, loin des hommes, exercer mon état de perruquier misanthrope.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS ; JUSTINE.

POUDRET, à *Justine*, qui entre, et la prenant par la main.

Viens, Justine, viens avec moi ; abandonnons un ingrat qui oublie à la fois son maître et sa maîtresse.

^a A vile fellow-tradesman.

^b Natural hair dressed over a wig.

^c Who is he so fierce with ?
(Lit. : to whom has he of it (of

spite) ? as before, *en conter*, to make love ; *en vouloir à*, to wish of it (harm) to, or be inveterate against.)

^d As not to see through it.

JUSTINE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

POUDRET.

Que ton fidèle amant, que M. Alcibiade épouse mademoiselle Desroches.

JUSTINE, *allant à mademoiselle Desroches.*

Quoi ! mademoiselle, vous m'enlevez mon amoureux ?
[*A Alcibiade.*] Quoi ! monsieur...

ALCIBIADE.

Justine, ne m'accablez pas !

MADEMOISELLE DESROCHES ET DESROCHES.

Qu'est-ce que cela signifie ?

ALCIBIADE.

*Qu'il faut*¹ enfin parler et se faire connaître, *aussi*¹ *bien*² l'incognito commence à me peser, et mon nom n'est pas de ceux dont on doit rougir. Oui, mademoiselle, oui, monsieur, je suis ce brillant Alcibiade que trop d'ambition, que trop de succès ont égaré peut-être. Je suis coupable, il est vrai, non pas d'avoir voulu m'élever, c'est une audace qui *sied au*³ talent, et Poudret lui-même ne me désavouera pas ; mais ce que j'ai à me reprocher, c'est d'avoir pu oublier un instant celle dont j'étais aimé ! c'est d'avoir été fier et ingrat envers mon ancien et respectable professeur ! Oui, messieurs, pour réparer mes fautes, je proclame ici, et je le répéterai dans tous les salons de coiffure de la capitale, ce sont les premiers principes que j'ai reçus de M. Poudret, principes que *j'ai perfectionnés*⁴ peut-être, qui ont été la cause de ma fortune ; et si jamais le caprice ou la mode m'élève des statues, c'est lui qui en aura été le piédestal !

POUDRET.

Le jour de la justice arrive donc enfin !

ALCIBIADE.

Je n'ose espérer qu'un tel aveu suffise pour expier mes

(Common. Not to be able to see, *ne pas y voir.* Y, there, in it, in any thing you are trying to look at.)

torts ; mais cependant, si Justine daignait me pardonner, si son oncle était touché du repentir de son élève, je lui dirais : Soyons amis, Poudret ! [*Ici Poudret commence à pleurer.*] La gloire a blanchi tes cheveux, il est temps de songer au repos : abandonne la place Royale, transporte dans la rue Vivienne et ton plat à barbe et tes dieux domestiques ; viens par ta vieille expérience modérer ma jeune audace. Perruquier *émérite*¹ barbier honoraire, sois mon associé ; régnons ensemble : toi, par le conseil, moi, par l'exécution, *consilio manueque* ! et si je suis l'Achille, sois le Nestor de la coiffure.

¹ retired.

JUSTINE.

Mon oncle, je le vois, vous êtes touché !

POUDRET, *pleurant.*

Son repentir me suffit ; il reconnaît son maître, il rend hommage à celui qui lui a mis les armes à la main : je pardonne.

MADemoiselle DESROCHES.

Ah ! mon frère, quel désappointement ! et quelle leçon !

DESROCHES.

Vous en profiterez, ma sœur, et vous épouserez M. Durand.

ALCIBIADE.

Et c'est moi qui le coifferai, ou plutôt nous le coifferons ; car vous venez rue Vivienne.

POUDRET.

Non, Alcibiade ; tu me connais bien peu : je sais résister à tes offres séduisantes ; fidèle à mes principes, je reste au Marais ; je veux mourir et coiffer aux lieux où je suis né.

“ Et que l'on dise enfin en me voyant paraître :
‘ Il a fait des coiffeurs et n'a pas voulu l'être. ’ ”

EUGÈNE SCRIBE.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

4 mai 1844.

COURSES AU CHAMP-DE-MARS. — LES CARREAUX. — LE PALAIS DE L'INDUSTRIE. — L'ACADÉMIE. — UNE LECTURE DE TRAGÉDIE. — TOUT LE MONDE DORT EXCEPTÉ UN SOURD. — LES GENTLEMEN POMPIERS. — PERSONNE NE VEUT QUITTER PARIS.

COURSES fashionables au Champ-de-Mars, fête populaire aux Champs-Élysées, fête royale aux Tuileries, solennité industrielle, solennité académique, invasion provinciale, émulation parisienne, désastre dans la capitale et désastre dans la banlieue, rien n'a manqué à cette semaine pour la rendre mémorable, pour en faire le sujet des commérages empressés. Malheureusement, depuis huit jours, nous sommes garde-malade, et nous n'avons rien vu par nous-même; nous en sommes donc réduit à questionner nos amis pour obtenir d'eux quelques détails sur tous ces grands événements.

Premier ami : c'est un original ; première question, les courses : ont-elles été belles ?

“ Affreuses.”

“ Qu'avez-vous vu là ? ”

“ Rien.”

“ Qu'y avait-il ? ”

“ De la poussière.”

“ Et puis...”

“ De la fumée.”

“ Mais il y avait de jolies femmes ? ”

“ Il n'y avait pas de femmes.”

“ Comment ! pas de femmes !... et dans les pavillons ? ”

“ Ce n'étaient pas des femmes.”

“ Qu'était-ce donc ? ”

“ Des caricatures de Grandville.”

“ Mais ces femmes, quoique laides, étaient élégantes ? ”

“ Elles étaient vêtues de matelas. ”

“ Quelle folie ! de matelas ? ”

“ L'une avait une robe de soie à grands carreaux rouges et blancs. ”

“ Ah ! oui, c'est la mode. ”

“ L'autre avait une robe de mousseline à grands carreaux blancs et bleus, pur matelas. ”

“ Et les écharpes ? je suis chargé d'envoyer en province deux écharpes nouvelles : comment sont celles de nos merveilleuses ? ”

“ A carreaux rouges et blancs. ”

“ Et les ceintures ? Voilà qu'on annonce un bal du matin pour la semaine prochaine, et les bals du matin exigent les plus jolis rubans. ”

“ Les rubans sont à carreaux blancs et bleus. ”

“ Et les cravates ? ”

“ Les cravates d'homme, elles sont à carreaux rouges et blancs. ”

“ Et les gilets ? ”

“ Les gilets ? ... Ils sont à carreaux blancs et bleus. ”

“ Ah ! mais toujours des carreaux ! c'est monotone. ”

“ Je ne plaisante pas. Toutes les étoffes, cette année, ont pour unique dessin des carreaux ; elles imitent la toile à matelas à s'y méprendre ; l'illusion est complète ; mais on pourrait désirer une autre illusion. Cette conspiration des fabricants est ingénieuse ; elle leur sera profitable. L'abus excessif amène le changement prématuré ; une robe de bon goût et d'un dessin distingué peut se porter tout une saison ; tandis qu'une mode exagérée se tolère à peine quelques jours. Dans un mois on ne pourra plus voir les robes à carreaux ; il faudra bien en acheter d'autres. Le calcul est bon. Hier déjà, la charmante M^{me} R... a juré qu'elle ne remettrait plus jamais sa robe de soie blanche à carreaux rouges ; mais aussi comme on l'a persécutée à cause de cette robe ! — ‘ Riez donc un peu, Clotilde, ’ lui disait sa mère ; ‘ on n'a pas le droit d'être mélancolique avec une robe comme

celle-là.' — 'Mais vous savez bien que je ne suis pas rieuse,' reprenait la jeune femme en levant sur sa mère ses beaux yeux noirs empreints d'une si tendre langueur, d'une si ardente tristesse. — 'Sans doute, mais aujourd'hui vous devez être folâtre; il faut toujours avoir la figure de son costume; avec votre air sérieux et votre robe à carreaux rouges, vous avez l'air d'un paillasse qui a éprouvé des malheurs.' Le mot est bien sévère."

Deuxième ami; deuxième question: la fête populaire aux Champs-Élysées.

"Qu'avez-vous remarqué de nouveau cette année dans la littérature de plein vent?"

"Les transformations innombrables des *Mystères de Paris*. On vous les offre partout, en pantomime et en pain d'épices. Je me suis arrêté devant une baraque dont l'affiche pompeuse représentait tous les personnages de ce roman célèbre; on y lisait ces mots: *Mystères de Paris, par Eugène Sue, scène mimique par M. Julien*. Et ce même M. Julien figurait tour à tour la Goualeuse, Jacques Ferrand, Rigolette, Pipelet, M^{me} d'Harville, le Maître-d'Ecole, lady Sarah et Tortillard. Le public exercé reconnaissait à l'instant tous ces personnages; moi, je l'avoue, dans chacun d'eux, je n'ai jamais très-bien reconnu que M. Julien. Cela se passait au son d'une musique agréable: c'était la seule nouveauté."

Troisième ami; troisième question: concert aux Tuileries en l'honneur de M^{me} la duchesse de Kent.

"Qui donc chantait à ce concert?"

"Duprez, Barroilhet, Levasseur, Massol, M. et M^{me} Balfé, et M^{me} Dorus, qui a eu beaucoup de succès."

"Avez-vous remarqué là de bien belles femmes?"

"Oui, plusieurs qui étaient très-jolies, et une qui était trop belle."

"Comment est-on trop belle?"

"Quand on a une taille d'un mètre 95 centimètres, et que l'on dépasse de toute la hauteur de sa guirlande les plus grands officiers de carabiniers."

"Les parures étaient-elles brillantes?"

“ Un peu trop simples ; le côté des femmes manquait de panaches.”

“ Mais il y avait beaucoup de diamants ? ”

“ Ce n'est pas la saison. ”

“ Comment était M^{me} la duchesse de Kent ? ”

“ Elle était en noir. ”

“ Et M^{me} la duchesse de Nemours ? ”

“ Elle était tout en rose, coiffée avec des marabouts roses ; tout le monde l'admirait, jamais elle n'avait paru plus belle. ”

“ Vous n'aviez pas vu le roi depuis quelque temps ? comment l'avez-vous trouvé ? ”

“ Je l'ai trouvé rajeuni, il est resté une heure debout par plaisir, ce que j'ai eu bien de la peine à faire, moi, par devoir. ”

“ Avait-on prié beaucoup de monde ? ”

“ Six cents personnes. Tous les hommes étaient en grand uniforme : le coup d'œil était fort beau, il n'y avait pas un seul député. ”

“ Mais il y en avait soixante d'invités ? ”

“ Alors, on avait choisi ceux qui ont des habits de conseillers d'État, d'académiciens ; enfin, ceux que protège un feuillage quelconque. ”

“ Mais j'ai vu, moi, M. X. qui revenait des Tuileries et qui était en frac. ”

“ Ah !... c'est excellent : je l'ai pris pour un chanteur. Je me disais aussi : Voilà un chanteur qui ressemble bien à M. X. ; car vous savez qu'il n'y avait que les musiciens qui ne fussent pas en uniforme. Toutes ces broderies faisaient un superbe effet ; il y avait là force diplomates et voyageurs de tous les pays ; les indigènes étaient peut-être trop en minorité : cela avait bien l'air d'une cour, c'est ce qu'on voulait ; mais d'une cour étrangère, c'est, il faut l'espérer, ce qu'on ne voudrait pas. ”

Quatrième ami ; quatrième question : inauguration du palais de l'Industrie.

“ Vous étiez à l'ouverture des galeries ; qu'est-ce qui vous a le plus frappé ? ”

“ C’est que les galeries n’étaient pas ouvertes.”

“ Mais enfin vous avez vu quelque chose ? ”

“ J’ai vu beaucoup d’ouvriers qui montaient sur des échelles pour atteindre des objets élevés ; je connaissais déjà cette industrie.”

“ On dit que les cristaux sont admirables ? ”

“ De toute beauté ; il y a entre autres deux vases de cristal doré d’une grandeur improbable. Il y a un billard rond.”

“ Ce n’est pas nouveau ; il y a toujours un billard rond. Allons, allons, vous n’avez rien vu.”

“ Eh ! c’est tout ce qu’on pouvait voir.”

Admettre scrupuleusement le public à constater, par lui-même, que rien n’est prêt pour le jour indiqué, cela s’appelle de l’exactitude.

Cinquième ami ; cinquième question : séance de l’Académie.

“ Ah ! que vous avez bien fait de n’y pas venir ; c’était assommant.”

Survient un sixième ami ; il ajoute :

“ Ma foi, vous avez eu tort de ne pas venir à cette séance ; c’était très-intéressant.”

Nous croyons remarquer une légère nuance entre ces deux opinions de nos deux amis. Peut-être que leur manière d’écouter n’est pas la même, peut-être que l’un est un adversaire du 1^{er} mars ; peut-être que l’autre est un parent de M. de Rémusat ? Il faut si peu de chose pour tromper l’oreille qui juge, et la politique a des effets d’acoustique si étranges ! Cette diversité dans les opinions sur le même discours prononcé nous rappelle une lecture qui a été faite dernièrement chez un bas-bleu non-célèbre. On lisait un drame en cinq actes très-ennuyeux ; dans l’auditoire tout le monde dormait, tout le monde... excepté une seule personne : c’était un sourd que ses efforts pour avoir l’air d’entendre, ses airs fins, ses sourires forcés, ses regards volontairement étincelants, avaient tenu éveillé. Le lendemain chacun s’écriait : “ C’était assommant,” lui seul s’écriait : “ C’était

fort intéressant ;” et lorsqu'en parlant de ce sourd on disait à un des dormeurs : “ Mais monsieur un tel n'a pas dormi, lui, à la lecture de ce drame.” Le malin dormeur répondait : “ Je crois bien, il ne l'entendait pas ! ”

“ Et l'incendie de la rue Neuve-Coquenard ? ”

“ C'était un spectacle douloureusement admirable, comme le sont tous les incendies ; ce qui distinguait celui-ci des autres, c'est la qualité des *aides-pompiers*. Le feu a pris à l'heure où les élégants se promènent sur le boulevard des Italiens. Une lueur superbe, et cependant sinistre, les a conduits jusqu'au lieu du danger, et bien vite ils se sont mis à faire la chaîne et à porter des seaux d'eau avec leurs gants blancs, et la plupart en costume de bal. Ils ont travaillé ainsi jusqu'à trois heures du matin. Tous ces beaux messieurs s'empressant avec tant de zèle pour sauver du feu les baraques de quelques pauvres ouvriers, cela faisait plaisir à voir ; il n'y avait pourtant là rien que de très-naturel : mais dans un temps de parfaite civilisation comme le nôtre, les sentiments de bonne et simple nature sont si rares qu'on ne peut s'empêcher de les admirer ; ce qui n'est point flatteur.”

Cet incendie ressemblait à celui du bazar Boufflers par la brillante compagnie qu'il avait attirée ; mais il n'y avait pas là les blanches statues qui ornaient le bazar, et qui minaudent si plaisamment au milieu du feu. C'était un effet magique, nous ne l'oublierons jamais. Terpsichore, joyeuse, couronnée d'étincelles, dansait sur la fournaise et déployait toutes ses grâces, comme pour séduire les pompiers, tandis qu'au contraire la modeste Vénus de Médicis s'enveloppait de chastes flammes pour se dérober aux regards de ses sauveurs, et nouvelle *Virginie* de l'incendie semblait imiter dans son héroïque pudeur la *Virginie* du Naufrage.

Mais quel mystérieux élément que le feu ! il suffit d'une étincelle pour allumer un incendie, et il faut quelquefois des heures entières pour allumer un foyer. Le feu prend facilement partout, excepté dans les appareils combinés exprès pour le faire prendre plus vite ; tout brûle, excepté le bois à brûler.

Voici les détails que nous ont donnés nos amis ; par nous-même nous ne savons que des nouvelles négatives. Le théâtre espagnol, si superbement annoncé, ne donnera point de représentations faute de prima-donna. — On ne jouera pas le *Barbier de Séville* chez M^{me} de C. — Il n'y aura point de grande fête chez M^{me} l'ambassadrice d'Angleterre pour M^{me} la duchesse de Kent ; il n'y aura qu'un petit bal mercredi prochain, si toutefois il peut y avoir de petits bals à l'ambassade d'Angleterre. — L'émigration parisienne n'a pas lieu ce printemps ; on ne part point et l'on ne parle point de partir ; les gens qui ordinairement quittaient Paris aux premières fleurs s'y établissent en vrais Parisiens : ils font faire un ameublement d'été ; personne ne prononce les mots de campagne, de terre, de Vichy, de Bade ; chacun semble avoir oublié qu'il a des châteaux, des fermes, des rhumatismes... Et la capitale, heureuse, est reconnaissante de ces tendres soins, et, comme une femme aimée, elle s'embellit du fidèle hommage qu'on lui rend. Ses promenades brillantes étalent, dans toutes leurs variétés, ses douze populations bien distinctes : ses magnifiques chevaux, ses riches voitures se croisent et s'entrecroisent de toutes parts avec un opulent désordre ; ses mille boutiques pavoisées font flotter leurs mille drapeaux ; ses fontaines jaillissent ; ses lampes étincellent. Oh ! oui, la capitale est bien belle depuis huit jours : elle se drape de riches étoffes, elle se couronne de fleurs, elle s'enveloppe de clartés. On se pare avec tant de bonheur, quand on est sûre de plaire ! on a tant de force et de courage pour retenir ceux qui ne veulent pas vous quitter !

M^{me} ÉMILE DE GIRARDIN.

BARBERINE.

PERSONNAGES.

| | |
|--|---|
| BÉATRIX D'ARAGON, reine de Hongrie. | LE CHEVALIER ULADISLAS, chevalier de fortune. |
| LE COMTE ULRIC, gentilhomme bohémien. | POLACCO, marchand ambulant. |
| ASTOÏPHE DE ROSEMBERG, jeune baron hongrois. | BARBERINE, femme d'Ulric. |
| | KALEKAIRI, jeune suivante turque. |
| | COURTISANS, etc. |

(*La scène est en Hongrie.**)

ACTE PREMIER.

Une route devant une hôtellerie. — Un château gothique au fond, dans les montagnes.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSEMBERG, L'HÔTELIER.

ROSEMBERG.

Comment! point de logis pour moi! point d'écurie pour mes chevaux! une grange! une misérable grange!

L'HÔTELIER.

J'en suis bien désolé, monsieur.

ROSEMBERG.

A qui parles-tu, par hasard?

L'HÔTELIER.

Excusez-moi, mon beau jeune seigneur. Si cela ne

* Scene laid in Hungary, in the time of King Mathias I., called here Mathias Corvin, elected king

of Hungary in 1458, and famous for his successful wars against the Turks.

dépendait que de ma volonté, toute ma pauvre maison serait bien à votre service — mais vous n'ignorez pas que cette hôtellerie est sur la route d'Albe Royale *, l'auguste séjour de nos rois, où, depuis un temps immémorial, on les couronne et on les enterre.

ROSEMBERG.

Je le sais bien, puisque j'y vais !

L'HÔTELIER.

Bonté du ciel ! vous allez faire la guerre ?

ROSEMBERG.

Adresse tes questions à mes palefreniers, et songe à me donner tout d'abord la meilleure chambre de ton vilain taudis.

L'HÔTELIER.

Hé ! monseigneur, c'est impossible ! il y a *au premier* ^{1 on the first floor.} quatre barons moraves, au second, une dame de la Transylvanie, et au troisième, dans une petite chambre, un comte bohémien, monseigneur, avec sa femme qui est bien jolie !

ROSEMBERG.

Mets-les à la porte. ²

² Turn them out.

L'HÔTELIER.

Ah ! mon cher seigneur, vous ne voudriez pas être la cause de la ruine d'un pauvre homme. Depuis que nous sommes en guerre avec les Turcs, si vous saviez le monde qui passe par ici !

ROSEMBERG.

Eh ! que m'importe ces gens-là ? dis-leur que je me nomme Astolphe de Rosemberg.

L'HÔTELIER.

Cela se peut bien ³, monseigneur, mais ce n'est pas une ^{3 It may be so.} raison...

ROSEMBERG.

Tu fais l'insolent, je suppose. Si je lève une fois ma cravache...

* Alba Regia, formerly a town where the kings used to reside, till Mathias fixed his residence in Vienna.

L'HÔTELIER.

Ce n'est pas l'action d'un gentilhomme de maltraiter les honnêtes gens.

ROSEMBERG, *le menaçant.*

Ah ! tu raisannes ?... je t'apprendrai...

SCÈNE II.

LES MÉMES. (Quelques valets accourent.) LE CHEVALIER
ULADISLAS sort de l'hôtellerie.

LE CHEVALIER, *sur le pas de la porte.*

Qu'est-ce, messieurs ? Qu'y a-t-il donc ?

L'HÔTELIER.

Je vous prends à témoin, monsieur le chevalier. Ce jeune seigneur me cherche querelle, parce que mon hôtellerie est pleine.

ROSEMBERG.

¹ Quar- *Je te cherche querelle, manant !¹ Querelle... à un*
rel with *homme de ton espèce ?*
you, you
clown !

L'HÔTELIER.

Un homme, monsieur, de quelque espèce qu'il soit, a toujours une espèce de dos, et si on vient lui administrer une espèce de coup de bâton...

LE CHEVALIER, *s'avançant, à l'hôtelier.*

Ne te fâche pas, ne t'effraie pas ; je vais accommoder les choses. [*A Rosenberg.*] Seigneur, je vous salue. Vous allez à la cour du roi de Hongrie ?

[L'hôtelier et les valets se retirent.]

ROSEMBERG.

Oui, chevalier, c'est mon début, et je suis fort pressé d'arriver.

LE CHEVALIER.

Et vous vous plaignez, à ce que je vois, de trouver la route encombrée.

ROSEMBERG.

*Mais oui, cela ne m'amuse pas.**

* Why, yes, I don't like it. idea conveyed by a sentence as
(*Cela* is used in reference to an it is in English.)

LE CHEVALIER.

Il est vrai que cette petite affaire, que nous avons avec les mécréants, nous attire à la cour un fort gros flot de monde. *Il est* peu de gens de cœur *qui ne veulent s'en mêler*^a, et moi-même, j'y ai pris part. C'est ce qui rend nos abords difficiles.

ROSEMBERG.

Oh ! mon Dieu ! je ne comptais pas rester longtemps dans cette mesure. C'est le ton de ce drôle qui m'a irrité.

LE CHEVALIER.

S'il en est ainsi, seigneur...

ROSEMBERG.

Rosemberg.

LE CHEVALIER.

Seigneur Rosemberg, on me nomme le chevalier Uladislas. Il ne m'appartient point de faire mon propre éloge, mais *pour peu que vous soyez*^b instruit *de ce qui se fait*¹ dans nos armées, mon nom doit vous être connu. ^{1 of what is done.} Le vôtre ne m'est pas nouveau, j'ai vu des Rosemberg à Baden. [*Rosemberg salué.*] Si donc vous n'êtes ici qu'en passant...

ROSEMBERG.

Oui, seulement pour déjeuner, et faire rafraîchir les chevaux.

LE CHEVALIER.

J'étais à table, et je mangeais un excellent poisson du lac *Balaton*^c, lorsque le bruit de votre voix est venu frapper mes oreilles. Si le voisinage de mes hommes d'armes, et la compagnie d'un vieux capitaine ne sont pas choses qui vous épouvantent, je vous offre de grand cœur une place à notre repas.

ROSEMBERG.

J'accepte votre offre avec empressement, et je le tiens à grand honneur.

^a There are few men of spirit who do not wish to join. (*Il est*, impersonal, governs a subjunctive.)

^b If you are ever so little (for little that you may be).

^c A lake in Hungary.

LE CHEVALIER.

Veillez donc entrer, je vous prie. Un bon plat cuit à point est comme une jolie femme ; cela n'attend pas.

ROSEMBERG.

¹ Egad ! Je le sais bien. *Peste !*¹ à propos de jolie femme... [*Ulric et Barberine entrent par une autre porte de l'auberge.*] Il me semble qu'en voilà une...

LE CHEVALIER.

Vous n'avez pas mauvais goût, jeune homme.

ROSEMBERG.

A moins d'être aveugle... La connaissez-vous ?

LE CHEVALIER.

² Know her ? *Si je la connais ?*² assurément. C'est la femme d'un gentilhomme bohémien. Venez, venez, je vous conterai cela.

[Ils entrent dans la maison.]

SCÈNE III.

ULRIC, BARBERINE, appuyée sur son bras.

BARBERINE.

Il faut donc vous quitter ici !

ULRIC.

Pour peu de temps ; je reviendrai bientôt.

BARBERINE.

Il faut donc vous laisser partir, et retourner dans ce vieux château, où je suis si seule à vous attendre !

ULRIC.

Je vais voir votre oncle, ma chère. Pourquoi cette tristesse aujourd'hui ?

BARBERINE.

C'est à vous qu'il faut le demander. Vous reviendrez bientôt, dites-vous ? S'il en est ainsi, je ne suis pas triste. Mais ne l'êtes-vous pas vous-même ?

ULRIC.

Quand le ciel est ainsi chargé de pluie et de brouillard, je ne sais que devenir.

BARBERINE.

Mon cher seigneur, je vous demande une grâce.

ULRIC.

Quel hiver ! quel hiver s'apprête ! quels chemins ! quel temps ! *la nature se resserre*¹ en frissonnant, comme si ^{shrinks.} tout ce qui vit allait mourir.

BARBERINE.

Je vous prie d'abord de m'écouter, et en second lieu de me faire une grâce.

ULRIC.

Que veux-tu, mon âme ? pardonne-moi ; je ne sais ce que j'ai aujourd'hui.

BARBERINE.

Ni moi non plus, je ne sais ce que tu as, et la grâce que vous me ferez, Ulric, c'est de le dire à votre femme.

ULRIC.

Eh ! mon Dieu ! non, je n'ai rien à te dire, aucun secret.

BARBERINE.

Je ne suis pas une *Portia*^{*} ; je ne me ferai pas une piqure d'épingle pour prouver que je suis courageuse. Mais tu n'es pas non plus un Brutus, et tu n'as pas envie de tuer notre bon roi Mathias Corvin. Écoute, il n'y aura pas pour cela de grandes paroles ; ni de serments, ni même besoin de me mettre à genoux. Tu as du chagrin. Viens près de moi ; voici ma main — c'est le vrai chemin de mon cœur, et le tien y viendra si je l'appelle.

ULRIC.

Comme tu me le demandes naïvement, je te répondrai de même. Ton père n'était pas riche ; le mien l'était, mais il a dissipé ses biens. Nous voilà tous deux, mariés bien jeunes, et nous possédons de grands titres, mais

* Wife of Brutus, who shortly after the death of her husband, being herself desirous to die, and hindered by her friends, who continually watched her, snatched

some burning coals out of the fire, and shutting them close in her mouth, stifled herself, and died.

bien peu avec. Je me chagrine de n'avoir pas de quoi te rendre heureuse et riche, comme Dieu t'a rendue bonne et belle. Notre revenue est si médiocre ! et cependant je ne veux pas l'augmenter en laissant pâtir nos fermiers. Ils ne payeront jamais, de mon vivant, plus qu'ils ne payaient à mon père. Je pense à me mettre au service du Roi, et à aller à la cour.

BARBERINE.

C'est en effet un bon parti à prendre.^a Le Roi n'a jamais mal reçu un gentilhomme de mérite ; la fortune *ne se fait point attendre*^b auprès de lui¹, quand on te ressemble.

¹ In his company.

ULRIC.

C'est vrai, mais si je pars, il faut que je te laisse ici ; car pour quitter cette maison où nous vivons à si grand'peine, il faut être sûr de pouvoir vivre ailleurs, et je ne puis me décider à te laisser seule.

BARBERINE.

Pourquoi ?

ULRIC.

Tu demandes pourquoi ? et que fais-tu donc maintenant ? *ne viens-tu pas de m'arracher*² un secret que j'avais résolu de cacher ? et que t'a-t-il fallu pour cela ? un sourire !

² I have you not torn from me ... ?

BARBERINE.

Tu es jaloux ?

ULRIC.

Non, mon amour, mais vous êtes belle. Que feras-tu si je m'en vais ? tous les seigneurs des environs ne vont-ils pas rôder par les chemins ? et moi, qui m'en irai si loin courir après une ombre, ne perdrai-je pas le sommeil ? Ah ! Barberine, loin des yeux, loin du cœur.

BARBERINE.

Écoute ; Dieu m'est témoin que je me contenterais

^a And so is it right that you should do (it is in effect the proper step to take).

^b Does not tarry. Keep people waiting, or cause itself to be waited for.

toute ma vie de ce vieux château et du peu de terre que nous avons, s'il te plaisait d'y vivre avec moi. Je me lève, je vais à l'office, à la basse cour, je prépare ton repas, je t'accompagne à l'église, je te lis une page, je couds une aiguillée, et je m'endors contente sur ton cœur.

ULRIC.

Ange que tu es !

BARBERINE.

Je suis un ange, mais un ange femme ; c'est-à-dire que si j'avais une paire de chevaux, nous irions *avec*¹ à la messe. Je ne serais pas fâchée non plus que mon bonnet fût doré, que ma jupe fût moins courte, *et que cela fît enrager les voisins*.^a Je t'assure que rien ne nous rend légères, *nous autres*^b, comme une douzaine d'aunes de velours qui nous traînent derrière les pieds.

ULRIC.

Eh bien donc ?

BARBERINE.

Eh bien donc ! le roi Mathias ne peut manquer de te bien recevoir, ni toi de faire fortune à sa cour. Je te conseille d'y aller. Si je ne peux pas t'y suivre — eh bien, comme je t'ai tendu tout à l'heure une main pour te demander le secret de ton cœur, ainsi, Ulric, je te la tends encore, et je te jure que je te serai fidèle.

ULRIC.

Voici la mienne.

BARBERINE.

Celui qui sait aimer peut seul savoir combien on l'aime. Fais seller ton cheval. Pars seul, et toutes les fois que tu douteras de ta femme, pense que ta femme est assise à

* And if it teased the neighbours. Subj. governed by *fâchée que*. *Enrager*, verb neuter, to be in a fume, to rave. *Faire enrager*, to put in a pet, to vex. Both these expressions are rather trivial. *Enragé*, part. past, only

applied to animals, mad. To enrage, irritate.)

^b We women. (*Nous autres, vous autres*, apply to the class speaking or addressed. You men are so vexatious, *vous autres hommes, vous êtes si ennuyeux*.)

ta porte, qu'elle regarde la route, et qu'elle ne doute pas de toi. Viens, mon ami, Ludwig nous attend.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, ROSEMBERG.

ROSEMBERG.

Je ne connais rien de plus agréable, après qu'on a bien déjeuné, que de s'asseoir en plein air avec des personnes d'esprit, et de *causer*¹ librement des femmes sur un ton convenable.

LE CHEVALIER.

Vous êtes recommandé à la reine ?

ROSEMBERG.

Oui, j'espère être bien reçu.

[Ils s'asseoient.]

LE CHEVALIER.

Ne doutez pas du succès, et vous en aurez. — Pendant la dernière guerre que nous fîmes contre les Turcs, sous le *Vaïvode de Transylvanie*^{*}, je rencontrai un soir, dans une forêt profonde, une jeune fille égarée.

ROSEMBERG.

Quel était le nom de la forêt ?

LE CHEVALIER.

C'était une certaine forêt sur les bords de la mer Caspienne.

ROSEMBERG.

Je ne la connais pas, même par les livres.

LE CHEVALIER.

Cette pauvre fille était attaquée par trois brigands couverts de fer depuis les pieds jusqu'à la tête, et montés sur des chevaux excellents.

ROSEMBERG.

A quel point vos paroles m'intéressent ! je suis tout oreilles.

* The Wayvode of Transylvania, the prince or duke who governed that province.

LE CHEVALIER.

Je mis pied à terre, et, tirant mon épée, je leur ordonnai de s'éloigner. Permettez-moi de ne pas faire mon éloge : vous comprenez que je fus forcé de les tuer tous les trois. Après un combat des plus sanglants...

ROSEMBERG.

Reçûtes-vous quelque blessure ?

LE CHEVALIER.

L'un d'eux seulement faillit me percer de sa lance ; mais, l'ayant évitée, je lui déchargeai sur la tête un coup d'épée si violent, qu'il tomba raide mort. M'approchant aussitôt de la jeune fille, je reconnus en elle une princesse qu'il m'est impossible de vous nommer.

ROSEMBERG.

Je comprends vos raisons, et me garderai bien d'insister. La discrétion est un principe pour tout homme qui *sait son monde*.^a

LE CHEVALIER.

De quelles faveurs elle m'honora, je ne vous le dirai pas davantage. Je la reconduisis chez elle, et elle m'accorda un rendez-vous pour le lendemain ; mais le Roi son père l'ayant promise en mariage au Pacha de *Caramanie*^b, il était fort difficile que nous pussions nous voir en secret. Indépendamment de soixante eunuques qui veillaient jour et nuit sur elle, on l'avait confiée, depuis son enfance, à un géant nommé Molock.

ROSEMBERG.

Garçon ! apportez-moi un verre de tokai.

LE CHEVALIER.

Vous concevez quelle entreprise ! Pénétrer dans un château inaccessible, construit sur un rocher battu par les flots, et entouré d'une pareille garde ! Voici, seigneur Rosenberg, ce que j'imaginai. Prêtez-moi, je vous prie, votre attention.

^a Knows how to behave (knows his world, his people,—people in general, and the ways of the world, and understands them).

^b A province of Turkey in Asia.

ROSEMBERG.

¹ I'm all
on fire!Sainte Vierge! *le feu me monte à la tête!*¹

LE CHEVALIER.

² got out
to sea.³ having
flung
myself.⁴ given
me by.⁵ was
going
his
rounds.

Je pris une barque et *gagnai le large*.² Là, *m'étant précipité*³ dans les flots au moyen d'un certain talisman *que m'avait donné*⁴ un sorcier bohémien de mes amis, je fus rejeté sur le rivage, semblable en tout à un noyé. C'était à l'heure où le géant Molock *faisait sa ronde autour*⁵ des remparts; il me trouva étendu sur le sable, et me transporta dans son lit.

ROSEMBERG.

Je devine déjà; c'est admirable.

LE CHEVALIER.

On me prodigua des secours. Quant à moi, les yeux à demi-fermés, je n'attendais que le moment où je serais seul avec le géant. Aussitôt, me jetant sur lui, je le saisis par la jambe droite, et le lançai dans la mer.

ROSEMBERG.

Je frissonne... *le cœur me bat*.

LE CHEVALIER.

J'avoue que je courus quelque danger; car, au bruit de sa chute, les soixante eunuques accoururent, le sabre à la main; mais j'avais eu le temps de me rejeter sur le lit, et paraissais profondément endormi. Loin de concevoir aucun soupçon, ils me laissèrent dans la chambre avec une des femmes de la princesse pour me veiller. Alors, tirant de mon sein une fiole et un poignard, j'ordonnai à cette femme de me suivre, dans le temps que les eunuques étaient tous à souper: "Prenez ce breuvage," lui dis-je, "et mêlez-le adroitement dans leur vin, sinon je vous poignarde tout-à-l'heure." Elle m'obéit sans oser dire un mot, et bientôt les eunuques *s'étant assoupis*⁶ par l'effet du breuvage, je demeurai maître du château. Je m'en fus droit à l'appartement des femmes. Je les trouvai prêtes à se mettre au lit; mais, ne voulant leur faire aucun mal, je me contentai de les enfermer dans leurs chambres, et d'en prendre sur moi les clefs, qui étaient au nombre de

⁶ having
fallen
asleep.

six-vingt. Alors toutes les difficultés étant levées, je me rendis chez la princesse. A peine au seuil de sa porte, je mis un genou en terre : "Reine de mon cœur," lui dis-je avec le ton du plus profond respect.... Mais, pardonnez, seigneur Rosemberg, je suis forcé de m'arrêter, la modestie m'en fait un devoir.

ROSEMBERG.

Non ! je le vois, rien ne peut vous résister ! Ah ! qu'il me tarde d'être à la cour ! Mais ces breuvages inconnus, ces mystérieux talismans, où les trouverai-je, seigneur chevalier ?

LE CHEVALIER.

Cela est difficile ; cependant je vous ferai une confidence : tenez, si vous avez de l'argent, c'est le meilleur talisman que vous puissiez trouver.

ROSEMBERG.

Dieu merci ! je n'en manque pas ; mon père est le plus riche seigneur du pays. La veille de mon départ, il m'a donné une bonne somme, et ma tante Béatrix, qui pleurerait, m'a aussi glissé dans la main une jolie bourse qu'elle a brodée. Mes chevaux sont gras et bien nourris, mes valets bien vêtus, et je ne suis pas mal tourné.

LE CHEVALIER.

*C'est à merveille¹, et il n'en faut pas davantage.**

¹ Capital.

ROSEMBERG.

Le pire de l'affaire, c'est que je ne sais rien ; non, je ne puis rien retenir par cœur. *Les mains me tremblent* à propos de tout quand je parle aux femmes.

LE CHEVALIER.

Videz donc votre verre. Pour réussir dans le monde, seigneur Rosemberg, retenez bien ces trois maximes : "Voir, c'est savoir ; vouloir, c'est pouvoir ; oser, c'est avoir."

ROSEMBERG.

Il faut que je prenne cela par écrit. Les mots me pa-

* It is all you want (there wants no more than that).

raissent hardis et sonores. J'avoue pourtant que je ne les comprends pas bien.

LE CHEVALIER.

Si vous voulez d'abord plaire aux femmes, et c'est la première chose à faire, lorsqu'on veut faire quelque chose, observez avec elles le plus profond respect. Traitez-les toutes (sans exception) ni plus ni moins que des divinités. Vous pouvez, il est vrai, si cela vous plaît, dire hautement aux autres hommes que de ces mêmes femmes vous n'en faites aucun cas, mais seulement d'une manière générale, et sans jamais médire d'une seule plutôt que du reste. Quand vous serez assis près d'une blonde pâle, sur le coin d'un sofa, et que vous la verrez s'appuyer mollement sur les coussins, tenez-vous à distance, jouez avec le coin de son écharpe, et dites-lui que vous avez un profond chagrin. Près d'une brune, si elle est vive et enjouée, prenez l'apparence d'un homme résolu, parlez-lui à l'oreille, et si le bout de votre moustache vient à lui effleurier la joue, ce n'est pas un grand mal; mais, à toute femme, règle générale, dites qu'elle a dans le cœur une perle *enchâssée*¹, et que tous les maux ne sont rien si elle *se laisse serrer le bout des doigts*.^a Que toutes vos façons près d'elles ressemblent à ces valets polis qui sont couverts de livrées splendides; en un mot, distinguez toujours scrupuleusement ces deux parts de la vie, la forme et le fond — voilà la grande affaire. Ainsi vous remplirez la première maxime: "Voir, c'est savoir" — et vous passerez pour expérimenté.

ROSEMBERG.

Continuez, de grâce; je me sens tout autre, et je bénis en moi-même le hasard qui m'a fait vous rencontrer dans cette auberge.

LE CHEVALIER.

Quand une fois vous aurez bien prouvé aux femmes que vous vous moquez d'elles avec la plus grande poli-

^a Lets the tips of her fingers be squeezed (allows to be squeezed the tip of the fingers to herself).

tesse et un respect infini, attaquez les hommes. Je n'entends pas par là *qu'il faille vous en prendre à eux*^a; tout au contraire, n'ayez jamais l'air de vous occuper ni de ce qu'ils disent, ni de ce qu'ils font. Soyez toujours poli, mais paraissez indifférent. Faites-vous rare, on vous aimera — c'est un proverbe des Turcs. Par là, vous gagnerez un grand avantage. A force de passer partout en silence et d'un air dégagé, on vous regardera quand vous passerez. Que votre mise, votre entourage, annoncent un luxe effréné; attirez constamment les yeux. Que cette idée ne vous vienne jamais de paraître douter de vous, car aussitôt tout le monde en doute. *Eussiez-vous*¹ Had you...
avancé par hasard la plus grande sottise du monde, n'en démordez pas pour un diable^b, et faites-vous plutôt assommer.²

ROSEMBERG.

Assommer!

² let yourself be cut to pieces sooner.

LE CHEVALIER.

Oui, sans aucun doute. Enfin, *agissez-en*³ ni plus ni moins que si le soleil et les étoiles vous appartenaient en bien propre, et que la fée Morgane vous eût tenu sur les fonts baptismaux. De cette façon, vous remplirez la seconde maxime: Vouloir, c'est pouvoir — et vous passerez pour redoutable.

ROSEMBERG.

Que je vais m'amuser à la cour, et la belle chose que d'être un grand seigneur!^c

LE CHEVALIER.

Une fois *agréé*⁴ des femmes et admiré des hommes, seigneur Rosemberg, pensez à vous, si vous levez le bras. Que votre premier coup d'épée donne la mort, comme votre premier regard doit donner l'amour. La vie est

^a That you must make a set at them. (Subjunctive after *je n'entends pas*. Observe the use of *en*.)

^b Do not retract on any consideration (don't unbite from it, let

go your hold of your statement, for the devil himself).

^c What it is to be a somebody! (the beautiful thing that to be a great lord! Observe the use of *que*).

⁴ favoured.

¹ with
whom
you are
engaged.

une pantomime terrible, et le geste n'a rien à faire ni avec la pensée, ni avec la parole. Si la parole vous a fait aimer, si la pensée vous a fait craindre, que le geste n'en sache rien. Soyez alors vous-même. Frappez comme la foudre ! Que le monde disparaisse à vos yeux ; que l'étincelle de vie, que vous avez reçue de Dieu, s'isole, et devienne un dieu elle-même ; que votre volonté soit comme l'œil du lynx, comme le museau de la fouine, comme la flèche du guerrier. Oubliez, quand vous agissez, qu'il y ait d'autres êtres sur la terre que vous et celui à *qui vous avez affaire*.¹ Ainsi, après avoir coudoyé avec grâce la foule qui vous environne, lorsque vous serez arrivé au but et que vous aurez réussi, vous pourrez y rentrer avec la même aisance et vous promettre de nouveaux succès. C'est alors que vous recueillerez les fruits de la troisième maxime : Oser, c'est avoir — et que vous serez réellement expérimenté, redoutable et puissant.

ROSENBERG.

Ah ! seigneur Dieu ! si j'avais su cela plus tôt ! Vous me faites penser à un certain soir que j'étais assis dans la garenne avec ma tante Béatrix. Je sentais justement ce que vous dites là ; il me semblait que le monde disparaissait, et que nous étions seuls sous le ciel. Aussi je l'ai priée de rentrer au château. Il faisait noir comme dans un four.

LE CHEVALIER.

Vous me paraissez bien jeune encore, et vous cherchez fortune de bonne heure.

ROSENBERG.

Il n'est jamais trop tôt quand on se destine à la guerre. Je n'ai vu un Turc de ma vie ; il me semble qu'ils doivent ressembler à des bêtes sauvages.

LE CHEVALIER.

Je suis fâché que des affaires d'importance m'empêchent d'aller à la cour ; j'aurais été curieux d'y voir vos débuts. En attendant, si cela vous convient, je puis

vous faire un cadeau précieux, qui vous aidera singulièrement. [*Il tire un petit livre de sa poche.*]

ROSEMBERG.

Ce petit livre.... qu'est-ce donc ?

LE CHEVALIER.

C'est un ouvrage merveilleux, un recueil à la fois concis et détaillé de toutes les historiettes d'amour, ruses, combats et expédients propres à former un jeune homme et à le pousser près¹ des dames.

¹ to get
him on
with.

ROSEMBERG.

Comment s'appelle ce livre précieux ?

LE CHEVALIER.

La sauvegarde du sentiment. C'est un trésor inestimable, et, parmi les récits qui y sont renfermés, vous en trouverez bon nombre dont je suis le héros. Je dois pourtant vous avouer que je n'en suis pas le propriétaire ; il appartient à un de mes amis, et je ne saurais vous le céder que vous n'en donniez^a dix sequins.

ROSEMBERG.

Dix sequins, ce n'est pas une affaire [*il les lui donne*], surtout après l'excellent déjeuner que vous m'avez offert si galamment.

LE CHEVALIER.

Bon ! un poisson, rien qu'un poisson !

ROSEMBERG.

Mais il était délicieux ! Pouvez-vous croire que j'oublie cette rencontre ? C'est le ciel qui m'a conduit sur cette route. Une auberge si inconmode ! des draps humides et pas de rideaux ! Je n'y serais pas resté une heure si je ne vous avais trouvé.

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous ? il faut s'habituer à tout.

ROSEMBERG.

Oh ! certainement. — Ma tante Béatrix serait bien in-

^a Let you have it, without you stood, as *avant*, à moins, and *sans* give me for it. (*Sans* under- often are, before the subjunctive.)

quiète si elle me savait dans une mauvaise auberge. Mais, nous autres, nous ne faisons pas attention à toutes ces misères... Que Dieu vous protège, cher seigneur ! Mes chevaux sont prêts, et je vous quitte.

LE CHEVALIER.

Au revoir, ne m'oubliez pas. Si vous avez jamais affaire au Vaïvode, c'est mon proche parent, et je me souviendrai de vous.

ROSEMBERG.

Je vous suis tout dévoué de même.

[Ils sortent.]

ACTE DEUXIÈME.

A la cour ; un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE, ULRIC, PLUSIEURS COURTISANS.

LA REINE.

Soyez le bienvenu, comte Ulric. Le Roi notre époux, est retenu en ce moment loin de nous par une guerre bien longue et bien cruelle, qui a coûté à notre jeunesse une riche part de son noble sang. C'est un triste plaisir que de la voir ainsi toujours prête à le répandre encore, mais cependant c'est un plaisir, et en même temps une gloire pour nous. Les rejetons des premières familles de Bohême et de Hongrie, en se rassemblant autour du trône, nous ont rendu le cœur fier et belliqueux. Quel que soit le sort d'un guerrier, qui oserait le plaindre ? Ce n'est pas nous qui sommes Reine, ni moi, Ulric, qui fus une fille d'Aragon. J'ai beaucoup connu votre père, et votre jeune visage me parle du passé. Soyez donc ici comme le fils d'un souvenir qui m'est cher. Nous

parlerons de vous ce soir avec le chancelier ; ayez patience, c'est moi qui vous recommande à lui. Le Roi vous recevra sous cet auspice. Puisque nos clairons vous ont réveillé dans votre château, et que du fond de votre solitude vous êtes venu trouver nos dangers, nous ne vous laisserons pas repentir d'avoir été brave et fidèle ; en voici pour gage notre royale main.

[La Reine sort. Ulric lui baise la main, puis se retire à l'écart.]

UN COURTISAN.

Voilà un homme mieux reçu, pour la première fois qu'il voit notre Reine, que nous qui *sommes ici depuis* ¹ *trente ans.* I have been here for the last ...

UN AUTRE.

Abordons-le, et sachons qui il est.

LE PREMIER.

Ne l'avez-vous pas entendu ? C'est le comte Ulric, un gentilhomme bohémien. Il cherche fortune, comme un nouveau marié qui veut *avoir de quoi faire danser sa femme.*^a

LE DEUXIÈME.

Dit-on que sa femme soit jolie ?

LE PREMIER.

Charmante ; c'est la perle de la Hongrie.

LE DEUXIÈME.

Quel est cet autre jeune homme qui court par là en sautillant ?

LE PREMIER.

Je ne le connais pas. C'est encore quelque nouveau venu. La libéralité du Roi attire ici toutes ces mouches, qui cherchent un rayon de soleil.

[Entre Rosemberg.]

LE DEUXIÈME.

Celui-ci *me paraît fine mouche* ^b, une vraie guêpe dans

^a To have the wherewithal to bring his wife out (make her dance, pay for her dresses and amusements).

^b A neat figure (term generally applied to sharpish, shrewd people).

son corset rayé. — Seigneur, vous nous saluons. Qui vous amène dans ce jardin ?

ROSEMBERG, *à part*.

On me questionne de tous côtés, et je ne sais si je dois répondre. Toutes ces figures nouvelles, ces *yeux écarquillés qui vous dévisagent*^a, cela m'étourdit à un point ! [*Haut.*] Où est la Reine, messieurs ? Je suis Astolphe de Rosemberg, et je désire lui être présenté.

PREMIER COURTISAN.

La Reine vient de sortir du palais. Si vous voulez lui parler, attendez son passage. Elle reviendra dans une heure.

ROSEMBERG.

Diable ! cela est fâcheux. [*Il s'assoit sur un banc.*]

DEUXIÈME COURTISAN.

Vous venez sans doute pour les fêtes ?

ROSEMBERG.

Est-ce qu'il y a des fêtes ? Quel bonheur ! — Non, messieurs, je viens pour prendre du service.

PREMIER COURTISAN.

Tout le monde en prend à cette heure.

ROSEMBERG.

Eh ! oui, c'est ce qui paraît. Beaucoup s'en mêlent, mais peu savent s'en tirer.

DEUXIÈME COURTISAN.

Vous en parlez avec sévérité.

ROSEMBERG.

Combien de *hobereaux*^b ne voyons-nous pas, qui ne méritent pas seulement *qu'on en parle*¹, et qui *ne s'en donnent pas moins*^c pour de grands capitaines ! On dirait, à les voir, qu'ils n'ont qu'à monter à cheval pour chasser le Turc par delà le Caucase, et ils sortent de

¹ to be spoken of.

^a Goggling eyes staring you out of countenance.

^b Little people (a term of contempt applied to poor country gentlemen).

^c Want all the same to be taken for (give themselves none the less for it for).

quelque trou de la Bohême, comme des rats effarouchés.

ULRIC, *s'approchant.*

Seigneur, je suis le comte Ulric, gentilhomme bohémien, et je trouve un peu de légèreté dans vos paroles, qu'on peut pardonner à votre âge, mais que je vous conseille de retrancher. Être étourdi est un aussi grand défaut que d'être pauvre, permettez-moi de vous le dire, et que la leçon vous profite.

ROSEMBERG, *à part.*

C'est mon Bohémien de l'auberge. [*Haut.*] S'exprimer en termes généraux n'est faire offense à personne. *Pour ce qui est d'une leçon*¹, j'en² ai donné quelquefois, mais je n'en³ ai jamais reçu.

¹ As for
a lesson.
² them.
³ any.

ULRIC.

Voilà un langage hautain — et d'où sortez-vous donc vous-même, pour avoir le droit de le prendre ?

PREMIER COURTISAN.

Allons, seigneurs, que quelques paroles échappées sans dessein ne deviennent pas un motif de querelle. Nous croyons devoir intervenir ; songez que vous êtes chez la Reine. Ce seul mot vous en dit assez.

ULRIC.

C'est vrai, et je vous remercie de m'avoir averti à temps. Jè me croirais indigne du nom que je porte, si je ne me rendais à une si juste remontrance.

ROSEMBERG.

Qu'il en soit ce que vous voudrez ; je n'ai rien à dire à cela.

[Les courtisans sortent. Ulric et Rosenberg restent assis chacun de son côté.]

ROSEMBERG, *à part.*

Le chevalier Uladislav m'a recommandé *de ne jamais démodre*⁴ d'une chose une fois dite. Depuis que je suis dans cette cour, les paroles de ce digne homme ne me sortent pas de la tête. Je ne sais ce qui se passe en moi,

⁴ always
to stick
to.

je me sens un cœur de lion. Ou je me trompe fort, ou je ferai fortune.

ULRIC, *à part.*

Avec quelle bonté la Reine m'a reçu ! et cependant j'éprouve une tristesse que rien ne peut vaincre. Que fait à présent Barberine ? Hélas ! hélas ! l'ambition ! — N'étais-je pas bien dans ce vieux château ? pauvre, sans doute, mais, quoi ? O folie ! ô rêveurs que nous sommes !

ROSEMBERG, *à part.*

C'est surtout ce livre que j'ai acheté qui me bouleverse la cervelle ; si je l'ouvre le soir en me couchant, je ne saurais dormir de toute la nuit. Que de récits étonnants, que de choses admirables ! L'un taille en pièces une armée entière ; l'autre saute, sans se blesser, du haut d'un clocher dans la mer Caspienne, et dire que tout cela est vrai, que tout cela est arrivé ; il y en a une surtout qui m'éblouit. [*Il se lève et lit tout haut.*] "Lorsque le sultan Boabdil..." Ah ! voilà quelqu'un qui m'écoute ; c'est ce gentilhomme bohémien. Il faut que je fasse ma paix avec lui. Lorsque je lui ai cherché querelle, je ne pensais plus qu'il a une jolie femme. [*A Ulric.*] Vous venez de Bohême, seigneur ? vous devez connaître mon oncle, le baron d'Engelbrecht ?

ULRIC.

Beaucoup, c'est un de mes voisins ; nous allions ensemble à la chasse l'hiver passé. Il *est allié de loin*¹, il est vrai, à la famille de ma femme.

¹ distantly related.

ROSEMBERG.

Vous êtes parent de mon oncle Engelbrecht ! Permettez que nous fassions connaissance. Y a-t-il longtemps que vous êtes parti ?

ULRIC.

Je ne suis ici que depuis un jour.

ROSEMBERG.

Vous paraissez le dire à regret. Auriez-vous quelque sujet de regarder en arrière avec tristesse ? Sans doute il est toujours fâcheux de quitter sa famille, surtout quand

on est marié. Votre femme est jeune, puisque vous l'êtes, belle, par conséquent. Il y a de quoi s'inquiéter.

ULRIC.

L'inquiétude n'est pas mon souci. Ma femme est belle; mais le soleil d'un jour de juillet n'est pas plus pur dans un ciel sans tache, que son noble cœur dans son sein chéri.

ROSEMBERG.

C'est beaucoup dire. Hors notre seigneur Dieu, qui peut connaître le cœur d'un autre? J'avoue qu'à votre place je ne serais pas à mon aise.

ULRIC.

Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

ROSEMBERG.

Parce que je douterais de ma femme, à moins qu'elle ne fût la vertu même.

ULRIC.

Je crois que la mienne est ainsi.

ROSEMBERG.

C'est donc un phénix que vous possédez. Est-ce de notre bon roi Mathias que vous tenez ce privilège qui vous distingue entre tous les maris?

ULRIC.

Ce n'est pas le Roi qui m'a fait cette grâce, mais Dieu, qui est un peu plus qu'un roi.

ROSEMBERG.

Je ne doute point que vous n'ayez raison, mais vous savez ce que disent les philosophes avec le poète latin : "Quoi de plus léger qu'une plume? la poussière — de plus léger que la poussière? le vent — de plus léger que le vent? la femme — de plus léger qu'une femme? rien."

ULRIC.

Je suis guerrier et non philosophe, et je ne me soucie point des poètes. Tout ce que je sais, c'est que, en effet, ma femme est jeune, droite et de beau corsage, comme on dit chez nous; qu'il n'y a ouvrage de main ni d'ai-

guille où elle ne s'entende mieux que personne^a; qu'on ne trouverait dans tout le royaume ni un écuyer, ni un majordome qui sache mieux servir et de meilleure grâce qu'elle à la table d'un seigneur; ajoutez à cela qu'elle sait très-bien et très-résolument monter à cheval, porter l'oiseau sur le poing à la chasse, et en même temps tenir ses comptes aussi bien réglés qu'un marchand. Voilà comme elle est, seigneur cavalier, et avec tout cela je ne douterai pas d'elle, quand je resterais dix ans sans la voir.

ROSEMBERG.

Voilà un merveilleux portrait.

[Entre Polacco.]

POLACCO.

Je baise vos mains, seigneurs, je vous salue. Santé est fille de jeunesse. Hé! hé! les bons visages de Dieu! Que Notre-Dame vous protège!

ROSEMBERG.

Qu'y a-t-il, l'ami? *A qui en avez-vous?*^b

POLACCO.

Je baise vos mains, seigneurs, et je vous offre mes services, mes petits services pour l'amour de Dieu.

ULRIC.

Êtes-vous donc un mendiant? Je ne m'attendais pas à en rencontrer dans ces allées.

POLACCO.

Un mendiant! Jésus! un mendiant! Je ne suis point un mendiant, je suis un honnête homme; mon nom est Polacco; Polacco n'est pas un mendiant. Par saint Mathieu! mendiant n'est point un mot qu'on puisse appliquer à Polacco.

ULRIC.

¹ don't
be of-
fended
at my...

Expliquez-vous, et ne vous offensez pas de ce que je¹ vous demande qui vous êtes.

^a Which she cannot manage better than any one. (*S'entendre à quelque chose, ou à faire quelque chose*, to be clever at some-

thing or to know how to do it.)
^b Who are you talking to? (*En avoir à quelqu'un*, to be driving at, talking at some one.)

POLACCO.

Hé! hé! point d'offense; il n'y en a pas. Nos jeunes garçons vous le diront. Qui ne connaît pas Polacco?

ULRIC.

Moi, puisque j'arrive et que je ne connais personne.

POLACCO.

Bon, bon, vous y viendrez comme les autres; on est utile en son temps et lieu, chacun dans sa petite sphère; il ne faut pas mépriser les gens.

ULRIC.

Quelle estime ou quel mépris puis-je avoir pour vous, si vous ne voulez pas me dire qui vous êtes?

POLACCO.

Chut! silence! la lune se lève; voilà un coq qui a chanté.

ULRIC.

Quelle mystérieuse folie *promènes-tu dans ton bavardage?*^a Tu parles comme la fièvre en personne.

POLACCO.

Un miroir, un petit miroir! Dieu est Dieu, et les saints sont bénis! Voilà un petit miroir à vendre.

ULRIC.

Jolie emplette! il est grand comme la main et cousu dans du cuir. C'est un miroir de sorcière bohémienne, elles en portent de pareils sur la poitrine.

ROSEMBERG.

Regardez-y; qu'y voyez-vous?

ULRIC.

Rien, en vérité, pas même le bout de mon nez. C'est un miroir magique; il est couvert d'une myriade de signes cabalistiques.

POLACCO.

Qui saura verra, qui saura verra.

^a What mysterious nonsense is that you parade in your gibberish?

ULRIC.

Ah ! ah ! je comprends qui tu es ; oui, sur mon âme ; un honnête sorcier. Eh bien ! que voit-on dans ta glace ?

POLACCO.

Qui verra saura, qui verra saura.

ULRIC.

Vraiment ! je crois donc te comprendre encore. Si je ne me trompe, ce miroir doit montrer les absents ; j'en ai vu, parfois, qu'on donnait comme tels. Plusieurs de mes amis en portent à l'armée.

ROSEMBERG.

Pardieu, seigneur Ulric, voilà une offre qui vient à propos. Vous qui parliez de votre femme, ce miroir est fait pour vous. Et dites-moi, brave Polacco, y voit-on seulement les gens ? N'y voit-on pas ce qu'ils font en même temps ?

POLACCO.

Le blanc est blanc, le jaune est de l'or. L'or est au diable, le blanc est à Dieu.

ROSEMBERG.

Voyez ! cela n'a-t-il pas trait à la fidélité des femmes ? Oui, gageons que les objets paraissent blancs dans cette glace si la femme est fidèle, et jaune si elle ne l'est pas. C'est ainsi que j'explique ces paroles : "L'or est au diable, le blanc est à Dieu."

ULRIC.

Éloignez-vous, mon bon ami ; ni ce seigneur, ni moi, n'avons besoin de vos services. Il est garçon, et je ne suis pas superstitieux.

ROSEMBERG.

Non, sur ma vie ! seigneur Ulric ; puisque vous êtes mon allié, je veux faire cela pour vous. J'achète moi-même ce miroir, et nous y regarderons tout à l'heure si votre femme cause avec son voisin.

ULRIC.

Éloignez-vous, vieillard, je vous en prie.

ROSEMBERG.

Non ! non ! il ne partira pas que nous n'ayons fait cette épreuve. Combien vends-tu ton miroir, Polacco ?

[Ulric s'éloigne un peu et se promène.]

POLACCO.

Hé ! hé ! chacun son heure, mon cher seigneur ; tout vient à point¹, chacun son heure.

¹ comes
right in
the end.

ROSEMBERG.

Je te demande quel est ton prix ?

POLACCO.

*Qui refuse muse, qui muse refuse.**

ROSEMBERG.

Je ne muse pas, je veux acheter ton miroir.

POLACCO.

Hé ! hé ! qui perd le temps, le temps le gagne, qui perd le temps.

ROSEMBERG.

Je te comprends. Tiens, voilà ma bourse. Tu crains sans doute qu'on ne te voie ici faire en public ton petit négoce.

POLACCO, *prenant la bourse.*

Bien dit, bien dit, mon cher seigneur, les murs ont des yeux, les arbres aussi. Que Dieu conserve la police ! les gens de police sont d'honnêtes gens !

ROSEMBERG, *prenant le miroir.*

Maintenant tu vas nous expliquer les effets magiques de cette petite glace.

POLACCO.

Seigneur, en fixant vos yeux avec attention sur ce miroir, vous verrez un léger brouillard qui se dissipe peu à peu. Si l'attention redouble, une forme vague et incertaine commence bientôt à en sortir ; l'attention redoublant encore, la forme devient claire ; elle vous montre le portrait de la personne absente à laquelle² vous avez² ^{of} whom.

* Refusing is fooling, fooling is refusing. (*Qui for celui qui ; as, Qui m'aime me suit.*)

pensé en prenant la glace. Si cette personne est une femme et qu'elle vous soit fidèle, la figure est blanche et presque pâle ; elle vous sourit faiblement. Si la personne est seulement tentée, la figure se colore d'un jaune blond comme l'or d'un épi mûr ; si elle est infidèle, elle devient noir comme du charbon ; et aussitôt une odeur infecte se fait sentir.

ROSEMBERG.

Une odeur infecte, dis-tu ?

POLACCO.

Oui, comme lorsque l'on jette de l'eau sur des charbons allumés.

ROSEMBERG.

C'est bon ; maintenant prends ce qu'il te faut dans cette bourse, et rends-moi le reste.

POLACCO.

Qui viendra saura, qui saura viendra.

ROSEMBERG.

Vends-tu si cher cette bagatelle ?

POLACCO.

Qui viendra verra, qui verra viendra.

ROSEMBERG.

Que le diable t'emporte avec tes proverbes !

POLACCO.

Je baise les mains, les mains.... Qui viendra verra.

[Il sort.]

ROSEMBERG.

Maintenant, seigneur Ulric, si vous le voulez bien, il nous est facile de savoir qui a raison de vous ou de moi ?

ULRIC.

Je vous ai déjà répondu ; je ne puis souffrir ces jongleries.

ROSEMBERG.

Bon ! vous avez entendu, comme moi, les explications de ce digne sorcier. Que nous coûte-t-il de tenter l'épreuve ? Jetez, de grâce, les yeux sur ce miroir.

ULRIC.

Regardez-y vous-même, si bon vous semble.

ROSEMBERG.

Oui, en vérité, à votre défaut j'y veux regarder et penser pour vous à votre chère comtesse, ne fût-ce que pour voir apparaître, blanche ou jaune, sa charmante image. Tenez, je l'aperçois déjà !

ULRIC.

Une fois pour toutes, seigneur cavalier, ne continuez pas sur ce ton. C'est un conseil que je vous donne.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PLUSIEURS COURTISANS.

PREMIER COURTISAN, à *Ulric*.

Comte Ulric, la Reine va rentrer tout à l'heure au palais. Elle nous a ordonné de vous dire que votre présence y sera nécessaire.

ULRIC.

Je vous rends mille grâces, messieurs, et je suis tout aux ordres de Sa Majesté.

ROSEMBERG, *regardant toujours le miroir*.

Dites-moi, messieurs, ne sentez-vous pas quelque odeur singulière ?

PREMIER COURTISAN.

Quelle espèce d'odeur ?

ROSEMBERG.

Hé ! comme du charbon éteint.

ULRIC, à *Rosemberg*.

Avez-vous donc juré de lasser ma patience ?

ROSEMBERG.

Regardez vous-même, comte Ulric : assurément ce n'est pas là du blanc.

ULRIC.

Enfant, tu insultes une femme que tu ne connais pas.

ROSEMBERG.

C'est que, peut-être, j'en connais d'autres.

ULRIC.

Eh bien ! puisque les miroirs te plaisent, regarde-toi dans celui-ci. [*Il tire son épée.*]

ROSEMBERG.

Attendez, je ne suis pas en garde. [*Il tire aussi son épée.*]

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA REINE, TOUS LES COURTISANS.

LA REINE.

Que veut dire ceci, jeunes gens ? Je croyais que ce n'était pas pour arroser les fleurs de mon parterre que se tiraient des épées hongroises ? * Qui a donné lieu à cette dispute ?

ULRIC.

Madame, excusez-moi. Il y a telle insulte que je ne puis supporter. Ce n'est pas moi qui suis offensé, c'est mon honneur.

LA REINE.

¹ What
is it
about ?

*De quoi s'agit-il ?*¹ Parlez.

ULRIC.

Madame, j'ai laissé au fond de mon château une femme belle comme la vertu. Ce jeune homme, que je ne connais pas et qui ne connaît pas ma femme, n'en a pas moins dirigé contre elle des railleries dont il fait gloire. Je proteste à vos pieds qu'aujourd'hui même j'ai refusé de tirer l'épée par respect pour la place où je suis.

LA REINE, à *Rosemberg*.

² speak
ill.

Vous paraissez bien jeune, mon enfant. Quel motif a pu vous porter à *médire*² d'une femme qui vous est inconnue ?

ROSEMBERG.

Madame, je n'ai pas médité d'une femme. J'ai exprimé mon opinion sur toutes les femmes en général, et ce n'est pas ma faute si je ne puis la changer.

* That Hungarian swords were drawn (lit.: drew themselves).

LA REINE.

En vérité, je croyais que l'Expérience n'avait pas la barbe aussi blonde.

ROSEMBERG.

Madame, il est juste et croyable que Votre Majesté défende la vertu des femmes ; mais je ne puis avoir pour cela les mêmes raisons qu'elle.

LA REINE.

C'est une réponse téméraire. Chacun peut en effet avoir sur ce sujet l'opinion qu'il veut ; mais que vous en semble, messieurs ? N'y a-t-il pas une présomptueuse et hautaine folie à prétendre juger toutes les femmes ? C'est une cause bien vaste à soutenir, et si j'y étais avocat, moi, votre reine en cheveux gris, mon enfant, je pourrais mettre dans la balance quelques paroles que vous ne savez pas. Qui vous a donc appris, si jeune, à mépriser votre nourrice ? Vous qui sortez apparemment de l'école, est-ce là ce que vous avez lu dans les yeux bleus des jeunes filles qui puisaient de l'eau dans la fontaine de votre village ? Vraiment ! le premier mot que vous avez épelé sur les feuilles tremblantes d'une légende céleste, c'est le mépris ? Vous l'avez à votre âge ? Je suis donc plus jeune que vous, car vous me faites battre le cœur. Tenez, posez la main sur celui du comte Ulric ; je ne connais pas sa femme plus que vous, mais je suis femme, et je vois comment son épée lui tremble encore dans la main. Je vous gage mon anneau nuptial que sa femme lui est fidèle comme la vierge l'est à Dieu !

ULRIC.

Reine, je prends la gageure, et j'y mets¹ tout ce que je possède sur terre, si ce jeune homme veut la tenir.

¹ stake
in it.

ROSEMBERG.

Je suis trois fois plus riche que vous.

LA REINE.

Comment t'appelles-tu ?

ROSEMBERG.

Astolphe de Rosenberg.

LA REINE.

Tu es un Rosenberg, toi ? Je connais ton père, il m'a parlé de toi. Va, va, le comte Ulric ne gage plus rien contre toi ; nous te renverrons à l'école.

ROSEMBERG.

Non, Majesté. Il ne sera pas dit que j'aurai reculé, si le comte tient le pari.

LA REINE.

Et que paries-tu ?

ROSEMBERG.

S'il veut me donner sa parole de chevalier qu'il n'écrira rien à sa femme de ce qui s'est passé entre nous, je gage mon bien contre le sien, ou du moins *jusqu'à concurrence égale**, que je me rendrai dès demain au château qu'il habite, et que ce cœur de diamant sur lequel il compte si fort ne me résistera pas longtemps.

ULRIC.

¹ with-
draw.

Je tiens, et il est trop tard pour *vous dédire*.¹ Vous avez parié devant la reine, et puisque sa présence auguste m'a obligé de baisser l'épée, c'est elle que je prends pour témoin du duel honorable que je vous propose.

ROSEMBERG.

J'accepte, et rien ne m'en fera dédire ; mais il me faut une lettre de recommandation, afin de me procurer un plus libre accès.

ULRIC.

De tout mon cœur, tout ce que vous voudrez.

LA REINE.

Je me porte donc comme témoin, et comme juge de la querelle. Le pari sera inscrit par le chancelier de la justice du Roi, mon maître, et à votre parole j'ajoute ici la mienne, qu'aucune puissance au monde ne pourra me fléchir quand le jour sera passé. Allez, messieurs, que Dieu vous garde !

* Up to an even amount (as much of the greater as equals the lesser).

ACTE TROISIÈME.

Une salle au château de Barberine. — Plusieurs vastes croisées ouvertes au fond, sur une cour intérieure. — Par l'une de ces croisées on voit un cabinet dans une tourelle gothique, dont la fenêtre est également ouverte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSEMBERG, KALÉKAIRI.

ROSEMBERG.

Tu disais donc, ma belle enfant, que tu te nommes Kalékairi ?

KALÉKAIRI.

Mon père l'a voulu.

ROSEMBERG.

Fort bien — et ta maîtresse n'est pas visible ?

KALÉKAIRI.

Elle s'habille, elle s'habille longtemps. *Elle a dit de la prévenir.**

ROSEMBERG.

Ne te hâte pas, Kalékairi ! Si je ne me trompe, ce nom-là est pour le moins turc ou arabe.

KALÉKAIRI.

Kalékairi est née à Trébizonde, mais elle n'est pas venue au monde pour la pauvre place qu'elle occupe.

ROSEMBERG.

Es-tu mécontente de ton sort ? — As-tu à te plaindre de ta maîtresse ?

KALÉKAIRI.

Personne ne s'en plaint.

ROSEMBERG.

Parle-moi franchement.

KALÉKAIRI.

Qu'appellez-vous franchement ?

* I am to tell her if she is wanted.

ROSEMBERG.

Dire ce que l'on pense.

KALÉKAIRI.

Lorsque Kalékairi ne pense à rien, elle ne dit rien.

ROSEMBERG.

C'est à merveille. [*A part.*] Voilà une petite sauvagerie qui n'a pas l'air trop rébarbatif. [*Haut.*] Ainsi, donc, tu aimes ta maîtresse ?

KALÉKAIRI.

Tout le monde l'aime.

ROSEMBERG.

*On la dit*¹ très-belle.

KALÉKAIRI.

On a raison.

ROSEMBERG.

Elle est coquette, j'imagine, puisqu'elle fait de si longues toilettes ?

KALÉKAIRI.

Non, elle est bonne.

ROSEMBERG.

Pourquoi donc alors te plaignais-tu d'être dans ce château ?

KALÉKAIRI.

Parce que la fille de ma mère devait avoir beaucoup de suivantes, au lieu d'en être une elle-même.

ROSEMBERG.

J'entends — quelque revers de fortune.

KALÉKAIRI.

Les pirates m'ont enlevée.

ROSEMBERG.

Les pirates ! conte-moi cela !

KALÉKAIRI.

Ce n'est pas un conte, cela fait pleurer. Kalékairi n'en parle jamais.

ROSEMBERG,

En vérité !

¹ They
say she
is ...

KALÉKAIRI.

Non, pas même avec ma perruche, pas même avec mon chien Mamouth, pas même avec le rosier qui est dans ma chambre.

ROSEMBERG.

Tu es discrète, à ce que je vois.

KALÉKAIRI.

Il le faut.

ROSEMBERG.

C'est mon sentiment. As-tu fait ici ton apprentissage?

KALÉKAIRI.

Non, je suis allée à Constantinople, à Smyrne et à Jannina, chez le pacha.

ROSEMBERG.

Ah! ah! toute jeune que tu es, tu dois avoir quelque usage du monde.

KALÉKAIRI.

J'ai toujours servi près des femmes.

ROSEMBERG.

C'est bien suffisant pour apprendre. — Or ça, belle Kalékairi, si ta maîtresse me reçoit bien, je compte passer ici quelque temps. Si j'avais besoin de tes bons offices — serais-tu d'humeur à m'obliger?

KALÉKAIRI.

Très-volontiers.

ROSEMBERG.

Bien répondu. Tiens, en ta qualité de Turque, tu dois aimer la couleur des sequins. Prends cette bourse, et va m'annoncer.

KALÉKAIRI.

Pourquoi me donnez-vous cela?

ROSEMBERG.

Pour faire connaissance. Va m'annoncer, va, ma chère enfant.

KALÉKAIRI.

Il n'était pas besoin des sequins.

SCÈNE II.

ROSEMBERG, seul, puis BARBERINE, dans la tourelle.

Voilà une étrange soubrette !... Quelle singulière idée a ce comte Ulric de faire garder sa femme par une espèce d'*icoglan* * femelle ! Il faut convenir que tout ce qui m'arrive a quelque chose de si bizarre que cela semble presque surnaturel... Allons, en tout cas, j'ai bien commencé. La suivante prend mes intérêts ; quant à la maîtresse... voyons ! quel moyen emploierai-je ici ? La ruse, la force, ou l'amour ? La force, fi donc ! *Ce ne serait ni d'un gentilhomme ni d'un loyal parieur.* ^b Pour l'amour, cela peut *se tenter* ¹, mais c'est que cela est bien long, et je voudrais vaincre comme César... Ah ! j'aperçois quelqu'un dans cette tourelle, c'est la comtesse elle-même, je la reconnais ! elle *est à se coiffer* — je crois même qu'elle chante.

¹ he tried.

BARBERINE.

Premier couplet.

Beau chevalier qui partez pour la guerre,
Qu'allez-vous faire
Si loin d'ici ?

Voyez-vous pas que la nuit est profonde,
Et que le monde
N'est que souci !

ROSEMBERG.

Elle ne chante pas mal, mais il me semble que sa chanson exprime un regret ; oui, quelque chose comme un ^a I took. souvenir. Hum ! lorsque *j'ai tenu* ² ce pari, je crois que j'ai agi bien vite. — Il y a de certains moments où l'on ne peut *répondre de soi* ³, c'est comme un coup de vent qui s'engouffre dans votre manteau. Peste ! il ne faut pas que je m'y trompe ; *il y va là pour moi de bon nombre d'écus* ! ^c Voyons ! emploierai-je la ruse ?

³ answer for oneself.

* Page. The sultan's pages.
^b It would not be acting either like a gentleman or a fair bettor.

^c I have no small number of crowns at stake. (*Il y va, impersonal, it is a matter ; il y va de la vie, life is at stake.*)

BARBERINE.

Second couplet.

Vous qui croyez qu'une amour délaissée
 De la pensée
 S'enfuit ainsi ;
 Hélas ! hélas ! chercheur de renommée,
 Votre fumée
 S'envole aussi.

ROSEMBERG.

Cette chanson dit toujours la même chose, mais *qu'est-ce que prouve une chanson ?*¹ Oui, plus j'y pense, plus ^{1 what does a song prove ?} la ruse me semble le véritable moyen de succès. La ruse et l'amour feraient merveille ensemble. Mais il est bien vrai que je ne sais trop comment ruser. Si je faisais comme cet Uladislas lorsqu'il trompa le géant Molock ! mais voilà le défaut de toutes ces histoires-là, c'est qu'elles sont charmantes à écouter, et qu'on ne sait comment les mettre en pratique. Je lisais, hier, par exemple, l'histoire d'un héros de roman qui, dans ma position, s'est caché dans un coffre pendant toute une journée pour pénétrer chez sa maîtresse. Est-ce que je peux me cacher dans un coffre ? Je sortirai de là couvert de poussière, et mes habits seraient gâtés. Bah ! je crois que j'ai pris le bon parti. Oui, le meilleur de tous les stratagèmes, c'est de donner de l'argent à la servante ; je veux éblouir de même les autres domestiques... Ah ! voici venir Barberine. Eh bien donc ! tout est décidé ; j'emploierai à la fois la ruse et l'amour.

SCÈNE III.

ROSEMBERG, BARBERINE, KALÉKAIRI.

KALÉKAIRI. *Elle reste au fond du théâtre.*

Voici la maîtresse.

BARBERINE.

Seigneur, vous êtes le bienvenu. Vous arrivez, m'a-t-on dit, de la cour. Comment se porte mon mari ? Que fait-il ? Où est-il ? A la guerre ?... Hélas ! répondez.

ROSEMBERG.

Il est à la guerre, madame, je le crois, du moins. Pour ce qu'il fait, cela semble facile à dire; il suffit de vous regarder pour le supposer. Qui peut vous avoir vue et vous oublier? Il pense à vous, sans doute, comtesse, et, tout éloigné qu'il est de vous, son sort est plus digne d'envie que de pitié, si, de votre côté, vous pensez à lui. Voici une lettre qu'il m'a confiée.

BARBERINE, *lisant*.

"C'est un jeune cavalier du plus grand mérite, et qui appartient à l'une des plus nobles familles des deux royaumes. Recevez-le comme un ami..." Je ne vous en lis pas plus; nous ne sommes riches que de *bonne volonté*^a, mais nous vous recevrons le moins mal possible.

ROSEMBERG.

J'ai laissé quelque part par là mes chevaux et mes écuyers. Je ne saurais voyager sans un cortège considérable, *attendu*¹ ma naissance et ma fortune; mais je ne veux pas vous embarrasser de ce train...

¹ on account of.

BARBERINE.

² would not be pleased with me.

Pardonnez-moi, mon mari *m'en voudrait*² si je n'insistais; nous leur enverrons dire de venir ici.

ROSEMBERG.

Quel remerciement puis-je faire pour un accueil si favorable? Cette blanche main, du haut de ces tourelles, a daigné *faire signe qu'on m'ouvrit la porte*^b, et ces beaux yeux ne la contredisent pas. — Ils m'ouvrent aussi, noble comtesse, la porte d'un cœur hospitalier. — Permettez que j'aie moi-même prévenir ma suite, et je reviens auprès de vous — j'ai quelques ordres à donner... [*A part.*] Du courage, et les poches pleines! Je veux prendre un peu l'air des alentours.

^a We are only rich in good intentions (rich but in *bonne volonté*, willingness).

^b Make a sign for the gate to be opened (that one should open to me. Subj.).

SCÈNE IV.

BARBERINE, KALÉKAIRI.

BARBERINE.

Que penses-tu de ce jeune homme, ma chère ?

KALÉKAIRI.

Kalékairi ne l'aime point.

BARBERINE.

Il te déplaît ! Pourquoi cela ? [*Elle s'assoit.*] Il me semble qu'il n'est pas mal tourné.

KALÉKAIRI.

Certainement.

BARBERINE.

Qu'est-ce donc qui te choque ? il ne s'exprime pas mal, un peu en courtisan, mais c'est la faute de sa jeunesse, et il apporte de bonnes nouvelles.

KALÉKAIRI.

Je ne crois pas.

BARBERINE.

Comment, tu ne crois pas ? voici la lettre de mon mari qui est toute pleine de tendresse pour moi et d'amitié pour son ambassadeur. [*Kalékairi secoue la tête.*] Que t'a donc fait ce monsieur de Rosemberg ?

KALÉKAIRI.

Il a donné de l'or à Kalékairi.

BARBERINE, *riant.*

C'est là ce qui t'a offensée ? Eh bien, il n'y a qu'à le lui rendre.

KALÉKAIRI.

Je suis esclave.

BARBERINE.

Non pas ici. — Tu es ma compagne et mon amie.

KALÉKAIRI.

Si on rendait l'or, il se déferait.

BARBERINE.

Que veux-tu dire ? explique-toi. Tu le traites comme un conspirateur.

KALÉKAIRI.

Kalékairi n'avait rien fait pour lui. Elle n'avait pas ouvert la porte, elle n'avait pas arrangé une chambre, elle n'avait point préparé un repas. Il a voulu tromper Kalékairi.

BARBERINE.

Mais Kalékairi *prend bien vite la mouche*.^a Est-ce qu'il a essayé de te faire la cour ?

KALÉKAIRI.

Oh ! non.

BARBERINE.

Eh bien ! quoi de si surprenant ? Il est nouveau venu dans ce château. N'est-il pas assez naturel qu'il cherche à s'y gagner quelque bienveillance ? Il est riche, d'ailleurs, à ce qu'il paraît, et assez content qu'on le sache ; c'est une *petite façon de grand seigneur*.¹

¹ a little
grand
way of
his.

KALÉKAIRI.

Il ne connaît pas le comte Ulric.

BARBERINE.

Comment, il ne le connaît pas ?

KALÉKAIRI.

Non. Il a parlé au portier L'Uscoque, et il lui a demandé s'il aimait son maître. Il m'a demandé aussi si je vous aimais. Il ne nous connaît pas.

BARBERINE.

Que tu es folle ! voilà les belles preuves qui te donnent sur lui des soupçons ! et quel grand crime penses-tu donc qu'il médite ?

KALÉKAIRI.

Quand j'ai été à Janina, un chrétien est venu qui aimait ma maîtresse ; il a donné aussi beaucoup d'or aux esclaves, et on l'a coupé en morceaux.

BARBERINE.

² what a
pace you
go at !

Miséricorde ! *comme tu y vas* !² voyez-vous la petite lionne ! et tu te figures apparemment que ce jeune homme

^a Is very touchy. (*Prendre la mouche, to take offence.*)

vient tenter ma conquête ? N'est-ce pas là le fond de ta pensée ? [*Kalékairi fait signe que oui.*] Eh bien, ma chère, sois sans inquiétude. Tu peux laisser là tes frayeurs et tes petits moyens *par trop* asiatiques. Je n'imagine point qu'un inconnu *vienne de prime-abord*¹ me parler d'amour. Mais supposons qu'il en soit ainsi, tu peux être bien assurée... Voici notre hôte, tu nous laisseras seuls — retirons-nous un peu à l'écart. [*A part.*] Il serait pourtant *curieux qu'elle eût raison*.^a [*Elles se retirent au fond du théâtre.*]

¹ a stranger coming at first sight.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ROSEMBERG.

ROSEMBERG, *se croyant seul.*

Je crois maintenant que mon plan est fait. Il y a dans le petit livre d'Uladislas l'histoire d'un certain Jachimo qui fait une gageure toute pareille à la mienne avec Leonatus Posthumus, gendre du roi de la Grande-Bretagne. Ce Jachimo s'introduit secrètement dans l'appartement de la belle Imogène, en son absence, et prend sur ses tablettes une description exacte de la chambre. Ici telle porte, là telle fenêtre, l'escalier est de telle façon... Il note les moindres détails ni plus ni moins qu'un général d'armée qui se dispose à entrer en campagne. Je veux imiter ce Jachimo.

BARBERINE, *à part.*

Il a l'air de se consulter.

KALÉKAIRI, *de même.*

N'en doutez pas ; c'est peut-être un espion turc.

ROSEMBERG.

Le portier L'Uscoque a pris mon argent. Je me glisserai furtivement dans la chambre de Barberine, et là... oui... que ferai-je là, si je viens à la rencontrer ? Hum!... c'est dangereux et embarrassant.

^a Strange if she were right. (*Avoir raison, to be right. Subj. after il serait curieux.*)

KALÉKAIRI, *bas, à Barberine.*

Voyez-vous comme il réfléchit ?

ROSEMBERG.

Eh bien ! je plaiderai ma cause, car Dieu me garde de l'offenser ! ce serait me déshonorer moi-même. — Mais dans tous les romans, et même dans les ballades, les plus parfaits amants font-ils autre chose que s'introduire ainsi, quand ils peuvent, chez la dame de leurs pensées ? C'est toujours plus commode, on est moins dérangé. — Ah ! voilà la belle comtesse ! — Si j'essayais d'abord, *par manière d'acquit, quelques propos de galanterie ?*^a Sachons ce qu'elle dit sur ce chapitre, cela ne peut pas nuire, car, au bout du compte, si je venais à ne pas lui déplaire, cela *me dispenserait de ruser*^b — et c'est cette ruse qui m'embarrasse ! [*Haut.*] Excusez-moi, comtesse, d'être demeuré si longtemps loin de vous ; mes équipages sont considérables, et il faut mettre quelque ordre à cela.

BARBERINE.

Rien n'est plus juste, et je vous prie de vouloir bien vous considérer comme parfaitement libre dans cette maison. Vous comprenez qu'un ami de mon mari ne saurait être un étranger pour nous. [*A Kalékairi.*] Va, Kalékairi, va, ma chère, et n'aie pas peur.

[*Kalékairi sort.*]

ROSEMBERG.

Vous me pénétrez de reconnaissance. A vous dire vrai, en venant chez vous, je ne craignais que d'être importun, et je courrais grand risque de le devenir si je laissais parler mon cœur.

BARBERINE, *à part.*

Parler son cœur ! déjà ! quel langage ! [*Haut.*] Soyez assuré, seigneur Rosemberg, que vous ne me gênez pas du tout ; car cette liberté que je vous offre m'est fort nécessaire à moi-même, et je vous la donne pour en user aussi.

^a For duty's sake, a few words of galantry.

^b Spare me the necessity of scheming.

ROSEMBERG.

Cela s'entend, je connais les convenances, et je sais quels devoirs impose votre rang. Une châtelaine est reine chez elle, et vous l'êtes deux fois, madame, par la noblesse et par la beauté.

BARBERINE.

Ce n'est pas cela. C'est que dans ce moment-ci nous sommes *en train de faire la vendange*.^a

ROSEMBERG.

Oui, vraiment, j'ai vu en passant sur ces collines quantité de paysans. Cela ressemble à une fête, et vous recevez sans doute, à cette occasion, les hommages de vos vassaux. Ils doivent être heureux puisqu'ils vous appartiennent.

BARBERINE.

Oui, mais ils sont bien tourmentants... il me faut aller aux champs toute la journée pour faire rentrer le maïs et les foins tardifs.

ROSEMBERG, *à part*.

Si elle me répond *sur ce ton*¹, *cela va être bien peu* ^{1 in that strain,} *poétique*.^b

BARBERINE, *de même*.

S'il persiste dans ses compliments, cela pourra être divertissant.

ROSEMBERG.

J'avoue, comtesse, qu'une chose m'étonne. Ce n'est pas de voir une noble dame veiller au soin de ses domaines ; mais j'aurais cru que c'était de plus loin.

BARBERINE.

Je conçois cela. Vous êtes de la cour, et les beautés d'Albe Royale ne promènent pas dans l'herbe leurs souliers dorés.

ROSEMBERG.

C'est vrai, madame, et ne trouvez-vous pas que cette

^a Busy with the vintage (about (that is going to be very unpoetical ; *cela*, as before).
^b It will be a prosy business

vie toute de plaisir, de fêtes, d'enchantements et de magnificence, est une chose vraiment admirable? Sans vouloir médire des vertus champêtres, la vraie place d'une jolie femme n'est-elle pas là, dans cette sphère brillante? Regardez votre miroir, comtesse. Une jolie femme n'est-elle pas le chef-d'œuvre de la création, et toutes les richesses du monde ne sont-elles pas faites pour l'entourer, pour l'embellir, s'il était possible?

BARBERINE.

Oui, cela peut plaire, sans doute. Vos belles dames ne voient ce pauvre monde que du haut de leur palefroi, ou si leur pied se pose à terre, c'est sur un carreau de velours.

ROSEMBERG.

Oh! pas toujours. Ma tante Béatrix va aussi comme vous dans les champs.

BARBERINE.

¹ a good house-keeper.

Ah! votre tante *est bonne ménagère*?¹

ROSEMBERG.

Oui, et bien avare, excepté pour moi, *car elle me donnerait ses coiffes*.²

BARBERINE.

En vérité?

ROSEMBERG.

Oh! certainement; c'est d'elle que me viennent presque tous les bijoux que je porte.

BARBERINE, *à part*.

Ce garçon-là n'est pas bien méchant. [*Haut.*] J'aime fort les bonnes ménagères, *vu que*² j'ai la prétention d'en être une moi-même. Tenez, vous en voyez la preuve.

² for the reason that.

ROSEMBERG.

Qu'est-ce que cela? Dieu me pardonne, une quenouille et un fuseau.

BARBERINE.

Ce sont mes armes.

* She would give everything to me, even to her very caps.

ROSEMBERG.

Est-ce possible? quoi! vous cultivez ce vieux métier de nos grand-mères? vous plongez vos belles mains dans cette filasse?

BARBERINE.

*Je tâche qu'elles se reposent*¹ le moins possible. Est-ce que votre tante ne file pas?

¹ I try
to let
them
rest.

ROSEMBERG.

Mais ma tante est vieille, madame; il n'y a que les vieilles femmes qui filent.

BARBERINE.

Vraiment! en êtes-vous bien sûr? Je ne crois pas *qu'il en doive être ainsi*.^a Ne connaissez-vous pas cette ancienne maxime, que le travail est une prière? Il y a longtemps qu'on a dit cela. Eh bien! si ces deux choses se ressemblent, et elles peuvent se ressembler devant Dieu, n'est-il pas juste que la tâche la plus dure soit le partage des plus jeunes? N'est-ce pas quand nos mains sont vives, alertes et pleines d'activité qu'elles doivent tourner le fuseau? Et lorsque l'âge et la fatigue les forcent un jour de s'arrêter, n'est-ce pas alors qu'il est temps de les joindre, en laissant faire le reste à la suprême bonté? Croyez-moi, seigneur Rosenberg, ne dites pas de mal de nos quenouilles, non pas même de nos aiguilles; je vous le répète, ce sont nos armes. Il est vrai que *vous autres hommes*², *vous en portez de plus glorieuses*^b, mais celles-là ont aussi leur prix; voici ma lance et mon épée. [*Elle montre la quenouille et le fuseau.*]

² you
men.

ROSEMBERG, à part.

Le sermon n'est pas mal tourné, mais me voilà loin de mon pari. Tâchons encore d'y revenir. [*Haut.*] Il n'est pas possible, madame, d'être contredit quand on dit si bien. Mais vous permettrez, s'il vous plaît, armes pour armes, que je préfère les nôtres.

^a I don't think that can be the case (*en*, that it can be so of it).

^b You bear more noble ones

(more glorious of them : the adjective agrees with *armes*).

BARBERINE.

Les combats vous plaisent, à ce que je vois ?

ROSEMBERG.

Le demandez-vous à un gentilhomme ? Hors la guerre et l'amour, qu'a-t-il à faire au monde ?

BARBERINE.

Vous avez commencé bien jeune. Expliquez-moi donc une chose. Je n'ai jamais bien compris qu'un homme, couvert de fer, puisse diriger aisément un cheval qui en est aussi tout caparaçonné. Ce bruit de ferraille doit être assourdissant, et vous devez être là comme dans une prison.

ROSEMBERG, *à part.*

Je crois qu'elle cherche à me dérouter. [*Haut.*] Un bon cavalier ne craint rien, s'il porte la couleur de sa dame.

BARBERINE.

Vous êtes brave, à ce qu'il paraît ? Aimez-vous beaucoup votre tante ?

ROSEMBERG.

De tout mon cœur, *d'amitié s'entend**, car pour l'amour c'est autre chose.

BARBERINE.

On n'a pas d'amour pour sa tante !

ROSEMBERG.

Je n'en saurais avoir pour qui que ce soit, hormis pour une seule personne.

BARBERINE.

Votre cœur est pris ?

ROSEMBERG.

Oui, madame, depuis peu de temps, mais pour toute ma vie.

* I mean I like her (with friendship, I mean). *S'entend* is for *cela s'entend*, that understands itself, can be understood, is a

matter of course. *Aimer* is to love or like ; so it may be *aimer d'amour*, or *aimer d'amitié*.

BARBERINE.

C'est sûrement quelque jeune fille que vous avez dessein d'épouser.

ROSEMBERG.

Hélas! madame, c'est impossible. Elle est jeune et belle, il est vrai, et elle a toutes les qualités qui peuvent faire le bonheur d'un époux, mais ce bonheur ne m'est pas réservé; sa main appartient à un autre.

BARBERINE.

Cela est fâcheux, il faut en guérir.

ROSEMBERG.

Ah! madame, il faut en mourir!

BARBERINE.

Bah! à votre âge!

ROSEMBERG.

Comment! à mon âge? Êtes-vous donc tant plus âgée que moi?

BARBERINE.

Beaucoup plus. Je suis raisonnable.

ROSEMBERG.

Je l'étais aussi avant de l'avoir vue! — Ah! si vous saviez qui elle est! Si j'osais prononcer son nom devant vous...

BARBERINE.

Est-ce que je la connais?

ROSEMBERG.

Oui, madame! — et puisque mon secret vient de m'échapper à demi, je vous le confierais tout entier, si vous me promettiez de ne pas m'en punir.

BARBERINE.

Vous en punir? à *quel propos*?¹ je n'y suis pour rien, j'imagine? on
what
grounds?

ROSEMBERG.

Pour plus que vous pensez, madame, et si j'osais...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, KALÉKAIRI.

ROSEMBERG, *à part*.

Peste soit de la petite barbaresque ! j'avais eu tant de peine à *en arriver là* !^a

KALÉKAIRI.

Le portier L'Uscoque est venu pour dire qu'il y avait sur la route beaucoup de chariots.

BARBERINE.

Qu'est-ce que c'est ?

KALÉKAIRI.

Je puis le dire à vous seule.

BARBERINE.

Approche.

ROSEMBERG, *à part*.

Quel mystère ! Encore des légumes ! Voilà une châteline terriblement bourgeoise !

KALÉKAIRI, *bas à sa maîtresse*.

Il n'y a point de chariots. Rosenberg a encore donné beaucoup d'or au portier L'Uscoque.

BARBERINE, *bas*.

Pourquoi faire, et sous quel prétexte ?

KALÉKAIRI, *de même*.

Il a demandé qu'on le fasse entrer^b secrètement chez la maîtresse.

BARBERINE, *bas*.

Chez moi, dis-tu ? en es-tu sûre ?

KALÉKAIRI, *de même*.

L'Uscoque ne voulait rien dire ; mais Kalékairi l'a *grisé*¹, et il lui a tout raconté.

¹ made him tipsy.

BARBERINE, *regardant Rosenberg*.

Vraiment, cela est incroyable !

^a To come to that point (to reach that stage, get to there of it, of my courtship).

^b He asked to be admitted (lit. : that one should make him enter).

ROSEMBERG, *à part.*

Quel singulier regard jette-t-elle donc sur moi ?

BARBERINE, *de même.*

Est-ce possible ? Ce jeune homme un peu fanfaron, il est vrai, mais, *au fond*¹, d'humeur assez douce et qui ¹ *in reality.* semblait... Cela est bien étrange !

KALÉKAIRI, *bas.*

L'Uscoque dit maintenant que, si la maîtresse le veut, il se cachera derrière la porte avec Ludwig le jardinier. Ils prendront chacun *une fourche*², et quand l'autre ² *a pitchfork.* arrivera...

BARBERINE, *riant.*

Non, je te remercie. Tu en reviens toujours à ta méthode expéditive.

KALÉKAIRI.

Rosemberg a beaucoup de domestiques armés.

BARBERINE.

Oui, et nous sommes seules, ou presque seules, dans cette maison au fond d'un petit désert. Mais je te dirai une chose fort simple — il y a un gardien, ma chère, qui défend mieux l'honneur d'une femme que tous les remparts d'un sérail et tous les muets d'un sultan, et ce gardien c'est elle-même. Va, et cependant ne t'éloigne pas. — Écoute ! lorsque je te ferai signe par cette fenêtre... [*Elle lui parle à l'oreille.*]

KALÉKAIRI.

Ce sera fait. [*Elle sort.*]

SCÈNE VII.

BARBERINE, ROSEMBERG.

BARBERINE.

Eh bien, seigneur, à quoi songez-vous ?

ROSEMBERG.

J'attendais de savoir si je dois me retirer.

BARBERINE.

¹ just
about.

N'étiez-vous pas *en train de* ¹ *me faire une confidence?* ^a
 Cette petite fille est venue mal à propos.

ROSEMBERG.

Oh ! oui.

BARBERINE.

Eh bien, continuez.

ROSEMBERG.

Je n'en ai pas le courage, madame. Je ne sais comment j'avais pu oser...

BARBERINE.

Et vous n'osez plus ? Vous me disiez, je crois, que vous aviez de l'amour pour une femme qui est mariée à l'un de vos amis ?

ROSEMBERG.

Un de mes amis ! je n'ai pas dit cela.

BARBERINE.

Je croyais l'avoir entendu. Mais êtes-vous sûr que j'ai mal compris ?

ROSEMBERG, *à part*.

Que veut-elle dire ? Ce regard si terrible me semble à présent singulièrement doux.

BARBERINE.

Eh bien, vous ne répondez pas ?

ROSEMBERG.

Ah, madame !... Si vous avez pénétré ma pensée...

BARBERINE.

Est-ce une raison pour ne pas la dire ?

ROSEMBERG.

Non. Je le vois ! vous m'avez deviné. Ces beaux yeux ont lu dans mon cœur, qui se trahissait malgré moi. Je ne saurais vous cacher plus longtemps un sentiment plus fort que ma raison, plus puissant même que mon res-

^a Telling me something confidential. *Une confidence*, what is

told in confidence, a secret as told.

pect pour vous. Apprenez donc à la fois, comtesse, et ma souffrance et ma folie. Depuis le premier jour où je vous ai vue, *j'erre*¹ autour de ce château, dans ces mon-<sup>1 I have wan-
dered.</sup>agnes désertes !... L'armée, la cour ne sont plus rien pour moi ; j'ai tout quitté dès que j'ai pu trouver un prétexte pour approcher de vous, ne fût-ce qu'un instant. Je vous aime, je vous adore ! voilà mon secret, madame ; avais-je tort de vous supplier de ne pas m'en punir ?
[*Il met un genou en terre.*]

BARBERINE, *à part.*

Il ne ment pas mal pour son âge. [*Haut.*] Vous aviez, dites-vous, la crainte d'être puni. — N'aviez-vous pas celle de m'offenser ?

ROSEMBERG, *se levant.*

En quoi l'amour peut-il être une offense ? *Qui est-ce offenser que d'aimer !*^{*}

BARBERINE.

Dieu, qui le défend !

ROSEMBERG.

Non, Barberine ! puisque Dieu a fait la beauté, comment peut-il défendre qu'on l'aime ? C'est son image la plus parfaite.

BARBERINE.

Mais si la beauté est l'image de Dieu, la sainte foi jurée à ses autels n'est-elle pas un bien plus précieux ? S'est-il contenté de créer, et n'a-t-il pas, sur son œuvre céleste ; étendu la main comme un père, pour défendre et pour protéger ?

ROSEMBERG.

Non ! quand je suis ainsi près de vous, quand ma main tremble en touchant la vôtre, quand vos yeux s'abaissent sur moi avec ce regard qui me transporte, non ! Barberine, c'est impossible ; non, Dieu ne défend pas d'aimer. Hélas ! point de reproches, je ne...

^{*} Whom does to love offend ? (Lit. : whom is it to offend *que* to love.)

BARBERINE.

Que vous me trouviez belle, et que vous me le disiez, cela ne me fâche pas beaucoup. Mais à quoi bon en dire davantage ? le comte Ulric est votre ami.

ROSEMBERG.

Qu'en sais-je ? Que puis-je vous répondre ? De quoi puis-je me souvenir près de vous ?

BARBERINE.

Quoi ! si je consentais à vous écouter, ni l'amitié, ni la crainte de Dieu, ni la confiance d'un gentilhomme qui vous envoie auprès de moi, rien n'est capable de vous faire hésiter ?

ROSEMBERG.

Non, sur mon âme, rien au monde. Vous êtes si belle, Barberine ! vos yeux sont si doux, votre sourire est le bonheur lui-même !

BARBERINE.

Je vous l'ai dit, tout cela ne me fâche pas. Mais pourquoi prendre ainsi ma main ? O Dieu ! il me semble que si j'étais homme, je mourrais plutôt que de parler d'amour à la femme de mon ami.

ROSEMBERG.

Et moi, je mourrais plutôt que de cesser de vous parler d'amour.

BARBERINE.

Vraiment ! sur votre honneur, cela est votre sentiment ? [*Elle fait un signe par la fenêtre.*]

ROSEMBERG.

Sur mon âme, sur mon honneur !

BARBERINE.

Vous trahiriez de bon cœur un ami ?

ROSEMBERG.

Oui, pour vous plaire, pour un regard de vous.

[On entend sonner une cloche.]

BARBERINE.

Voici la cloche qui m'avertit de descendre.

ROSEMBERG.

O ciel ! vous me quittez ainsi ?

BARBERINE.

Que vous dirais-je ? voici Kalékairi.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, KALÉKAIRI.

ROSEMBERG, *à part*.

Encore cette Croate ! cette Transylvaine !

KALÉKAIRI.

Les fermiers disent qu'ils attendent.

BARBERINE.

J'y vais.

ROSEMBERG, *bas à Barberine*.Hé ! quoi ! sans une parole... ? sans un regard *qui m'apprenne*¹ mon sort ?¹ to tell
me
(which
may tell
me).

BARBERINE.

Je crois que vous êtes un grand enchanteur, car il est impossible de vous garder rancune. Mes fermiers vont se mettre à table ; attendez-moi ici un instant. Je me délivre d'eux, et je reviens. — Allons, Kalékairi, allons.

KALÉKAIRI.

Kalékairi ne veut pas dîner.

ROSEMBERG, *à part*.Elle veut rester, la petite Éthiopienne ! [*Haut.*] Comment, mademoiselle, vous n'avez pas faim ?

KALÉKAIRI.

Non, je ne veux pas. Ils vous ont placé une cloche, tout au haut d'une grosse tour, et quand cette machine sonne, il faut que Kalékairi mange. Mais Kalékairi ne veut pas manger ; Kalékairi n'a pas d'appétit.

BARBERINE, *riant*.Viens, mon enfant, tu feras comme tu voudras, mais j'ai besoin de toi. [*A part.*] Je crois, en vérité, qu'elle serait capable de me surveiller aussi moi-même.

SCÈNE IX.

ROSEMBERG, SEUL.

Elle va revenir ! elle me dit de l'attendre pendant qu'elle va éloigner tout son monde ! Peut-elle me faire mieux entendre que je ne lui ai pas déplu ? Que dis-je ? n'est-ce pas m'avouer qu'elle m'aime ? n'est-ce pas là le plus *piquant*¹ rendez-vous ?... Parbleu ! j'étais bien bon de me creuser la tête et de dépenser mon argent pour imiter ce sot de Jachimo ! *C'est bien la peine*² de s'aller cacher, lorsque, pour vaincre, on n'a qu'à paraître ! Il est vrai que je ne m'attendais pas, en conscience, à me faire écouter si vite. O fortune ! quelle bénédiction ! non, je ne m'y attendais pas. Cette fière comtesse, ce riche enjeu ! tout cela gagné en si peu de temps ! *Qu'il avait raison*³, ce cher Uladislas ! Je vais donc l'entendre me parler d'amour ! car ce sera son tour à présent ! elle ! Barberine ! ô beauté ! ô joie ineffable ! Je ne saurais demeurer en repos ; il faut pourtant un peu de patience. [*Il s'assoit.*] En vérité, c'est une grande misère que cette fragilité des femmes. Conquise si vite ! est-ce que je l'aime ? non, je ne l'aime pas. Fi donc ! trahir ainsi un mari si plein de droiture et de confiance ! Céder au premier regard amoureux d'un inconnu ! que peut-on faire de cela ? J'ai autre chose en tête que de rester ici. — Qui maintenant me résistera ? Déjà je me vois arrivant à la cour, et traversant d'un pas nonchalant les longues galeries. Les courtisans s'écartent en silence, les femmes chuchotent ; le riche enjeu est sur la table, et la Reine a le sourire sur les lèvres. Quel coup de filet, Rosemberg ! *Ce que c'est pourtant que la fortune !*^b Quand je pense à ce qui m'arrive, il me semble rêver. Non, il n'y a rien de tel que l'audace. — Il me semble que

¹ exciting.

³ How right he was !

* Much use is it (it is well the trouble, or worth the trouble; ironically, to mean it is not. In many sentences, *bien* is used to imply the contrary; as, *C'est bien à vous de me reprocher la paresse,*

meaning, you have no right to blame me for idleness).

^b What it is to be lucky ! (*Ce que c'est que*, untranslatable. Such is life ! *ce que c'est que la vie !*)

j'entends du bruit. Quelqu'un monte l'escalier ; on s'approche, on monte à petits pas. Ah ! comme mon cœur palpite ! [*Les fenêtres se ferment, et on entend au dehors le bruit de plusieurs verrous.*] Qu'est-ce que cela veut dire ? Je suis enfermé. On verrouille la porte en dehors. Sans doute, c'est quelque précaution de Barberine ; elle a peur que pendant le dîner quelque domestique n'entre ici. Elle aura envoyé sa camériste fermer sur moi la porte, jusqu'à ce qu'elle puisse s'échapper ! *Si elle allait ne pas venir !*^a s'il arrivait un obstacle imprévu ! *Bon, elle me le ferait dire.*^b Mais qui marche ainsi dans le corridor ? On vient ici... C'est Barberine, je reconnais son pas. Silence ! il ne faut pas ici nous donner l'air d'un écolier. Je veux composer mon visage... celui à qui de pareilles choses arrivent n'en doit pas paraître étonné.

[Un guichet s'ouvre dans la muraille.]

BARBERINE, *en dehors, parlant par le guichet.*

Seigneur Rosemberg, comme vous n'êtes venu ici que pour commettre un vol, le plus odieux et le plus digne de châtement, le vol de l'honneur d'une femme, et comme il est juste que la pénitence soit proportionnée au crime, vous êtes emprisonné comme un voleur. Il ne vous sera fait aucun mal, et les gens de votre suite continueront à être bien traités. Si vous voulez boire et manger, vous n'avez d'autre moyen que de faire comme ces vieilles femmes que vous n'aimez pas, c'est-à-dire de filer. Vous avez là, comme vous savez, une quenouille et un fuseau, et vous pouvez avoir l'assurance que l'ordinaire de vos repas sera scrupuleusement augmenté ou diminué, selon la quantité de fil que vous filerez. [*Elle ferme le guichet.*]

ROSEMBERG.

Est-ce que je rêve ? Holà ! Barberine ! holà ! Jean ! holà ! Albert ! Qu'est-ce que cela signifie ? La porte

^a If she were not to come (lit. : to go and not to come).

^b Oh ! she would send to tell me.

est comme murée ; on l'a fermée avec des barres de fer — les fenêtres sont grillées, et le guichet n'est pas plus grand que mon bonnet. Holà ! quelqu'un ! ouvrez, ouvrez, ouvrez ! c'est moi, Rosemberg, je suis enfermé ici. Ouvrez ! qui vient m'ouvrir ? Y a-t-il ici quelqu'un ?... Je prie qu'on m'ouvre, s'il vous plaît. Hé ! le gardien, êtes-vous là ? ouvrez-moi, monsieur, je vous prie. Je veux faire signe par la croisée. Hé ! compagnon, venez m'ouvrir — il ne m'entend pas — ouvrir, ouvrir, je suis enfermé. Cette chambre est au premier étage. — Mais qu'est-ce donc ? on ne m'ouvrira pas !

BARBERINE, *ouvrant le guichet.*

Seigneur, ces cris ne servent de rien. Il commence à se faire tard ; si vous voulez souper, il est temps de *vous mettre à filer*.¹ [*Elle ferme le guichet.*]

¹ for you
to begin
spin-
ning.

ROSEMBERG.

Hé ! bon ! c'est une plaisanterie. L'espiègle veut me piquer au jeu par ce joyeux tour de malice. On m'ouvrira dans un quart d'heure ; je suis bien sot de m'inquiéter. Oui, sans doute, ce n'est qu'un jeu ; mais il me semble qu'il est un peu fort, et tout cela pourrait me prêter un personnage ridicule. Hum ! m'enfermer dans une tourelle ! Traite-t-on aussi légèrement un homme de mon rang ? — Fou que je suis ! Cela prouve qu'elle m'aime ! *elle n'en agirait*² pas si familièrement avec moi, si la plus douce récompense ne m'attendait. Voilà qui est clair ; on m'éprouve peut-être, on observe ma contenance. Pour les déconcerter un peu, il faut que je me mette à chanter gaiement. [*Il chante.*]

² would
not be-
have.

Quand le coq de bruyère
Voit venir le chasseur,
Holà ! dans la clairière,
Holà ! landerira.

Oh ! le hardi compère !
Franc chasseur, l'arme au poing.
Holà ! remplis ton verre,
Holà ! landerira.

KALÉKAIRI, ouvrant le guichet.

La maîtresse dit, puisque vous ne filez pas, que vous vous passerez sans doute de souper, et elle croit que vous n'avez pas faim ; ainsi je vous souhaite une bonne nuit. [*Elle ferme le guichet.*]

ROSEMBERG.

Kalékairi ! écoute donc un peu ! écoute donc ! ma petite, viens tenir compagnie !... Est-ce que je serais pris au piège ? voilà qui a l'air sérieux ! Passer la nuit ici ! sans souper ! et justement j'ai une faim horrible ! Qu'est-ce que cela veut dire ? une bonne nuit ? Combien de temps va-t-on donc me laisser ici ? Assurément cela est sérieux. Mort et massacre ! feu ! sang ! tonnerre ! exécration ! misérable ! infâme ! bourreau ! malédiction ! Ah ! malheureux que je suis ! me voilà en prison. On va faire murer la porte ; on me laissera mourir de faim ! c'est une vengeance du comte Ulric. Hélas ! hélas ! prenez pitié de moi !... Le comte Ulric veut ma mort, cela est certain ! sa femme exécute ses ordres. Pitié ! pitié ! je suis mort ! je suis perdu !... je ne verrai plus jamais mon père, ma pauvre tante Béatrix ! hélas ! ah ! Dieu ! hélas ! c'en est fait de moi !... Barberine ! madame la comtesse ! ma chère demoiselle Kalékairi !... O rage ! ô feu et flammes ! oh ! si j'en sors jamais, ils périront tous de ma main ; je les accuserai devant la Reine elle-même, comme bourreaux et empoisonneurs. Ah ! Dieu ! ah ! ciel ! prenez pitié de moi !

BARBERINE, ouvrant le guichet.

Seigneur, avant de me coucher, je viens savoir si vous avez filé.

ROSEMBERG.

Non, je n'ai pas filé, je ne file point, je ne suis point une fileuse. Ah ! Barberine, vous me le payerez !

BARBERINE.

Seigneur, quand vous aurez filé, vous avertirez le soldat qui monte la garde à votre porte.

ROSEMBERG.

Ne vous en allez point, comtesse. — Au nom du ciel, écoutez-moi !

BARBERINE.

Filez, filez !

ROSEMBERG.

Non, par la mort ! non, par le sang ! je briserai cette quenouille. Non, je mourrai plutôt.

BARBERINE.

Adieu, seigneur !

ROSEMBERG.

Encore un mot ! ne partez pas.

BARBERINE.

Que voulez-vous ?

ROSEMBERG.

Mais... mais... comtesse... en vérité... je suis, je... je ne sais pas filer. Comment voulez-vous que je file ?

BARBERINE.

Apprenez. [*Elle ferme le guichet.*]

ROSEMBERG.

Non, jamais je ne filerai, quand le ciel devrait m'écraser ! Quelle cruauté raffinée, voyez donc cette Barberine ! elle était en déshabillé, elle va se mettre au lit, à peine vêtue, en cornette, et plus jolie cent fois... Ah ! la nuit vient ; dans une heure d'ici il ne fera plus clair. [*Il s'assoit.*] Ainsi, c'est décidé, il n'en faut pas douter. Non-seulement je suis en prison, mais on veut m'avilir par le dernier des métiers. Si je ne file, ma mort est certaine. Ah ! la faim me talonne cruellement.¹ Voilà six heures que je n'ai mangé^a ; pas une miette de pain depuis ce matin à déjeuner. Misérable Uladislas ! puisse-tu mourir de faim pour tes conseils ! Où diantre suis-je venu me fourrer ? Que me suis-je mis dans la tête ? J'avais bien affaire de ce comte Ulric et de sa bégueule

¹ is
fiercely
beset-
ting me.

^a It is now six hours since I had anything to eat (behold six hours that I have not eaten).

*de comtesse !*¹ Le beau voyage que je fais ! J'avais de l'argent, des chevaux, tout était pour le mieux ; je me serais diverti à la cour. Peste soit de l'entreprise ! J'aurai perdu mon patrimoine, et j'aurai appris à filer !... Le jour baisse de plus en plus, et la faim augmente en proportion. Est-ce que je serais réduit à filer ? Non, mille fois non ! J'aimerais mieux mourir de faim comme un gentilhomme. Diable !... vraiment, si je ne file pas, il ne sera plus temps tout à l'heure. [*Il se lève.*] Comment est-ce donc fait, cette quenouille ? Quelle machine diabolique est-ce là ? Je n'y comprends rien. Comment s'y prend-on ? Je vais tout briser. Que cela est entortillé ! Oh, Dieu ! j'y pense, elle me regarde ; cela est sûr, je ne filerai pas.

UNE VOIX, *au dehors.*

Qui vive !

[Le couvre-feu sonne.]

ROSEMBERG.

Le couvre-feu sonne ! Barberine va se coucher. Les lumières commencent à s'allumer. Les mulets passent sur la route, et les bestiaux rentrent des champs. O Dieu ! passer la nuit ainsi ! là, dans cette prison ! sans feu ! sans lumière ! sans souper ! le froid ! la faim ! hé ! holà ! compagnon, n'y a-t-il pas un soldat de garde ?

BARBERINE, *ouvrant le guichet.*

Eh bien ?

ROSEMBERG.

Je file, comtesse, je file ; faites-moi donner à souper.

SCÈNE X.

ROSEMBERG, KALÉKAIRI.

KALÉKAIRI, *entrant avec deux plats.*

Voilà le souper. Il y a des concombres et une salade de laitues.

ROSEMBERG.

Bien obligé ! tu servais d'espion, te voilà geôlière à

présent ! méchante Arabe que tu es ! Pourquoi as-tu pris mes sequins !

KALÉKAIRI, *mettant une bourse sur la table.*

Maintenant je puis vous les rendre.

ROSEMBERG.

Hé ! je n'ai que faire d'argent en prison. [*On entend le son des trompettes.*] Qui arrive là ? quel est ce bruit ? j'entends un fracas de chevaux dans la cour.

KALÉKAIRI.

C'est la Reine qui vient ici.

ROSEMBERG.

La Reine, dis-tu ?

KALÉKAIRI.

Et le comte Ulric aussi.

ROSEMBERG.

Le comte Ulric ! la Reine ! ah ! je suis perdu. Kalékairi, fais-moi sortir d'ici.

KALÉKAIRI.

Non, il faut que vous y restiez.

ROSEMBERG.

Je te donnerai autant de sequins que tu voudras, mais, de grâce, laisse-moi sortir. Dis à la sentinelle de me laisser passer.

KALÉKAIRI.

Non. — Pourquoi êtes-vous venu ?

ROSEMBERG.

Ah ! tu as bien raison. Où est la comtesse ? Je veux lui demander grâce, ou plutôt l'accuser ; oui, l'accuser devant la Reine elle-même, car on n'enferme pas les gens de cette façon-là. Où est ta maîtresse ?

KALÉKAIRI.

Sur le pas de sa porte, pour recevoir la Reine.

ROSEMBERG.

Et que diantre la Reine vient-elle faire ici ?

KALÉKAIRI.

Kalékairi avait écrit.

ROSEMBERG.

A la Reine ?

KALÉKAIRI.

Non, au comte Ulric.

ROSEMBERG.

Et à propos de quoi ?

KALÉKAIRI.

*Pour qu'on vienne ici.*¹

ROSEMBERG.

Et qu'on me trouve dans cette caverne ?

KALÉKAIRI.

Non. — Kalékairi, quand elle a écrit, ne savait pas qu'on vous ferait filer.

ROSEMBERG.

Ah ! c'est donc la comtesse toute seule, à qui est venue cette gracieuse idée ?

KALÉKAIRI.

Oui, et la comtesse ne savait pas que Kalékairi avait écrit, car la comtesse a écrit aussi.

ROSEMBERG.

Elle a écrit aussi ! c'est fort obligeant.

KALÉKAIRI.

Oui, pendant que vous criiez si fort. Elle allait voir, et puis elle revenait. Mais Kalékairi avait écrit longtemps auparavant. Kalékairi avait écrit dès que vous lui aviez parlé.

ROSEMBERG.

Ainsi toi, d'abord, et puis la comtesse ! Deux dénonciations pour une ! c'est à merveille ; j'étais en bonnes mains. Ensorcelé par deux démons femelles !

LA SENTINELLE, *sur le pas de la porte.*

Seigneur, vous êtes libre. La Reine va venir.

ROSEMBERG.

C'est fort heureux. Adieu, Kalékairi ! Dis à ta maîtresse, *de ma part*², que je ne lui pardonnerai *de ma vie*³, et, quant à toi, puissent toutes tes salades...

² from me.
³ all my life

¹ for them to come here.

KALÉKAIRI.

Vous avez bien tort, car ma maîtresse a dit qu'elle *vous trouvait très-gentil*¹; oui, et que vous ne pouviez manquer de plaire à beaucoup de dames à la cour, mais que pour cette maison, ce n'était pas l'endroit.

¹thought
you very
nice.

ROSEMBERG.

En vérité! elle a dit cela? Hé bien, Kalékairi, je crois que je lui pardonne. Et pour toi, si tu veux être discrète...

KALÉKAIRI.

Oh! non.

ROSEMBERG.

Comment! tu te vantais ce matin...

KALÉKAIRI.

C'était pour mieux savoir ce soir. Voici la Reine avec tout le monde.

ROSEMBERG.

Ah! je suis pris.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LA REINE, ULRIC, BARBERINE,
COURTISANS, ETC.

LA REINE, à *Barberine*.

Oui, comtesse, nous avons voulu venir nous-même vous rendre visite.

BARBERINE.

Notre pauvre maison, madame, n'est pas digne de vous recevoir.

LA REINE.

² take it
as an
honour. Je tiens à honneur² d'y être reçue. [*A Rosenberg.*]
Eh bien, Rosenberg, ton pari?

ROSEMBERG.

Il est perdu, madame, comme vous voyez.

KALÉKAIRI, bas à *Roseberg*.

Oui, bien perdu.

LA REINE.

Es-tu content de ton voyage ? Comment trouves-tu ce château ? Tu n'oublieras pas, je l'espère, l'hospitalité qu'on y trouve ?

ROSEMBERG.

Je ne manquerai pas de m'en souvenir, madame, toutes les fois que je ferai quelque sottise.

KALÉKAIRI, *bas à Rosenberg.*

Ce sera souvent.

LA REINE.

Il est fâcheux que celle-ci te coûte un peu cher.

BARBERINE.

Madame, si Votre Majesté daigne m'accorder une grâce, je lui demande de consentir à ce que ce pari soit oublié,

ULRIC.

Je le demande aussi, madame. Si j'avais douté du cœur de ma femme, je pourrais profiter de cette gageure, et *me faire payer mon souci*^{*} ; mais, en conscience, je n'ai rien gagné.¹ Voici tout le prix que j'en veux avoir. [*Il donne à sa femme une poignée de main.*] ^{1 earned nothing.}

ROSEMBERG, *à part.*

Par mon patron, voilà un digne homme.

KALÉKAIRI, *bas à Rosenberg.*

Vous êtes guéri, n'est-ce pas ?

LA REINE.

Que cela vous plaise ainsi, je le veux bien. Mais notre parole royale est engagée, et nous ne saurions oublier que nous nous sommes portée pour témoin de la querelle. Ainsi, Rosenberg, tu payeras.

ROSEMBERG.

Madame, l'argent est tout prêt.

KALÉKAIRI, *bas à Rosenberg.*

Que va dire votre tante Béatrix ?

LA REINE.

Mais vous comprenez, comte Ulric, que si notre justice

* Have my anxiety requited.

ordonne que le prix de votre gageure vous soit remis, notre pouvoir ne va pas si loin que de vous contraindre à l'accepter. — Ainsi, Rosenberg, là-dessus, tu feras ta cour à la comtesse.

ROSENBERG.

De tout mon cœur, madame, et s'il se pouvait...

LA REINE.

Un instant. Nous avons appris, de la bouche même de la comtesse, le succès de cette aventure ; mais ces messieurs ne le connaissent pas, et il est juste qu'ils en soient instruits, ayant assisté, comme nous, aux débuts de cette entreprise. Voici deux lettres qui en parlent ; Rosenberg, tu vas nous les lire.

BARBERINE.

Ah ! madame !

LA REINE.

Êtes-vous si généreuse ? Eh bien, je les lirai moi-même. En voici une d'abord, adressée au comte, et qui n'est pas longue, car elle ne contient qu'un mot : "Venez." Signé : "Kalékairi." Qui a écrit cela ?

KALÉKAIRI.

C'est moi, madame.

LA REINE.

Tu as peu et bien dit, c'est un talent rare. Maintenant, messieurs, voici l'autre. [*Elle lit.*]

"Mon très-cher et honoré mari,

"Nous venons d'avoir au château la visite du jeune baron de Rosenberg, qui s'est dit votre ami et envoyé par vous. Bien qu'un secret de cette nature soit ordinairement gardé par une femme avec justice, je vous dirai toutefois qu'il m'a parlé d'amour. J'espère qu'à ma prière et recommandation vous n'en tirerez aucune vengeance, et que vous n'en concevrez aucune haine contre lui. C'est un jeune homme de bonne famille, et point méchant. Il ne lui manquait que de savoir filer, et c'est ce que je vais lui apprendre. Si vous avez occasion de voir son père à la cour, *dites-lui qu'il n'en soit point*

*inquièt.*¹ Il est dans notre grand'salle, au premier étage, où il a une quenouille avec un fuseau, et il file, ou il va filer. Vous trouverez extraordinaire que j'aie choisi pour lui cette occupation, mais, comme j'ai reconnu qu'avec de bonnes qualités il ne manquait que de réflexion, j'ai pensé que c'était pour le mieux de lui apprendre ce métier qui lui permettra de réfléchir à son aise, en même temps qu'il peut lui faire gagner sa vie. Vous savez que notre grand'salle est close de verrous fort solides; je lui ai dit de m'y attendre, et je l'ai enfermé. Il y a au mur un guichet fort commode, par lequel on lui passera la nourriture, ce qui fait que je ne doute pas *qu'il ne sorte*² d'ici avec beaucoup d'avantage, et qu'en outre, si dans le cours de sa vie quelque malheur venait à l'atteindre, il *ne se félicite*³ d'avoir dans les mains un gagne-pain³ assuré pour ses jours.

¹ tell him not to be uneasy about him (that he be not).

² Subj.

³ Subj.

“Je vous salue, vous aime et vous embrasse,

“BARBERINE.”

Si vous riez de cette lettre, seigneurs chevaliers, Dieu garde vos femmes de malencontre! Il n'y a rien de si sérieux que l'honneur. Comte Ulric, jusqu'à demain nous voulons rester votre hôtesse, et nous entendons qu'on publie que nous avons fait le voyage exprès, suivie de toute notre cour, afin qu'on sache que le toit sous lequel habite une honnête femme est aussi saint lieu que l'église, et que les rois quittent leurs palais pour les maisons qui sont à Dieu.

ALFRED DE MUSSET.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

9 mars 1844.

AUTRE mode du jour, plus amusante et moins dange-reuse : les évanouissements. On s'évanouit beaucoup cette année! Du temps de l'Empire, on s'évanouissait

volontiers pour un rien, pour un mot, pour un regard; puis, sous la Restauration, tout à coup on a cessé de s'évanouir; voilà maintenant qu'on se révanouit. C'est une mode charmante et que nous ne combattons pas; elle donne du mouvement et de l'intérêt à une fête; et puis, d'ailleurs, ces évanouissements sont variés; il y en a de plusieurs espèces: nous avons d'abord eu l'évanouissement politique. A Londres, à Belgrave-Square, deux jeunes femmes se sont évanouies au moment où on les a présentées à M. le duc de Bordeaux; c'était un hommage rendu à la majesté dans l'exil. Rien de plus digne et de plus convenable. L'évanouissement des belles visiteuses s'est terminé par des sanglots et par des larmes, et le jeune prince a eu grand'peine à les consoler du bonheur de le connaître. Ici l'on s'est fort étonné de cet effet produit; il était pourtant bien naturel: l'une de ces voyageuses est citoyenne d'une république américaine; l'autre est fille d'un agent de change parisien; elles devaient être fort troublées. Ce n'est pas une femme de la cour qui s'évanouira jamais à l'aspect d'un prince du sang.

Nous avons eu aussi l'évanouissement dynastique. La branche cadette n'a rien à envier à la branche aînée. L'autre soir, la femme d'un négociant nouvellement présentée aux Tuileries a éprouvé, à l'approche de la reine, une si forte émotion, qu'elle s'est évanouie. Par malheur, l'évanouissement avait pris la forme d'une indigestion, ce qui lui ôtait de son élégance. N'importe, cela n'en est pas moins flatteur. Que l'on nous dise à présent que la royauté n'a plus de prestige! Allez, allez, on aura beau faire, nous sommes et nous serons toujours un peuple éminemment monarchique.

Nous avons aussi l'évanouissement lyrique. Explication: Un morceau de musique nouvellement exécuté produit un grand effet dans une savante assemblée. S'écrier: "Bravo! divin! sublime!" c'est vulgaire; tout le monde a fait cela, et cela ne signifie rien. On attend le plus beau passage du morceau, et juste au moment où tout le monde s'extasie, on s'évanouit... Et cela veut

dire: "Je suis une excellente musicienne, j'ai une voix superbe, un *la* de poitrine, je chanterai cet air-là dans huit jours..." Cela se comprend tout de suite. Et votre réputation est faite.

Nous avons, enfin, l'évanouissement sympathique ou romanesque; mais celui-là était facile à retrouver: on avait la tradition.

Mais tout le monde ne partage pas notre goût pour les évanouissements: les cantatrices, dont ils interrompent les points d'orgue; les orateurs, dont ils suspendent les discours; les bavards, dont ils éteignent les bons mots; les maîtresses de maisons, dont ils bouleversent les fêtes et quelquefois le mobilier, se plaignent avec amertume de ces innocentes comédies. Nous croyons leur rendre service en leur indiquant un moyen de faire cesser à l'instant même un évanouissement *infiniment trop prolongé*.

M^{me} de X... a dîné jeudi chez M^{me} Z... Elle a fort bien dîné. En sortant de table, elle a jugé à propos de s'évanouir. Bien. On l'a transportée sur le lit de la maîtresse de la maison, où elle est restée immobile; on a coupé sa ceinture... on lui a fait respirer des sels... tout a été inutile... M^{me} de X... restait toujours sans mouvement sur ce lit élégant tout paré de soie et de dentelles. Un méchant prétendait que cet évanouissement n'était qu'un ingénieux moyen de faire la sieste; il offrait d'aller s'évanouir sur un canapé dans le salon voisin. La maîtresse de la maison commençait à s'ennuyer de s'occuper si longtemps de la même personne; l'ennui la rendit malicieuse, et pour tendre un piège à la belle évanouie, elle hasarda ces simples mots: "Savez-vous ce qui la rend malade?... Ses cheveux sont trop serrés, il faut les dénouer..." Ces paroles furent magiques: oubliant tout, et par un mouvement involontaire, l'évanouie porta vivement ses deux mains sur sa tête pour défendre ses deux fausses nattes contre toute agression révélatrice; et, feignant de revenir à elle: "Où suis-je?" dit-elle d'une voix éteinte. "Chez moi," lui répondit son amie; "mais votre voiture est arrivée, et dans cinq minutes vous serez

chez vous." Moralité de cette histoire : l'évanouissement factice exige une chevelure sincère.

Vous serez bien étonnés quand nous vous dirons que ce qui est aussi fort à la mode en ce moment, ce sont les dominicains. Nous sommes fâchés d'unir ces deux mots : *mode* et *dominicains*, indignés de se trouver ensemble : mais la vérité nous y force. Depuis quelque temps on se fait beaucoup dominicain ; beaucoup n'est pas exact, car on ne l'est qu'un peu. Il faut plutôt dire : Beaucoup de gens se font un peu dominicains ; il y a des demi-dominicains, des tiers de dominicain, des quarts de dominicain ; il y en a même qui ne sont pas du tout dominicains, tant la dose est légère, un dix-millionième tout au plus. Or, cette manière de l'être n'empêche pas d'être autre chose : on est dominicain et maître de piano, dominicain et maître de dessin, dominicain et notaire, dominicain et homme du monde ; on joint aux austérités de l'ordre les agréments de la vie parisienne ; on se mortifie et on se divertit ; on se repent et on recommence ; on expie le matin les peccadilles que l'on espère bien commettre le soir. Le dominicain dissipé est une nouveauté de notre époque qui pourrait bien la caractériser. Aujourd'hui, on est prude, mais on n'est pas hypocrite ; on déteste le mal, mais c'est quand on ne le fait pas. Bref, les dominicains abondent, on en voit partout ; il y en avait deux l'autre soir au bal de la préfecture, il y en avait trois hier à l'Ambigu-Comique.

Est-ce que c'est bien respectueux de mêler ainsi les idées religieuses aux pensées mondaines ? Est-ce que c'est aussi de bon goût pour une femme de parler toute la soirée dans un salon du sermon qu'elle a entendu le matin à l'église ? — "Je n'ai pas été contente de M. l'abbé de..." — "Moi, j'ai été enchanté de M. l'abbé de R..." — "Est-ce que vous aimez la manière de prêcher de l'abbé G... ?" — "Non, je n'aime que les sermons de notre curé." — "Est-ce vrai que M. l'abbé P... a tonné contre la valse à deux temps ?" — "Oui, madame ; il a dit qu'il ne comprenait pas qu'une mère fût assez imprudente pour

permettre à sa fille cette indigne valse, qu'un mari fût assez imprudent pour la permettre à sa femme..." Et l'on cause ainsi les épaules nues, l'éventail à la main, devant de jeunes hommes avec qui l'on a valsé il y a trois semaines cette même valse à deux temps, avec qui l'on compte bien valser encore après Pâques. Nous approuvons peu ces conversations de salon sur les sermons de la semaine ; de toute manière, ce qu'on en dit est déplacé. Si le sermon était médiocre, la satire qu'on en fait est inconvenante ; la critique littéraire doit s'arrêter devant les prédications religieuses et les respecter. Si le sermon était admirable, s'il a troublé votre cœur, s'il vous a montré le néant de la vie, s'il vous a fait comprendre la grandeur de Dieu, s'il vous a fait éprouver une émotion puissante, alors vous auriez dû rester chez vous, pour y rêver en silence : les émotions religieuses ne se racontent pas. Voilà pourquoi nous aimons tant les vrais dévots, c'est qu'ils ne causent jamais de leurs prières.

Le magnétisme est encore et toujours de mode ; lui aussi se plaît à s'unir aux occupations de la vie bourgeoise. Mesmer n'est point exclusif ; il permet à ses disciples de mêler aux devoirs de son culte d'autres devoirs ; on peut être, par exemple, magnétiseur et commissionnaire de roulage. C'est la position de M. Mar..., que l'on se dispute en ce moment dans les intimes réunions du carême. M. Mar... emballe et endort alternativement. Avant-hier, il a endormi un jeune sujet vraiment merveilleux, et qui a fait à toutes sortes de questions les réponses les plus surprenantes ; puis, M. Mar... l'a envoyé en Amérique, ou en Chine, ou en Auvergne, nous ne savons plus où, et le jeune homme s'y est transporté de lui-même ; il a dépeint fidèlement les lieux, et a raconté, avec les détails les plus circonstanciés, tout ce qui se passait dans ces divers pays. Eh ! mais... une idée !... Si M. Mar... appliquait à son premier métier les phénomènes de son second ? S'il magnétisait ses paquets après l'emballage, il pourrait envoyer ses paquets somnambules en Amérique, en Chine,

en Auvergne ; il supprimerait ainsi les frais de port et de roulage, et sa fortune serait faite... Qu'il y pense !

Ce qui est à la mode plus que jamais, ce sont les *Mystères de Paris*. Chaque jour ils attirent la foule à la Porte-Saint-Martin, et chaque jour l'inimitable jeu de Frédérick, à la fois si violent et si profond, soulève dans l'auditoire frémissant des tempêtes d'admiration. Raucourt est excellent dans le rôle du *Maitre-d'Ecole* ; son succès doit le consoler de ses regrets. Quand on lui a remis le manuscrit de ce rôle, un grand découragement s'est emparé de lui ; il avait découvert une chose affreuse... Devinez quoi ? C'est qu'on ne lui crèverait pas les yeux... "Je sais bien," disait-il, "tout ce qu'on doit au talent de M. Frédérick, je comprends que les auteurs fassent beaucoup pour lui ; mais enfin, dans le roman, ce n'est pas au notaire, c'est au *Maitre-d'Ecole* que le prince fait crèver les yeux, et, je l'avoue, mes amis et moi nous avons compté là-dessus." O vanité des désirs humains ! on ne peut pas même compter sur le supplice de ses rêves !

Du reste, Paris est admirable ; l'inondation en fait une merveille. Figurez-vous la capitale de la France se mirant dans le lac de Genève. Quel dommage qu'une si belle chose soit un désastre ! Toutes les caves sont submergées dans le faubourg Saint-Germain ; à Bercy, les ouvriers vont en bateau boire chez les marchands de vins, qui les servent montés sur des échelles. Les rats, que l'eau a chassés des caves, se promènent par bataillons dans les rues, comme ces écoliers mécontents qui, dans Paris, à de certaines époques, se promènent contre le gouvernement. Ces rats protestent, on n'en saurait douter ; tout porte à croire que c'est contre l'inondation. Cependant, ils n'ont pas encore de petit drapeau qui exprime leur pensée et sur lequel on écrit : "A bas ceci ! à bas celui-là !" A vrai dire, ces promenades malveillantes n'ont commencé que depuis hier, et l'on n'a pas encore eu le temps de s'entendre pour rédiger

la protestation ; et puis enfin les eaux diminuent ; ils sont capables d'appeler cela une concession de la peur.

Nous recevons, à propos de notre dernier feuillet, une réclamation de M. le baron Mergez, ancien aide de camp du général Bernadotte : " Les mots sanguinaires, liberté, égalité ou la mort, n'ont été employés," dit-il, " qu'à l'époque de la terreur. Bernadotte était alors général ; or, je demande à tout militaire de l'ancienne et de la nouvelle armée, s'il est jamais arrivé que les colonels et les généraux se fissent tatouer?..." Cette observation nous paraît fort juste, et nous nous hâtons de la publier. Un aide de camp de Bernadotte est un témoin digne de foi ; mais la personne qui nous a raconté ce fait qu'on vient de nier est aussi très-digne de foi et toujours parfaitement bien informée. Que faire?... soumettre à nos lecteurs ces deux vérités en priant chacun de vouloir bien choisir celle des deux qu'il préfère. Nous ne chercherons pas à les influencer.

21 février 1847.

ACCUSATIONS DOULOUREUSES CONTRE DES PERSONNES VÉNÉRÉES.

— CONTRE LE ROI. — M. LE DUC DE NEMOURS. — ALEXANDRE DUMAS ET M. DE GIRARDIN.

Nous commençons ce récit avec une extrême tristesse : hélas ! nous n'avons à dire aujourd'hui que des choses désagréables, et la rigueur de la vérité est telle que nous sommes entraîné malgré nous à critiquer, à blâmer sans pitié précisément les personnes que, dans nos idées, nous aimerions le plus à admirer et à respecter toujours.

Mais qui donc voudrait de nos louanges si nous les prodiguions au hasard ? Qui donc serait flatté de nos admirations si nous faisons tout à coup preuve d'aveuglement, si nous laissons tranquillement passer sous nos

yeux, sans les signaler, sans crier au moins : Je les vois ! toutes les injustices cruelles, les vanités impitoyables, les fatuités exorbitantes, qui depuis trois semaines ont indigné, affligé ou amusé la société parisienne ? Pour pouvoir louer avec fruit, il faut savoir blâmer avec courage !... Un historien qui ne raconterait que les belles choses ne serait plus qu'un vil flatteur ; l'histoire fidèle est le miroir du temps, et le miroir ne choisit pas l'image.

Et d'abord, nous attaquerons le plus auguste de nos coupables : S. M. Louis-Philippe, roi des Français ; nous l'accuserons tout haut de cruauté et de barbarie, ceci n'est point un pléonasme, qu'on nous permette de nous expliquer. Nous l'accuserons de cruauté !... Il a fait pleurer pendant deux jours une femme jeune et belle qui depuis un mois s'étudiait aux poses les plus nobles, aux attitudes les plus royales, pour avoir l'honneur de paraître un moment devant lui ; ce n'est pas tout : non-seulement, pour bien jouer le rôle difficile qu'elle avait accepté, elle se faisait puissante et terrible, mais encore, elle se faisait vieille ! Oui, vieille !... Elle a à peine vingt-cinq ans, et, par dévouement, elle se donnait les apparences déplaisantes, les airs maussades d'une mère de famille, d'une mauvaise mère de famille, qui a fait mourir tous ses enfants. Se vieillir ! Là était l'immensité du sacrifice, là était l'effort surhumain, et même *surféminin*. Eh bien ! grâce à l'énergie de sa volonté, à la majesté de sa démarche, à la profondeur de sa pensée, à la puissance, à l'ampleur de son talent, elle était parvenue à se créer une maturité factice, qui n'éteignait en elle aucune des splendeurs de la jeunesse, mais qui lui donnait toute l'autorité de l'expérience la plus consommée ; car l'autorité c'est une maturité. Quand le sceptre est tenu d'une main ferme, on ne s'informe pas si la main qui le tient est grande ou petite ; quelle victime a jamais demandé l'âge du tyran qui la fait trembler ? Donc, la fière *Athalie* était formidable, malgré sa jeunesse et sa gracilité ; mais elle était malade aussi, et elle implorait quelques jours de repos ; on n'acquiert pas en un mois le bel âge de cinquante ans sans être un peu éprou-

vée. Ces quelques jours de repos lui furent refusés sans pitié. "Une autre jouera le rôle," dit le roi. Ici le roi fut cruel... "Mais... sire, personne ne le sait..." "On le lira," reprit le roi. Ici le roi fut barbare... Lire le rôle d'Athalie ! Athalie épelant dans un livre le récit de ce songe fatal dont le souvenir l'obsède en tous lieux ! Athalie récitant ses fureurs en tournant les pages d'un livre !... O Racine ! l'ombre de ta perruque nous est apparue tout à coup au milieu des blancs nuages que nous regardions courir dans le ciel lorsqu'on est venu nous apprendre cette décision royale, et nous avons compris ton indignation ! Va, dans ce moment, tu n'étais pas le seul alarmé ! A cette nouvelle affreuse, tous les auteurs modernes ont frémi comme toi du danger qui, te menaçant, semblait les menacer aussi ; tous en même temps ont été frappés de visions funestes, chacun d'eux voyait paraître devant ses yeux sa plus glorieuse héroïne, une brochure, un livre à la main. M. Lebrun, dit-on, vit s'avancer vers lui Marie Stuart ; elle lisait d'une voix indécise ce vers terrible qui fait trépigner d'admiration toute la salle quand M^{lle} Rachel... ne le lit pas.

"J'ai porté le poignard au cœur de ma rivale."

et M. Lebrun, épouvanté, s'écria : "Infortuné Racine !..."

M. Victor Hugo, de son côté, vit venir à lui Lucrèce Borgia ; elle tenait à la main un petit volume de l'éditeur *Charpentier*, elle lisait la scène du souper d'une voix de collégien qui fait une lecture de réfectoire : "C'est bien moi, messieurs, je viens vous annoncer une nouvelle, c'est que vous êtes tous (elle tournait la page) tous empoisonnés." Et M. Victor Hugo lui-même, songeant au rôle d'Athalie lu de la sorte, plaignait ce pauvre Racine, et tous nous gémissions amèrement en pensant qu'un roi si rempli de sagesse, d'esprit et de courage, un monarque érudit, un prince travailleur, un roi qui a lutté, qui a souffert, et qui, dans la lutte et dans la souffrance, a connu par lui-même tous les labeurs de l'artiste, toutes les angoisses du poète, était sans pitié pour

les travaux d'une jeune artiste, sans égard pour la mémoire d'un vieux poète ; et de notre bien faible voix, nous lui avons crié respectueusement : " Sire, souvenez-vous que vous êtes neveu de Louis XIV, croyez-en le plus humble et le plus obscur de vos sujets, ne dédaignez pas vos forces les plus vivaces ; aimez et respectez les arts, si vous voulez que votre nom soit glorifié dans l'avenir ; avec la froide science de la politique, un roi ne fait qu'un règne ; avec l'amour des arts, il fait un siècle ! "

Heureusement, une belle et intelligente actrice, M^{lle} Rimblot, a préservé Racine de cet outrage ; elle a appris le rôle d'Athalie en quelques heures ; elle ne l'a pas lu, elle l'a joué fort bien, aussi bien qu'on peut jouer un pareil rôle quand on n'a pas eu le temps de le composer et de l'approfondir. Ce rôle, il y a cinq ans que M^{lle} Rachel l'étudie. Espérons qu'elle le jouera bientôt devant un autre roi... (il ne s'agit point d'une révolution, rassurez-vous), devant un autre roi plus indulgent pour elle : le public.

Seconde accusation de cruauté : nous ne sortons pas de la famille royale. M. le duc de Nemours a une tournure très-noble et très-distinguée, tout le monde en convient. Il est impossible d'avoir plus que lui l'air d'un prince du sang, et moins l'air d'un prince d'opéra-comique : dignité dans le maintien, bonne grâce dans la démarche, point d'affectation, point de préoccupation, c'est le bon goût naturel, c'est l'élégance involontaire, rien de mieux. Voilà, sans doute, de grands avantages ; mais faut-il faire de ces avantages le supplice de toute la cour ; et, parce qu'on a l'élégance des grands seigneurs d'autrefois, exiger des courtisans novices une étiquette incompatible avec les mœurs plus que républicaines d'aujourd'hui ? A-t-on le droit, parce que soi-même on porte fort bien l'uniforme, d'imposer à des invités pacifiques une sévérité de costume, une solennité de parure dont leurs habitudes laborieuses et bourgeoises font un ridicule douloureux ? Soyez beau, soit ; faites valoir vos avantages, bien ; mais ne contrai-

gnez pas les autres à vous faire valoir à leurs dépens, ceci n'est pas hospitalier.

Autrefois, les gens qui allaient à la cour étaient *faits* pour y vivre, et nous le disons dans l'acception la plus réelle du mot : dès l'âge le plus tendre, on les dressait à l'élégance, on leur apprenait à marcher, à saluer, à tenir leur chapeau, à se préoccuper de leurs poses, à mesurer leurs pas ; on les façonnait en cadence aux belles manières du monde. Les mémoires du temps ne sont remplis que de ces mots : "Il était grand et bien fait, il avait fort bon air, il avait grand air ; il portait bien la tête, il se présentait noblement," etc., etc. Les hommes d'alors, les hommes les plus sérieux, s'inquiétaient donc beaucoup de l'air qu'ils avaient ; ils s'étudiaient à se présenter noblement, à porter la tête avec grâce. Aujourd'hui, nous ne nous en plaignons pas, mais nous le constatons, ce n'est pas de cela que se préoccupent les hommes, surtout ceux de la nouvelle cour ; ce sont pour la plupart des gens arrivés à une belle position par eux-mêmes, par le travail, par les affaires, par les capricieuses combinaisons de la politique ; ils sont sans doute beaux et charmants, mais ils n'ont pas appris à le paraître ; ils ne savent point porter facilement un habit prétentieux ; l'épée les tracasse, le bas de soie les humilie, le reste les attriste ; ils sont timides, compassés, gênés, malheureux, comme des Turcs en frac, comme des cygnes à pied, des chevaux à bord, et c'est, vous l'avouerez, une cruauté sans pareille que de forcer ces hommes graves, d'un mérite incontestable, d'une haute intelligence, qui, partout ailleurs, sont admirés, honorés, écoutés, qui vous sont dévoués et fidèles, qui luttent, qui veillent, qui votent, et qui, quelquefois meurent pour vous, à venir, tous les quinze jours, dans un palais pour y être, pendant huit heures, laids et ridicules ; et cela, en présence des étrangers qui les contemplent pour leur importance et pour leur célébrité, et à la grande satisfaction de vos ennemis, qui, justement, se font une arme contre vous de la vulgarité, de la rusticité de vos courtisans. Oh ! de grâce, point de

bal d'étiquette, mais aussi point de bal sans façon ! Que nous avons l'esprit mal fait ! nous n'aimons pas que l'on soit en habit habillé, et nous n'aimons pas non plus que l'on se mette en Pierrot. On nous répond que le bal du lundi gras était un tout petit bal intime. Qu'importe ! on sait toujours partout ce qui se fait au château, et tous ces Pierrots, dans cette demeure royale, dont une partie est vouée à un deuil éternel, cela troublait les esprits les plus indifférents. Il est de certaines joies que doivent effaroucher de certains souvenirs. Un grand bal costumé, à la bonne heure ! c'est un bienfait pour le commerce, cela donne du travail à beaucoup de monde, cela fait dépenser beaucoup d'argent ; mais un bal de Pierrots... cela ne fait rien dépenser du tout, que de la farine, et ce n'est peut-être pas le moment.

Des princes aux poètes, il n'est pas besoin de transition, et nous attaquerons sans préambule Alexandre Dumas. Nous lui en voulons affreusement pour son imprudence et pour son étourderie. Venir plaider sa cause lui-même, quelle idée ! Un poète qui va se réfugier dans le temple de la chicane ! mais c'est comme un oiseau qui irait s'abriter dans une machine pneumatique, L'atmosphère d'un tribunal est funeste à qui la respire pour la première fois ; il faut être né là-dedans pour pouvoir y vivre ; et tous ces avocats malicieux qui vous écoutent, et qui ne pensent qu'à vous déconcerter et à vous prendre en défaut, et qui tout bas murmurent à vos oreilles : "Il a tort, il ne pourra pas s'en tirer, il ne connaît pas le terrain, c'est un public à part ; ces messieurs croient qu'ils peuvent se passer de nous, ils verront ; il va gâter son affaire, le voilà qui se perd complètement," et mille propos de ce genre qui vous font enrager dans l'âme et auxquels vous ne pouvez répondre ; il y aurait de quoi faire perdre la tête à de plus intrépides qu'Alexandre Dumas, si toutefois il en est de plus intrépides ; aussi a-t-il perdu la tête, et comme il était dans la patrie des indiscretions, dans ce sanctuaire très-sonore où se trahissent tous les secrets de la vie intime, où se révèlent les infortunes con-

jugales, où se lisent tout haut, sans pudeur, les plus mystérieuses lettres d'amour, comme il était dans un endroit où tout se dit, il a cru pouvoir tout dire ; et il s'est oublié jusqu'à répéter les bienveillantes paroles d'un jeune prince, jusqu'à dévoiler les flatteurs projets d'un ministre, le seul peut-être qui depuis quinze ans se soit inquiété de la gloire des lettres et du sort des écrivains en France ! Ce crime est impardonnable, il n'est pas plus permis de raconter au public les choses confidentielles que vous a dites à vous seul un prince dans son palais, un ministre dans son salon, que de répéter à tout le monde les choses aimables que daigne vous dire une jolie femme dans son boudoir ; on ne doit pas plus compromettre ses protecteurs que ses protectrices.

On ne doit pas compromettre, non plus, ses confrères ; et quand on est, comme Alexandre Dumas, un des maréchaux de la littérature, on devrait se soucier un peu plus de la dignité du corps littéraire qu'on représente. Les imbéciles et les niais sont si contents quand par hasard un homme d'esprit se fourvoie ; ces petits écrivains qui payent bien cher le libraire qui consent à les éditer sont si envieux des grands auteurs véritables que les éditeurs payent bien cher ; ceux qui se chauffent de leurs livres sont si malveillants pour ceux qui se nourrissent de leurs œuvres ! Fallait-il donc donner à tant de sots cette joie, de déclarer de belles pages une marchandise, et faire croire à tous ces Trissotins inconnus que leurs ouvrages sont littéraires parce que le commerce n'en veut pas ! On a trouvé M. Dumas bien orgueilleux, nous l'avons trouvé bien humble. Il parle de lui comme d'un fabricant. La prodigieuse quantité de ses volumes, c'est là seulement ce qui le rend fier. Il se pose comme un géant de parade qui écrit avec une plume de sept lieues.

Lui, le grand artiste, le poète, l'historien de *Gaule et France*, l'auteur de *Charles VII*, de *Christine* et de *Caligula*, il s'oublie ; il n'admire plus en lui que la quantité et la rapidité ; de la qualité, il ne s'inquiète guère ; du soin qu'il apporte à écrire tous ses ouvrages, il ne vous

dit rien, et le public, qui entend ce géant extraordinaire vanter uniquement ses tours de force, parler sans cesse des poids énormes qu'il soulève, des barres de fer qu'il fait plier, des solives qu'il porte sur ses épaules sans fléchir, le public fait comme lui, il oublie l'artiste, et il n'aperçoit plus derrière cet être bizarre et fantastique qui lui jette de la poudre aux yeux, qui l'éblouit de faux prodiges; il n'aperçoit plus le prodige véritable, le génie puissant, le talent sérieux. N'est-ce pas qu'on est bien modeste de se poser en *entrepreneur de feuilletons* quand on est écrivain du premier ordre, et que nous avons bien raison de reprocher à Alexandre Dumas, malgré tout son orgueil, son étrange humilité?

Toutefois, nous sommes juste, et nous reconnaissons que, dans ses erreurs, M. Dumas a plus d'une bonne et belle excuse. Il a d'abord la fougue de son imagination, la fièvre de son sang naguère africain; et puis il a une excuse que tout le monde n'a pas, il a le vertige de sa gloire. Nous voudrions bien vous voir, vous autres, gens raisonnables, au milieu du tourbillon qui l'emporte; nous voudrions bien savoir quelle figure vous feriez si l'on venait tout à coup vous offrir trois francs la ligne de vos pattes de mouches ennuyeuses! Oh! que vous seriez insolents! Quels airs superbes vous prendriez! quel délire serait le vôtre! Soyez donc plus indulgents pour des égarements d'esprit, pour des transports d'orgueil que vous ne connaissez pas et que vous ne pouvez pas comprendre.

Mais si nous trouvons des excuses aux étourderies d'Alexandre Dumas, nous n'en trouverons pas, nous, à l'attaque faite contre lui, à la Chambre des Députés, par M. le marquis de Castellane. En effet, ni la fougue de l'imagination, ni la fièvre du sang africain, ni le vertige de la gloire, ne peuvent expliquer cet étrange oubli des convenances chez un homme si bien né, si bien élevé, et qui appartient au monde le plus distingué de Paris. *Entrepreneur de feuilletons!* Que le vulgaire dise cela, c'est possible; le vulgaire croit que celui qui écrit beau-

coup écrit mal ; le vulgaire, à qui tout est difficile, a horreur de toutes les facilités. Les ouvrages nombreux lui semblent toujours des œuvres de pacotille, et comme il n'a pas le temps de lire tous les romans nouveaux qu'Alexandre Dumas trouve le temps de publier, il croit que ceux qu'il a lus sont les seuls ravissants ; que tous les autres sont détestables, et il s'explique sa merveilleuse fécondité par une imaginaire médiocrité. Que le vulgaire ne comprenne pas les facultés surprenantes de l'intelligence, c'est tout simple, c'est dans l'ordre ; mais qu'un jeune député, qui passe pour un homme d'esprit, se mette sans réfléchir du parti du vulgaire, et s'en vienne inutilement attaquer à la tribune un homme d'un talent incontestable, d'une célébrité européenne, sans s'être rendu compte de la valeur de cet homme extraordinaire, sans avoir étudié la nature de son talent, sans savoir s'il méritait littérairement le surnom cruel qu'il lui plaisait, dans son ironie, de lui octroyer, c'est une imprudence dont nous sommes encore étonné. C'est *ému* que nous devrions dire.

Depuis quand fait-on un crime au talent de sa facilité, si cette facilité ne nuit en rien à la perfection de l'œuvre ! Quel cultivateur a jamais reproché à la belle Égypte sa fécondité ; qui donc a jamais critiqué ses moissons pour leur maturité précoce, et refusé ses blés superbes, sous prétexte qu'ils avaient germé, poussé, verdi, grandi, mûri en quelques heures ? De même qu'il y a des terres favorisées, il y a des natures privilégiées ; on n'est pas coupable parce qu'on est doué injustement ; le tort, ce n'est pas de posséder ces dons précieux, c'est d'en abuser ; et d'ailleurs pour les artistes sincères qui commentent Alexandre Dumas et qui ont étudié son merveilleux talent avec l'intérêt que tout savant physiologiste doit à tout phénomène, cette étourdissante facilité n'est plus un mystère inexplicable.

Cette rapidité de composition ressemble à la rapidité de locomotion des chemins de fer, toutes deux ont le même principe, les mêmes causes : une extrême facilité obtenue

par d'immenses difficultés vaincues. Vous faites soixante lieues en trois heures, ce n'est rien, et vous riez d'un si prompt voyage ; mais à quoi devez-vous cette rapidité du voyage, cette facilité du transport ? A des années de travaux formidables, à des millions dépensés à profusion et semés tout le long de la route aplanie, à des milliers de bras employés pendant des milliers de jours à préparer pour vous la voie. Vous passez, on n'a pas le temps de vous voir ; mais pour que vous puissiez passer un jour si vite, que de gens ont veillé, surveillé, pioché, bêché. Que de plans faits et défaits ! que de peine, que de souci a coûté ce trajet si facile que vous parcourez, vous, en quelques moments, sans souci et sans peine !... Eh bien ! il en est ainsi du talent d'Alexandre Dumas : chaque volume écrit par lui représente des travaux immenses, des études infinies, une instruction universelle. Alexandre Dumas n'avait pas cette facilité-là il y a vingt ans, c'est qu'il ne savait pas ce qu'il sait. Mais depuis ce temps, il a tout appris et il n'a rien oublié ; sa mémoire est effrayante, son coup d'œil est infallible ; il a pour deviner, l'instinct, l'expérience, le souvenir ; il regarde bien, il compare vite, il comprend involontairement ; il sait par cœur tout ce qu'il a lu, il a gardé dans ses yeux toutes les images que sa prunelle a réfléchies ; les choses les plus sérieuses de l'histoire, les plus futiles des mémoires les plus anciens, il les a retenues ; il parle familièrement des mœurs de tous les âges et de tous les pays ; il sait le nom de toutes les armes, de tous les vêtements, de tous les meubles que l'on a faits depuis la création du monde, de tous les plats que l'on a mangés, depuis le stoïque brouet de Sparte jusqu'au dernier mets inventé par Carême ; faut-il raconter une chasse, il connaît tous les mots du *Dictionnaire des Chasseurs* mieux qu'un grand veneur ; un duel, il est plus savant que Grisier ; un accident de voiture, il saura tous les termes du métier comme Binder ou comme Baptiste. Quand les autres auteurs écrivent, ils sont arrêtés à chaque instant par un renseignement à chercher, une indication à demander, un doute, une ab-

sence de mémoire, un obstacle quelconque ; lui n'est jamais arrêté par rien ; de plus, l'habitude d'écrire pour la scène lui donne une grande agilité de composition. Il dessine une scène aussi vite que Scribe chiffonne une pièce. Joignez à cela un esprit étincelant, une gaiété, une verve intarissables, et vous comprendrez à merveille comment, avec de semblables ressources, un homme peut obtenir dans son travail une incroyable rapidité, sans jamais sacrifier l'habileté de sa construction, sans jamais nuire à la qualité et à la solidité de son œuvre.

Et c'est un pareil homme qu'on ose appeler *un monsieur* ! Mais un monsieur, c'est un inconnu, un homme qui n'a jamais écrit un bon livre, qui n'a jamais fait une belle action ni un beau discours, un homme que la France ignore, dont l'Europe n'a jamais entendu parler. Certes, M. Dumas est beaucoup moins un marquis que M. de Castellane, mais M. de Castellane est beaucoup plus un monsieur qu'Alexandre Dumas.

Maintenant, attaquons la *Presse* pour la façon peu courtoise dont elle a raconté la grande affaire Normanby. Blâmer ce qui se dit tout haut, c'est le droit des critiques et des publicistes ; mais révéler des secrets de situation, des intérêts de ménages, ce n'est plus de la discussion, c'est de la personnalité, et c'est toujours une maladresse que de rendre intéressants par ses attaques les gens dont on veut faire justice par ses épigrammes. Voulez-vous être fort dans votre blâme, maintenez-vous dans votre droit ; voulez-vous être cruel, soyez juste.

Le bal de l'ambassade d'Autriche était magnifique : il était divisé par étages ; il y avait tout un étage où l'on dansait et tout un étage où l'on mangeait ; il y avait des avenues de convives, le long des bibliothèques, qui faisaient un effet superbe ; c'était babylonien.

Le bal costumé donné par M^{me} de Ger... était aussi très-brillant ; là force marquis et marquises ; deux quardrilles de mousquetaires se faisaient admirer ; le premier était composé de très-jeunes gens, on les appelait les Mousquetaires d'Alexandre Dumas ; le second était com-

posé de personnages moins jeunes, un méchant les a intitulés : "Vingt Ans après !" Cette malice est de monsieur... Ne me nommez pas !

M^{me} ÉMILE DE GIRARDIN.

LE BUSTE.

L

Si vous avez de bonnes jambes et *si les voyages au long cours*^a ne vous font pas peur, nous irons de notre pied jusqu'au château du marquis de Guéblan. Il est situé à six grands kilomètres de Tortoni, plus loin que la rue Mouffetard, plus loin que les Gobelins et le Marché aux chevaux, dans ces régions ouvrières où *la Bièvre*^b promène son filet d'encre. Cependant il est dans l'enceinte de la ville, et le vin qu'on y boit a payé l'entrée. C'est un palais contemporain du premier empire, construit par Fontaine, dans le style grec, et entouré de la colonnade indispensable. Son premier emploi fut de loger les plaisirs d'un fournisseur enrichi aux armées : on l'appelait alors la Folie-Sirguet. Il fut inauguré en 1804 par la belle Thérèse Cabarrus, qui n'était point encore comtesse de Caraman, et qui n'était plus M^{me} Tallien. En 1856, la Folie-Sirguet est une des plus belles villas qui se rencontrent dans l'intérieur de Paris : elle a pour jardin un parc de *vingt hectares*^c où l'on chasse le lapin, le faisan, et même, en se serrant un peu, le chevreuil. La pièce

^a Long journeys (properly long sea-voyages; the contrary to *cabotage*, which means coasting).

^b A little stream running

through the south-west corner of Paris, in the vicinity of the Gobelins.

^c About thirty acres.

d'eau renferme de magnifiques échantillons de tous les poissons d'Europe, sans excepter le silure. La pêche et la chasse! que peut-on désirer de plus? N'est-ce pas, en deux mots, la campagne à Paris? Les dedans du château sont grandioses, comme on les aimait autrefois, et élégants comme on les préfère aujourd'hui. Le luxe mignon de 1856 se joue à l'aise dans les vastes salles de 1804. Je n'ai vu que l'appartement de réception, c'est-à-dire le rez-de-chaussée, et j'en suis sorti émerveillé. La salle à manger, lambrissée de vieux chêne noir et luisant, s'ouvre d'un côté sur la salle de billard, la salle d'armes et le fumoir; de l'autre, sur une enfilade de salons très-riches et du meilleur goût. Un seul a conservé sa décoration primitive, les fauteuils à tête de sphinx¹ et les chaises en forme de lyre: il est placé entre un boudoir Pompadour et un salon chinois dont les meubles, les tapis, le lustre, la tenture et même les tableaux sont rapportés de Macao. Tous les plafonds sont peints à fresque ou tendus de vieilles tapisseries. Le salon russe, encombré de meubles confortables, est revêtu d'un lierre qui s'enroule autour des glaces et fait aux tableaux comme un second cadre de verdure. Je me suis reposé avec délices dans une belle salle pavée en mosaïque, peinte du haut en bas par Hamon, et décorée dans le goût élégant des maisonnettes de Pompéi. On s'y croirait au pied du Vésuve, si l'on n'apercevait dans la pièce voisine un énorme puff de tapisserie, couronné par un groupe de Pollet.

¹ sphinx-headed.

Cet appartement hospitalier s'ouvre à l'art de toutes les nations et de tous les siècles: il accueille également la peinture charnue de Rubens et les poétiques rêveries d'Ary Scheffer; on y voit un paysage de Gustave Doré à quatre pas d'une marine du Lorrain; les nymphes joyeuses de Clodion semblent y sourire aux lions de Barye et le *Don Juan naufragé* de Daniel Fert se cramponne à la roche humide, sans faire lever les yeux à la *Pénélope* de Cavelier.

Le premier étage comprend les appartements du marquis, de sa sœur et de sa fille, et je ne sais combien de

chambres d'amis. Le château est si loin de tout, qu'on y dîne rarement sans y coucher, quoique M. de Guéblan ait fait faire deux omnibus pour ramener ses convives à Paris.

M. de Guéblan est un gentilhomme comme on n'en voyait pas il y a cent ans, comme on en voit peu, même de nos jours. Je m'empresse de vous dire que sa noblesse est de bon aloi, et que ses titres ne sortent point d'une de ces petites officines souterraines qui sont moins rares qu'on ne le pense. Nous avons des faux-monnayeurs de noblesse qui prélèvent un revenu sur la sottise et la vanité de leurs contemporains ; mais les Guéblan n'ont rien à démêler avec l'industrie de ces messieurs : ils datent de saint Louis. Ils ont faits les deux dernières croisades ; ils ont porté les armes de père en fils, jusqu'à la Révolution, et ils n'ont pas émigré : ce que je loue. Par un hasard dont l'histoire offre peu d'exemples, le sang de cette noble famille *ne s'est point appauvri*¹, et le dernier des Guéblan pourrait se mesurer en champ clos avec ses ancêtres. Il est grand, large, vigoureux, haut en couleur, et de force à porter la cuirasse. Il tire l'épée comme un mousquetaire, monte à cheval comme un réître, mange comme un lansquenet et boit comme M. de Bassompierre. Ses cinquante ans ne lui pèsent pas plus qu'une plume. Du reste, il porte fièrement son nom ; il n'est pas fâché d'être fils de quelqu'un ; il lit volontiers l'histoire de France et met à part tous les livres qui parlent de sa famille ; il conserve son honneur avec un soin jaloux ; il est plein de droiture ; il sait donner, prêter et perdre son argent ; bref, il a le cœur noble. Si vous trouvez dix hommes plus aristocrates que lui entre le quai d'Orsay et la rue de Vaugirard, vous aurez de bons yeux.

¹ has not
improved.
rished.

Mais que dirait Guéblan I^{er}, écuyer de la reine Blanche, s'il pouvait ressusciter dans le cabinet de son arrière-neveu ? Il s'écrierait en se frottant les yeux : " Oh ! oh ! le monde est devenu beau fils, depuis ma connaissance première ! Il me semble, marquis, que vous gagnez de l'argent."

Le grand mot est lâché ; je peux tout vous dire : le marquis gagne énormément d'argent. Il fait ses affaires lui-même, il n'a pas d'intendant, il n'est volé par personne, il ne se ruine pas plus que le dernier des bourgeois, et il travaille comme un prolétaire, à doubler son revenu. Et comment ? En tout honneur, je vous supplie de le croire. Le marquis a passé deux ans à l'École polytechnique, trois ans à l'École des ponts et chaussées ; il a pris des leçons d'agriculture à Grignon ; il va souvent écouter les professeurs des arts et métiers. Il suit pas à pas les progrès de la science, et il en fait son profit. Autant ses ancêtres auraient été honteux de savoir, autant il serait humilié si on le prenait en flagrant délit d'ignorance. C'est lui qui a drainé le premier champ en Normandie, et il a triplé la valeur de ses terres. Il a établi, à vingt kilomètres de Lisieux, une fabrique de tuyaux de drainage qu'il livre à ses voisins avec un bénéfice de 75 %. Il a acheté une des premières machines à battre¹ qui se soient vendues² en France, et il l'a perfectionnée. Il songe à acclimater le ver à soie du chêne dans ses forêts de Bretagne, il fabrique de l'opium indigène dans sa propriété de Plessis-Piquet ; avant cinq ans, il en exportera en Chine.

La pisciculture a quadruplé le produit de ses étangs du département de l'Ain ; ses vignes de Langres, qui n'avaient jamais donné qu'une *piquette*^a médiocre, fournissent aujourd'hui un vin de Champagne estimé, qui vient en troisième ligne après les marques de M^{me} Cliquot et des frères Ruinart. Je parierais que vous avez goûté de ses ananas. Il en livre pour 4000 francs par an au commerce de Paris : les restes de sa table ! Ce gentilhomme bourgeois, très-superbement gentilhomme et très-spirituellement bourgeois, ne dédaigne pas d'imprimer ses armoiries sur le blé qu'il récolte et le vin qu'il fabrique. Si ses aïeux y trouvaient à redire, il leur répondrait en bon français : " Nous sommes au XIX^e siècle,

¹ thresh-
ing.
² have
been
sold.

^a A name given to any poor sour wine.

¹ break
down.

² is as
grateful
towards
him.

la vie est chère, on a découvert des mines d'or ; ce qui coûtait cent francs de votre temps en vaut mille aujourd'hui, les plus grandes fortunes *se défont*¹ en cinquante ans ; le droit d'aînesse est aboli, et pour que mes petits-fils aient un peu d'argent, il faut que j'en gagne beaucoup." Il pourrait ajouter que la France *lui sait autant de gré*² de ses conquêtes pacifiques que de vingt coups de lance reçus en bataille rangée, car il est officier de la Légion d'honneur sans avoir gagné la moindre épaulette.

Ses ancêtres, qui ne portaient la plume qu'à leur chapeau, ne seraient pas médiocrement surpris de lire les livres qu'il a signés. Le dernier en date (Paris, 1854, chez Dentu) a pour titre : "DU PETIT BÉTAIL, *traité comprenant l'éducation des lapins russes et des poules cochinchinoises.*" Et pourquoi pas ? Le vieux Caton a bien légué à son fils et à la postérité une recette pour faire la soupe aux choux ! Le marquis de Guéblan, qui écrit fort proprement sa langue, est membre de la Société des gens de lettres ; il en était questeur vers 1850. Les écrivains et les artistes ont toujours trouvé en lui un protecteur sans morgue et un créancier sans mémoire. Il a pour eux des bontés, et, ce qui vaut mieux, des égards. Je pourrais citer un peintre qu'il a littéralement retiré de la Seine, et deux romans qui n'auraient jamais été publiés sans lui. Quel beau dîner il nous a offert à la fin de décembre ! J'espère cependant que vous me dispenserez de transcrire ici la carte des trois services.

Les propriétés immenses qui rapportent à M. de Guéblan un demi-million par année ne sont pas précisément à lui. Elles appartiennent à sa sœur et à sa commensale, M^{me} Michaud. Le marquis s'est marié fort jeune à une demoiselle noble qui l'a laissé veuf avec dix mille francs de rente et une fille à élever. Vers la même époque, sa sœur épousa un démolisseur de châteaux, un chevalier de la bande noire, dont la profession était d'abattre des chênes pour faire des bûches, et de défricher les parcs pour planter des légumes. Cet honnête industriel mourut deux ans après M^{me} de Guéblan. Sa

veuve, riche et sans enfants, remit toutes ses affaires aux mains du marquis en lui disant : " Administre mes biens, j'élèverai ta fille ; tu me serviras de fermier, je te servirai de gouvernante." Marché fait, on s'établit dans le beau château que M. Michaud n'avait pas eu le temps de démolir. En travaillant pour sa sœur, M. de Guéblan s'occupait de sa fille, puisque Victorine était l'unique héritière de M^{me} Michaud.

C'est une excellente femme que cette M^{me} Michaud, mais originale ! En la plaçant dans un musée, on ne ferait que lui rendre justice. D'abord, elle est presque aussi grande que son frère, c'est-à-dire qu'avec un peu plus de moustaches, elle serait un cent-garde très-présentable. Ses mains et ses pieds sont terribles : nous préserve le ciel de recevoir un soufflet de sa main ! et si elle meurt debout, comme je le prévois, il faudra quatre hommes pour la coucher dans la bière. Du reste, elle est charpentée aussi solidement qu'un drame de Frédéric Soulié, et sa tête n'est pas laide. Elle a le nez arqué, la bouche fière et des dents blanches qui ne lui ont rien coûté. Un double menton adoucit la sévérité de ses traits. Ses cheveux sont tout gris, quoiqu'elle ait à peine quarante ans ; mais cette nuance lui va bien, et elle l'exagère en mettant de la poudre. Ses épaules sont de celles qu'on peut montrer ; aussi la verrez-vous décolletée dès quatre heures du soir. Ce n'est pas qu'elle veuille plaire à personne : elle s'habille pour elle, et cela se voit assez. L'opinion des autres lui est tellement indifférente, qu'elle ne fait rien qu'à sa tête et ne se met jamais qu'à sa mode. Elle coupe ses robes elle-même et paye double façon à la couturière pour être vêtue à sa fantaisie. Lorsque M^{me} Ode lui apporte un chapeau neuf, son premier soin est de le défaire. Sous ses mains redoutables un petit chef-d'œuvre de goût est bientôt transformé en guenille : c'est l'affaire de deux coups de ciseaux et de trois coups de poing. Lorsqu'elle reçoit chez elle, c'est dans des toilettes inexplicables, que Champollion lui-même ne déchiffrerait pas. Je l'ai vue coiffée d'une écharpe en crêpe de Chine,

avec des fleurs naturelles semées çà et là, et des dentelles de toute provenance, blanches et rousses, lourdes et légères, point de Venise et point d'Angleterre, le tout fagoté à grand renfort d'épingles, et dans un si beau désordre qu'une chatte n'y aurait pas retrouvé ses petits. Chère M^{me} Michaud ! ses armoires sont un capharnaüm de chiffons magnifiques que nulle femme de chambre n'a jamais pu mettre en ordre ; et son esprit ressemble un peu à ses armoires. La faute en est sans doute à la famille de Guéblan, qui pensait qu'un homme n'en sait jamais trop, mais qu'une femme en sait toujours assez. Non-seulement M^{me} Michaud est rebelle aux lois les plus paternelles de l'orthographe, mais elle a le malheur d'écorcher autant de mots qu'elle en prononce. C'est une infirmité dont son mari ne s'est jamais aperçu, et pour cause ; son frère y est si bien accoutumé qu'il ne s'en aperçoit plus. Heureusement elle parle si vite, qu'on a rarement le temps de l'entendre ; elle conte vingt choses à la fois, sans lien, sans ordre, sans transition ; elle ne sait le plus souvent ni ce qu'elle dit, ni ce qu'elle fait, ni ce qu'elle veut ; bonne femme du reste, et qui se serait ruinée vingt fois sans l'autorité de son frère. Tantôt prodigue, tantot avare ; aujourd'hui payant sans marchander, demain marchandant sans payer ; allumant un billet de cent francs pour ramasser un sou, et querellant toute la maison pour une allumette ; refusant du pain à un pauvre, parce que la mendicité est interdite, et jetant un louis à un chien affamé qui cherche un os dans un tas ; pleine de respect pour son frère, et guettant toutes les occasions de le faire enrager ; passionnément dévouée à sa nièce, et pressée de s'en défaire par un mariage : telle était, au mois de juin 1855, la sœur de M. de Guéblan et la tante de M^{lle} Victorine.

On s'étonnera peut-être qu'un homme de grand sens comme M. de Guéblan ait confié son enfant à une institutrice aussi déraisonnable. Mais le marquis a trop d'affaires pour méditer le traité de Fénelon *sur l'Éducation des filles*, et d'ailleurs on doit un peu de condescen-

dance à une parente qui personnifie en elle une dizaine de millions. Enfin M. de Guéblan se persuade, à tort ou à raison, que le vrai précepteur d'une femme est son mari. Il sait que Victorine n'apprendra pas au château tout ce qu'elle devrait savoir, mais il est sûr qu'elle ne saura rien de ce qu'elle doit ignorer. Plein de cette confiance, il dort sur les deux oreilles.

Le fait est que M^{me} Michaud n'a donné à sa nièce que des maîtres de soixante ans sonnés ; je n'excepte pas le maître de danse. De tous les auteurs qu'elle lui a permis, le plus dangereux est Sir Walter Scott, traduit par Defauconpret. Elle y a joint *Numa Pompilius* et les œuvres complètes de Florian, *la Case de l'oncle Tom*, quelques-uns des petits chefs-d'œuvre de Dickens, cinq ou six volumes de M^{me} Cottin, et un choix de romans de chevalerie qui ont charmé l'enfance de M^{me} Michaud et qui n'attristent pas la jeunesse de Victorine.

La belle héritière a seize ans tout au plus. C'est une enfant, mais une enfant de la plus belle venue, grande, bien faite, et dans le plein de ses charmes. Je confesse que ses joues sont un peu trop roses : sa figure ressemble à une pêche en septembre. Ses mains sont tout à fait rouges ; mais l'écarlate des mains ne messied pas aux jeunes filles. Elle a les dents un peu trop courtes : c'est un genre de laidetude que j'apprécierais assez. Sa bouche est moitié chair et moitié perle, un mélange charmant de pulpe transparente et de nacre étincelante : aimez-vous les grenades ? Son pied n'est pas ce qu'on appelle un petit pied : une Chinoise n'en voudrait pas, et les mandarins lettrés n'écriraient pas des vers à sa louange ; mais il est mince, cambré et d'une exquise élégance ; la semelle de ses bottines a tout juste les dimensions d'un biscuit à la cuiller. Ne craignez pas que Victorine atteigne jamais les proportions colossales de sa terrible tante : elle tient de sa mère, qui était blonde et délicate, et qui est morte phthisique. Lorsqu'on veut savoir combien durera la beauté d'une fille, il est prudent de regarder le portrait de sa mère.

Cette enfant, fort séduisante par le dehors, est pourvue d'une âme inexplicable. Elle parle rarement, peut-être parce qu'on ne la questionne jamais. Son père n'a pas le temps de causer avec elle, et M^{me} Michaud, qui cause avec tout le monde, se fait toujours la part du lion. Les hommes qui viennent au château sont trop de leur siècle pour s'amuser à déchiffrer l'esprit d'une petite fille. Enfin, elle n'a pas d'amie de pension, n'ayant jamais été mise en pension. On la croit un peu sotte, parce qu'elle a contracté l'habitude du silence ; mais son cœur chante en dedans. Une jeune fille qui se tait est comme une volière dont les portes sont fermées. Approchez-vous tout près, vous n'entendez rien. Appliquez votre oreille à la porte, pas un murmure. Ouvrez ! il s'élève un concert de gazouillements frais et sonores qui remplit les airs et monte jusqu'au ciel. Lorsque Victorine s'en allait dans le parc, un livre à la main, sous l'escorte de sa femme de chambre, ou du vieux Perrochon, M^{me} Michaud disait en la suivant des yeux : "Pauvre petite ! elle ne dit rien, mais je veux que le loup me croque si elle en pense davantage." M^{me} Michaud ne soupçonnait pas que sa nièce, à force de lire dans les livres et en elle-même, se substituait à l'héroïne de tous ses romans, et qu'elle avait déjà couru plus d'aventures que la belle Angélique et M^{me} de Longueville.

Le jour où commence cette histoire, M. de Guéblan courait à Lisieux pour se reposer d'un voyage à Nantua. M^{me} Michaud était sortie comme une flèche en disant : "J'ai de l'argent mignon¹, j'ai touché l'évidente² de mes actions des Quatre-Canaux ; je vais me commander un *busc*³ à Paris !" Victorine, suivie de Perrochon, mais à distance respectueuse, s'était avancée jusqu'à l'extrémité du parc, vers le boulevard extérieur, dans un endroit où le mur de clôture est remplacé par un saut de loup large de quatre mètres. Elle s'était assise, comme une héroïne de roman, à l'ombre d'un vieil arbre, célèbre dans les chansons du xv^e siècle sous le nom du *Chêne rond* :

¹ spare money.

² la divendende (vulg.).

³ buste (vulg.).

Le seigneur tient sa justice
 Sous le chêne rond ;
 Répondez sans artifice,
 Tout rond, rond, rond !

On y boit et on y mange
 Sous le chêne rond ;
 On y danse le dimanche !
 En rond, rond, rond !

Je vous fais grâce des autres couplets. La romance en a neuf fois neuf, tous aussi poétiques et aussi richement rimés. M^{lle} de Guéblan tira de sa poche un petit livre à tranche rouge relié aux armes de sa famille, et intitulé : “*Histoire véridique des aventures merveilleuses de l'incomparable Atalante.*”

Elle chercha le signet, et reprit sa lecture au point où elle l'avait laissée *la veille*¹ :

¹ the day before.

“ Or sachiés que la saige et subtive princesse fut requise en mariaige par le filz puiné du roi des Daces et par le caliphe de Schiraz.” ‘Pauvre moi !’ dit Victorine. ‘Je voudrais bien ne choisir ni l’un ni l’autre. Mais que dirait la reine du pays de Michaud ?’ Elle poursuivit : “ Et moult se douloyt la belle Atalante, et n’avoit nul soulas en ce monde, d’autant que le caliphe estoit d’estrangere visaige, car il avoit le nez court et large et les oreilles si très-grandes comme les mamielles d’ung vau.” ‘Bon !’ fit-elle : ‘M. Lefébure, le candidat de mon père ! Voyons l’autre :’ “ Et le prince des Daces estoit chetif de son corps et pasle de son visaige, comme qui auroit eue et non sang dans les venes.” ‘Eh mais, il ne ressemble pas médiocrement à M. de Marsal, le protégé de ma tante. Écoutons un peu ce qui en arriva :’ “ A tant commencerent les joustes, et devoient ces deux seigneurs courir l’ung contre l’autre à qui auroit la princesse. Et lors la princesse et plusieurs aultres dames furent montées sur eschafaulz moult noblement parés de drap battu en or, perles et pierres pretieuses. Mais devant que les princes rivaux ne vinssent aux mains, entra dans la lice un chevalier richement aorné, et de blanc tout couvert,

lequel leur dit: 'Point ne mettez vos lances en arroy que je ne vous aye défaits l'ung et l'autre, et bouttés en terre tout à plat.' Et ce disant, sa voix estoit si rude que chevaliers et chevaulx tressaillirent de grand-peur; mais non la princesse. Et incontinent le chevalier aux blanches armes courut sus au caliphe de Schiraz, et du premier poindre qu'il fit à son cheveu il le ferit de telle force que le pauvre caliphe ne sceut si il estoit jour ou nuyt. Ce que voyant le chevalier se tourna contre le prince des Daces en reboutant son espée au fourel, et le print parmy le corps et le tira hors de son cheveu, et le jeta si roidement encontre la terre *que peu faillist qu'il ne lui crevast* * son cœur ou son ventre. Et les dames battirent des mains; et leur sembloit-il que le chevalier aux blanches armes fust aussi beau que l'archange Gabriel. Lors vint le noble chevalier vers l'eschafaulz des dames, et mit un genouil en terre devant la belle Atalante, disant: 'Dame, je suis le prince de Fer; et, comme au feu le fer se laisse fondre, ainsi faict mon cœur à la flamme de vos yeux.' "

Atalante — je veux dire Victorine — continua sa lecture en fermant les yeux. La journée était lourde; et la chaleur de juin se glissait en rampant sous les grands arbres du parc. La jolie lectrice touchait à cet instant délicieux où la veille et le sommeil, la rêverie et le rêve, le mensonge et la réalité semblent se donner la main. Elle voyait le gros M. Lefébure, avocat à la cour d'appel, emmaillotté dans une lourde cuirasse, sous laquelle passait un pan de robe noire, et coiffé d'une marmite dont les anses étaient figurées par ses oreilles. Un peu plus loin, M. le vicomte de Marsal, pâle et blême, faisait la

* He was well nigh bursting his... (little wanted but that...). Now the words would be spelt: *Peu faillit qu'il ne lui crevât*. In this real or imitated passage of old French, it would be well to observe the use of the letters *l*, *n*, *s* in such words as *eschafaulz*,

for *échafauds*; *print*, for *prit*; *pasle*, *faillist*, for *pâle*, *faillit*; *crevast*, for *crevât*; *genouil*, for *genou*. The *x*'s and *z*'s for the plural of nouns. Old words, like *moult*, much; *se douloyt*, lamented; *ferit*, struck; *pauvre*, poor; *wretched*; *boutter*, to lay or put.

plus piteuse grimace à travers la visière d'un casque empanaché. Elle apercevait aussi le prince de Fer, mais sans pouvoir découvrir sa figure, qu'il tenait obstinément cachée.

"Ne le verrai-je donc jamais ?" demandait-elle. "Il est temps qu'il se hâte, s'il veut me délivrer du caliphe Lefébure et du prince de Marsal. Je l'ai déjà bien assez attendu."

Et dans son demi-sommeil, elle murmurait le refrain d'une ronde paysanne qu'elle avait apprise dans son enfance :

"Ah ! j'attends, j'attends, j'attends !
Attendrai-je encore longtemps ?"

Tout à coup il lui sembla qu'une fusée passait devant ses yeux. Un grand jeune homme à barbe noire avait franchi d'un bond le saut-de-loup, et était venu tomber devant elle. Elle se leva en sursaut, tandis que Perrochon accourait de ses vieilles jambes. Sa première idée fut qu'il lui était enfin permis de voir la figure du prince de Fer. Elle balbutia quelques paroles incohérentes :

"Prince... mon père... vos rivaux... la reine du pays de Michaud..."

Le jeune homme salua poliment et lui dit :

"Pardonnez-moi, mademoiselle, d'entrer chez vous comme une bombe à Sébastopol. J'ai sonné un quart d'heure à une vieille grille qui est probablement condamnée, et, faute de pouvoir trouver la porte, j'ai pris au plus court. Je me nomme Daniel Fert et je viens pour le buste de M^{me} Michaud."

II.

J'ai connu, il y a treize ou quatorze ans, un petit Espagnol que ses parents avaient envoyé à l'institution M***. C'est la mieux disciplinée de toutes les maisons qui entourent le *lycée Charlemagne*.^a Aucun livre nou-

^a One of the public schools in Paris.

¹ stitched in a cover of yellow paper.

veau n'y pénètre en contrebande ; tout volume *broché en jaune*¹ est sévèrement consigné à la porte, et les élèves y lisent en récréation les tragédies de Racine les moins légères, et les oraisons funèbres de Bossuet les moins frivoles. Le jeune *Madrilène*^a s'ennuyait comme à la tâche, et effaçait les jours un à un sur son petit calendrier. Un de nos camarades, touché de sa peine, lui demanda :

"Pourquoi le temps te semble-t-il si long ? Est-ce ta famille que tu regrettes, ou simplement ta patrie ?"

"Ni l'une ni l'autre," répondit l'enfant. "J'ai commencé, dans un journal de Madrid, la lecture d'un roman admirable, et j'attends à retourner en Espagne pour lire la fin. Dans trente mois et dix-sept jours !"

"Et comment est-il intitulé, ton roman espagnol ?"

"*Los Tres Mosqueteros*, les Trois Mousquetaires."

Je ne sais pourquoi cette anecdote me revient en mémoire toutes les fois que je parle de Daniel Fert. C'est peut-être parce que Daniel ressemble à un mousquetaire égaré dans le *xix^e* siècle. Mettez ensemble la tournure de d'Artagnan, la fierté d'Athos, la vivacité d'Aramis, et un peu de la naïveté de Porthos, et vous aurez une idée assez exacte du jeune sculpteur. Sa personne haute et svelte a l'apparence d'un ressort d'acier ; il a le jarret nerveux, le bras puissant, la taille *cambrée*^b, et la moustache en croc. Ses grands yeux bleus, s'enchâssent dans deux orbites bronzées, sous des sourcils du plus beau noir. Son front, large, saillant et poli, est couronné d'une ample chevelure admirablement plantée, qui se rejette en arrière comme la crinière d'un lion. Ajoutez un cou blanc comme l'ivoire, des dents nacrées, riantes, et qui semblent heureuses de vivre dans une jolie bouche ; le nez long et mince de François I^{er}, des mains d'enfant, un pied de femme, voilà, je pense, un héros de roman assez présentable. Et pourtant ceci n'est pas un roman.

^a Madrid boy.

^b An upright figure (hollow-backed). *Cambré* means arched

in or out; applied to the foot or the waist, it is a beauty).

Cet homme ainsi bâti est compatriote du petit vin d'Arbois, et fils d'un vigneron sans vignes qui travaillait à la journée. A quatre ans, Daniel courait pieds nus sur la route, glanant çà et là le fumier des chevaux et demandant un sou aux voyageurs de la diligence. A douze ans, il cassait des pierres comme un homme ; à quinze, il maniait la serpe et portait la hotte en vendange. L'ambition le fit entrer chez un maître marbrier de Besançon, qui lui confia d'abord des dalles à polir, puis des épitaphes à graver, puis des monuments à sculpter. Il avait du goût et de l'adresse : On devina qu'il pourrait remporter le *grand prix de Rome*^a et illustrer son département. Le conseil général prouva sa munificence en l'envoyant à Paris avec une pension de 600 francs. Il partit avec sa mère : son père venait de mourir. M^{me} Fert, vieille avant l'âge, comme toutes les femmes de la campagne, mais forte et patiente, se fit la ménagère de son fils. Daniel fut assidu à l'École des beaux-arts, et gagna quelque argent dans ses loisirs. Il faisait de l'art le matin, du métier le soir. Après avoir travaillé d'après l'académie^b, il dessinait des ornements ou ébauchait¹ des ^{rough-} ^{mo-} ^{delled.} sujets de pendules. En 1853, à l'âge de vingt-cinq ans, après deux entrées en loge^c, il renonça spontanément au grand prix, et renvoya les 600 francs qu'il recevait de Besançon. "Décidément," dit-il à sa mère, "je suis trop grand pour me remettre à l'école; et, d'ailleurs, que deviendrais-tu sans moi ?" Il était arrivé, non sans peine, à gagner sa vie, et il avait plus de talent que d'argent. Ses bustes et ses médaillons sont d'un travail fin et serré,

^a A prize contended for in Paris by students at the Ecole des beaux-arts, a branch of the Academy, and which consists in the successful candidate being sent to Rome free of expense to finish his studies.

^b Studied from the figure. L'académie is a model, generally a human figure, which the Aca-

demy students are set to copy. Drawings made from them and lithographed are also published under the name of *académies*.

^c Two examinations (so called from the students being each shut into separate cabinets, or *loges*, to make their statue or picture).

qui rappelle la manière exquise de Pradier ; ses compositions, qu'il eût exécutées en grand s'il avait été assez riche, et qu'il livrait, faute de mieux, aux marchands de bronze, sont toutes d'un jet hardi, qui procède du génie de David. Il travaillait passionnément ; ce n'était ni pour l'argent ni pour la gloire, mais pour le plaisir de travailler. L'amour de l'artiste pour son œuvre ne peut se comparer qu'à la tendresse maternelle : un père même ne sait pas aimer ainsi. Nous adorons de toute la chaleur de notre âme ces créatures vivantes qui sont sorties de nous. Mais lorsqu'il s'était rassasié de son œuvre, il la donnait. Les marchands avaient bientôt fait de traiter avec lui : il ne faisait payer ni ses progrès, ni sa vogue, ni sa gloire naissante. La sagesse paysanne de M^{me} Fert luttait en vain contre cet esprit de détachement.

¹ would
not have
stirred.

Elle avait beau rappeler à son fils ses dettes à payer, les maladies à prévoir et les vacances qu'il s'adjugeait de temps en temps, car il travaillait par accès, comme tous ceux qui méritent le nom d'artiste. Un moulin peut moudre tous les jours, mais un cerveau qui essaierait d'en faire autant ne donnerait qu'une triste farine. Lorsque Daniel était à l'ouvrage, *il ne se serait pas dérangé*¹ pour entendre chanter la statue de Memnon ; mais lorsqu'il était dans une veine de plaisir, aucune puissance ne l'eût fait rentrer à l'atelier, pas même la faim, qui a la réputation de chasser les loups hors des bois. Il n'avait qu'une habitude régulière, celle des exercices du corps. Il se faisait réveiller par son maître d'armes, et c'est au gymnase qu'il digérait son déjeuner : aussi était-il d'une force incroyable, et violent à proportion. Il est le dernier Français qui ait conservé l'habitude de jeter les gens par la fenêtre. Je me souviens du jour où il lança du premier étage un porteur d'eau qui avait répondu grossièrement à sa mère. Depuis cette époque, il n'a plus rencontré de fournisseurs impolis. Avec ses amis, et surtout avec sa mère, il est d'une douceur attendrissante. Il serre la bonne femme contre son cœur avec autant de précaution que s'il craignait de la casser. Il n'a jamais pu la décider

à prendre une servante ; mais, chaque fois qu'il a de l'argent, il lui achète une belle robe de droguet, un chapeau de paille d'Italie, ou quelques bouteilles d'anisette, qu'elle apprécie mieux.

Lorsque M^{me} Michaud vint le chercher, il entraînait dans une période de travail : il était temps ! Depuis le commencement de mai, il s'était reposé sans débrider. Il avait complètement oublié qu'il devait payer au 15 juillet mille francs à son praticien, et deux cents à son propriétaire : on ne s'avise pas de tout. M^{me} Michaud, le livret de l'Exposition à la main, le trouva par delà le faubourg Saint-Honoré, au fond d'un jardin, dans une petite colonie d'artistes et de gens de lettres, qu'on appelle l'Enclos des Ternes. Daniel et sa mère occupaient un pavillon assez élégant entre M^{me} Noblet et M^{me} Persiani. Il fut un peu surpris, lui qui recevait peu de visites, de voir entrer cette grande femme échappée. Elle marcha droit à lui, et lui tendit une grosse main qu'il n'osa prendre. Il modelait, et il avait de la terre au bout des doigts.

"Touchez là," lui dit-elle ; "vous ne me connaissez pas, mais je vous connais. J'ai acheté l'*aufrage* de Don Juan. Vous êtes un grand artiste."

"Mon naufrage de Don Juan ?" reprit Daniel encore tout ébahi.

"Oui, votre *aufrage* de Don Juan. Il est dans un de mes salons, sur la pendule. Mais ce n'est pas tout : il me faudrait mon buste pour ma nièce, qui va épouser M. Lefébure ou M. de Marsal, je ne sais pas lequel, mais bientôt. Combien me prendrez-vous ?"

"Douze ou quinze séances, madame."

"Ce n'est pas de l'argent, cela. Comment, douze séances ! Mais je n'aurai jamais le temps. Où voulez-vous que je prenne douze séances ? D'abord, vous demeurerez trop loin. Quelle idée avez-vous eue de vous loger dans ce pays de sauvages ? Il faudra que vous veniez chez moi. Deux mille francs, est-ce assez ? Cela vous fera presque deux cents francs par jour. Comment me trouvez-vous ? C'est en marbre que je veux être ;

les portraits en bronze sont trop tristes : on a l'air de vieux Romains. Vous prendrez un marbre bien propre, et vous le ferez porter au château."

"Je vous avertis que si vous ne me flattez pas énormément, je vous laisse votre portrait pour compte. Il ne faut pas que Victorine en fasse un épouvantail à moineaux."

"Madame, je crois pouvoir vous faire un beau buste qui sera ressemblant."

"Ne dites donc pas des sottises ! S'il est ressemblant, il sera affreux. Je ressemble à la Bérézina, avec mes moustaches. C'est vous qui *est* beau ! Que je vous voie un peu de profil ! Mais, mon cher monsieur, vous êtes tout bêtement magnifique ! Moi qui me figurais les sculpteurs comme des maçons ! Il faut absolument que vous veniez loger au château. Ma nièce est bien aussi ; vous verrez. Je ferai prendre vos outils. Elle ne me ressemble pas, mais pas du tout, et c'est heureux. Je suis curieuse de savoir si vous serez de mon avis sur le mari.

¹ bure. M. Lefébure est affreux : une *urne*¹ de sanglier et des ² rotules. *rotondes*² énormes aux genoux. Mais riche ! voilà pourquoi mon frère en tient pour lui. M. de Marsal est mieux. Et puis, un beau nom ! Je suis pour les beaux noms. Comme le vôtre est singulier ! Fert ! Fert ! Pourquoi pas caillon ? Vous me direz que quand on s'appelle madame Michaud !... C'est précisément pour cela. Voici mon adresse : A la Folie-Sirguet, derrière les Gobelins. Il n'y a qu'un parc de ce côté-là : c'est le nôtre. Venez de bonne heure ; nous avons quelques personnes à dîner, entre autres M. de Marsal. Ah ça, n'allez pas lui faire la cour ! vous nous mettriez dans de beaux draps ! Mais je suis folle : on ne se marie pas dans votre état. Est-ce dit ? A ce soir !"

Les chutes d'eau les plus renommées, depuis les cascates de Tivoli jusqu'à la cataracte du Niagara, seraient d'une lenteur ridicule si on les comparait au langage torrentiel de M^{me} Michaud. Daniel se conduisit comme le voyageur surpris par la pluie : il s'enveloppa dans son

silence comme dans un manteau. L'averse passée et M^{me} Michaud partie, il recueillit ses souvenirs et conclut qu'il avait trouvé l'occasion de gagner 1500 francs en quinze jours : il comptait 500 francs de marbre et de praticien. La figure de M^{me} Michaud ne lui déplaisait pas ; la vie de château lui agréait fort, et il entrevoyait le moyen de payer délicieusement ses dettes.

Il conta l'aventure à sa mère tout en s'habillant. "Voilà qui va bien," dit M^{me} Fert. "Cette malheureuse échéance m'empêchait de dormir. Je t'enverrai demain la selle, les pains de terre, les ébauchoirs, et tout le reste. Je passerai la revue de tes habits, je vérifierai les boutons, et je serrerai tout dans la grande malle ; il faut que tu sois présentable. Ils ont peut-être l'habitude de jouer le soir comme au château d'Arbois ; tu auras des pourboires à donner aux domestiques : prends l'argent que nous avons à la maison et laisse-moi 50 francs : c'est assez pour un mois. Tu sais que je n'ai jamais faim quand tu n'y es pas. Tâche d'avoir bientôt fini, et ne te laisse pas déranger. Mais surtout observe-toi : il y a une demoiselle dans la maison et tu es un grand fou."

"Ne craignez rien, maman," répondit Daniel. "J'emporte 200 francs qui sont toute notre fortune, ou peu s'en faut. La petite chanson maigrelette de ces dix louis qui se poursuivent dans mon gousset me rendrait la raison si je pouvais la perdre. Pour un pauvre diable comme moi, une demoiselle riche n'est d'aucun sexe."

Ainsi se partit le prince de Fer pour le royaume de l'incomparable Atalante.

Victorine ne supposa pas un instant qu'un jeune homme si beau et dont la mine était si fière fût un simple artiste condamné à faire le buste de M^{me} Michaud. Elle construisit sur l'heure un petit roman tout aussi vraisemblable que le dernier qu'elle avait lu.

"Assurément," pensait-elle, "il est de grande naissance ; il suffit de voir ses pieds et ses mains. Riche ? — il doit l'être aussi, pourvu qu'un enchanteur jaloux ou un tuteur malhonnête ne l'ait point dépossédé de l'héritage de ses pères.

Au moins lui a-t-on laissé quelque château délabré sur les bords du Rhin ou sur un sommet des Pyrénées ? un nid d'aigle est la seule demeure qui soit digne de lui. Où m'a-t-il rencontrée ? Au bal, l'hiver dernier. Peut-être à l'ambassade d'Espagne ! oui, je l'ai déjà vu, je le reconnais ; c'est bien lui. Ma tante m'a emmenée à minuit comme Cendrillon : elle avait sa maudite migraine. Pauvre prince ! Quel désespoir lorsqu'il s'est aperçu que j'étais partie ! Depuis ce moment fatal, il m'a cherché partout ; il m'a demandé au ciel et à la terre : je vois bien qu'il a souffert. Hier enfin, le hasard ou plutôt sa bonne étoile, l'a conduit dans l'atelier d'un sculpteur. L'artiste était absent, il l'a attendu ; ma tante est arrivée : qui ne devinerait le reste ? Mais saura-t-il pousser la ruse jusqu'au bout ? Comment déjouer la surveillance de ses rivaux ? On verra bien que ce buste ne se fait pas. M. Lefébure a de l'esprit ; M. de Marsal n'est sot qu'à moitié ; et mon père qui va revenir ! Certes, je puis l'aider à cacher son rang et sa fortune, moi qui suis un peu dans le secret ; mais s'il fait des imprudences !

Elle craignait qu'en ôtant son pardessus, le bel inconnu ne découvrit une étoile de diamants.

Daniel la suivit jusqu'au château en causant de choses indifférentes et en admirant par contenance la beauté des arbres du parc. Il ne fut pas aveugle à la beauté de Victorine, et il pensa chemin faisant qu'il lui ferait bien son buste pour rien, s'il avait de l'argent. Mais il se gourmanda lui-même d'une idée si intempestive, et les recommandations de sa mère lui revinrent en mémoire.

Il trouva au pied du perron M^{me} Michaud qui descendait de voiture. "Par où diable êtes-vous passé ?" lui demanda-t-elle. Il raconta comment il avait fait son entrée dans le domaine des Guéblan. "Sabre de bois !" dit la bonne femme émerveillée, "les *chameaux* du Tyrol ne sautent pas mieux que vous. Cette histoire-là fera le bonheur de mon frère et le désespoir de M. Lefébure. On va vous installer chez vous. Perrochon ! conduisez monsieur à la chambre verte. Tiens ! vous coucherez

entre les deux maris de Victorine : empêchez-les de se battre." Daniel salua et suivit Perrochon.

"Hé bien !" demanda M^{me} Michaud à sa nièce, "comment trouves-tu mon sculpteur ? C'est pour mon *busc* ; une surprise que je me fais à moi-même. Nous commençons demain, dans le petit salon du bout. Avoue qu'il n'a pas l'air d'un artiste ? Il est cent fois mieux que tous ces messieurs. La femme qu'il épousera pourra se vanter d'avoir un beau mari ! Mas je te défends de le remarquer : si tu t'apercevais qu'il est joli garçon, je le mettrais proprement à la porte. Après tout, M. de Marsal n'est pas un magot."

"Ma tante serait-elle du complot ?" pensa Victorine.

Daniel prit possession d'une jolie chambre meublée avec la simplicité la plus élégante. La tenture était de perse vert clair à bouquets roses et blancs. Le lit, à colonnes torses, s'enfonçait dans une sorte d'alcôve formée par deux cabinets de toilette. Le secrétaire, la commode, les chaises et la fumeuse étaient tout bourgeoisement en palissandre, mais d'une forme moderne et d'un travail irréprochable. La bibliothèque renfermait une cinquantaine de romans nouveaux et quelques-uns de ces bons livres sérieux qu'on aime à feuilleter le soir pour s'endormir. Le tapis avait été remplacé par une natte bien fraîche. La fenêtre s'ouvrait sur un horizon magnifique : c'était d'abord le parterre, puis le parc et ses hautes futaies, puis quelques jardins de blanchisseuses, tout fleuris de serviettes blanches et de camisoles gonflées par le vent ; enfin Paris, le dôme du Panthéon et du Val-de-Grâce et la vieille tour du collège Henri IV. Le jeune artiste se trouva si bien dans son nouveau domicile, qu'il regrettait déjà d'avoir à le quitter. Il se serait hâté lentement, suivant le précepte de Boileau, et il aurait traîné son buste jusqu'au mois d'octobre, sans la nécessité pressante de gagner quinze cents francs. Mais les quinze cents francs étaient indispensables, et il n'y avait pas de bonheur qui tînt contre ces quinze cents francs. Dans ces rêveries qui auraient étonné Victorine, il avançait un fau-

teuil auprès de la fenêtre, regarda le paysage, songea au profil de M^{me} Michaud, ferma les yeux, et dormit du sommeil des athlètes jusqu'à la cloche du dîner.

Il trouva une compagnie de vingt personnes assises dans le parterre sur des sièges de fer imitant le roseau. M^{me} Michaud n'était pas encore descendue : elle se pourrait. Il chercha dans cette foule un visage de connaissance, et ne trouva que Victorine : aussi courut-il à elle avec un empressement qui fut remarqué. Un homme *dépaysé*^{*} s'accroche à la personne qu'il connaît, comme un noyé à la perche. Victorine fut un peu troublée, d'autant plus qu'elle sentait tous les yeux braqués sur elle. Peu s'en fallut qu'elle ne dit à Daniel : "On nous épie, observez-vous." Au second coup de cloche, M^{me} Michaud apparut avec trois volants d'Angleterre, et l'artiste respira plus librement. La reine du pays de Michaud lui demanda son bras, le mit à sa gauche, et ne lui dit pas quatre mots durant tout le dîner. L'autre voisine de Daniel était une douairière un peu sourde ; aussi mangea-t-il *sans distraction*.¹ On contait autour de lui les petits événements du faubourg Saint-Germain, et les dernières nouvelles des châteaux : il laissait dire, et ne perdait pas un coup de dent. Sa seule étude fut de démêler M. Lefébure et M. de Marsal, ces deux prétendants que M^{me} Michaud lui avait annoncés. Il n'eut pas de peine à les reconnaître.

¹ *interruptedly.*

M. Francisque Lefébure est le fils unique du célèbre avocat Pierre Lefébure, qui se fit connaître dans le procès Cadoudal. Le père, qui ne possédait rien en 1804, fut enrichi par les libéralités de la branche aînée et la clientèle du faubourg Saint-Germain. A l'avènement de Charles X, il refusa des lettres de noblesse et la pairie. Il légua à son fils 200,000 francs de rente, un talent médiocre, plus d'emphase que d'éloquence, et une laideur héréditaire. M. Lefébure, deuxième du nom, est un homme ramassé, rougeaud et sanguin ; gros nez, gros

* On strange ground.

yeux de myope et grosses lèvres, le cou d'un apoplectique, les épaules hautes, les bras courts, les jambes massives. S'il ne se rasant tous les jours, il aurait de la barbe jusque dans les yeux. Je dois dire qu'il est rare de rencontrer un homme plus soigneux de sa personne. Il surveille son corps comme un Italien surveille son ennemi. Il suit un régime sévère, se nourrit de viandes blanches, s'interdit les farineux et la pâtisserie, et porte une ceinture élastique. Il s'adonne aux travaux les plus violents et étudie passionnément la gymnastique, la boxe anglaise et française, le bâton, la canne, le sabre et l'épée : le tout pour conjurer l'embonpoint qui le menace, et pour ne point ressembler à son père, qui ressemblait à un muet. Les exercices auxquels il se livre par nécessité ont fini par lui devenir un plaisir, puis une gloire. Il met son point d'honneur dans ses talents physiques, et il fait meilleur marché de son mérite d'avocat que de ses capacités de boxeur. Du reste, galant homme, et beaucoup plus spirituel que la majorité des maîtres d'armes.

M. de Marsal méprise la vigueur de M. Lefébure, qui méprise la faiblesse de M. de Marsal. S'il est vrai que chacun de nous soit soumis à une constellation, M. le vicomte de Marsal est né sous l'influence de la Voie lactée. Je n'exagère pas en affirmant qu'il est le plus blond des hommes, les Albinos exceptés. Sa personne pâle et maigrelette est de celles qui échappent aux maladies et à la vieillesse : la maladie ne sait pas où les prendre, et les années n'y marquent pas. Il a quarante ans sonnés, comme son rival, et cependant, si vous le rencontrez jamais, vous direz, avec M^{me} Michaud : "Pauvre jeune homme !" Cette créature débile est capitaine de frégate et officier de la Légion d'honneur. M. de Marsal est entré à l'École navale à quatorze ans, et il a fait son chemin dans les ports. Sa seule expédition est un voyage autour du monde, voyage intéressant, peu dangereux, où il n'a pas rencontré d'autres ennemis que le mal de mer. Les pistolets qu'il avait achetés la veille de son départ n'ont pas été déchargés de 1840 à 1855. Cependant le

jeune officier n'a pas perdu son temps en voyage : il a ramassé des coquilles. Sa collection est une des plus belles que nous ayons en France, et c'est la seule où l'on trouve l'*ostrea marsaliana* de Hong-Kong, découverte et baptisée par M. de Marsal. Ce n'est pas l'invention de ce précieux coquillage qui a permis au capitaine de prétendre à la main de M^{lle} de Guéblan : il a d'autres titres. Son nom est un des plus anciens de la noblesse lorraine ; la petite ville de Marsal, dans le département de la Meurthe, a appartenu longtemps à ses ancêtres. Les Marsal sont alliés aux Larochefoucauld, aux Modène, aux La Tour d'Auvergne, aux plus grandes familles du *faubourg*.^a Victorine prisait médiocrement ces avantages, et M. de Guéblan lui-même *n'en faisait pas tout le cas qu'il aurait dû*^b ; mais M^{me} Michaud *en était entichée*.¹ L'esprit de M. de Marsal n'était pas tout à fait à la hauteur de sa naissance, et, du côté de la fortune, il n'avait rien ou peu de chose. En revanche son éducation était parfaite. Il avait cette politesse exquise et glacée qui distingue les officiers de marine. Car vous savez, je pense, *que les loups de mer ont fait leur temps*^c, que les marins ne jurent plus par mille sabords, et que le jour où l'étiquette sera bannie de tous les salons, elle se retrouvera à bord des navires de guerre.

M. de Marsal, petit mangeur, et M. Lefébure, qui vivait de régime, observèrent de leur côté la figure du nouveau venu. Depuis quelque temps ils avaient cessé de s'observer l'un l'autre. Chacun d'eux croyait être sûr de l'emporter sur son rival. L'un comptait sur son nom, l'autre sur sa fortune. Le gentilhomme s'était solidement sur M^{me} Michaud ; le bourgeois ne doutait point de l'appui de M. de Guéblan. Mais l'arrivée d'un intrus leur mit la puce à l'oreille. Ce beau jeune homme que personne ne connaissait, et que M^{me} Michaud semblait avoir tiré d'une boîte, leur semblait de figure et de

¹ had a great weakness for them.

^a The faubourg St.-Germain.

^b Did not hold them nearly so high as he should have done.

^c The sea-wolves (old tars, rough old sea-captains) have had their day.

taille à jouer le rôle du *troisième larron*.^a L'appétit pantagruélique de Daniel les rassura tout d'abord : on n'avait rien à craindre d'un homme qui mangeait si rustrement. Cependant Victorine, assise au milieu de la table, en face de sa tante, levait bien souvent les yeux sur l'étranger. D'un autre côté, la bonne tante était si fantasque que son protégé lui-même ne devait pas faire grand fonds sur son amitié, et qu'il fallait s'attendre à tout. Au sortir de table, les deux prétendants se rapprochèrent instinctivement de M^{me} Michaud. Elle leur présenta Daniel. "Voici," dit-elle, "un nouveau pensionnaire, M. Fert, l'auteur de ma pendule ; il va faire ma tête. A propos, monsieur," demanda-t-elle à Daniel, "avez-vous dit qu'on apportât le marbre?"

Daniel ne put s'empêcher de sourire en répondant : "Oh ! madame, pour le marbre, nous avons le temps."

"Comment ! nous avons le temps ! mais c'est une chose pressée. Je comptais commencer demain."

L'artiste apprit à son modèle qu'il faudrait d'abord faire son buste en terre, puis le mouler en plâtre, puis le réparer soigneusement avant de toucher au marbre.

"Dieu ! que c'est long !" dit M^{me} Michaud.

"Il veut gagner du temps," pensa Victorine, qui ne perdait pas un mot de la conversation. Là-dessus, on prit le café.

Il y avait cinq ou six jeunes femmes parmi les convives. M. de Marsal se mit au piano et joua une valse. Daniel dansa avec M^{lle} de Guéblan, et dansa bien.

"J'en étais sûre," se dit-elle ; "mais il va se compromettre, il n'y a pas un sculpteur qui sache danser ainsi."

La valse finie, Daniel prit la place de M. de Marsal, et joua un quadrille. Il était musicien médiocre, car il avait commencé tard. Cependant il jouait aussi bien que M. de Marsal. M^{me} Michaud dansait en face de sa nièce. A la chaîne des dames, elle lui serra la main et lui dit :

^a The third thief, who ran off first, who had really stolen it, with the donkey while the two were fighting for it.

"Entends-tu ? Pour un homme qui casse du marbre à coups de marteau !..."

"Décidément," pensa Victorine, "ma tante est dans le secret."

A dix heures, une moitié de la compagnie se mit en route pour Paris, et les danseuses ne furent plus en nombre. On dressa des tables de jeu. Daniel eut l'imprudence d'avouer qu'il jouait le whist et d'accepter une carte. Il se trouva le partenaire de M. Lefébure, contre M. de Marsal et M. Lerambert le banquier. M. Lerambert ne savait pas qu'il eût affaire à un artiste. Il demanda en mêlant les cartes :

¹ Louis points.

"La partie ordinaire, en cinq, *un louis la fiche* ? ¹"

M. Lefébure répliqua vivement :

"C'est bien cher, pour un pauvre avocat."

Mais Daniel avait déjà répondu :

"Oui, monsieur, la partie ordinaire."

Victorine rougit jusqu'aux oreilles. Que penserait-on lorsqu'on verrait le prince de Fer tirer une longue bourse pleine de pièces d'or à l'effigie de son père ? Elle s'avança vers lui et lui dit :

"Monsieur Fert, je ne vous permets qu'un *rubber*, après quoi j'aurai besoin de vous."

Elle n'attendit pas longtemps. Daniel perdit triple et triple, et laissa ses dix louis sur la table. Il vida sa poche d'un air si détaché, que M. Lefébure et M. de Marsal échangèrent un regard rapide qui pouvait se traduire ainsi :

"Il paraît qu'on gagne beaucoup d'argent à sculpter des pendules."

M^{me} Michaud ne s'aperçut de rien : elle jouait une *grande misère* ² à la table voisine. Daniel s'en alla tout pensif, en songeant que, si on lui apportait sa selle et ses outils, il n'aurait pas de quoi payer la voiture. Victorine lui prit le bras et lui dit :

² a hand in the game of boston.

"Monsieur, je suis honteuse de mon ignorance. Nous avons ici beaucoup de sculpture, bonne et mauvaise, et je ne sais pas distinguer le bien du mal. Voulez-vous me

donner une leçon de critique, vous qui êtes du métier ?” Elle comptait bien lui prouver qu’elle n’était pas sa dupe, et qu’elle ne l’avait jamais pris pour un sculpteur.

Daniel était, comme la plupart des artistes, un critique tout à fait nul. Il savait reconnaître les belles choses, mais il était incapable de dire pourquoi elles étaient bonnes. Il parcourut docilement tous les salons du château, s’arrêtant à chaque bronze et à chaque marbre, et les jugeant d’un mot. Il disait : “ Ceci est bien ; cela est détestable. Voici de la sculpture amusante ; voilà qui est bêtement fait ; ce groupe est d’un homme qui sait son métier ; celui-là est d’un âne.”

“ Comment trouvez-vous cette figure : l’enfant-Dieu ?”

“ C’est très-gentil.”

“ Et ce Philopœmen ?”

“ C’est le chef-d’œuvre de la sculpture moderne.”

“ Pourquoi ?”

“ Parce qu’on n’a encore rien fait de mieux.”

“ Ce Spartacus ?”

“ Bonne composition ; pauvre travail.”

“ Cette Pénélope ?”

“ Bien ; très-bien.”

“ Ce Don Juan ?”

“ Médiocre.”

“ Comment, médiocre ?”

“ Oui ; sculpture vide et ratissée.”

“ Mais c’est de vous !”

“ Je le savais.”

“ Arrêtons-nous ici ; je vous remercie de la leçon. Maintenant, monsieur l’artiste, je suis aussi savante que vous. Ma foi,” poursuivit-elle en forme d’*aparté*, “ je suis curieuse de voir comment il s’y prendra pour ébaucher le buste de ma tante, et je fais vœu de ne pas manquer une séance.”

Lorsqu’elle reparut appuyée sur le bras de Daniel, M. Lefébure et M. de Marsal se promirent de surveiller de près ce jeune intrus qui circonvenait la tante et qui vaguait en tête à tête avec la nièce. M^{me} Michaud quitta

le boston, et dit à intelligible voix : "Demain, après déjeuner, nous commencerons mon buste dans le salon que voici. Qui m'aimera y viendra."

"Madame!"... dirent les deux prétendants, tout d'une voix.

Ce soir-là, Daniel trouva sa chambre moins belle, ses meubles moins élégants, et son lit moins confortable qu'il ne l'avait jugé à première-vue. C'est que son gousset était vide. L'homme est ainsi bâti : point d'argent, point d'illusions. Voilà pourquoi les pauvres sont moins heureux que les riches.

Le lendemain il se leva à huit heures et partit pour Paris avec sa montre et sa chaîne. Il se garda bien d'aller dire à sa mère comment il avait joué au whist et combien il avait perdu : un tel aveu ne lui aurait rien rapporté qu'une remontrance de dignité première. Il s'adressa de préférence à un commissionnaire du mont-de-piété, qui lui prêta 200 francs sans explications, sans reproches, et sans conseils. D'ailleurs, à quoi servait une montre au château de Guéblan ? Il y avait cinquante pendules et une horloge !

Cette horloge sonnait midi lorsqu'on se mit à table pour le déjeuner. Les convives de la veille étaient partis, et il ne restait plus que les hôtes du château, c'est-à-dire les prétendants et Daniel. M. Lefébure déjeuna d'une tasse de thé ; M. de Marsal mangea du bout des lèvres une tranche de saumon ; Victorine becqueta une assiette de cerises ; le sculpteur et le modèle s'abattirent résolument sur un énorme pâté. M^{me} Michaud apprit à Daniel que ses outils étaient arrivés avec un horrible baquet rempli de terre grasse, et qu'on avait tout installé. Les deux rivaux étaient trop curieux de surveiller Daniel pour ne pas faire le sacrifice de leurs plaisirs quotidiens. En temps ordinaire, le capitaine pêchait à la ligne ; l'avocat faisait des armes avec M. de Guéblan, ou s'amusait à tuer des pies.

On fit un tour dans le parc avant la séance. M^{me} Michaud raconta à M. Lefébure le saut mémorable de Daniel.

M. de Marsal s'amusa beaucoup de cette manière d'entrer sans être annoncé.

"Je crois," dit-il, "que *maître*^a Lefébure a trouvé son maître."

"Je ne me fais pas gloire de sauter les fossés," répondit l'avocat. "Si habile que nous soyons à ce genre d'exercice, il y a toujours un petit animal qui y est plus fort que nous."

"Comment l'appellez-vous ?" demanda M^{me} Michaud.

"Le kangourou. Je vous en montrerai un au Jardin des Plantes."

"Je ne l'ai pas fait par gloire," reprit naïvement Daniel, "mais parce que je ne trouvais pas la porte."

"Faites-vous des armes, monsieur ?"

"Oui, monsieur ; et vous ?"

"Depuis quinze ans, chez les Lozès."

"Moi, dans mon atelier avec un ancien prévôt de Gâté-chaïr. Nous ne sommes pas de la même école."

"Comment ! monsieur, vous faites des armes ?" dit Victorine. "Mais papa vous adorera !"

On reprit le chemin du château. M^{me} Michaud dit à Daniel :

"Cela ne vous contrarie pas que j'aie invité ces messieurs à nos séances ?"

"Non, madame, pourvu qu'ils ne vous empêchent pas de poser. Quant à moi, je travaillerais au bruit du canon."

"Ne craignez rien ; je me tiendrai tranquille comme un anabaptiste. Observez bien ces deux amoureux : ils vous donneront la comédie. Comment trouvez-vous l'avocat ?"

"Je le trouve gros."

"Pauvre homme ! Il fait tout ce qu'il peut pour maigrir, excepté de boire du vinaigre. Et le capitaine ?"

"Mince, bien mince."

"Oui ; je me demande toujours comment les coups de

^a Denomination for lawyers.

vent ne l'ont pas emporté. Il fallait qu'il eût des pierres dans ses poches. Lequel choisiriez-vous si vous étiez femme ?”

“Je crois que je demanderais quelques années de réflexion.”

“Malheureux ! Ne dites pas cela à Victorine ; voilà plus de six mois qu'elle réfléchit. Vous devez trouver un peu singulier que nous ayons agréé deux prétendants à la fois ; c'est une idée à moi. Mon frère ne voulait pas démordre de son avocat ; moi je me cramponnais à mon gentilhomme. J'ai dit : ‘Invitons-les tous deux ; Victorine choisira.’ Je ne sais pas si elle a des préférences ; en tout cas, elle les cache bien. Si vous devenez son ami, vous tâcherez de lui tirer son secret. C'est une mangeuse de livres, une barbouilleuse de cahiers ; elle lit tous les jours, elle écrit tous les soirs ; je saurais bientôt ce qu'elle pense, si j'étais petit papier.”

Tous ceux qui ont posé pour un portrait savent que la première séance est presque toujours dépensée à choisir la pose, à ménager la lumière, et à préparer le travail des jours suivants. La coiffure de M^{me} Michaud ne prit pas moins de deux heures. La digne femme avait rêvé un buste rococo, avec une coiffure *Pompadour*.^{*} Daniel trouvait qu'elle avait une tête romaine, le masque énorme, le front étroit, la tête petite. Il laissa la femme de chambre s'exténuer à faire et à défaire un édifice impossible, sur lequel chacun disait son mot. Puis il demanda la permission d'essayer à son tour ; il releva ses manches, et fit à son modèle une admirable coiffure de camée ; ce fut l'affaire de quelques coups de peigne. La femme de chambre laissa tomber ses bras en signe de stupéfaction ; M^{me} Michaud se regardait dans la glace sans se recon-

* The good lady had fancied an old-fashioned bust with a Pompadour head-dress. (Properly, *rococo* applies to the Louis XV. style in all branches of the arts and fashions. The *genre Pompadour* refers to about the

same period, and concerns the toilette and coiffure of the time ; but the term *rococo* is more generally used in reference to gimcrack works of art, or old-fashioned finery.)

naître, et prétendait qu'on lui avait mis une tête neuve comme à une poupée : les prétendants murmuraient à voix basse le nom d'artiste capillaire ; et Victorine disait en elle-même : "Il faut convenir qu'il est bon coiffeur ; mais quant à la sculpture..."

Daniel se mit à ébaucher son buste, et c'est alors que le travail devint difficile. Dans ces jours du mois d'avril où le vent saute à chaque instant de l'est à l'ouest, du nord au midi, les girouettes ne tournent pas aussi vite que la tête de M^{me} Michaud. "Mobile comme l'onde" est un mot qui peindrait imparfaitement l'agitation perpétuelle de toute sa personne. Elle trouvait que c'était beaucoup de rester assise, et elle se consolait de cette immobilité partielle en parlant à droite et à gauche, à tort et à travers, en interpellant un à un tous ceux qui l'entouraient, en imitant le télégraphe avec ses bras, et en battant la mesure avec ses pieds. Aussi fut-elle exténuée après une heure de cet exercice : il fallut lever la séance. Daniel avait dépensé plus de patience en soixante minutes qu'un santón en soixante ans ; le buste n'était pas ébauché.

"Je l'avais prédit," pensa Victorine.

"Ouf !" dit M^{me} Michaud, "et d'une ! Encore onze séances, et nous aurons fini."

Daniel n'osa pas lui dire que si les séances ressemblaient toutes à la première, il en faudrait plus de cent.

Ce singulier travail dura jusqu'à la fin de juin : le buste n'avait pas figure humaine. M^{me} Michaud soupçonna, au bout d'un certain temps, que l'artiste était peut-être un peu dérangé par la compagnie. Elle fit part de ses réflexions à Victorine ; mais Victorine ne voulut pas entendre de cet oreille-là. Elle était sûre que le bel inconnu ne connaissait rien à la sculpture, et elle l'aidait de son mieux à cacher son ignorance. "Que deviendrons-nous," pensait-elle, "s'il était contraint d'avouer la vérité ?" Elle se faisait un devoir de déranger sa tante, d'interrompre Daniel et d'abrégé les séances. Le pauvre ^{1 the} artiste songeait avec terreur à l'échéance ^{bill to} du 15 juillet, ^{meet.}

et maudissait cordialement tous les importuns, sans excepter Victorine.

Ce qui étonnait un peu l'incomparable Atalante, c'était le silence obstiné de son amant. "Hélas!" se disait-elle, "à quoi nous serviront toutes ses ruses et les miennes, s'il ne se décide pas à me dire qu'il m'aime? A-t-il peur de s'ouvrir à moi? Je garderais si bien son secret!" Quelquefois pour le piquer de jalousie, elle affectait de bien traiter M. Lefébure ou M. de Marsal: elle devenait coquette pour l'amour de lui! Ces caprices de jeune fille causaient de grandes révolutions dans le château. M. de Marsal écrivait des lettres triomphantes à sa famille: M. Lefébure songeait à faire ses malles; M^{me} Michaud achetait une calèche neuve en signe de joie; Daniel seul ne s'apercevait de rien. Le lendemain, la roue avait tourné: M. de Marsal était lugubre; M. Lefébure était bruyant; M^{me} Michaud était si inquiète, qu'elle ne tenait plus sur sa chaise, et Daniel voyait surgir des chaînes de montagnes entre lui et ses quinze cents francs.

"Qu'attend-il pour se déclarer?" disait Victorine. Elle avait soin de défaire tous les bouquets que le jardinier apportait dans la chambre, et elle les froissait avec dépit, après s'être assurée qu'ils ne contenaient point de billet. La nuit, elle passait des heures à sa fenêtre, dans l'attente d'une sérénade. Si une gondole était venue par terre jusqu'au grand escalier du château; si elle en avait vu descendre deux rebecs, un hautbois et une viole d'amour; si des négrillons, vêtus de satin rouge, avaient servi devant elle une collation de fruits d'Italie et quelques bassins d'oranges de la Chine, un tel phénomène l'aurait moins étonnée que le silence miraculeux de Daniel.

Un soir, entre onze heures et minuit, par un temps doux et amoureux, elle entendit une magnifique voix de basse qui chantait dans les allées du parterre. Elle était trop éloignée pour distinguer les paroles; mais la musique, qu'elle ne connaissait pas, lui parut étrangement rêveuse et mélancolique. Elle se penchait derrière ses jalousies pour écouter d'un peu plus près, lorsque M^{me} Michaud entra dans sa chambre.

Daniel, bien convaincu que tout dormait dans le château, se promenait en fumant un cigare, et chantait, entre chaque bouffée, un couplet des *Plaies d'Égypte*. C'est une complainte assez connue dans les ateliers de Paris.

“ Sur les rivages humides
Et peuplés de crocodils,
Les Juifs gémissaient, et ils
Bâtissaient des pyramides,
Sans autre consolation
Que de manger des oignons.”

Victorine n'avait entendu de ce couplet qu'un son vague et délicieux.

“ Sachez que les crocodiles
Sont de féroces lézards,
Plus grands que le pont des Arts,
Qui mangeaient les Juifs par mille,
Les oignons, dans ces malheurs,
Leur tiraient encor des pleurs.”

“ Pour le coup ! ” murmura-t-elle, “ j'ai bien entendu. Il a dit : ‘ Malheurs et pleurs. ’ Enfin ! Mais pourquoi se tient-il si loin ? ”

C'est alors que M^{me} Michaud entra dans la chambre. Victorine se mit à causer bruyamment avec sa tante, pour l'empêcher d'entendre la sérénade. L'écho seul profita des deux couplets suivants :

“ Ce peuple rempli d'audace,
Mais n'aimant pas à mourir,
Aurait voulu déguerpir
Pour aller vivre en Alsace ;
Mais, pour s'en aller, d'abord
Il fallait un passeport.

“ Un monarque légitime
Mais plein de perversité,
Leur retenait leurs papiers :
Il n'aura pas notre estime.
Si vous ne savez son nom,
C'était le roi Pharaon.”

M^{me} Michaud avait un peu de migraine. Elle dit à sa nièce : "Puisque tu ne dors pas, viens au jardin ; le grand air me remettra." Victorine se fit tirer l'oreille ; cependant elle descendit, bien décidée à entraîner sa tante dans les avenues du parc où l'on n'entendait que les rossignols. Malheureusement, la brise apporta quelques notes égarées jusqu'aux oreilles de M^{me} Michaud.

"Tiens !" dit-elle, "une sérénade."

"Je n'ai rien entendu, ma tante."

"Est-ce que les oreilles me cornent ? J'ai pourtant bien entendu. Là ! Qu'est-ce que je te disais ?"

"Vous vous trompez, ma tante ; c'est votre migraine."

"Non, ce n'est pas ma migraine ! C'est... mais oui ! c'est la complainte de Fualdès."

"Allons-nous-en, ma tante ; j'ai peur."

"Tu as peur de M. Fert ! Mais il chante très-bien, s'il ne travaille guère ! Si son ouvrage ressemblait à sa ramage ! Attends ! Viens par ici, nous allons le surprendre."

Victorine tremblait comme une feuille de saule. Sa tante la conduisit, par des chemins détournés, à quarante pas du chanteur. La jeune fille toussa pour avertir Daniel. "Chut !" dit M^{me} Michaud : "écoutons."

Daniel, tranquille comme un dieu d'Homère, entonna le vingt-sixième couplet :

"Moïse rendit visite
Au roi qui mourait de faim :
Il faisait un dîner fin
Avec quatre pommes cuites
Sans avoir même un misé-
Rable de lièvre en civet."

"Tu vois bien," dit M^{me} Michaud, "que c'est la complainte de Fualdès !"

"Quel bonheur !" pensa Victorine, "il a eu l'esprit de changer de chanson."

• III.

Le lendemain on attendait M. de Guéblan. M^{me} Michaud raconta à déjeuner qu'elle avait passé la nuit à écouter son artiste bien-aimé, qui chantait comme *six reines*.¹ Son récit fit ouvrir de grands yeux aux prétendants. Lorsqu'ils apprirent que Victorine avait été de la partie, leur surprise tourna à la stupéfaction, et ils se demandèrent quel rôle on leur faisait jouer. Ils n'avaient jamais eu une grande sympathie pour M. Fert, mais ils commençaient à le prendre sérieusement en aversion. Certes, M^{me} Michaud avait le droit de commander son buste à qui bon lui semblait, mais promener sa nièce nuitamment avec un jeune homme de trente ans au plus, ceci passait la plaisanterie. Ce sculpteur, après tout, n'était pas un aigle. Ses principaux chefs-d'œuvre étaient juchés sur des pendules; il travaillait depuis quinze jours à un malheureux buste sans parvenir à l'ébaucher. Sa conversation n'était rien moins que pétillante; il parlait peu, et l'esprit ne l'étouffait pas. M^{me} Michaud devrait bien se tenir en garde contre ses engouements d'une heure. Elle exposait les intérêts les plus sérieux de sa famille sur le tapis vert du paradoxe et du caprice: bref, il était temps que le marquis revînt au château.

En attendant, tout le monde fut exact à l'heure de la séance. Daniel, passablement découragé, enleva pour la quinzième fois les linges humides qui recouvraient le buste informe de M^{me} Michaud. M. Lefébure et M. de Marsal le regardaient d'un air de pitié maussade et malveillante. Victorine, un peu troublée par l'attente de son père, se demandait avec anxiété comment le pauvre garçon sortirait de l'impasse où il s'était fourré. Elle gourmandait sa tante et la rappelait par instants à la pose, mais elle avait soin de ne l'y pas laisser longtemps.

"Êtes-vous en veine aujourd'hui?" demanda M^{me} Michaud à Daniel. "Les heures se suivent et ne se res-

semblent pas. Hier soir, vous chantiez, et j'en étais fort aise. Eh bien, sculptez maintenant ! ”

“ Madame, ” reprit Daniel, “ je connais bien votre figure, je commence à vous savoir par cœur, et il me semble que je ferais beaucoup d'ouvrage en une heure, si vous pouviez poser seulement un peu. ”

“ Soyez heureux ! je ne dis plus rien, je ne connais plus personne, je pose ! ” dit la bonne femme en faisant une demi-culbute assise, accompagnée d'une grimace des plus originales, “ et je supplie la galerie d'observer la loi du silence. Ah ! si j'étais une jolie fille comme Victorine, vous auriez plus de cœur à l'ouvrage, artiste que vous êtes ! ”

“ Monsieur Lefébure, ” dit Victorine, en épiaut la physionomie de Daniel, “ croyez-vous qu'on devienne artiste par amour ? ”

“ Sans doute, mademoiselle ; à une seule condition. ”

“ Et laquelle ? ”

“ Bien peu de chose : dix ou douze ans de travail ! ”

“ Vous êtes un homme de prose : vous ne croyez pas à la puissance de l'amour. ”

“ S'il y avait des incroyables, ” interrompit galamment M. de Marsal, “ vous n'auriez pas à prêcher longtemps pour les convertir. ”

“ Capitaine, si vous me faites des compliments, je raisonnerai tout de travers. Où en étions nous ? Ma tante, tenez-vous droite. Je disais que l'amour peut faire des miracles. Exemple : Je suis la princesse... quelle princesse ? la princesse Atalante, fille du roi de je ne sais où. Je me promène dans un carrosse attelé de quatre chevaux ; non, de quatre licornes blanches : c'est plus rare et plus joli. Un berger qui gardait ses brebis me voit passer sur la route. Il s'éprend d'amour pour moi. Le lendemain il me fait parvenir un sonnet. ”

“ Par quelle voie, s'il vous plaît ? ”

“ Mais par la voie des airs, sous l'aile d'une colombe apprivoisée ; cela se rencontre tous les jours. Or, le sonnet est admirable, donc l'amour a fait un poète. ”

"Il a fait bien mieux, mademoiselle," reprit en riant M. Lefébure ; "il a enseigné la prosodie, l'orthographe, et l'écriture à un homme qui ne savait que garder les moutons, et cela en un jour ! sans parler des règles particulières du sonnet, qui sont fort compliquées, à ce que l'on assure. Je lisais dernièrement un petit poème, rédigé par un dentiste..."

"C'est bien ; j'abandonne la poésie. Mais la peinture ! Une jeune Italienne est aux mains d'un barbon, qui prétend l'épouser malgré elle. Un beau seigneur de la ville voisine s'introduit au château sous l'habit et le nom d'un peintre renommé ; il n'a jamais manié le pinceau, mais l'amour conduit sa main : direz-vous encore que cela ne s'est jamais vu ?"

"A Dieu ne plaise ! Mais je voudrais bien le voir. Le dessin est une orthographe qui ne s'enseigne pas en trente leçons ; et, quant à la couleur, nous avons des membres de l'Institut qui n'ont jamais pu l'apprendre."

"Est-ce vrai, monsieur Fert ?"

"Oui, mademoiselle."

"Mais vous, qui êtes sculpteur, allez-vous mettre aussi la sculpture contre moi ? Accordez-moi seulement qu'un homme du monde, un gentilhomme qui n'a jamais manié vos ébauchoirs, peut, à force d'amour, pour se rapprocher de celle qu'il aime, faire... un buste !"

"Ma foi ! mademoiselle ; c'est une chose que j'aurais crue impossible il y a six mois."

"Et maintenant ?"

"Maintenant, je suis de votre avis : je crois aux miracles de l'amour."

Victorine se sentit pâlir ; il lui sembla que tout son sang reflua vers le cœur.

"Est-ce une histoire ?" demanda-t-elle d'une voix tremblante.

"Pas trop longue, et je peux vous la raconter."

M^{me} Michaud se tenait tranquille par aventure ; Daniel poussa vivement sa besogne, tout en suivant son récit avec une lenteur franc-comtoise.

“ Il y a six mois,” dit-il, “ je terminais un groupe pour l'ambassadeur d'Espagne. Je reçus la visite d'un homme de mon pays et de mon âge, un camarade d'école, appelé Cambier. Il était venu à Paris pour écrire ; mais il n'écrivait guère, ou il écrivait mal. Il rédigeait un journal appelé *la Feuille de Rose, l'Impartial de la parfumerie*, je ne sais plus au juste. Toujours est-il que le pauvre diable avait souvent besoin de cent sous. Il portait, au mois de janvier, une jaquette laine et coton de la *Belle-Jardinière**, avec un chapeau gris à poil hérissé. Il rencontra dans mon atelier une Juive appelée Coralie, qui pose la tête et les mains. Elle est vraiment belle, et elle se conduit bien ; elle demeure avec sa tante dans ces environs-ci, rue Mouffetard. Ce Cambier la regarda pendant une demi-heure comme un hébété ; lorsqu'elle sortit, il me fit toutes sortes de questions sur elle. Il n'avait jamais rien vu d'aussi beau ; c'était la femme qu'il avait rêvée ; il l'attendait depuis dix ans ! Il me demanda son nom ; il chercha son adresse sur l'ardoise où j'inscris mes modèles ; il voulait la revoir à tout prix. Il était capable de la demander en mariage et de confondre deux misères en une. Je l'avertis qu'il serait probablement mal reçu, parce que la tante vivait de sa nièce et ne songeait pas à la marier. Alors il me supplia de la faire venir chez moi pour poser, quand même je n'en aurais pas besoin : le malheureux offrait de payer les séances ! Je ne fis pas grande attention aux sottises qu'il dit ; il avait l'air d'un fou. Les jours suivants je m'absentais régulièrement ; je travaillais en ville. Lorsque je revins à l'atelier, je vis son nom écrit dix ou douze fois sur la porte. Notez que je suis aux Ternes et lui rue de l'Arbre-Sec. Enfin il me joignit. Il était allé voir Coralie, qui lui avait jeté la porte au nez. En me racontant sa visite, il pleurait. ‘ Quel malheur,’ disait-il, ‘ que je ne sois pas sculpteur ! elle viendrait chez moi ! et je pourrais la regarder tout mon soûl.’ Il me demanda quelques vieux outils à em-

* Name of a complete clothes shop in Paris.

prunter ; je lui en donnai une poignée. Un mois après (c'était au milieu de février) il revint me voir. Vous auriez dit un autre homme ; je ne le reconnaissais plus. Il avait l'œil vif, le visage animé, et il tendait le jarret en marchant ; un peu plus, il aurait chanté. Par exemple, ce qui n'était pas changé, c'était sa jaquette et son chapeau. Il se remit à me parler de Coralie, il en était plus amoureux que jamais, et il espérait s'en faire aimer. Pour commencer, il avait fait son buste de mémoire, et il croyait avoir réussi. Il ne me laissa pas de repos que je n'eusse vu son ouvrage. Bon gré, mal gré, il fallut partir avec lui. L'omnibus du Roule nous mit au coin de la rue Saint-Honoré et de la rue de l'Arbre-Sec ; c'est là qu'il demeurerait, au-dessus de la fontaine, et bien au-dessus. Je n'ai pas compté les étages, mais il y en avait six ou sept. Le buste était placé sur une sorte de table de nuit. En ce temps-là je ne croyais pas aux miracles de l'amour, et j'étais aussi sceptique que M. Lefébure, car mon premier mot, dès qu'il eut ôté le linge, fut : 'Ce n'est pas toi qui as fait cela !' Je vous jure, sans fausse modestie, que je donnerais de bon cœur tout ce que j'ai fait et tout ce que je ferai pour ce buste de Coralie. C'était quelque chose de naïf et de savant, de vigoureux et de passionné, qui rappelait certaines peintures d'Holbein, certains dessins d'Albert Durer, ou, si vous voulez, quelques-unes des plus belles sculptures du moyen âge. Le fait est que ce buste en terre rougeâtre répandait dans la mansarde comme une lumière de chef-d'œuvre. Je dis à l'artiste tout ce qui me passa par la tête ; j'étais plus content que ceux qui découvrent une mine d'or. Il me remerciait, il m'embrassait, il était fou de joie : il voyait déjà le jour où Coralie viendrait dans son atelier. Je le priai de m'attendre le lendemain jusqu'à trois heures, et je revins avec M. David, M. Rude et M. Dumont. Les maîtres lui prirent la main et lui dirent qu'il était un grand artiste. Ils déclarèrent tous qu'il fallait mouler ce buste et le mettre à l'Exposition. Je leur fis remarquer d'un coup d'œil le dénûment de cette chambre, où il n'y

avait pas trente francs pour le mouleur. Mon signe fut si bien compris, qu'après notre départ, Cambier trouva plus de cinq louis sur sa commode.

"La tête un peu plus à gauche, madame, s'il vous plaît."

"Et ce chef-d'œuvre, qu'est-il devenu?" demanda M. Lefébure. "Le public ne l'a pas vu; les critiques d'art n'en ont rien dit!"

"Hélas! monsieur, l'amour a fait comme les tigres, qui mangent volontiers leurs enfants. Huit jours après cette visite, je retournai chez Cambier. Il était debout devant sa maison, les pieds dans la neige fondue, et il fumait sa pipe d'un air morne en regardant la fontaine et les porteurs d'eau. Il me reconnut quand je lui eus frappé sur l'épaule. Je lui demandai ce qu'il faisait là. Il me répondit: 'Tu vois, je m'amuse.'—'Et tes amours?'—'Ah! c'est vrai. Je suis allé chez Coralie avec mon buste sous le bras. C'est elle qui m'a ouvert la porte. Je lui ai conté ce que j'avais fait par amour pour elle, et ce que vous m'aviez tous dit, et que je serais un artiste, et qu'elle viendrait poser chez moi. Elle a répondu qu'elle se moquait bien de moi, que je l'ennuyais, et que je pouvais remporter mon plâtras. Je ne l'ai pas emporté bien loin; je l'ai cassé contre la borne.'"

"Et Coralie est-elle mariée?" demanda M^{lle} de Guéblan.

¹ knife-grinder.

"Oui, mademoiselle, à un *rémouleur*¹ qui gagne trois francs par jour."

"Quel bonheur!" s'écria M^{me} Michaud.

"Comment?" demanda toute l'assistance.

"Quel bonheur! mon buste! c'est moi; je suis frappante; je saute aux yeux! Ah! mon cher artiste, je veux aussi vous sauter au cou!"

Et d'embrasser * Daniel qui ne s'y attendait guère.

Le buste n'était pas fini, tant s'en faut; mais il avait fait plus de progrès en deux heures qu'en toute une quin-

* And off to kiss. (Elliptical: *elle se hâta d'embrasser. Et de courir*, and off he set running.)

zaine. M^{me} Michaud avait posé sans le savoir, par pure distraction, en écoutant le récit de Daniel. L'artiste avait saisi l'occasion au vol, et son ouvrage, pour être improvisé, n'en était pas moins heureux. Tout le monde en convint, jusqu'à Victorine, qui ne pouvait croire ses yeux. Dans son trouble, elle dit à Daniel :

"Ah! monsieur, vous avez bien prouvé que l'amour faisait des miracles!"

Daniel pensa qu'elle faisait allusion à l'histoire de M. Cambier. Il se tenait les bras croisés devant son buste, et disait en lui-même: "Voilà une ébauche assez bien venue; reste à la finir sans la gâter. Nous sommes au 1^{er} juillet, j'ai du temps devant moi. Si ces messieurs voulaient bien me laisser tranquille, le plâtre serait réparé dans quinze jours, et je pourrais demander quinze cents francs d'avance."

"Qu'y a-t-il de vrai dans cette histoire?" pensait Victorine. "L'ambassade d'Espagne... une fille qui demeure ici, avec sa tante... un jeune homme de son âge et de son pays... un chef-d'œuvre fait par amour... Qui est-ce qui épouse un rémouleur? Et par quel sortilège ce bloc de terre a-t-il pris la figure de M^{me} Michaud?"

Le marquis avait annoncé qu'il reviendrait le 1^{er} juillet pour l'heure du dîner, et quoiqu'il n'eût pas écrit depuis quatre jours, on connaissait si bien son exactitude mathématique, que son appartement était prêt et son couvert sur la table.

Après la séance triomphale où le buste s'était ébauché par miracle, Daniel, radieux comme un soleil, courut au fumoir remplir son porte-cigares. La pendule de Don Juan marquait six heures dix minutes: on avait donc, avant de s'habiller, une bonne demi-heure de récréation.

Pour revenir du fumoir au jardin, il fallait traverser la salle d'armes. C'était une grande pièce carrée, parquetée en sapin, non cirée, et tapissée d'armes de toute sorte. On y voyait côte à côte les *épées de combat*¹, aiguës, grâissées, toutes neuves et toutes brillantes, et les *épées*² *d'assaut*³, rouillées au contact des mains et ébréchées par

¹ duel-ling-
swords.
² fen-
cing-
swords.

les parades. M. de Guéblan n'aimait pas les fleurets, dont la souplesse et la légèreté rendent la main paresseuse.

Daniel passait en chantonnant : il vit M. Lefébure en contemplation devant une *panoplie*.¹ L'avocat n'avait digéré ni les succès du nouveau venu, ni la célèbre sérénade, ni ce baiser de nourrice que Mme Michaud venait d'appliquer si généreusement sur la figure de son sculpteur. Ajoutez que depuis quinze jours il n'avait pris aucun exercice. Le sang le tourmentait ; il sentait des démangeaisons dans les mains, il était comme Mercure lorsqu'il rencontra Sosie. Il demandait au ciel un homme, un seul homme, un pauvre petit homme, à qui il pût rompre les os. Dans ces dispositions philanthropiques, *il caressait du regard les épées mouchetées*² et ces bonnes lames bien roides dont le bouton laisse un bleu sur le corps. Daniel lui apparut comme une victime envoyée par la Providence : qu'il serait doux de *marbrer à tour de bras*^b une poitrine si large et si appétissante ! La victoire n'était pas douteuse : *quinze ans de salle et une force reconnue* !^c M. Lefébure répétait volontiers, avec une orgueilleuse modestie : "J'ai déjà rencontré trois amateurs plus forts que moi, lord Seymour, M. O'Connel, et le marquis de Guéblan." C'était dire assez élégamment : "Je ne crains² personne, excepté les trois premiers *tireurs*^a de Paris." Il éprouvait le besoin de donner une bonne leçon d'escrime à M. Fert. Il est toujours agréable de se montrer supérieur à l'homme qu'on n'aime pas ; mais c'est double plaisir quand la démonstration peut se faire dans une salle d'armes.

Le jeune artiste n'avait rien contre M. Lefébure. Il ne le trouvait pas beau, et il n'eût fait son portrait ni pour

^a He was looking wistfully at the capped swords.

^b To beat black and blue (to colour like marble with free play of the arm, or knock into the appearance of marble).

^c Fifteen years' practice and tried powers (fifteen years of the school and an acknowledged force, ability, in whatever art it may be).

or ni pour argent ; il l'avait trouvé importun pendant quinze jours, de deux heures à six ; mais à cela près, il ne lui voulait que du bien. Il s'arrêta à causer avec lui, examina les armes, accepta un gant et une épée, et se laissa coiffer d'un masque avec la candeur innocente d'un agneau paré pour le sacrifice. Le belliqueux avocat se rua sur lui sans crier gare ! et lui appliqua vingt coups de bouton en moins de temps que je n'en mets à le raconter : c'était une grêle. En poussant chaque botte, il murmurait intérieurement : "Tiens ! tiens ! tiens ! voilà pour ta sculpture ! voilà pour ta musique ! voilà pour t'apprendre à voler comme un hanneton au milieu de mes amours et de mes affaires !"

Daniel empochait les coups sans *rompre*¹, et chaque fois qu'il était touché, il disait conformément aux règles du jeu : ^{1 re-treating.}

"Touche — touche — touche !"

Après cinq minutes de ce petit travail, M. Lefébure s'arrêta pour reprendre haleine et pour *éponger*² son front ^{2 mop.} qui ruisselait. Daniel n'avait ni plus chaud ni plus froid qu'au moment où il avait croisé le fer. Il regarda la figure pourpre de son adversaire, et dit en lui-même : "Maintenant, je sais ton jeu ; tu ne me toucheras plus !"

Le fait est que ce gros homme *sanguin*³ tirait fort mal. ^{3 full-blooded.} Sa furie française pouvait déconcerter un novice, et sa main était assez vite pour surprendre un maladroit ; mais il se découvrait à chaque instant, il attaquait par *des coupés*⁴, il ripostait avant de parer, il s'éblouissait lui-même, partait en aveugle, et ne voyait ni son fer ni le fer de l'adversaire. "A mon tour !" dit l'artiste. ^{4 cuts over.}

Il soutint de pied ferme un second assant plus furieux que le premier, para, riposta, fit chaque chose en son temps, ne reçut pas un coup de bouton, et rendit, avec usure, le *gilet* qu'on lui avait donné. M. Lefébure n'en voulut pas convenir. Dans l'escrime, comme dans tous les jeux, il y a de bons et de mauvais joueurs ; il était joueur détestable. Au lieu de crier : "Touche !" lorsqu'il tait touché, il disait en ripostant :

“C’est au bras ! au cou ! à la cuisse ! le fer a glissé ! mauvais coup ! manqué ! Nous ne compterons pas celui-ci ! A vous ! Voilà ce qui s’appelle touché !”

“Pardon, monsieur,” reprit Daniel en ôtant son masque : “il me semble que si votre fer était démoucheté, je n’aurais pas reçu une égratignure.”

“Pas même à la première reprise ?” demanda M. Lefébure d’un ton goguenard. “Cependant, soyons juste : la deuxième valait un peu mieux. Nous recommencerons tout à l’heure. Laissez-moi le temps de souffler.”

Daniel n’était pas content. Cette mauvaise foi d’un galant homme le mettait hors de lui. Il aurait voulu une galerie. Il enrageait d’avoir raison. “Recommençons,” dit-il.

Il s’anima si bien au jeu, que ce fut le tour de M. Lefébure d’être ébloui et de cligner des yeux. Daniel lui rendit fèves pour pois, et les coups de bouton partaient si gaillardement, qu’on eût dit le bouquet d’un feu d’artifice.

“Ouf !” dit M. Lefébure en jetant son épée sur une banquette : “je crois, monsieur, que nous sommes de force.”

“Ma foi ! monsieur,” reprit l’artiste avec une rondeur charmante, “je croyais bien vous avoir battu.”

¹ bout.

“Comment ! comment ! j’ai gagné la première *manche*¹, la deuxième est nulle, et la troisième est à vous.”

“Pardon ; je ne savais pas que la deuxième fût nulle.”

“Nulle, c’est-à-dire égale. Vous m’avez donné deux ou trois coups de bouton, et je me flatte de vous les avoir rendus.”

“Eh bien, soit !” dit Daniel exaspéré. “Vous plaît-il de faire *la belle* ?”²

² the
conqueror.

“Aurons-nous le temps ?”

La porte de la salle de billard était ouverte, M. Lefébure y entra, regarda l’heure au cartel et revint en disant : “Il est moins vingt.” Pendant son absence, Daniel décrocha une épée de combat parfaitement aiguisée, et il la substitua à celle de M. Lefébure. “Nous

verrons bien !" dit-il en lui-même. Il poursuivit tout haut :

"C'est l'affaire d'un instant; la belle en un coup, touche qui touche. Allons, monsieur, en garde!"

M. Lefébure saisit son fer et courut comme un fou sur l'artiste, qui se tenait sévèrement en garde. *Il jeta coup sur coup deux ou trois coupés**, dont le dernier fouetta rudement l'avant-bras de Daniel. L'avocat abaissa aussitôt sa pointe.

"N'ai-je pas touché?" demanda-t-il poliment.

"Je ne crois pas, monsieur."

"Je croyais être bien sûr, monsieur."

"Vous vous êtes trompé, monsieur."

"C'est une étrange illusion, monsieur: j'aurais parié que je vous avais touché en pleine poitrine."

"Si vous en êtes sûr, monsieur..."

"Parfaitement sûr, monsieur."

"Alors, comment se fait-il que je sois encore vivant, monsieur?"

"Je ne comprends pas, monsieur."

"Veuillez regarder la pointe de votre épée."

M. Lefébure se sentit chanceler.

"Nous ne tirerons plus ensemble, monsieur," dit-il aussitôt; "vous avez fait là une terrible plaisanterie: vous m'avez exposé à vous tuer."

"Non, monsieur, j'étais sûr que vous ne me toucheriez pas."

Victorine, sa tante, M. de Marsal et le marquis de Guéblan étaient arrivés à la porte de la salle d'armes, et leur entrée empêcha la discussion de dégénérer en querelle.

"Quel homme!" pensait Victorine; "c'est un preux échappé de quelque vieux roman." Lorsque Daniel eut été présenté au marquis, elle s'approcha de lui et lui dit à l'oreille :

* He hit, one after the other, two or three *coupés*, or cuts over the point.

“Monsieur Daniel, je vous défends de risquer votre vie.”

“Cette petite fille m’agace,” pensa le sculpteur.

IV.

Pendant le dîner, le marquis étudia avec intérêt la figure de Daniel, M. Lefébure lui fit froide mine, M. de Marsal le regarda avec stupéfaction comme un enfant regarde les ombres chinoises ; M^{me} Michaud célébra ses louanges sur tous les tons, et Victorine fut en extase devant lui. Quant au héros de la journée, il ne perdit pas un coup de dent.

On se sépara deux heures plus tôt que de coutume. Un maître de maison qui rentre chez lui après une absence de quinze jours a cent questions à faire, et M. de Guéblan en avait mille à adresser à M^{me} Michaud.

Victorine devinait bien qu’il serait parlé d’elle dans cette conférence. Elle ne se mit pas au lit ; elle prit un livre, et ce qu’elle lut ne lui profita guère. M. Lefébure et M. de Marsal, ligués contre l’ennemi commun, cherchèrent ensemble les moyens de déjouer la politique de Daniel. Daniel se coucha bravement à dix heures, et dormit tout d’une étape jusqu’au lendemain matin.

¹ a contest.

“Ma chère sœur,” dit le marquis à M^{me} Michaud, “j’ai fait ce que tu as voulu : j’ai ouvert un *concours*¹ qui n’est pas sans danger, ni surtout sans ridicule, en agréant deux prétendants à la fois. Je ne vois pas que la question ait fait de grands progrès en mon absence. Où en sommes-nous ? que dit Victorine ?”

“Toujours le même discours : elle ne dit rien ; mais si elle a pour un centime d’entendement, elle choisira M. de Marsal. Je lui disais encore il y a trois jours, et je vous le répéterai à tous deux jusqu’à ce que vous l’ayez compris : on n’épouse pas un homme, mais un nom. Une femme va partout sans son mari ; mais il faut, bon gré, mal gré, qu’elle traîne son nom après elle. Dans un salon, ceux qui la voient danser ne s’informent pas si son

mari est grand ou petit; on dit: 'Comment donc s'appelle cette jolie femme qui valse là-bas!' Le nom! mais il éclipse tout, toilette, fortune, beauté: c'est le plus grand luxe de la vie, parce qu'il n'est pas à la portée de tout le monde."

"Bah! on en fabrique tous les jours, et...."

"Parce qu'on fait des bijoux en strass, faut-il jeter les diamants dans la rue? Tu ne sais pas tout ce qu'il y a de flatteur pour l'oreille dans un joli nom sonore et de bon aloi. Tu es blasé; il y a cinquante ans, et quelques mois qu'on t'appelle marquis de Guéblan. Ah! si tu pouvais seulement, pour un moment, t'appeler Michaud! Dire que je suis bien née, tout comme toi, ta sœur de père et mère, et que je m'appellerai éternellement M^{me} Michaud! Je n'en veux pas à mon mari, Dieu ait son âme! J'ai vécu en paix avec lui, je l'ai aimé malgré son nom et tous ses autres défauts; mais, en bonne justice, ne pouvait-il pas emporter son Michaud dans l'autre monde? Enfin," poursuivit-elle avec un gros soupir, "j'en ai pris mon parti, je me résigne, mais à une condition, c'est que Victorine ne s'appellera pas Michaud."

"Lefébure n'est pas un vilain nom, et, d'ailleurs..."

"Lefébure, c'est Michaud. Tout nom qui n'est pas accompagné d'un titre, surmonté d'une couronne, flanqué d'un écusson, rentre dans la grande catégorie du Michaud! Il y a trente-six millions de Michaud en France, et j'en suis! deux ou trois mille Guéblan, et Victorine en sera!"

"Et pourquoi pas? Elle pourrait épouser M. Lefébure et s'appeler M^{me} de Guéblan. Je suis le dernier du nom; et M. Lefébure, en se pourvoyant devant le garde des sceaux..."

"Mauvais, mon frère, mauvais! M. Lefébure est connu par son nom dans tout Paris. La greffe ne prendrait pas, et le marquis Lefébure de Guéblan ne serait jamais que Lefébure. Marsal est un joli nom!"

M. de Guéblan avait d'excellentes raisons pour repousser M. de Marsal. Il savait que le dernier rejeton

d'une famille si ancienne ne consentirait à échanger son nom contre aucun autre, et le marquis désirait passionnément de n'être pas le dernier des Guéblan. Il se disait encore, en regardant du coin de l'œil la figure incolore du capitaine, qu'en le mariant à Victorine, il se préparait une pâle et débile postérité. Enfin, il ne comptait pas aveuglément sur la fortune de sa sœur, quoiqu'il en eût gagné une bonne partie. M^{me} Michaud était capable de se remarier pour le plaisir de changer de nom; Victorine se mettait à l'abri de tous les caprices en épousant M. Lefébure.

Ce dernier argument, que le marquis développa en toute franchise, amusa beaucoup M^{me} Michaud.

"Tu es fou!" dit-elle à son frère. "Qui est-ce qui voudrait épouser une antiquité comme moi? Victorine aura tout. Combien veux-tu que je lui donne en mariage? cent mille francs de rente? Elle n'aura plus besoin d'épouser M. Lefébure. Je comprends que ceux qui n'ont pas d'argent en cherchent; mais dès qu'on a le nécessaire, à quoi bon poursuivre le superflu? Le nécessaire, c'est cent mille francs de rente; Victorine ne mangera pas davantage: elle a les dents si petites! Je crois, du reste, qu'elle a une préférence pour M. de Marsal."

"Tu aurais dû me le dire en commençant, nous n'aurions pas discuté. Mais es-tu bien sûre?..."

"Allons chez elle; elle n'est pas couchée, nous la confesserons à nous deux."

Victorine la silencieuse commençait à se lasser du rôle de personnage muet. Depuis qu'elle était sûre d'être aimée, la joie s'échappait par ses yeux. Le bonheur, longtemps renfermé dans les profondeurs de son âme, montait à ses lèvres; son amour était comme ces plantes aquatiques qui cachent leurs feuilles et leurs racines jusqu'au jour où elles viennent fleurir à la surface de l'eau.

Elle écouta d'un front radieux la petite exhortation de son père, qui la priait de nommer franchement celui qu'elle préférait.

"Lefébure ou Marsal ? choisis !" ajouta M^{me} Michaud.

"Ni l'un ni l'autre," répondit-elle.

"Et pourquoi, ma nièce ?"

"Parce que je ne les aime pas, ma tante."

"Comment tu dis cela ! Je ne te demande pas si tu es amoureuse d'un de ces messieurs ; on se marie par amitié, l'amour vient ensuite."

"Je veux aimer mon mari à l'avance."

"D'abord, cela n'est pas de bon ton. Je ne sais rien de choquant comme ces mariées qui raffolent de leur mari : elles ont l'air d'être à la noce ! Quand j'ai épousé M. Michaud, je le connaissais, je l'estimais, je faisais le plus grand cas de son caractère, mais je ne l'aimais pas plus que l'empereur de la Chine. L'amour est un arbre qui croît lentement ; il n'y a que la mauvaise herbe qui pousse vite."

"Chère tante, est-il aussi de bon ton qu'un mari épouse une femme sans l'aimer ?"

"Je n'ai pas dit cela ; ne me prête pas de sottises !"

"C'est qu'il me semble que ces messieurs ne m'aiment ni l'un ni l'autre."

"Comment !"

"Oh ! je ne m'y trompe pas. Je les ai bien étudiés, surtout depuis qu'on travaille au buste de ma tante. Voici, en quelques mots, le résumé de mes observations."

"Nous écoutons."

"M. de Marsal est un homme bien né, bien élevé, d'un caractère doux, d'une humeur égale, et de manières fort agréables."

"Ah !" s'écria triomphalement M^{me} Michaud.

"Attendez ! M. Lefébure a l'esprit varié, vif et élégant, la voix belle, la parole émouvante, le geste noble et résolu."

"Eh ! eh !" murmura le marquis.

"Patience, mon père ! L'un est blond, l'autre est brun ; l'un est mince, l'autre est gros ; l'un est pauvre, l'autre est riche ; et cependant on croirait qu'ils sont un

même homme, tant ils se ressemblent dans leurs façons avec moi. Ils me disent les mêmes fadeurs, comme s'ils les avaient apprises dans un manuel. Ils me regardent de la même façon ; ils n'ont qu'une manière de m'approuver lorsque je parle. Si je leur souris, ils triomphent uniformément ; si je leur fais la moue, ils courbent le front sous le poids d'une même douleur. On dirait qu'ils s'entendent pour faire tomber la conversation sur le chapitre du mariage, et chacun *se met en frais* d'éloquence pour prouver qu'il serait le meilleur des maris. Pour peu que je blâme l'indifférence, ils froncent le sourcil comme deux jaloux. Que je me prononce contre la jalousie, leurs deux visages revêtent simultanément une béate indifférence. Si ma tante disait un seul mot contre l'avarice, ils courraient faire des ricochets avec des pièces de quarante francs ; si elle réprimandait la prodigalité, ils chercheraient des épingles sur le tapis ! Ce n'est pas ainsi que l'on aime !

“ Qu'en sais-tu ? ”

“ Je le sens là ! Le cœur est clairvoyant, surtout à mon âge : il n'a pas les yeux fatigués ! Si ces messieurs étaient amoureux de moi, quelque chose me le dirait, et, bon gré, mal gré, j'éprouverais au moins de la reconnaissance. Mais quand leurs attentions me laissent indifférente, c'est qu'elles ne s'adressent pas à moi, et que c'est à ma dot à les remercier. ”

M. de Guéblan fut moins frappé des paroles de sa fille que du ton dont elle parlait. Jamais il ne l'avait vue aussi animée. Il voulut l'examiner de plus près ; il la prit par les deux mains, la tira de son fauteuil et l'assit doucement sur ses genoux.

“ Regarde-moi dans les yeux, ” lui dit-il.

Victorine éprouvait cette première transfiguration que l'amour heureux produit chez les jeunes filles : elle s'épanouissait.

“ Aimerais-tu quelqu'un ? ” lui demanda son père.

Elle l'embrassa pour toute réponse.

“ Il est noble ? ”

"Comme un roi."

"Riche?"

"Comme ma tante."

"Beau?"

"Comme toi, mon bon père; et brave, et fier, et spirituel comme toi!"

"Nous le connaissons?"

"Vous l'avez vu; mais vous ne le connaissez pas."

"Où l'as-tu rencontré?"

"A l'ambassade d'Espagne, l'hiver dernier."

"Il y a un siècle!"

"Oui; je suis restée six mois sans nouvelles."

"Il t'a oubliée?"

"Non."

"Comment le sais-tu?"

"J'en ai les preuves."

"Je ne te demande pas s'il t'a écrit: tu es ma fille."

"Oh! mon père!"

"Qui est-ce donc? Dis-nous son nom!"

Victorine eût été fort embarrassée de répondre. M^{me} Michaud dit au marquis: "Tu lui as fait peur; la voilà tout assotée. Laisse-moi seul avec elle, elle me dira son secret."

Je ne sais comment Victorine *s'y prit* pour ensorceler sa tante. Le fait est qu'elle ne lui dit pas son secret, et qu'elle l'enrôla dans une conspiration contre les prétendants. On se promit de leur prouver à eux-mêmes qu'ils n'avaient d'amour que pour la fortune de M^{me} Michaud. Victorine eut bientôt fait son siège; l'amour est un grand maître en stratégie. Séance tenante, elle découpa, dans un volume de la *Bibliothèque bleue*, la phrase suivante, qui fut mise sous enveloppe à l'adresse de M. Lefébure:

"La dame et sa nièce se marièrent le même jour aux deux chevaliers qu'elles aimaient, et ceux qui se trouvèrent dans la chapelle du château virent deux belles cérémonies."

"Raisonnons," dit M^{me} Michaud. "Quand le facteur

lui apportera ce chiffon anonyme, il ne le jettera pas au feu : nous sommes en été. Il le lira. Que va-t-il penser ? Premièrement, qu'on se moque de lui... un mauvais plaisant... une farce d'écolier. Quand j'ai dû épouser M. Michand, mon père a reçu plus de vingt lettres anonymes : une entre autres où l'on affirmait que mon futur était marié à onze femmes en Turquie ! Ensuite, il se grattera la tête, et il se dira que je suis bien assez folle pour convoier en secondes noces, avec mes moustaches et mes cheveux gris. Si je me remarie, la conséquence est nette : tu entres de plain-pied dans l'intéressante catégorie des filles sans dot. Ce gros Lefébure est bourgeois jusqu'aux os, *très-coiffé*¹ *de ses rentes*^{*}, et incapable de t'épouser gratis. Je vois d'ici la grimace qu'il va faire. M. de Marsal t'épouserait quand même, lui ! C'est un chevalier. Mais j'y songe : comment faire croire à l'avocat que j'ai un mari en tête ? Il ne me quitte pas d'une semelle ! Il sait bien que nous n'avons pas eu quinze visites en quinze jours. Pour se marier il faut un mari. Trouve-moi un fantôme de mari ! Attends ! ce petit sculpteur !"

¹ mightily proud of.

" Oh ! ma tante ! "

" Pourquoi ? Il est très-beau. "

" Sans doute, mais.... "

" Il a du talent. "

" J'en conviens, mais.... "

" Il a un nom absurde, mais un nom connu. C'est une noblesse cela ! Ce que j'aime dans les artistes, c'est qu'ils ne sont pas des bourgeois. "

" Mais songez donc, ma tante.... "

" Qu'il n'a pas le sou ? Je suis assez riche pour deux ! Après tout, ce mariage serait cent fois plus vraisemblable que celui de la comtesse de Pagny avec son intendant Thibaudeau. La marquise de Valin a bien épousé un petit ingénieur du port de Brest qui s'appelle Henrion ! et M^{me} de Bougé ! et M^{me} de Lansac ! et M^{me} de La Rue ! "

* His money (income derived from the funds).

“Oui, ma tante, mais quel rôle ferez-vous jouer à ce pauvre jeune homme !”

“Le voilà bien malheureux ! Je serai charmante avec lui ; je lui ferai des compliments, je le promènerai avec moi dans le parc, et je lui servirai des ailes de poulet, tandis que je ferai manger des pilons à M. Lefébure. Du reste, il ne se doutera de rien, et mes attentions ne seront intelligibles que pour un homme prévenu.”

M^{me} Michaud se chargea de rassurer le marquis sur l'amour mystérieux de sa fille. Elle le lui peignit, de confiance, comme un pur caprice d'imagination, un de ces rêves éveillés comme les jeunes cœurs en font souvent. Il n'y avait pas péril en la demeure : Victorine était en sûreté au château, loin du monde et des salons de Paris.

La bonne tante, qui ne renonçait pas à son projet sur M. de Marsal, songea à se donner des auxiliaires. Elle fit venir de Paris M^{me} Lerambert avec son fils et sa fille, qui avait un million de dot. Elle comptait sur M^{lle} Lerambert pour faire une heureuse diversion en attirant sur elle les forces de l'ennemi. En même temps, elle *manda*¹ par dépêche télégraphique la vieille M^{lle} de Marsal, personne de sens et d'esprit, sœur aînée et très-aînée de son candidat. M^{lle} de Marsal devait former la réserve et marcher à l'arrière-garde. Malheureusement elle mit une lenteur déplorable à quitter son petit château de Lunéville, à prendre congé de ses voisins et de ses chats, et à s'embarquer dans une berline de voyage. Elle avait si peu de confiance dans les chemins de fer, qu'elle voulut venir avec ses chevaux lorrains, braves bêtes d'ailleurs, et qui faisaient fièrement leurs dix lieues à la journée. Cette berline de renfort n'arriva pas avant le 12 juillet, quand M. Lefébure était le poursuivant déclaré de M^{lle} Lerambert, et que Daniel, choyé tendrement par M^{me} Michaud, mettait la dernière main à son plâtre.

L'artiste n'avait remarqué ni le refroidissement rapide de M. Lefébure, ni la joie que Victorine et sa tante en avait éprouvée, ni ses attentions retournées vers la fille

du banquier, ni le regret du marquis de Guéblan, ni le triomphe de M. de Marsal : il n'avait vu que son buste, l'échéance des quinze cents francs. Rien n'avait pu le distraire, pas même les regards de Victorine, qu'il n'avait pas remarqués, et ses demi-mots, qu'il n'avait pas compris. Les attentions de M^{me} Michaud lui avaient été au cœur : il ne doutait pas qu'une personne si bienveillante ne lui accordât l'avance dont il avait besoin. Plein de cette confiance, il avait hâté sa besogne et achevé, en douze séances, une œuvre remarquable. Les artistes ne réussissent jamais mieux que sous le fouet de la nécessité : voilà pourquoi les millionnaires sont rarement de grands artistes. Ceux qui le voyaient travailler avec tant de cœur se disaient à l'oreille :

“ Comme il aime ! On prétend que Phidias, lorsqu'il fit la Minerve d'ivoire et d'or, était amoureux de son modèle. Qui aurait pu prévoir que la première passion de M^{me} Michaud serait partagée par un si joli garçon ? Il fera un mariage d'argent et un mariage d'amour.”

Personne ne doutait qu'il ne fût sérieusement épris, excepté Victorine et M. de Marsal, qui avaient un autre bandeau sur les yeux. M^{me} Michaud elle-même commençait à s'effrayer de son ouvrage, et M. de Guéblan songeait à réprimander sa vénérable sœur.

Mais c'est M. Lefébure qui riait sincèrement dans sa barbe. En voyant son ancien rival s'enfermer de plus en plus, il se félicitait d'être né homme d'esprit, et il se représentait déjà la piteuse mine du capitaine, le jour où Daniel et M^{me} Michaud marcheraient ensemble à l'autel. L'avocat n'avait pas gardé d'illusions sur la personne de Victorine. Depuis qu'il la savait sans dot, il la trouvait beaucoup moins belle que M^{lle} Lerambert. De son côté, la famille Lerambert appréciait hautement l'éloquence et la fortune de M. Lefébure.

Le marquis, fort scandalisé de la conduite de son candidat, se sentait ramené par un instinct secret vers M. de Marsal. Il se repentait plus que jamais d'avoir *mis sa fille au concours*¹ ; il craignait que le bruit de cette

¹ put his daughter up for competition.

aventure ne se répandit au faubourg Saint-Germain, et il sentait la nécessité de marier Victorine au plus tôt. Dans ces dispositions, il accueillit favorablement les avances du capitaine. Il se ménagea avec lui deux ou trois entretiens secrets ; il lui ouvrit son cœur, et finit par aborder la question délicate du changement de nom. M. de Marsal ne se fit prier que de la bonne sorte ; il se résigna à s'appeler Gaston de Marsal de Guéblan ou de Marsal-Guéblan, ou de Guéblan-Marsal, comme il plairait au marquis. Marché fait, il embrassa tendrement sa sœur, qui arrivait de Lunéville, et il lui conta les grandes nouvelles. M^{lle} de Marsal en pleura de joie, et dit : " J'arrive à point pour vous bénir. C'est pour cela, sans doute, que M^{me} Michaud m'appelait en toute hâte."

Le lendemain, 13 juillet, était un vendredi : jour deux fois de mauvais augure. M^{lle} de Marsal avait eu le temps de prendre langue et de savoir tout ce qui s'agitait dans la maison. Après le déjeuner, elle tira son frère à part et lui dit :

" Quelle est la fortune personnelle de M^{lle} de Guéblan ? "

" Je ne sais pas. Rien, ou dix mille francs de rente."

" Et bien né et acquis ? "

" Non, à la mort de son père. Pourquoi me demandes-tu cela ? Tu sais bien qu'elle a la fortune de sa tante."

" De M^{me} Daniel Fert ? "

" Qu'est-ce que tu dis ? De M^{me} Michaud ! "

" Mais, malheureux ! tu ne sais donc pas ? "

" Quoi ? "

" M^{me} Michaud épouse le petit sculpteur. Tout le monde le sait, excepté toi. Voilà pourquoi M. Lefébure s'est retiré."

" Miséricorde ! "

M. de Marsal sortit en courant : de sa vie il n'avait eu des couleurs aussi vives. Ses favoris, blonds comme du lin, semblaient roux. Il tomba dans M^{me} Michaud, qui le prit amicalement par le bras, et lui dit :

" Où courez-vous ? Je vous fais prisonnier. J'ai bien

des choses à vous conter. Vous vous êtes conduit comme un ange ; M. Lefébure est une bête ; je suis enchantée de l'arrivée de votre sœur, et vous aurez ma nièce."

Il regarda assez impoliment sa fidèle alliée, et lui répondit d'un ton sec : "Je vous remercie, madame. Je crois qu'on trompe quelqu'un ici, et je tâcherai que la dupe ne soit pas moi." M^{me} Michaud resta plantée sur les pieds : elle croyait voir un agneau déchaîné.

Il lança un profond salut à la pauvre femme, et courut à Daniel, qui se promenait avec le jeune M. Lerambert au bord de la pièce d'eau.

"Monsieur le sculpteur," lui dit-il, "il y a assez longtemps que vous vous moquez de moi, et je me crois obligé de vous dire que je n'aime ni les fourbes ni les intrigants."

M. Lerambert laissa tomber ses bras en signe de stupéfaction. Daniel regarda le capitaine comme un médecin de Bicêtre regarde un fou.

"Est-ce à moi que vous parlez, monsieur ?"

"A vous-même."

"C'est moi qui suis un fourbe et un intrigant ?"

"Et un impudent, si les autres mots ne suffisent pas pour que le portrait vous paraisse ressemblant."

Daniel se demanda un instant s'il jetterait le capitaine dans la pièce d'eau ; mais il se ravisa : il tira ses gants de sa poche et les lui lança au visage.

V.

Jamais on n'a vu d'affaire plus mal conduite que le duel de M. Fert et de M. de Marsal. Le capitaine n'avait pas touché une épée en sa vie, et ses pistolets, chargés en 1840, étaient encore tout neufs, comme vous savez. Daniel, exercé à toutes les armes, n'avait usé de ses talents que pour expulser un porteur d'eau par la fenêtre. Personne n'était assez ennemi de soi-même pour lui chercher querelle. Le grand avantage de ceux qui savent se battre, c'est qu'ils ne se battent presque jamais. En

revanche, les maladroits viennent souvent leur demander assistance et les choisir pour témoins de leurs faits d'armes. Mais Daniel vivait loin du monde, et il avait peu d'amis, tous artistes, confinés dans leur atelier, pacifiques par goût et par état. Aussi n'avait-il jamais paru sur le terrain, même en qualité de spectateur.

M. de Marsal choisit pour témoin le jeune M. Lerambert et son ancien rival M. Lefébure. Mais l'avocat était trop prudent pour s'exposer à deux ans de prison en cas de malheur : il se récusa sagement. M. Lerambert fils, étudiant en droit, fort jeune, presque enfant, se sentit grandi d'une coudée par le rôle tout nouveau auquel il était appelé. Il se chargea de trouver un second témoin parmi les innocents de son âge. Si vous l'aviez vu marcher, la redingote boutonnée jusqu'au cou, une main dans la poche, l'œil à demi voilé, le visage empreint d'un air de discrétion importante, vous n'auriez pas su vous empêcher de sourire, et vous auriez oublié que cet écolier allait voir jouer la vie de deux hommes.

Le capitaine, outré de l'affront qu'il avait reçu, et plus encore de la ruine de ses espérances, était pressé d'en finir. Je ne crois pas qu'il souhaitât positivement la mort de Daniel, mais un coup de pistolet pouvait rompre le mariage de M^{me} Michaud, et assurer cinq cent mille francs de rente à Victorine. L'artiste, de son côté, n'avait pas de temps à perdre : il avait signé un billet pour le 15, et son praticien, qui avait des ouvriers à payer, n'était pas en mesure d'attendre. Daniel employa la fin de la journée à terminer son buste. A six heures, il prévint M^{me} Michaud qu'il était forcé de dîner en ville ; et il courut à Paris. Il comptait sur deux officiers de ses amis qui logeaient rue Saint-Paul, auprès de la caserne de l'*Ave-Maria*. Par malheur, il apprit, en arrivant chez eux, que le régiment était parti pour Lyon depuis quinze jours. Il se fit conduire au faubourg du Temple chez M. de Pibrac, ancien commandant de la garde royale, une des plus fines lames de 1816. Il le trouva au lit avec la goutte. En désespoir de cause, il revint à la rue de l'Ouest et aux

ateliers de ses amis. Il en choisit deux pour leur vigueur et leur sang-froid plutôt que pour leur expérience. C'était un peintre et un graveur en médailles, aussi neufs que lui en matière de duel. Il les pria de rester chez eux toute la soirée, pour recevoir les témoins de M. de Marsal.

Ces deux enfants l'attendaient dans un cabinet des *Frères Provençaux* ; ils vivaient l'un et l'autre chez leurs parents, et ils craignaient de donner l'éveil à leur famille. Daniel leur apporta, à neuf heures, l'adresse de ses deux amis. Il rencontra dans l'escalier M. de Marsal qui descendait, et il échangea avec lui un salut de grand cérémonie.

¹ com-
plaints,
charges.

A dix heures du soir, les quatre témoins ouvrirent, rue de l'Ouest, 86, une conférence vraiment singulière. Aucun d'eux ne connaissait les causes du duel. Ils savaient que M. de Marsal avait outragé en paroles M. Daniel Fert, qui l'avait outragé en action. Daniel lui-même ignorait les *griefs*¹ que le capitaine pouvait avoir contre lui. Son ultimatum, rédigé par ses amis, sous sa dictée, n'était ni long ni compliqué. "Je n'ai jamais rien eu contre M. de Marsal. Il m'a appelé *fourbe, intrigant* et *impudent*, je ne sais pourquoi. Attaqué dans mon honneur, je lui ai jeté mon gant à la figure. S'il retire ce qu'il a dit, je regretterai ce que j'ai fait. Je désire que l'affaire soit vidée demain avant midi. Si j'ai le choix des armes, je demande l'épée." M. de Marsal n'aurait pas eu de peine à trouver des témoins plus habiles que les siens. Il n'était pas de Paris, et il y connaissait peu de monde ; mais il avait des témoins à choisir, soit au ministère, soit à l'hôtel de la marine militaire. Il se contenta de deux étudiants, pour n'avoir point de comptes à rendre. M. Lerambert prit la parole en disant :

"Messieurs, M. Daniel Fert a jeté son gant à M. de Marsal ; nous sommes chargés d'en demander raison."

Aucune des règles en usage ne fut observée : les témoins de Daniel ne savaient pas même le nom des témoins de M. de Marsal. Il ne fut question ni de M^{me} Michaud,

ni de Victorine, ni des prétendues intrigues de Daniel, ni de la déception du capitaine. C'est ce que le capitaine avait voulu.

Dans ces conditions, aucun arrangement n'était possible. M. de Marsal était exaspéré, comme tout homme indolent qui *sort de son caractère*.^a Daniel n'était pas fâché de lui donner une de ces leçons de politesse dont on se souvient au lit pendant six semaines : c'est dans cet esprit qu'il avait choisi l'épée. Les témoins, dont l'aîné n'avait pas trente ans, désiraient être témoins de quelque chose. Si vous voulez qu'une affaire *s'arrange*,¹ ne choisissez jamais de jeunes témoins.

¹ to be made up.

La conférence ne dura pas plus d'une demi-heure : on a plus tôt fait de déclarer la guerre que de conclure la paix. Rendez-vous fut pris pour le lendemain, à six heures du matin, devant la mairie du Petit-Montrouge. Vous trouvez au-delà de ce village un bon nombre de carrières abandonnées, où l'on se bat plus tranquillement qu'au bois de Boulogne. Le choix des armes n'appartenait à personne, puisque les offenses étaient réciproques. On convint de tirer au sort sur le terrain. Au moment de prendre congé, M. Lerambert demanda à ses adversaires :

"A propos, messieurs, avez-vous des armes?"

"Non, monsieur; et vous?"

"Nous n'en avons pas non plus."

"Il faudrait passer chez un armurier."

"Est-ce prudent? Si nous étions suivis! Je songe que nous pourrions en prendre au château de Guéblan. Ou plutôt, non : cela serait abuser de l'hospitalité du marquis. Il ne se consolerait jamais, si par malheur...."

"Mon cher Édouard," lui dit son compagnon, "M. de Marsal nous a dit qu'il avait des pistolets de combat. Ces messieurs les accepteraient-ils?"

"Pourquoi pas?" répliqua naïvement le peintre. "S'ils

^a With his spirit roused. (*Sortir de son caractère*, to behave unlike oneself, to act a part contrary to one's usual nature.)

sont bons, tant mieux pour le plus adroit; s'ils sont mauvais, on ne se fera pas de mal."

"Ils sont bons."

"Quant aux épées, n'en soyez pas en peine. M. Fert en a plusieurs paires dans son atelier."

Pendant cet entretien, Daniel descendait de voiture à l'entrée de l'enclos des Ternes. Il y venait régulièrement le jeudi et le dimanche, après dîner, faire la partie de dominos de sa vieille mère, et s'informer si elle ne manquait de rien.

"Je ne manque que de toi," répondait invariablement la bonne femme.

Ce soir-là elle ne l'attendait pas, puisqu'elle l'avait vu la veille. Elle s'était couchée à neuf heures, et elle dormait son premier somme, le seul bon chez les personnes de son âge. Daniel fit taire la sonnette du petit jardin, entra sans bruit dans son atelier, détacha une paire d'épées, essuya la poussière, fit ployer les lames et s'assura que les poignées étaient bien en main. Il enveloppa les deux armes dans une serge verte, et les porta discrètement au jardin. "Voilà," pensa-t-il, "deux bonnes lancettes pour faire une saignée à M. de Marsal. Ma pauvre mère sera un peu effrayée quand je reviendrai demain lui conter mon aventure. Bah!"

Il allait s'éloigner; mais je ne sais quelle force le retint. Il chercha dans sa poche la double clef de la maison; il entra à pas de loup, et ne s'arrêta que devant le lit de sa mère. Une petite veilleuse éparpillait dans la chambre sa lumière tremblante. M^{me} Fert, entourée de dessins, de plâtres, de bronzes et de mille petits ouvrages de son fils, souriait en dormant. Elle voyait en rêve son cher Daniel émaillé des broderies vertes de l'Institut, et cravaté du beau cordon rouge de la Légion d'honneur. Daniel la regarda tendrement pendant quelques minutes; puis il se mit à genoux devant elle, puis il baisa une petite main ridée qui pendait au bord du lit, puis il prit un coin de drap bien blanc, parfumé d'une bonne odeur de violette, et il s'en essuya les yeux.

En rentrant au château, il monta lestement à sa chambre, cacha ses épées dans le cabinet de toilette, donna un coup de brosse à ses genoux, et redescendit au salon. Le marquis, sa sœur et sa fille jouaient au vingt-et-un avec M. Lefébure, M^{lle} de Marsal et la famille Lerambert. Le jeune M. Lerambert et le capitaine arrivèrent ensemble au bout d'un quart d'heure.

"Enfin !" dit M^{me} Michaud, "je rentre en possession de tous mes pensionnaires. Depuis sept heures, j'étais comme une poule qui a perdu ses poussins. Perrochon ! une rallonge à la table. On dirait que vous vous étiez donné le mot pour nous planter là, messieurs. Je ne sais pas si je dois vous donner du thé ; vous ne le méritez guère. Mon cher sculpteur, une tasse ? Ah ! j'oubliais que vous le prenez sans sucre. Passez le sucrier à M. de Marsal ; il en a bon besoin aujourd'hui."

La main du capitaine trembla imperceptiblement en recevant la tasse des mains de Daniel. M. Lerambert fils, plus boutonné que jamais, ne ressemblait pas mal à un jeune traître de mélodrame. Il essaya de manger un morceau de brioche avec son thé, mais les morceaux s'arrêtaient à sa gorge. Il desserra le nœud de sa cravate, qui, cependant, n'était pas trop serré.

"Messieurs les absents," poursuivit M^{me} Michaud, "je vous condamne à jouer un vingt-et-un et à perdre votre argent avec nous. *Qui fait la banque ?*¹ M. Fert ?"

"Volontiers, madame," répondit Daniel.

Il joua avec tant de bonheur, qu'il eut bientôt gagné cinq cents francs. M. Lefébure et M. de Marsal *s'efforçaient de faire sauter la banque.*² M^{me} Michaud leur dit étourdiment : "Oh ! vous aurez beau faire, il est plus fort que vous. Il a la veine. Par exemple, cet argent-là lui coûtera cher ! Heureux au jeu.... vous connaissez le proverbe."

M^{lle} de Marsal lança à son frère un regard pénétrant. Victorine cherchait à rencontrer les yeux de Daniel. Daniel disait en lui-même : "Bon ! je ne demanderai que mille francs à M^{me} Michaud."

¹ Who makes up the pool ?

² to drain the pool.

On se sépara vers deux heures. En montant l'escalier du premier étage, Daniel échangea quelques mots avec M. Larambert.

"Est-ce pour demain?"

"Oui, monsieur, à six heures, devant la mairie du Petit-Montrouge."

"Les armes?"

"On tirera au sort."

"J'ai mes épées."

"Nous, nos pistolets. Nous sortirons par la petite porte: prenez de l'autre côté, pour qu'on n'ait pas de soupçons."

"Tout le château dormira; on se couche si tard!"

M. de Marsal tira ses pistolets du fond de sa malle. Il changea les amorces, qui étaient toutes vertes. Il écrivit une longue lettre à sa sœur, se jeta tout habillé sur son lit, et ne dormit pas une minute. Daniel reposa comme Alexandre ou le grand Condé à la veille d'une bataille. A cinq heures et demie, il était sur pied. Les deux adversaires sortirent sans éveiller personne. M. de Marsal remit au concierge de la petite porte la lettre qu'il avait écrite à sa sœur.

Tout le monde fut exact au rendez-vous. La mairie de Montrouge est une construction neuve, élevée à quelques pas du village, au milieu des champs. Les témoins renvoyèrent leurs fiacres, et l'on s'achemina à pied dans la direction des carrières. Daniel conduisait la marche avec ses amis.

"Comme tu es tranquille!" lui dit le peintre.

"Je suis tranquille si nous avons l'épée. Avec ces diables de pistolets, je ne réponds de rien: je tue mon homme."

"Comment?"

"C'est tout simple. L'épée à la main, je suis sûr qu'il ne me fera pas de mal, et je peux le ménager. Au pistolet, on n'épargne pas les maladroits, parce qu'ils sont capables de vous casser la tête. Conseille-leur l'épée dans leur intérêt."

M. Lerambert disait à M. de Marsal :

"Vous refusez l'épée; vous tirez donc le pistolet?"

"Moi, pas du tout."

"Alors, c'est qu'il ne tire pas non plus?"

"*Il fait dix-neuf mouches en vingt coups.*"^a

"Eh bien! prenons l'épée, on n'en meurt pas!"

"Je vous dirai tout à l'heure ce qu'il faut faire."

On descendit dans une carrière longue de quarante pas sur vingt. Le sol était aussi égal que le plancher d'une salle d'armes. M. Lerambert jeta en l'air une pièce de cinq francs. Le peintre demanda pile, la pièce tomba face: on se battait au pistolet.

Restait à fixer la distance et à mesurer le terrain. Les quatre témoins étaient bien guéris de cet éniivrement d'amour-propre qui les avait conduits jusque-là. M. Lerambert avait la parole embarrassée; les trois autres pleuraient.

"Placez-vous à quarante pas," dit Daniel à ses amis, "et tâchez qu'il tire le premier: il me manquera et j'enverrai ma balle aux alouettes."

M. Lerambert vint apporter les propositions du capitaine:

"Messieurs," dit-il, "M. de Marsal n'a jamais tiré le pistolet; M. Fert est de première force. Le seul moyen de rendre les chances égales est de décharger un des deux pistolets, et de tirer au sort à qui l'aura. Les deux adversaires seront placés à cinq pas l'un de l'autre. C'est ainsi que M. de Marsal entend se battre."

"Mais c'est un combat à mort!" s'écria Daniel.

"Nous ne le permettrons jamais!" ajoutèrent ses deux témoins.

"Alors," répondit M. Lerambert avec une satisfaction visible, "le duel est impossible, et l'affaire doit s'arranger."

"Eh! parbleu!" dit Daniel, "arrangez-la. Je n'ai

^a Hits nineteen times in twenty shots. (*Faire mouche*, to hit one's aim; this being generally a wafer or the centre spot in a pistol target.)

soif du sang de personne, et je suis tout prêt à pardonner au capitaine les compliments qu'il m'a faits."

"Puis-je lui reporter vos paroles, monsieur?"

"Assurément, monsieur."

Voyez à quel point on portait l'oubli des formes et de l'étiquette! Daniel causait sur le terrain avec les témoins de son adversaire.

M. Lerambert dit au capitaine: "Il est de bonne composition. *Il passe condamnation*¹ sur tout ce que vous lui avez dit: l'affaire est à demi arrangée."

¹ He owns himself in fault.

² rely.

"*Nous en aurons bon marché*," répondit M. de Marsal: "ces héros de l'épée et du pistolet *se fondent*² sur leur adresse. Ils refusent le jeu dès que la partie devient égale. Demandez, je vous prie, quelles excuses il me fera pour la grossièreté de sa conduite."

M. Lerambert traversa de nouveau le terrain neutre qui séparait les deux camps ennemis. Il s'adressa directement à Daniel et lui dit:

"M. de Marsal a appris avec plaisir que vous ne lui saviez plus mauvais gré de ses paroles; il espère, monsieur, que vous voudrez bien donner une nouvelle preuve de courtoisie en lui demandant pardon de...."

Daniel n'en entendit pas davantage. "Monsieur," dit-il de sa voix la plus hautaine, "je ne demande pardon à personne, surtout aux gens qui m'ont insulté. Veuillez décharger un pistolet!"

"Mais, monsieur...."

"Pas de mais, je vous prie. Les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures, et celle-ci dure depuis trop longtemps!"

Il était beau dans sa colère, et ses grands cheveux noirs s'agitaient magnifiquement sur son front. Ses témoins essayèrent de le calmer; il ne voulut rien entendre. Le capitaine, un peu refroidi, lui renvoya M. Lerambert; il répondit qu'il ne demandait pas des explications, mais des pistolets.

* We shall easily bring him down.

M. de Marsal, pâle comme un mort, remit les armes à ses témoins. Daniel les examina une à une avec un soin méticuleux. "Canons épais," dit-il, "*acier sec, un peu aigre et cassant*"; bonnes armes du reste. Qui les a chargées?"

"L'armurier de M. de Marsal."

"Avez-vous apporté de la poudre et des balles?"

"Oui, monsieur. Vous plaît-il que nous rechargeions devant vous?"

"C'est inutile." Il prit un pistolet et le tira en l'air.

"Ils sont bien chargés," dit-il. "Soyez assez bon, monsieur, pour remettre une amorce."

Les deux pistolets furent enveloppés dans un foulard; M. de Marsal en choisit un, l'artiste prit l'autre. Le peintre, qui avait les jambes longues, mesura cinq énormes pas. Les quatre témoins se retirèrent à l'écart en sanglotant.

"Messieurs," dit M. Lerambert d'une voix haletante, "je frapperai trois coups dans mes mains; vous tirerez quand vous voudrez."

Daniel tira le premier; l'amorce seul partit. Son pistolet n'était pas chargé.

M. de Marsal, plus blême que jamais, resta quelques secondes à sa place, le bras tendu, le canon dirigé sur la poitrine de Daniel. Ses jambes se dérobaient sous lui, ses yeux nageaient dans l'incertitude et la crainte; tout son corps vacillait comme un bouleau secoué par le vent. Dans un pareil moment, les secondes sont plus longues que des années. Daniel, le corps effacé, la poitrine abritée par son bras droit, la tête à demi cachée derrière son pistolet, eut le temps de perdre patience.

"Tirez!" cria-t-il.

"Tirez donc, monsieur!" répétèrent machinalement les quatre témoins. Tous les malheurs possibles leur semblaient préférables à l'angoisse qui les étouffait.

Le capitaine, sans abaisser sa main, répondit d'une voix chevrotante¹:

¹ faltering.

* Short-grained steel, rather crisp and brittle.

“ Monsieur, votre vie est à moi ; mais il me répugne de la prendre. Vous allez me demander pardon.”

“ Non, monsieur. Tirez !”

“ Si je tirais maintenant, je serais un assassin. Demandez-moi pardon !”

“ Si vous ne tirez pas, vous êtes un lâche !”

“ Monsieur !”

“ Vous me manquerez, monsieur ; votre main tremble !”

“ Ne me poussez pas à bout.”

Daniel ne songeait ni à la mort, ni à son art, ni à sa mère : il bouillait de sentir sa vie aux mains d'un autre.

“ Tirez donc !” cria-t-il encore. M. Lerambert fit un pas vers les deux adversaires en disant :

“ Cela n'est pas tolérable !”

“ Attendez !” répondit l'artiste ; “ je vais lui envoyer du courage.”

Il enfonça la main gauche dans sa poche pour y chercher ses gants. Le coup partit. Ce fut M. de Marsal qui tomba à la renverse.

Tout le monde accourut à lui ; Daniel arriva le premier. Le pistolet avait éclaté à un centimètre du tonnerre, et le capitaine avait le bras cassé.

Le graveur et le peintre portaient des cravates longues ; ils les disposèrent en écharpes, l'une sous l'avant-bras, l'autre autour du bras du blessé. “ Cela ne sera rien, monsieur,” dit Daniel. “ Aussi, pourquoi diable me demandiez-vous des excuses quand je ne vous ai rien fait ?”

“ Pardonnez-moi, monsieur, et soyez heureux ! Épousez celle que vous aimez.”

“ Moi ?”

“ Vous.”

“ J'aime M^{lle} de Guéblan ?”

“ Non, M^{me} Michaud.”

Le pauvre garçon regarda la tête de M. de Marsal pour s'assurer qu'il ne lui était rien entré dans la cervelle. Le crâne était parfaitement intact. Au même moment M. Lerambert ramassait le tronçon du pistolet. Daniel le lui prit dans les mains et l'examina en connaisseur.

“ Qui est-ce qui vous avait chargé celui-ci ? ”

“ Mon armurier. ”

“ C’est juste ; mais en quelle année ? ”

“ En 1840. ”

“ *Vous m’en direz tant !* ” ¹

¹ What
next ?

Le capitaine, appuyé sur le bras de Daniel, revint à pied jusqu’au Petit-Montrouge. On rencontra dans la Grand’ Rue le médecin du château, cet excellent docteur Pellarin. Il conduisit le blessé chez un de ses amis, et il *posa le premier appareil*², tandis que M. Lerambert courait ras-

² bandaged
his arm.

La matinée avait été orageuse à la Folie-Sirguet. M^{lle} de Marsal, frappée de la physionomie étrange de son frère, passa une nuit blanche et se leva avant six heures. Elle vint frapper à la chambre du capitaine, entra sans façon, trouva le nid désert, et se mit en quête dans le parc. Le concierge de la petite porte lui donna la lettre qu’il avait pour elle. C’était le récit détaillé de la querelle, suivi d’un testament olographe en cas d’accident. M^{lle} de Marsal, horriblement inquiète, trouva des jambes pour courir au château. Elle éveilla sans façon M^{me} Michaud, qui éveilla son frère, qui fit chercher M. Lefébure. Victorine s’éveilla d’elle-même, et descendit en toute hâte. M^{me} et M^{lle} Lerambert ne tardèrent pas à paraître. Je crois que si les ancêtres du marquis avaient été ensevelis dans le voisinage, ils seraient accourus au bruit. Personne n’avait songé à sa toilette ; chacun était venu comme il se trouvait, les hommes en robe de chambre, les femmes en camisole, tout le monde en pantoufles.

Jamais les salons du château n’avaient assisté à un tel carnaval. M^{me} Michaud et M^{me} Lerambert perdaient beaucoup à se montrer si matin, et la fille du banquier ne garda pas toutes ses illusions sur la personne de M. Lefébure. Mais Victorine y trouva son compte. Lorsqu’elle entra, en cheveux et sans corset, dans un long peignoir de *percale*³ brodée, elle parut aussi belle que ³ cotton. M^{lle} Rachel au cinquième acte de *Polyeucte*. Les premiers

mots qu'elle entendit lui apprirent ce qui se passait. Elle fut violemment émue, non de crainte, mais d'audace.

"Rassurez-vous," dit-elle: "il ne lui arrivera rien. Je le connais, c'est l'homme invincible."

"Mon frère?" demanda M^{lle} de Marsal.

"Il ne s'agit pas de votre frère; mais n'ayez pas peur, mademoiselle, Daniel lui fera grâce!"

Si les lionnes causent ensemble dans le désert, c'est ainsi qu'elles doivent parler des lions. Tout l'auditoire ouvrit de grands yeux. Victorine ne se fit pas prier pour dire son secret: une femme ne rougit point d'aimer l'homme qui se bat pour elle. Elle raconta à son père l'histoire si courte et si pleine du mois qui venait de s'écouler, la discrétion admirable de Daniel, et son courage, et tout le talent que l'amour lui avait donné. M. de Guéblan songeait à part lui qu'il avait pris trop de soin de ses affaires et trop peu de sa maison; M^{me} Michaud se trouvait sotte, M. Lefébure se frottait les yeux, et M^{lle} de Marsal ne savait plus si elle devait s'effrayer ou se scandaliser. La passion de Victorine éclatait comme ces incendies qui ont couvé plusieurs jours à bord d'un navire: on ouvre une écoutille et tout prend feu. Son père eût mieux aimé apprendre ce grand mystère en moins nombreuse compagnie. Une telle *confidence*,¹ faite devant témoins, équivalait à un engagement formel. Mais le marquis avait eu le temps d'apprécier Daniel, et, gendre pour gendre, il le préférerait à M. de Marsal. Celui-là, du moins, ne marchanderait pas pour s'appeler M. Fert de Guéblan! Quant à M^{me} Michaud, la plus mobile des femmes, elle passa en un clin d'œil de la surprise à l'enthousiasme. Je ne voudrais point jurer que son cœur quadragénaire fût resté insensible à la beauté du jeune sculpteur. De le prendre pour mari, il n'y fallait pas songer; si ridicule que l'on soit, on a toujours peur du ridicule. Mais rien ne l'empêchait d'en faire son neveu: "C'est toujours cela!" pensait-elle.

Cependant elle rappela à sa nièce ce merveilleux inconnu dont elle avait parlé quinze jours auparavant, ce

¹ dis-
cours.

jeune homme aussi noble qu'un roi, aussi riche qu'un banquier de Hambourg, aussi beau que...

"Mais c'est lui!" répondit Victorine du ton le plus convaincu; "soyez sûre qu'il nous a caché son nom et sa naissance. La nature ne se trompe pas au point de donner le visage d'un prince à un malheureux petit sculpteur. Attendez seulement qu'il revienne, il nous dira tout. Quant à sa fortune, avez-vous pu croire qu'elle fût aussi modeste qu'il le disait? Vous n'avez donc pas vu comme l'or tombe de ses mains? Vous n'avez pas remarqué, hier au soir, avec quel dédain il ramassait l'argent qu'il avait gagné?"

Ces illusions ne tinrent pas devant la tournure, la parole et la toilette de la mère de Daniel. Elle ne ressemblait nullement à la reine douairière du pays de Fert, et lorsqu'elle vint, les larmes aux yeux, demander des nouvelles de son fils, on reconnut ce même accent franc-comtois qui distinguait le langage de Perrochon.

Le concierge principal de l'enclos des Ternes est un nourrisseur qui vend du lait et des œufs à toute sa colonie. Lorsque sa fille, une jolie enfant toute blonde, porta à M^{me} Fert de la crème pour son déjeuner, elle lui dit :

"Comme M. Daniel est venu tard, madame Fert, vous deviez être couchée."

"Quand donc?"

"Mais hier soir."

"Tu te trompes."

"J'en suis sûre; c'est moi qui lui ai tiré le cordon. Il a emporté un grand paquet vert comme celui de M. Moreau, le maître d'armes."

Deux minutes après, la pauvre mère avait reconnu l'absence de deux épées dans l'atelier de son fils. Elle se fagota dans ses plus beaux habits et courut au château de Guéblan.

"Ah! mon cher monsieur!" dit-elle au marquis, "c'est bien ce que je craignais. Je lui avais dit: 'Il y a une belle demoiselle, prends garde de devenir amoureux!' Mais c'est un si grand fou!"

Victorine ne songea pas à critiquer la figure ou la toilette de sa future belle-mère; elle n'eut qu'une idée: "Il m'aime! il l'a dit à ses parents!"

Et d'embrasser la bonne vieille, qui s'excusait d'un si grand honneur.

M. Lerambert fils arriva enfin, et tout le monde fut rassuré, excepté M^{lle} de Marsal. Elle prit la voiture du jeune messenger et se fit conduire à Montrouge. A peine était-elle partie, un cabriolet s'arrêta devant le perron, et un laquais vint dire à M^{me} Michaud que M. Fert lui demandait la faveur d'un entretien particulier.

"Attendez," dit-elle à toute la compagnie; "c'est à moi qu'il veut se confesser."

Elle le trouva dans le vestibule, le prit par la main, et l'entraîna jusque dans un boudoir au premier étage.

"Ah! monsieur," lui cria-t-elle avec la brusquerie que vous savez; "j'en apprendis de belles sur votre compte!"

Daniel était beaucoup plus ému que lorsqu'il disait à M. de Marsal: "Tirez!" Il répondit humblement: "Pardonnez, madame: je vous jure que si je n'avais pas été provoqué grossièrement, j'aurais eu plus de respect pour les lois de l'hospitalité. Du reste, ce n'est pas moi qui ai blessé M. de Marsal: il s'est blessé lui-même."

"Nous savons cela. Après?"

"Je comprends, madame, qu'à la suite d'un tel éclat, il ne m'est plus permis de rester sous votre toit. Je viens donc prendre congé de vous, et vous remercier d'un accueil dont je garderai une reconnaissance éternelle."

"Qu'est-ce qu'il dit?"

"Heureusement votre buste est achevé, et, avec votre permission, j'exécuterai le marbre chez moi."

"Parlez donc! Après..."

"Après, madame, après!..."

"Vous avez quelque chose à me demander?"

"Il est vrai, madame; et puisque vous voulez bien m'encourager..."

"Certainement je vous encourage!"

"Eh bien ! madame, j'ai demain, ou plutôt lundi, un billet à payer, et si vous vouliez bien m'avancer mille francs sur le prix de ce buste, je..."

"Accordé ! accordé ! Après ?"

"Après, madame, je n'ai plus qu'à vous remercier."

"Allons donc ! je sais tout."

"Quoi, madame ?"

"Tout ! Vous aimez ma nièce !"

"Non, madame ; mais je vous jure que non !"

"Je vous jure que si ! Pourquoi avez-vous joué *votre vis à la courte-paille* contre M. de Marsal ?"

"Parce qu'il m'avait insulté."

"Pourquoi vouliez-vous vous faire tuer par cet affreux M. Lefébure ?"

"Parce qu'il me donnait sur les nerfs."

"La jolie raison ! Soyez donc de bonne foi, et convenez entre nous que vous êtes fou de Victorine ?"

"Madame, je veux mourir si..."

"Ne mourez pas ; elle vous aime !"

Daniel était sincèrement désolé. Les larmes lui montaient aux yeux. "Ma chère madame Michaud," dit-il, "on m'a calomnié ! Sur la tête de ma mère..."

"Elle est ici, votre mère, et elle nous a voué que vous aimiez Victorine. Est-il *ostiné*, bon Dieu ! Puisqu'on vous la donne en mariage !"

"La plaisanterie, madame, est un peu dure, et quels que soient mes torts, je ne crois pas avoir mérité..."

"Vous avez mérité la main de ma nièce, vous dis-je, et vous l'aurez ! Le joli malheur ! Est-ce que vous la trouvez laide ?"

"Non, madame, elle est admirablement belle."

"C'est bien heureux !"

"La première idée qui m'est venue en la voyant, c'est que je lui ferais volontiers son portrait pour rien."

* Draw lots for life or death. for the longest or shortest of two
(Stake your life at odd or even, uneven straws.)
Jouer à la courte paille, to draw

"Est-ce aimable pour moi ce que vous dites là! mais n'importe! c'est elle qui"

Il n'y a pas d'incrédulité qui tienne contre un pareil langage. Daniel se laissa doucement persuader. Le bonheur est un hôte qui n'a pas besoin de se faire annoncer: il trouve toujours les portes ouvertes.

Le 1^{er} février 1856, par ce beau soleil d'hiver que vous n'avez pas oublié, M. Fert de Guéblan et sa jeune femme *se promenaient en américaine** dans les allées du parc. Daniel conduisait lui-même. En passant sous le chêne rond, Victorine lui fit signe d'arrêter.

"Te souviens-tu?" dit-elle. "C'est ici que ta présentation s'est faite. J'étais assise là, sous mon beau vieux chêne, dont les feuilles étaient moins rousses qu'aujourd'hui, et je dévorais un livre du plus haut intérêt, l'histoire de l'incomparable Atalante: je n'en ai jamais lu la fin."

"Et pourquoi?"

"Est-ce que tu m'en as laissé le temps? Le voici ce bienheureux petit livre. Veux-tu que je t'en lise un chapitre?"

"Merci, mon cher amour. Remets tes mains dans ton manchon."

"Seulement la dernière phrase?"

"A quoi bon, si je ne connais pas le commencement?"

"Tu ne sais pas ce que tu perds. Écoute: 'Ils s'épousèrent, et d'entre eux naquit un prince aussi beau que le jour.'"

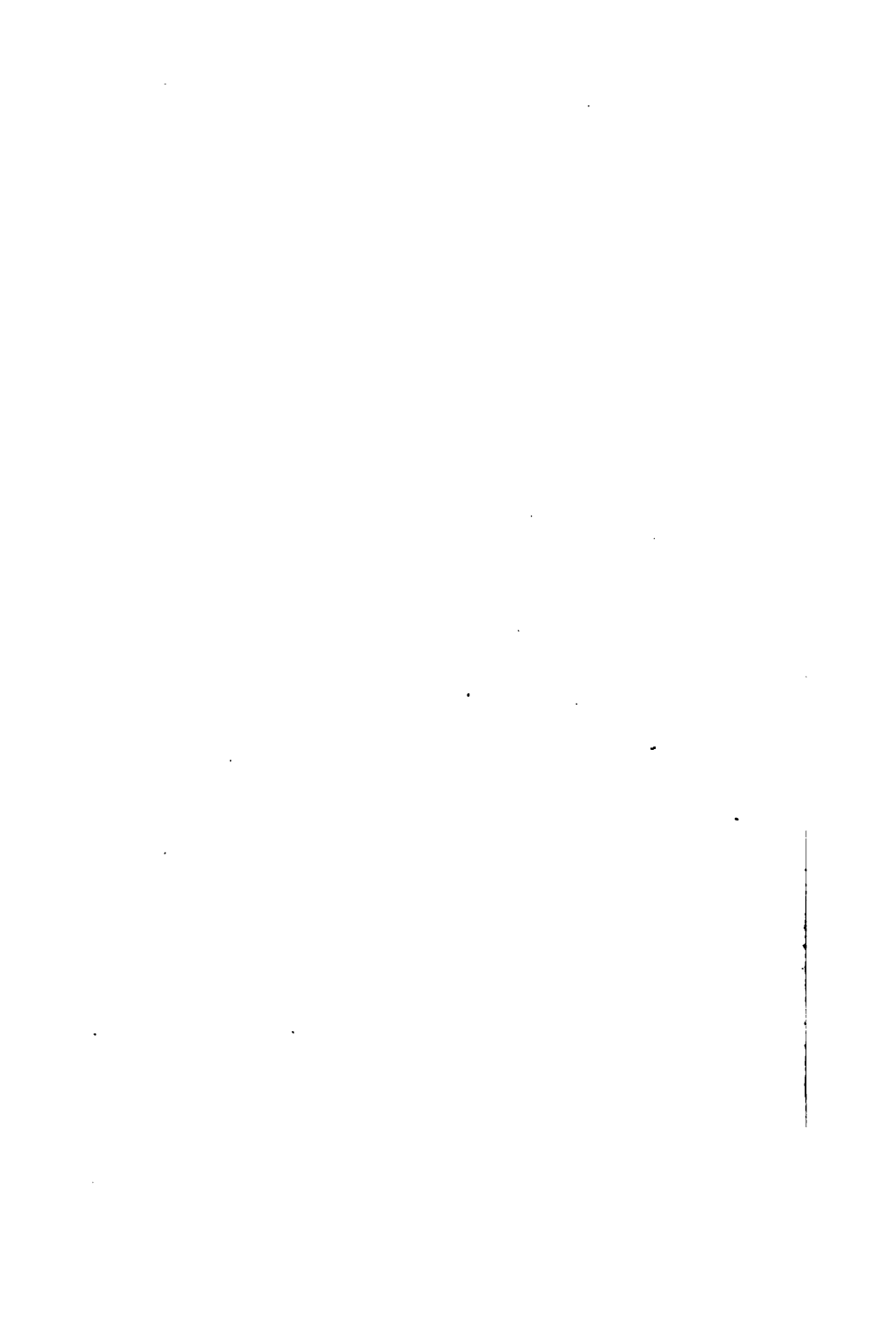
"Vrai?"

"Il n'y a que des vérités dans ce petit livre-là."

EDMOND ABOUT.

* Were taking a drive in an *américaine* (a light open carriage, with low sides and back).

FIN.



7

